



## Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

## Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

## Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

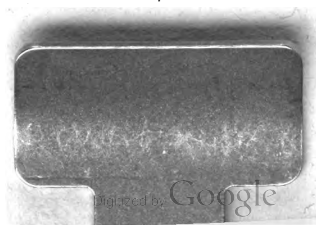
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2-A









**ANNALES**  
**D'ES VOYAGES,**  
**DE**  
**LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.**

---

**TOME VINGT-TROISIÈME**  
*de la Collection,*  
*et III<sup>e</sup> de la VI<sup>e</sup> Année de Souscription.*

---

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 351

LECTURE 10

**ANNALES**  
**DES VOYAGES,**  
**DE**  
**LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,**  
**OU COLLECTION**

Des Voyages Nouveaux les plus estimés, traduits de toutes  
les Langues Européennes ;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des  
Voyageurs Français et Étrangers,

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les  
Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le  
Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus ;

*ACCOMPAGNÉES*

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à  
accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne  
des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

*Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.*

**PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN,**

Membre de l'Ordre académique des Indefessi d'Alexandrie, Correspondant  
de l'Académie Italienne, de la Société d'Émulation de l'Île-de-France, et  
de plusieurs autres Sociétés savantes et littéraires.

---

**TOME VINGT-TROISIÈME,**  
**CONTENANT LES CAHIERS LXVII A LXIX,**

---

**A PARIS,**

Chez F. BUISSON, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 102

1814.





---

ANNALES  
DES VOYAGES,  
DE LA GÉOGRAPHIE  
ET DE L'HISTOIRE.

---

COUP D'ŒIL  
HISTORIQUE, AGRICOLE, BOTANIQUE  
ET PITTORESQUE,  
SUR LE MONTE CIRCELLO;

PAR M. ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD.

---

A douze milles sur la gauche de Terracina, s'élève le monte Circello; de son sommet, la vue plane au loin. A l'horizon, sur le monte Cavo (1), derrière lequel, et sur les bords d'antiques cratères, furent bâties *Alba-Longa*, *Aricia*, *Gabium*, et la Ville-Eternelle; en face,

(1) *Mons Albanus*.

sur cette partie de l'Apennin nommée *I Monti Lepini*, où l'on trouve les restes des premières bourgades fortifiées de l'Italie, *Cora*, dont l'enceinte des murs embrasse toute la montagne sur laquelle elle est bâtie; *Norba* (1), voisine des sources limpides du Nymphæus; *Suessa Pometia* (2), réputée pour ses bons vins (3), et dont les riches dépouilles servirent à *Tarquin-le-Superbe* pour élever le temple de Jupiter Capitolin, d'où les aigles romaines devoient gouverner tout l'univers; *Privernum* (4), dont le territoire est ombragé par une forêt considérable d'oliviers, sur cette voie appienne si fameuse dans l'histoire par un grand nombre de marches triomphales, et sur cette plaine marécageuse que, depuis plus de deux mille ans, l'on cherche en vain à rendre utile en la desséchant.

De l'autre côté, l'œil embrasse, sur une vaste étendue de mer, la plage étrusque, si long-temps déchirée par les feux souterrains, la Corse, la Sardaigne, les îles Ponces, celles

(1) Aujourd'hui *Norma*.

(2) La moderne *Sezze*. Ce fut la patrie de *Valérius Flaccus*, auteur du poëme des Argonautes.

(3) *Juvénal*, Satyr. V, v. 34. *Strabon*, Géogr., lib. V, p. 237. *Sil. Ital.*, lib. VIII, v. 375.

(4) *Piperno*, petite ville, triste et misérable, située à vingt milles de monte Circello.

d'Ischia et de Procida, qui, de là, semblent s'unir au cap de Misène, et vient enfin se reposer sur cette terre de Naples, sur cette campagne heureuse, *Maggior Pompa dell' Italia*, où la nature étale toutes ses richesses, où les chants les plus purs se mêlent aux odeurs les plus suaves. Le frémissement rauque et profond de la mer donne à ce tableau majestueux une teinte mélancolique qui produit sur l'âme la plus vive impression. Le cœur en reçoit une leçon d'humanité qui ne s'efface plus, et l'esprit, pressé par la surabondance des sensations, s'abandonne à une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Le mont Circé fut autrefois une île; c'est du moins ainsi que le chantre de l'Odyssée le peint dans ce vers :

Αἰαίνε δ' ἴς νῆσον ἀφειχόμεθ'... (1)

*Théophraste* (2) et *Scymnus* de Chio (3), disent aussi que cette montagne célèbre étoit une île avant que les terres rapportées des fleuves, et les sables de la mer, en eussent fait

(1) Homer., *Odyss.*, lib. X, v. 135. On retrouve encore cette expression au XI<sup>e</sup> liv., v. 70, et v. 3 du XXII<sup>e</sup> liv.

(2) *Histor. plant.*, liv. V, chap. 9.

(3) *Orbis Descriptio*, v. 224.

un promontoire, *Varron* (1), qui fut le plus docte des Romains, et qui écrivit sur les antiquités de l'Italie; *Virgile* et son commentateur (2), le naturaliste de Vérona (3), *Solinus* (4), et *Martianus Capella* (5), confirment le sentiment des auteurs Grecs.

*Denys d'Halycarnasse* (6) ne parle de Circello que comme d'une espèce d'île Νῆσος Ἰδῆς (ou, comme le portent quelques éditions Χερσονῆς); *Aristote*, ou du moins l'auteur inconnu du traité de *mirabilium auscultatione* (7); *Lycophron* (8), *Apollonius* de Rhodes (9), *Scylax* (10), *Diodore* de Sicile (11), *Strabon* (12), *Silius Italicus* (13), *Stattius* (14), *Ptolomée* (15)

(1) Cité par Servius, *Comm. in Æneid.*, lib. III, v. 386.

(2) Loc. citat.

(3) Plin., *Hist. nat.*, lib. II, cap. 85, et lib. III, cap. 9.

(4) *Polyhist.*, cap. 8.

(5) *De Nupl. philos. et Merc.*, lib. VI, cap. de Italia.

(6) *Antiq. rom.*, lib. IV, p. 193.

(7) P. 808, tom. I, de l'édition des Œuvres d'Aristote, in-fol. Aureliæ Allob., 1605.

(8) *Alexandra*, v. 1273 et 1274.

(9) *Argon.*, lib. IV, v. 661.

(10) *Periplus*, p. 3.

(11) *Biblioth. hist.*, lib. IV, p. 249.

(12) *Geogr.*, lib. V, p. 232.

(13) *De bello punic.*, lib. VIII, v. 692.

(14) *Silvar.*, lib. I, carm. 3, v. 82.

(15) *Geograph.*, lib. III, cap. 1.



et *Procope* (1); comme d'un promontoire, *Κίρκαϊον ἄκρον, Circæum promontorium seu jugum.*

L'examen du territoire de cette montagne, dont la situation est également avantageuse et agréable, prouve qu'elle fut un jour enveloppée des eaux de la mer. Les sables qui, dans un demi-cercle, forment son enceinte; les nombreux lits de coquilles que l'on trouve au pied des hauteurs qui constituent ce promontoire au nord; la nature du tuf que l'on y rencontre, et dont les pores sont remplis de corps marins; la langue de terre argilleuse très-étroite qui sépare les flots de la Méditerranée des eaux tranquilles des lacs réunis de Fogliano, de Monaci, de Caprolace et de Paola; les dunes fort élevées et couvertes de bruyères qui ferment la vallée à la fois fertile et pestilentielle, où le bue se vautre dans les marais des Pométiens; tout, en un mot, atteste la retraite de la mer, tout confirme à nos yeux le fait avéré du temps d'*Homère*, et répété par le poète de Mantoue, qui n'employa jamais aucune expression au hasard.

L'ancienne île de Circé paroît elle-même avoir concouru à sa réunion à la terre ferme. Elle offrit un obstacle insurmontable à l'effort des courans, et un appui aux matières qu'en-

(1) *Bell. Goth.*, lib. I, cap. 11.

traînent incessamment après elles les eaux qui roulent de l'Apennin. Les laisses de la Méditerranée ne sont donc qu'une cause secondaire de l'existence du promontoire qui fait l'objet de ce mémoire.

En suivant la progression naturelle de ces couches limoneuses que les vagues ont respectées, cet atterrissement maritime a employé des siècles à se former. S'il faut en croire *Théophraste* (1), l'espace de temps qui date de l'époque où le prince des poètes chantoit le siège de Troie et les aventures d'*Ulysse*, et finit à celle où le philosophe d'Érésus, dans l'île de Lesbos, adressa son livre sur les plantes à l'archonte *Nicodore*, d'Athènes; c'est-à-dire, l'espace de six siècles a suffi pour faire de l'île de Circé un cap du Latium. Elle avoit alors quatre-vingts stades ou dix mille pas de circonférence.

Une autre cause de ce changement se trouve dans la nature même de l'ancien état des marais Pontins; qui, au rapport de *Mutianus*; lequel fut trois fois consul, recèlent dans leur sein fangeux vingt-trois bourgades (2). Cette

(1) *Histor. plant.*, lib. V, cap. 9.

(2) Cité par Pline, *Hists nat.*, lib. III, cap. 5. Une étude toute particulière des champs Pométiens me porte à adopter la liste de ces bourgades, publiée par Nicolai (*de Bonificamenti delle terre pontina*, lib. I, cap. 11). Je la

plaine, de seize milles carrés, malheureusement condamnée à pourrir sous des eaux stagnantes, s'étend le long des montagnes depuis Vellétri, dont la position est des plus remarquables, jusqu'au port d'Anxur, où des jardins couvrent aujourd'hui l'espace sur lequel les vaisseaux flottoient librement au temps d'*Antoine-le-Pieux* (2), et même en 1254, s'il faut en croire *Oderico Rainaldi* (3); et de l'autre côté, le long de la mer, depuis le mont Circé jusqu'au port d'Astura, où l'infortuné *Conradin*, à peine âgé de dix-sept ans, tomba, par trahison, entre les mains de son cruel vainqueur.

Cette plaine fut autrefois plus élevée qu'elle ne l'est maintenant, et son affaissement progressif est la suite des révolutions volcaniques qui ont changé la face de toute la contrée. Mon assertion paroîtroit sans doute hasardée, si je ne pouvois apporter à l'appui les branches, les

copie : Suessa Pometia, Antium, Cerone, Satricum, Astura, Circæii, Longula, Polusca, Albiola, Mugilla, Mucamite, Valiterræ, Ulubra, Trestabernæ, Cisternum, Tri-Pontium, Forum Appii, Ecetra, Artena, Cora, Norba, Privernum et Terracina.

(1) Julius Capitol., *In vitam Anton. Pii*, p. 74, édit. in-8°. Paris, 1544.

(2) Tom. XII des Actes publics de la ville de Terracina.

troncs, les racines et les feuilles de gros chênes, de pins, de châtaigniers et de vieux ormes trouvés dans la tourbe à cinq mètres (quinze pieds) au-dessous du niveau de la mer.

La première tentative pour dessécher les marais Pontins est due au consul *Cornelius Cethegus*, et date de l'an de Rome 553, un siècle et demi après la construction de la voie Appienne. *Jules César*, son successeur à l'empire, et *Trajan*, mirent tout en œuvre pour donner cours aux eaux stagnantes. On voit ensuite sur la liste des réparateurs de cette contrée malheureuse, *Théodoric*, dont le règne vengea l'Italie des attentats des Goths. Mais, après lui, les débordemens, les ravages de la guerre, l'ignorance et l'incurie détruisirent bientôt l'audace entreprenante des temps passés. Les papes *Boniface VIII*, *Martin V*, *Léon X* et *Sixte V*, firent de longs et inutiles travaux. *Pie VI* fut plus heureux, et parvint à dessécher une portion considérable de terrain, dont la fertilité est des plus étonnantes.

Les nombreux ruisseaux et les torrens qui couvrent cette plaine forment à peu près cinq rivières. Leur lit, sans cesse rétréci par le limon dont elles sont surchargées, n'en peut contenir les eaux, surtout dans la saison des pluies, et les force par conséquent à s'enfler, à déborder, à couvrir la plaine qui est de ni-

véau avec leurs rives , et , comme la pente manque pour leur écoulement dans la mer , à demeurer stagnantes. Cette tendance naturelle s'oppose nécessairement à l'exécution des projets les mieux conçus , et me donne à croire qu'il est impossible d'assainir ce pays. Mais , revenons au monte Circello.

Cette montagne , la seconde limite du Latium (1) , éloignée de Rome de soixante-seize milles , est bornée à l'ouest par la plage romaine et les lacs de Fogliano , de Monaci , de Capro-lace et de Paola , ou de Santa-Maria , comme d'autres le nomment encore ; au nord , par de larges bruyères , des monticules de sable rouge , et par les eaux du fleuve Sisto ; à l'est , par le golfe de Terracina et les îles Ponces , et au sud , par la haute mer. Son territoire est défendu par six tours distantes l'une de l'autre d'environ deux milles. La tour de *Olevola* , où le canal *delle Volte* vient aboutir à la mer , est la première que l'on rencontre en suivant le littoral depuis le rocher imposant d'Anxur ,

(1) Le Latium le plus ancien , *antiquissimum* , comprenoit seulement ce qui est entre le Tibre et l'Anio (aujourd'hui *il Tevere*) ; le *Latium vetus* , qui subsista jusqu'à la fin de la république , s'étendit le long de la mer jusqu'au mont Circé. Le *Latium novum* porta ses limites jusqu'aux bords du Liris , aujourd'hui le *Gargigliano*.



que l'éclat de sa blancheur fait apercevoir de fort loin (1); la seconde porte le nom de *torre della Vittoria*; la troisième est connue sous la dénomination de *torre del Fico*, à cause d'un gros figuier qui se voyoit près d'elle; la quatrième est celle de la *Cerva* ou *Cervia*: entre ces deux tours on remarque de belles carrières d'albâtre, qui ne le cèdent point à celles de Volterra et autres lieux de l'Étrurie. La cinquième tour est la *torre Moresca*, et la sixième celle de *Paola*.

Du côté de cette dernière tour, le monte Circello présente un amphithéâtre de neuf collines, dont les deux sommets les plus hauts ont quinze cents pas d'élévation. Sur une d'elles, et vers le sud-est, on a bâti le petit bourg de *San-Felice*, dont la population est de huit cent quarante-quatre individus, non compris la garnison. C'est le seul point habité de la montagne, et sans aucun doute le plus agréable. Les habitations éparses sur son territoire contiennent cent six individus de tout âge (2).

(1) . . . . . *Atque subimus  
Impositum saxis late candentibus Anxur.*

HORAT., *Serm.*, lib. I, v. 25 et 26.

(2) Ce relevé, fait en octobre 1812, m'a été fourni par M. Domenico d'Antrasi, maire actuel de San-Felice. La population étoit de 1000 individus en 1802, lorsque je visitai le monte Circello.

Les restes de l'antique citadelle (1) se voient au-dessus de San-Felice. Ils rappellent les constructions, par assises irrégulières des premiers peuples de l'Italie. Les portions de rochers dont ces murs sont formés, ont été enlevées des carrières par grandes masses, taillées sur place à la règle de plomb flexible (*Λιςβίας μολυβδίνος κωνόν*, selon l'expression d'*Aristote* (2), à la sauterelle ou fausse équerre, comme la nomment les modernes), portées sur ces hauteurs et assemblées, comme par magie, sans ciment ni lien, mais de manière que tous les angles correspondent tellement entr'eux, qu'on pourroit enlever plusieurs de ces énormes quartiers sans faire périliter le pan de mur d'où on les détacherait. Le plan de l'enceinte est un carré de cent soixante-trois mètres (cinq cents pieds) de long sur chaque face.

On a successivement attribué cette architecture militaire aux Étrusques, aux Volsques, aux Romains, et même aux Goths et aux Sarrasins; mais elle paroît appartenir à ce peuple guerrier trop long-temps méconnu, qui, après avoir porté la civilisation dans toute la Grèce par ses colonies, vint aborder le sol de l'an-

(1) Denys d'Halycarnasse l'appelle ville *Κιρκια πολις* (lib. VIII, p. 362); mais Strabon (lib. V, p. 232), ne la qualifie que de bourgade *πολιχίον*, *oppidulum*.

(2) *De Moribus*, lib. VI, cap. 14.

tique Saturnia , à l'embouchure du Pô , dans le lieu même où il bâtit les murs de la ville de Spina , et de là s'établit entre l'Arno et le Liris (1). Ce sont les gigantesques constructions de cette âpre architecture que *Varron* montrait à ses contemporains , comme preuves de la primitive civilisation de l'Italie (2) , comme les éternels monumens de ces vieux Grecs ,

*Ond' usci de' Romani 'l gentil seme* (3).

(1) Dans ses *Memorie sulla città di Palestrina* , p. 6 ; publiés à Rome en 1795 ; Petri ni a le premier avancé que cette construction appartenoit aux Pélasges , qui se partagèrent en deux nations principales , les Ioniens et les Doriens (Herod. , lib. I , cap. 57 ; lib. II , 56 et 171 ; lib. VIII , 44) , et furent chassés de la Grèce , leur patrie , par les Hellènes. Des voyageurs français , anglais , russes , etc. ont justifié cette assertion , que Petri ni pourroit bien avoir empruntée à Corradini (*vetus Latium* , lib. III , cap. 3). Un Français (M. L. Petit-Radel , de l'Institut) s'en est emparé , et a su y rattacher les textes épars des historiens et des poètes de l'antiquité. Les mémoires qu'il a donnés sur cet objet , dans les Actes de l'Institut , sont fort curieux à consulter : j'y renvoie mes lecteurs. — Il importe aussi de revoir Dionys. Halyc. , lib. I , p. 57 , et lib. II , p. 58. Clavier , *Dissert. sur les Pélasges* , tom. II de sa *Biblioth. d'Apollodore* ; et Dupuis , *Mémoir. sur les Pélasges* , tome II des Actes de l'Institut , classe de littérature ancienne.

(2) *De re Rustica* , lib. III , cap. 1 , et Nonius Marcellus , de *Prop. Sermon* ; au mot *Suffundatum*.

(3) Dante , *Inferno* ; cant. XXVI , v. 60.

Au-dessus de ces masses de pierre de figure irrégulière , on voit la construction à petits blocs des Latins , et celle parallélogramme que les Romains adoptèrent des Étrusques. Ce sont là les murailles élevées par la dixième colonie sortie de Rome l'an 227 sous la conduite d'*Aruns*, fils de *Tarquin-le-Superbe* (1). C'étoit pour lors la seconde fois que la ville de *Circæm* recevoit dans son sein une colonie étrangère : la première , composée de Latins , y fut envoyée par les rois d'*Alba-Lunga*.

Comme on le voit, c'est à tort que *Clavier* (2), et ceux qui l'ont servilement copié, attribuent la fondation de la ville des Circéiens à *Tarquin*. Ils traduisent le mot *Οικιστής*, dont se sert l'historien des *Antiquités romaines* (3) par le mot *fundator*, tandis qu'il me semble exprimer celui de *deductor coloniarum*. D'ailleurs, j'apporte en témoignage l'autorité de *Tite-Live*, qui ne cite le dernier roi de l'antique Rome que comme auteur de colonies : *Signiam, Circeiosque colonos misit* (4).

En 264 de Rome , la même année que *Miltiade*, dans les plaines de Marathon, vengeoit

(1) Dion. Halyc., lib. IV, p. 193. Tit. Liv., *Hist.*, lib. I, cap. 56.

(2) *Italia antiqua*, lib. III, cap. 7, p. 1001.

(3) Dion. Halyc., *loco citato*.

(4) Tit. Liv., *loco citato*.

la Grèce de l'audace des Perses , la ville de Circé se soumit , sans résistance , au jeune *Coriolan* (1) ; mais , trois ans après , elle fut obligée par la force à se ranger de nouveau sous la loi romaine. Cependant elle suivit toujours , par inclination , le parti des Volsques , de ces braves qui jouèrent un si beau rôle dans l'enfance robuste de l'immortelle république. Jalouse de son antique liberté , qu'elle sut conserver long-temps ; fière de l'alliance d'une nation qui , souvent battue et affoiblie par de sanglantes batailles , sut toujours trouver dans la nombreuse et vaillante jeunesse qu'elle élevoit , des ressources promptes à maintenir son indépendance , la ville des Circéiens saisissoit avec empressement toutes les occasions de montrer la haine qu'elle portoit aux Romains. C'est ainsi qu'on la vit , l'an 371 de Rome , se réunir aux Volsques , aux Latins , aux Herniques révoltés , et mériter le surnom de *rebelle*. C'est ainsi qu'elle tiroit vanité de ceux de ses enfans mis à mort par ordre du sénat romain , pour avoir été faits prisonniers dans les rangs des Volsques. Elle nommoit surtout avec orgueil *L. Numitius* , qui , de concert avec *Lucius Annius* de Setia , lorsqu'ils étoient préteurs des Latins , souleva les Volsques et leur fit

(1) Dion. Halyc. , lib. VIII , p. 362. Tit. Liv. , lib. II , cap. 39.

prendre les armes contre Rome. Sa conduite au sénat fut digne des plus grands éloges, quoiqu'elle ne produisît pas les résultats qu'il devoit en attendre. Il mourut au champ d'honneur (1).

Elle refusa de prendre part aux conquêtes des Romains, et ne voulut point, lors de la seconde guerre punique, s'armer contre Carthage (2). Dans les temps désastreux où les armes de *Marius* et la farouche ambition de *Sylla* désoloient l'Italie entière, la ville de Circé fut saccagée par ce dernier pour avoir suivi le parti du vainqueur des Coïmbres et des Teutons (3). Cependant elle reparut florissante quelques années après (4).

Ce fut dans ses murs qu'*Octave* envoya les vétérans de ses troupes, auxquels il venoit de distribuer les terres dépendantes de la ville des Circéiens, et qu'après la fuite de *Pompée*, il relégua ce misérable *Lépide* pour y terminer une vie trop longue, passée dans le crime et la débauche la plus effrénée (5). Malgré l'abbé de *Saint-Réal*, qui veut en faire un grand

(1) Tit. Liv., lib. VI, cap. 12, 13, 22; lib. VIII, cap. 6 et 9.

(2) Tit. Liv., lib. XXVII, cap. 9, et lib. XXIX, cap. 15. Polyb., *Hist.*, lib. III, cap. 22 et 24.

(3) Plutarch., *in Vit. Marii et Syllæ*.

(4) Cicer., *de Natura Deor.*, lib. III.

(5) Sueton., *Aug. vita*, cap. 16.

homme (1), « c'étoit, comme dit *Montesquieu*, » le plus méchant citoyen qui fût dans la ré- » publique : toujours le premier à commencer » les troubles ; formant sans cesse des projets » funestes, où il étoit obligé d'associer de plus » habiles gens que lui (2). »

*Tibère* donna, peu de temps avant sa mort, des jeux *castrenses* dans la ville des Circéiens ; où il voulut faire preuve d'adresse en lançant des javelots sur un sanglier qu'on avoit lâché dans l'arène (3).

Depuis lors, elle cessa de figurer dans les annales de l'histoire. Elle éprouva nécessairement toutes les vicissitudes des autres villes de la célèbre péninsule lors de l'invasion des peuplades du Nord, et pendant toutes les révolutions qui se sont succédées depuis cette époque jusqu'à nos jours. Le château fort qu'on y voit, et dont la garde étoit confiée aux citoyens de Terracina, servit plus d'une fois de retraite aux papes dans les temps de calamité publique. La bourgade actuelle est pauvre, mal peuplée, et rarement visitée par les étrangers. Elle fut successivement la propriété des

(1) *Fragmens sur Lévide*, t. I de ses œuvres, p. 681-690.

(2) *Grandeur et décadence des Romains*, chap. 13.

(3) *Sueton.*, *Tiber. vit.*, cap. 72.

*Gaetani*, des *Orsini*, et de la chambre apostolique.

La montagne sur laquelle elle est construite, malgré le manque de continuité, fait partie de la chaîne des Apennins qui descend du pays des Marses (1). Son noyau est une roche calcaire; du côté qui regarde la mer, c'est-à-dire depuis la *torre del Fico* jusqu'à celle de *Paola*, ce sont de hauts rochers escarpés dont les flancs sont déchirés par de larges et profondes cavernes, la plupart tapissées de lierre (*glecoma hederacea*) et de scolopendre (*asplenium scolopendrium*), et munies de sources d'eau vive. La plus élevée de ces grottes est encore appelée de la Magicienne, *grotta della Maga*. Du côté de terre, la roche calcaire est cachée sous le limon et un sable fin couleur de sang. Son terrain est très-inégal, et sa forme est celle qu'affectent ordinairement les montagnes soulevées par les volcans. On pourroit le croire, en considérant surtout la situation du mont Circé au centre de cette large et forte mine piriteuse que l'on suit depuis l'Etna jusqu'au cap de Misène, et depuis ce lieu célèbre

(1) Aujourd'hui l'Abruzze citérieure. Ces montagnes, plantées de vignes et d'oliviers, et dont le sommet est couronné de chênes, de pins et de châtaigniers, passent à Frascati, Albano, et viennent finir au port de Terracina. On appelle cette chaîne *i monti Lepini*.



par le noble deuil de *Cornélie*, veuve de *Pompeé*, et par les larmes de la mère de *Germanicus*, jusqu'à Montenero, près de Livourne; il sembleroit devoir unir les volcans encore en activité des champs phlégréens à ceux éteints de la campagne de Rome et de l'Étrurie. Mais le promontoire de Circé est absolument isolé de cette chaîne, comme l'est des autres îles Ponces l'île de Zanone, dont les deux tiers de la masse primitive calcaire sont recouverts de déjections volcaniques.

La pierre calcaire de cette montagne est de première formation. On n'y trouve point de coquilles; par sa nature, sa densité, son éclat rhomboïdal, qui est celui de la cristallisation élémentaire, sa dureté, l'odeur fétide qu'elle exhale lorsqu'on la brise, elle rappelle les pierres de l'intérieur de l'Apennin et celles qui servirent à la construction de ces antiques murailles, demeurées debout pour nous parler des temps qui précédèrent la grande révolution volcanique dont les poètes et les historiens nous ont conservé la mémoire, quoique enveloppée des brillantes allusions de la mythologie.

Le chantre divin de l'*Odyssee*, qui réunit tout à la fois, dans ses tableaux, tant d'imagination et d'exactitude topographique, qui paroît avoir observé sur la nature presque tous les lieux et les objets qu'il a peints dans ses

vers immortels, choisit le mont Circé pour montrer à son héros tous les phénomènes volcaniques, pour lui peindre les malheurs de la plaine latine, où l'on trouve dix cratères éteints, et de toute la côte occidentale de l'Italie (1). Au milieu des charmes de la poésie, l'on découvre la vérité ; et lorsqu'assis au sommet de ce promontoire célèbre, l'on parcourt la contrée qu'*Homère* a décrite, on revoit les enfers sur ces rochers couverts de laves, sur ces plaines de soufre et de bitume, au fond de ces lacs dont les eaux noires ont remplacé les feux souterrains, dans ces cavernes d'où sortent des vapeurs mortifères ; on retrouve le pays des Lestrigons, les impétueux torrens du Phlégéon enflammé, la fosse des spectres, la verte et riante prairie où les syrènes captivoient les mortels par la douce harmonie de leurs voix, pour livrer ensuite leurs cadavres infects à la voracité des feux, etc. etc. L'œil, épouvanté, s'arrête enfin sur ces masses terribles, vieux témoins de la création, pour y découvrir les traces de ces catastrophes qui, vingt fois peut-être, changèrent la face du monde.

J'ai dit que le sol primitif du monte Circello est en grande partie caché sous un sable fin, de couleur sanguine, mêlé de quelques petits grains cristallisés de schorls attirables par l'ai-

(1) *Homer.*, *Odyss.*, lib. X, XI et XII.

mant. Ce sable abonde plus particulièrement sur le bord des lacs voisins. Il y est amené par les eaux de l'*Amasenus* (1), que les malheurs de *Camilla* rendent si intéressant, et par celles de l'*Ufens* (2), navigable, pour ainsi dire, dès sa source. Ce sable est volcanique, et provient de la pouzzolane ou cendre rouge qui se détache incessamment des cratères éteints de la chaîne de montagnes qui s'étendent depuis cette terre où fut la cité d'*Amyclès*, que les serpens détruisirent (3), jusqu'au petit lac d'où sort le *Nymphæus* (4).

Placée sous un ciel et dans un climat qui seroient des plus délicieux sans le voisinage des marais Pontins, la terre est très-fertile sur cette montagne fameuse. Ce fut sur ses flancs que fleurit le premier myrte (*myrthus communis*) exporté de la Grèce; c'est de là qu'il se répandit dans toute l'Italie (5). Ses figues (*ficus carica*) sont renommées, et le peu de vin rouge qu'on y recueille égale les meilleurs vins de

(1) Virg., *Æneid.*, lib. XI, v. 547 et seq. — Cette rivière se nomme aujourd'hui *il Portatore*.

(2) Il a conservé son nom. Les habitans l'appellent *Uffente* et *Offente*.

(3) Plin., *Hist. nat.*, lib. III, cap. 5.

(4) On l'appelle encore *Ninfa*. On voit à sa source les restes d'un nymphée.

(5) Theoph., *Hist. plant.*, lib. V, cap. 9. Plin., *Hist. nat.*, lib. XV, cap. 29.

l'Etrurie et de la Campanie. Les laitues (*lactuca sativa* qu'on y cultive sont extrêmement grosses (1) ; elles sont toujours fort recherchées à Rome.

La végétation est très-variée sur cette montagne ; elle y anime des sites charmans qui, tout en retraçant à l'esprit les fastes de l'histoire et de la poésie, adoucissent ce qu'il a de mélancolique dans les souvenirs du passé.

Aux pieds de vieux chênes et de lentisques, dont les cent bras se glissent autour des roches, on voit avec étonnement croître et se multiplier au milieu des citronniers, des cédrats et des orangers, la raquette arborescente (*cactus opuntia*), l'agave pyramidal (*agave americana*) qui se dépouille de ses feuilles dès que la fleur est entière, et l'alvès perfolié (*alve perfoliata*). L'on voit auprès du baguenaudier (*coluthea arborescens*), que nous admettons dans nos bosquets, le grenadier (*punica granatum*) mêler l'écarlate de sa fleur à la grappe modeste de la vigne-vierge (*vitis vinifera sylvestris*), et le pommier rustique qui la soutient couronné par l'arbre de la manne (*fraxinus ornus*). Entre l'yeuse toujours verte (*quercus ilex*), le caroubier (*ceratonia siliqua*) et le liège (*quercus suber*) s'élèvent d'antiques sorbiers (*sorbus sylvestris*), des buis (*buxus sempervirens*) et des lauriers

(6) Plin., *Hist. nat.*, lib. XIX, cap. 8.

(*laurus nobilis*) d'une hauteur et d'une grosseur telles, qu'ils servirent autrefois aux Etrusques pour la construction des vaisseaux (1). Ici, j'observe le ciste (*cistus ladaniferus*), ce bel arbrisseau qui conserve sa verdure dans toutes les saisons, lors même qu'il est transporté dans des climats moins favorisés, et donne, en été surtout, une résine gluante qui est un véritable ladanum; là, je vois le paliure (*rhamnus paliurus*), si remarquable par la forme de son fruit, ressemblant à un chapeau rond, par ses petites fleurs jaunes légèrement odorantes, et par ses épines rougeâtres très-acérées; plus loin, je m'arrête devant deux petites espèces de palmier (le (*phœnix chamærops* et le *phœnix humilis*), qui ne viennent qu'à la hauteur de trente-deux à cent vingt-neuf centimètres (un à quatre pieds). Ces deux plantes, très-nombreuses au mont Circé, y sont d'un grand usage dans l'économie domestique: on se sert des feuilles pour faire des éventails, des parasols et des balais, pour tresser des paniers et des nattes. La racine de la première espèce, qui est très-grosse, est d'une saveur douce, avec une légère veine d'amer fort agréable au goût: on mange aussi la pulpe de ses fruits, qui est mielleuse.

Parmi les autres végétaux que l'on découvre

(1) Theophrast., *Hist. plant.*, lib. V, cap. 9.

au monte Circello, il en est quelques-uns dont les élémens offrent ceux du poison ; tels sont les baies de la morelle noire (*solanum nigrum*), la ciguë aquatique (*conium virosa*), qui pourroit bien être celle des anciens ; l'aconit (*aconitum napellus*), dont les belles fleurs bleues ont la forme d'un casque antique ; l'herbe vulgairement dite des magiciennes (*circæa lutetiana*) ; l'hellébore noir (*helleborus niger*) ; l'if (*taxus baccata*), dont les qualités malfaisantes lui méritèrent, de la part des poètes, les épithètes de noir, de lugubre, de funéraire, et surtout l'espèce de toxicodendron que *Tournefort* a désignée par les mots *tryphillum glabrum* (1), dont le suc est un venin d'autant plus actif, qu'il suffit de la répandre sur l'épiderme pour y causer une éruption érysipélateuse très-considérable, quelquefois même, selon la disposition des humeurs, pour amener une tuméfaction de certaines parties organiques, qui réclame les prompts secours de la médecine. Cet arbuste s'est tellement multiplié sur la côte du monte Circello à Terracina, qu'on le croiroit indigène. Le peuple des Etats-Unis le nomme *poison-vine* ; il grimpe le long des arbres, et exhale à l'ombre du gaz hydrogène carboné qui sert de véhicule à son prin-

(1) Le *rhus radicans* de Linnée.

cipe vénéneux, lequel est lui-même un hydro-carbone.

Ces végétaux malfaisans ne sont point particuliers au promontoire de Circé ; ils s'y trouvent même en très-petit nombre, si l'on excepte cependant le *rhus radicans* que je viens de nommer ; les euphorbes que l'on y voit à chaque pas (1), et dont le suc laiteux est, comme on le sait, très-caustique, et la sabine (*juniperus sabina*), qui présente dans ses feuilles un puissant et très-dangereux emménagogue. Les anciens avoient tellement grossi la liste de ces végétaux malfaisans, et exagéré leurs effets (2), qu'ils s'accordoient tous à regarder le mont Circé comme un lieu perfide : ὄθεν ὄρος Κιρκῆϊον ἀπ' αὐτῆς πολυφάρμακον, (*mons Circaeus venenorum ferax*) (3).

L'agriculture est presque nulle au mont Circé. Les soins de quelques jardins et de quelques têtes de bétail, la culture de la vigne, un petit

(1) *Euphorbia Terracina, spinosa, epythimoides, characias, lathyris, peplus*, etc.

(2) Auctor *lib. de Auscult. mirab.*, p. 878. Theoph., *Hist. plantar.*, lib. IX, cap. 15. Statius, *Silo.*, lib. I, *carm.* 3.

(3) J'emprunte cette phrase d'un ancien scholiaste sur Apollon. *Rhod., Argon.*, III. Elle me rappelle celle d'Eschyle : Τυρρηνίῳν γασίαν φαρμακοποιὸν ἔθνος, *gens tyrrhena clara veneficiis*.

nombre de champs ensemencés de grains, voilà toutes les ressources agricoles du pays. Le système des jachères absorbe tout ; l'étonnante fertilité du sol y rend l'homme avare de ses succès. Cette maladie est presque générale à tout le midi de l'Italie.

Sur une des sommités de ce mont, il y avoit un temple consacré à *Circé*, où les Latins venoient s'unir aux habitans, pour faire des sacrifices. Cet usage fut adopté par les Romains (1) ; on le retrouve encore sous le règne de *Trajan*, et même sous celui de *Caracalla* (2), l'an de Rome 965. Ce temple étoit desservi par des prêtresses qu'un goût particulier, que le devoir et une pieuse spéculation livroient à l'étude des végétaux, à la distillation et même à l'exercice de l'art de guérir. A cette époque reculée, comme aux temps barbares du sixième siècle,

(1) Cicer., *de Natur. Deor.*, lib. III, cap. 19. Dyon. Halyc. *Antiq. rom.*, lib. IV.

(2) C'est ce que nous prouve l'inscription suivante :

AVCTORITATE. IMP. CAES.  
M. AVRELII ANTONINI PII. FELIC.  
AVG. PARTHIC. MAX. BRIT. MAX.  
PONT. MAX. ET. DECRETO COLL.  
XV. SAC. FAC. SERVIVS. CALPVRNIVS  
DOMITIVS. DEXTER. PROMAGIST. ARAM  
CIRCES. SANCTISSIMAE. RESTITVIT  
DEDICAT. XVII K. IYL. IMP. ANTONINO  
AVG. IIII BALBINO. II COS



les ministres des autels s'étoient emparé de la médecine, qu'ils exerçoient presque exclusivement; mais avec cette différence que les anciens n'avoient recours aux prières, au jeûné et aux reliques, qu'après avoir agréablement préparé et distrait les malades par toutes sortes de jeux et de cérémonies sanitaires. Les cures miraculeuses opérées par ces femmes, leur avoient acquis une réputation et une confiance si grandes, que de toutes les parties de l'Italie on leur portoit des offrandes.

Parmi les vases sacrés de ce temple, on conservoit, dit-on, la coupe dans laquelle *Ulysse* s'étoit abreuvé (1). Un vieil oranger ombrageoit le portique du temple (2), et sembloit chaque jour renouveler ses fleurs odorantes et ses fruits délicieux, pour conserver à tout ce pays une jeunesse éternelle. On croit que c'est sous son ombrage tutélaire que les citoyens de la ville de *Circæum* s'assembloient pour élire les magistrats de leur république.

On trouvoit encore sur ce mont un autel consacré à *Mercuré* (3), un autre à *Minerve* (4); et sur le rocher qui s'avance le plus vers la

(1) Strab., *Geogr.*, lib. V, p. 232.

(2) Virgil., *Æneid.*, lib. VII, v. 12 et 13. Plin., *Hist. nat.*, lib. XIII, cap. 16.

(3) Homer., *Odys.*, X, v. 277.

(4) Strab., *loc. citato.*

mer , aujourd'hui tout couvert de *lichen roccella* , de *tenerium fruticans* , de *sedum atratum* , le tombeau d'*Elpenor* , surmonté de l'aviron que ce marin manioit avec tant de dextérité (1).

En descendant la voie taillée dans le roc qui conduit de *San-Felice* au port de *Paola* , sur une pierre , au pied de laquelle on voit de belles tiges de centaurée des espèces dites *chicoracea* et *crupina* , on lit cette inscription :

A. D.  
 PROMVNTVR  
 VENERIS  
 PVBLIC. CIRCEIENS  
 VSO. AD. MAREM  
 TERMINO. LXXX.

D'après ce monument , on voit que la montagne que je décris porta quelques jours le nom de promontoire de Vénus , sans doute à cause d'un autel consacré à cette déesse , qui fut honorée à Rome , et peut-être aussi à *Circaëum* comme à *Gabium* , *Alba - Lunga* , et autres lieux (2) , sous le nom de *Murtia* ou *Myrthea* , à cause du myrte , son arbrisseau fa-

(1) Homer. , *Odyss.* , XI , v. 66 et seq. ; XII , v. 9 et seq. Theophrast. , *loco citato*.

(2) Muratori, *Inscript.* , t. I , p. 58 , n° 3.

(3) Varro , *de Lingua latina* , lib. IV , p. 37. Plin. , *Hist. nat.* , lib. XV , cap. 29. Gori , *Inscript.* , tome II , pag. 36.

vori (1). Il fut aussi, parfois, appelé *Elpenor*; non, comme le dit *Bochart* (2), qui voyoit partout les Phéniciens, parce qu'étant élevé, ce promontoire reçoit les premiers rayons de l'aurore, mais par rapport au tombeau que je viens de citer. Son nom le plus généralement adopté par les historiens, est celui de *Cirœum*, que la ville reçut, dit-on, de *Circé* sa fondatrice (3), ou plutôt de la forme ronde de la ville et de son temple, si l'on n'aime mieux encore le faire dériver des jeux du cirque, *κιρκησια*, *circenses ludi*, dont l'établissement y remonte aux âges les plus reculés. Quoi qu'il en soit, le plus ancien nom connu de ce promontoire est celui de *Aiaia* (4). On ignore la véritable étymologie de ces différentes dénominations.

Au bas de la montagne est un mouillage excellent, où les vaisseaux peuvent relâcher, *Ναύλοχον ες λιμένα* (5); ils y trouvent de trois à

(1) Lucian., *Icaromen.*, p. 207. Athen., *Deipn.*, lib. XV, cap. 6. Virgil., *Eclog.*, VII, v. 62.

(2) *Geogr. sacra*, lib. I, cap. 33.

(3) Dyonis. Halyc., lib. IV, p. 193. Mela, lib. II, cap. 4. Apollon. Rhod., *Argon.*, lib. III.

(4) Homer., *locis cit.* Lycophron, *Alex.*, 1274. Virgil., *Æneid.*, lib. III, v. 386. Apollodor., *Bibliot.* lib. I, § 24.

(5) Homer., *Odyss.*, X, 141.

douze brasses d'eau ; sa rade en offre de quarante quarante-trois. La *Cala di Parla* remplace aujourd'hui l'antique port d'*Ægea*, célèbre, chez les Mythes, par le séjour des Argonautes (1). Il étoit encore très-fréquenté sous le règne de *Gordien*, le vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates (2). On pourroit, avec peu de frais, y établir un des meilleurs ports de la côte. Ce fut là que l'orateur romain, comme *Marius*, prêt à faire la proscription, fut contraint de mouiller, de changer d'avis, et de se rendre dans sa villa de *Formianum*, où la rage de ses ennemis l'atteignit, et où sa tête tomba sous le fer d'un vil assassin (3).

Outre les nombreux anneaux que l'on observe sur la jetée de ce port, et qui servoient à amarrer les vaisseaux, on trouve aussi une longue muraille et autres preuves non équivoques d'un large canal ouvert pour communiquer du lac de Paola à la mer.

Sur tout le rivage du monte Circello l'on pêchoit des huîtres dont l'écaille et la chair étoient noires, *nigra et carne et testa ostrea Cir-*

(1) Apollon. Rhod., *Argon.*, lib. IV, v. 661 et seq.

(2) Inscription trouvée parmi les ruines de ce port et rapportée par Corradini, dans son *œtus Latium*, lib. III, cap. 8.

(3) Plutarch., *vita Cicer.*, in fin.

*cœis* (1). Sur les tables romaines, très-friandes de ce mets, elles rivalisoient avec les huîtres blanches de Cyzique, ville de l'Hélespont et de Brentisium (2), avec les huîtres vertes des rochers de Lucrin et du promontoire de Rupte (3). J'y ai recueilli l'*osyris alba*, le *rumex tingitanus*, l'aromatique *hyssopus officinalis*, le *nepeta scordotis*, la *lavandula multifida*, l'*origanum dictamnus*, qui fournit une huile essentielle très-odoriférante; le *xeranthemum annuum*, le *peucedanum alpestre*, le *cochlearia officinalis*, si recherché en médecine; l'*iberis pinnata*, le *cucubalus mollissimus*, le *frankenja hirsuta*, le *zizyphus vulgaris* de la Syrie transporté à Rome du temps d'*Auguste*, et aujourd'hui neutralisé sur les bords de la Méditerranée; et parmi les plantes rares, l'*andryala ragusina*, la *scabiosa africana*, le *thaspia asclepium*, qui abonde dans l'Apulie; le *laserpitium trilobum*, le *sisymbrium bursifolium*, le *lotus creticus*, le *rhamnus jujuba*, et le *marubium pseudo-dictamnus*.

Les cerfs ne fréquentent plus ce canton

(1) Mutianus, cité par Pline, *Hist. nat.*, lib. XXXII, cap. 6.

(2) Aujourd'hui *Erindisi*.

(3) Horat., *Serm.*, lib. II, satyr. IV, v. 33. Juvénal; *Satyr.* IV, v. 140 et seq.

comme au temps d'*Homère* (1) ; mais en revanche les forêts y présentent réunis les oiseaux des contrées septentrionales, à ceux de l'Orient et des régions africaines. Le vanneau d'Islande (*tringa Islandica*), et celui que l'on nomme improprement vanneau de Suisse (*tringa Helvetica*), le merle couleur de rose (*turdus roseus*), qui plaît tant à l'œil par la beauté de son plumage, et la gorge-bleue (*syloia-sueoica*), si chérie par son chant doux et fort agréable, se trouvent ici près du guépier (*merops apiastër*), dont les couleurs vives et très-variées sont admirablement assorties ; près du cabier jaune (*ardea comata*), de l'ibis doré (*tantalus igneus*), et du passereau solitaire (*turdus cyaneus*), qui remplit les échos de sa voix harmonieuse, de ses chansons qui portent aux sens un certain je ne sais quoi de suave et de mélancolique, propre à reposer l'âme et à lui procurer un bien-être inexprimable.

On y chasse le sanglier, les grives, la bécasse et les bécassines, la gorge-bleue et la belle espèce des pluviers qui arrivent en automne, le canard sauvage, le petit harle huppé, la caille, la perdrix, le bec-figue et le proyer insouciant. De tout temps cette chasse fut abondante ; elle faisoit les délices des anciens Romains (2), des

(1) *Odyss.*, lib. X, v. 158.

(2) *Martial*, lib. XI, epig. 8.

*Scipions*, et surtout de *Polybe* (1); de cet historien qui sait plaire autant par les détails circonstanciés qu'il donne des opérations militaires et politiques, que par la noblesse et la dignité de son style, auquel on peut cependant reprocher de n'être pas toujours correct et classique. Il cause avec son lecteur en homme d'affaires, accoutumé à lire et à réfléchir; mais il raisonne trop, et passe les bornes d'un simple historien.

On trouve aussi dans ce canton de nombreuses légions d'insectes. Je ne parlerai pas de l'effrayante quantité de cousins et de puces, dont on se garantit difficilement; mais je dirai que parmi les principaux papillons, j'ai remarqué l'amarillis, le petit nacré, l'argus bleu, la belle-dame, le collier-argenté et l'aurore.

Pendant la nuit le monte Circello est tout enveloppé de nuages lumineux. Des multitudes de luccioles (*lampyris italica*) volent depuis sa plage jusqu'au sommet, se reposent sur le sable, dans l'herbe, sur les feuilles, et varient de mille manières le jeu de leurs lumières. Ce petit coléoptère ressemble à notre lampyre, vulgairement appelé ver luisant (*lampyris splendula*), mais avec cette différence, que sa lumière est du plus beau brillant; il en diffère encore, comme l'a fort bien observé le pro-

(1) E. Polybii, *Hist. excerptæ legationes*, §. GXIV.

fesseur *Carradori*, de Prato, en ce qu'il brille à volonté dans chaque point de son ventre, et jouit de la faculté de mouvoir toutes les parties de ce viscère indépendamment l'une de l'autre, d'en rendre la phosphorescence plus ou moins vive, et de la prolonger aussi long-temps qu'il lui plaît.

La constitution médicale de ce promontoire est due aux coups de vent du sud-ouest. Les *libecciate* sont non-seulement très-dangereuses par elles-mêmes, à cause du trouble qu'elles apportent dans l'atmosphère, et des dégâts qu'elles font; mais en donnant une puissance plus grande, une énergie nouvelle au méphitisme qui s'exhale sans cesse des marais Pontins, elles rendent, surtout en juin, juillet, août et septembre, les fièvres maremmanes plus intenses et plus générales. Le vent du sud ou *scirocco*, celui d'été surtout, est fort insalubre : c'est un véritable fléau, par les maladies qu'il excite et la langueur dans laquelle il plonge tous les hommes et les autres animaux. Les fièvres tierces pernicieuses, les flux de sang, le scorbut, les fluxions de poitrine, l'inflammation des yeux, sont les infirmités les plus constantes. Les habitans y sont bientôt vieux; il est rare qu'ils dépassent l'âge de soixante-cinq ans environ.

On n'a jamais senti, dans tout ce canton,



de tremblemens de terre. Des sources d'eau vive , très-belles et très-abondantes , y fournissent aux habitans une boisson saine et fort agréable.

On pourroit tirer parti des nombreuses tiges de marie-épineuse (*salsola tragus*) , que l'on trouve sur tout le rivage sablonneux du monte Circello et de ses environs. Ses cendres sont de beaucoup préférables à celles que l'on fait venir d'Alicante et de la Sicile. Mais les Circéens , entièrement étrangers aux ressources manufacturières , ne connoissent d'autre industrie que celle qu'exigent les travaux d'une culture très-limitée , la récolte de la manne , qui est pour eux l'objet d'un grand rapport , et surtout la coupe des bois , la préparation du pain de lait caillé (*la pressata*) , qu'ils mangent avec des châtaignes cuites à l'eau (1) , et les soins de la pêche.

(1) Cet usage , que j'ai retrouvé dans presque toute l'Italie , et particulièrement dans l'*Agro romano* , me rappelle ce vers de Titire :

*Castaneæ molles , et pressi copia lactis ,*

VIRGIL. , *Eclog. I* , v. 82 ,

et m'a prouvé que pour bien entendre les classiques , il ne falloit jamais s'en rapporter aux commentateurs , et à ceux qui veulent tout expliquer sans avoir comparé les usages anciens que l'on découvre dans ceux des modernes , leurs successeurs.

Cette pêche se fait sur mer, et principalement dans les lacs de Paola, de Caprolate, de Monaci et de Fogliano. Elle est très-abondante, et consiste en anguilles, en lamproies, dorades, aloses, esturgeons, daines, carpes dorées, et truites saumonées.

Les bords de ces lacs, où l'on voit souvent s'arrêter le cygne et le phénicoptère, sont couverts de ruines et de plantes dont la récolte m'a procuré de grandes jouissances : j'y ai trouvé le *lichen aquaticus*, le *jungermania pinguis*, le *mnium fontanum*, l'*equisetum fluviatile*, le *ceratophyllum demersum*, le *potamogeton pusillum*, le *zostera marina*, le *carex vulpina*, le *juncus acutus*, le *nymphaea lutea*, le *phallodrium aquaticum*, la *biscutella apula*, etc., etc.

On sait que, devenus les maîtres du monde, les Romains se plaisoient à fonder leurs *villa* (maisons de campagne) dans les lieux les plus agréables. Ils ne se contentoient pas d'y déployer partout la richesse et le goût du luxe, ils aimoient encore à y peindre leurs mœurs et leurs habitudes personnelles. On distingue aisément la maison de campagne d'un homme studieux dans le *Laurentum* de *Pline* le jeune, et dans les jardins de *Cicéron*. Les *villa* qui occupoient les rives de nos lacs portent toutes l'empreinte du luxe et de la sensualité ; cependant le charme de leur situation et la somme

de jouissances de tout genre qui s'y trouvoit rassemblée , ont été chantés par les muses latines.

Parmi le grand nombre de ces *villa*, l'on croit avoir reconnu que la première appartenoit à *Licinius*, surnommé *Murena*, plus célèbre par le plaidoyer de l'orateur romain, que par son consulat et ses exploits en Asie. Les lacs de *Fogliano* et de *Monaci* en étoient la piscine. Ces deux lacs, séparés l'un de l'autre par une langue de terre qui s'avance dans leur sein, ont douze milles de circonférence; ils sont très-profonds, et remplis de sources. Celui de *Monaci* reçoit les eaux du *Rio Martino*.

La seconde villa, située sur le lac de *Caprolace*, beaucoup moins grand, mais également profond, étoit celle de *Sergius Orata*. En citant ce nom, on se souvient que ce fut *Sergius* qui, le premier, sut, par la culture, donner aux huîtres de *Lucrin* ce goût exquis qui les faisoit tant rechercher des gastronomes anciens (1).

On croit que *Lucullus* possédoit une villa voisine de ces lacs, et on la place sur celui de *Parla*. Les antiquaires ne sont point d'accord à ce sujet.

Au milieu de toutes ces ruines on voit aujourd'hui les restes d'un aqueduc, quelques belles

(1) *Macrob.*, *Saturn.*, lib. II, cap. 11.

propriétés, et deux ou trois hameaux, ceux de *Rogliano*, *San-Donato* et *Santa-Maria*.

Entré le mont Circé et la voie Appienne, sur le golfe de Terracina, dans un lieu où l'on trouve abondamment le *corispermum hyssopifolium*, le *celosia argentea*, le *plantago major*, le *statice ferulacea*, le *teucrium marum*, la suave *satureia capitata*, et le *marrubium peregrinum*, on a découvert une antique villa romaine, qui, d'après les inscriptions recueillies par *Ligorius* (1), appartenoit à la famille de *Procilius*, de cet historien latin dont les ouvrages ne sont point arrivés jusqu'à nous, et que nous connoissons seulement par quelques citations des classiques arrachés, lors de la découverte de l'imprimerie, à la poussière des vieux monastères, à l'ignorance des siècles du moyen âge, et au sacrilège qui grattoit le parchemin des écrits curieux de l'antiquité, pour y substituer des légendes.

C'est encore dans les environs du monte Circéo que se trouvoient le *hiéron*, l'enceinte sacrée, l'autel, le bois et les fontaines de la déesse que *Varron* appeloit de la liberté, *libertatis dea* (2), et que le poète lyrique de Venuse et l'auteur des *Géorgiques* ont chantée sous le nom

(1) Dans les manuscrits de *Ottoboni*, au mot *Prociliano*.

(2) Cité par *Servius* (*Æneid.*, lib. VIII, v. 564) dans ce passage : *Feronia mater, nymp̄ha Cumpanæ. Hæc etiam*

de *Feronia* (1). Son temple, qui renfermoit de grandes richesses, fut pillé par les troupes de *Hannibal* (2); et depuis long-temps la hache a fait tomber les arbres antiques, les platanes majestueux qui le couvroient de leur ombre religieuse. *Pie VI* a fait abattre, en 1778, les tours antiques citées par le géographe de Ravenne (3), et qui, du temps d'*Innocent III*, portoient encore le nom de *Ferronia* (4).

Le temps détruit lentement les ouvrages de l'homme, partout la nature reprend ses droits; la poésie et l'histoire seules, placées au-dessus des siècles, embrassent d'un coup d'œil tous les âges et tous les prodiges. En rassembler les fragmens épars, les coordonner aux localités, tel est le devoir que je me suis imposé dans mes voyages, et que j'ai tâché de remplir aujourd'hui à l'égard du mont Circé.

*Libertorum dea est : in cujus templo raso capite pileum accipiebant : in hujus templo Terracinæ sedile lapideum fuit, in quo hic versus incisus erat : benemeriti servi sedeant, surgant liberi : quam Marcus Vatro libertatis deum dicit feroniam, quasi fidoniam.*

(1) Horat., *Serm.*, lib. I, satyr. V, v. 24. Virgil., *Æneid.*, lib. VII, v. 800, et lib. VIII, v. 564.

(2) Sil. Ital., *de Bello punico*, lib. XIII, v. 84 et seq.

(3) *Geogr.*, lib. IV, cap. 34.

(4) Contatori, lib. II, cap. 13.

---

---

**SUR LES RUINES DE CARTHAGE****ET D'UDINE,****EN BARBARIE;****EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. JOHN JACKSON,  
ÉCRITE EN 1803.***Traduit de l'anglais par M. N. L. F.*

---

**L**E site de l'ancienne Carthage paroît avoir été le lieu du monde le plus avantageux pour le commerce, et le plus favorable pour la navigation. Un lac long d'environ dix milles, et large, à sa partie ouest, de cinq milles, s'étend en ligne droite entre les ruines de Carthage et la ville de Tunis, et communique, avec la mer, du côté de Golette, petite ville voisine de Carthage, par un canal navigable. En sondant ce lac, je trouvai qu'il avoit dû avoir autrefois à peu près dix-huit pieds de profondeur, et que le fond en étoit fermé, excepté du côté de l'est, qui est situé près de la mer, entre Golette et Tunis. C'est là que sont les ruines des maisons de l'ancienne ville; elles occupent un espace de trois milles de long, et à peu près d'un mille de large, à

leur plus grande étendue. J'eus beaucoup de peine à satisfaire le désir que j'avois d'examiner ces maisons, étant monté sur la chaloupe d'un vaisseau de guerre, seul bâtiment avec lequel il étoit possible de naviguer à basse eau sur ce lac. Il y avoit quelques maisons dont le faite n'étoit pas à plus d'un pied sous l'eau. A Golette, la marée monte environ de trois pieds; mais comme le canal de communication, entre la mer et le lac, est très-étroit, le flux et le reflux sont beaucoup moins sensibles dans l'intérieur du lac. Mes gens sortoient souvent de leurs barques, et marchoient sur le faite des maisons; mais ce n'étoit pas toujours sans danger, car ils rencontroient souvent des endroits entièrement vides. Un d'eux ayant tiré un flamingo, et lui ayant cassé l'aile, se mit à le poursuivre sur les maisons dont l'abord étoit inaccessible aux barques; et faillit perdre la vie en tombant dans un de ces abîmes. La plus grande partie du lac est à peine navigable, surtout du côté de Fumis: ceci vient du peu de soin que les Maures ont d'enlever l'immense quantité de vase et d'ordures que l'eau y apporte de cette ville, et qui s'y accumulent depuis plusieurs siècles. Les ruines de l'ancienne Carthage sont à peu près à douze milles nord-ouest de Tunis. Le site, qui en est agréable et salubre, com-

mande tout à la fois une grande partie du golfe de Tunis et une étendue de pays assez considérable. Le seul inconvénient qu'il présente, c'est le manque d'eau douce. Pour y remédier, les Carthaginois, étoient parvenus, dans le temps de leur prospérité, à conduire, à force de travaux et de dépenses, une forte source d'eau vive du mont Zuan, qui est à quarante-cinq milles sud-est, jusque dans les murs de leur ville. Cette source est toujours renommée pour l'utilité dont elle est dans les teintures en pourpre, et les habitans de Tunis sont encore obligés aujourd'hui de transporter sur le Zuan tous les objets auxquels ils veulent donner cette couleur. La longueur de l'aqueduc bâti par les Carthaginois est d'environ soixante-dix milles. Il conduisoit les eaux à travers les montagnes et les vallées. Il y a, entre autres, dans les environs d'Udine, une rangée d'un millier d'arches qui traversent une vallée; les arches du milieu ont jusqu'à cent pieds d'élévation. J'ai sujet de penser que cet aqueduc, et plus particulièrement la grande rangée d'arches des environs d'Udine, ont été réparés par les Romains, car chaque arche est marquée d'un chiffre romain. On a employé à cet ouvrage un ciment si solide, qu'il semble devoir être plus durable que les pierres elles-mêmes, quoi qu'elles soient d'un grain plus dur que nos



pierres à chaux de couleur jaune. Le conduit dans lequel les eaux couloient, est garni d'une couche de ciment de quatre pouces d'épaisseur, et, dans quelques endroits, il s'en est détaché des lames qui sont tombées de cent pieds de haut sans se rompre dans leur chute. Ce conduit a six pieds de profondeur sur quatre de large. Cependant deux personnes ne sauroient y marcher commodément de front, à cause de la cavité de sa forme. On voit encore à *Uriana*, village à quatre milles nord-ouest de *Tunis*, plusieurs arches de ce même aqueduc qui ne sont pas d'une hauteur moins considérable; mais elles ne sont point en si bon état qu'à *Udine*, parce que le bey de *Tunis* y a pris beaucoup de pierres pour bâtir son palais de *Manuba*. Dans les endroits où il a fallu conduire l'eau à travers une montagne, il y a, de six verges en six verges, des bassins d'environ quatre pieds de diamètre, murés en pierre taillée et arrondie avec soin; et le mur s'élève à quatre pieds au-dessus de la surface de la terre, pour empêcher que rien ne tombe dans les bassins.

Il est facile, en suivant les restes de l'aqueduc le long de la route de *Zuan* à *Carthage*, de trouver sa direction à travers les montagnes et les vallées. Ce monument l'emporte en grandeur sur tout ce que j'ai encore vu d'architecture ancienne ou moderne en *Asie* et en *Eu-*

rope. Il a été parfaitement exécuté, et fini avec le plus grand soin. Aussi a-t-il résisté à une longue série de siècles. Il y en a encore quelques parties qui sont absolument intactes, et sur lesquelles on ne remarque pas la moindre trace des injures du temps. Tout ce pays est plein de ruines, dont plusieurs sont très-considérables, et on trouve même, au sein de Carthage, des restes de sa grandeur passée. Les réservoirs sont encore dans leur entier ; car outre que leurs vûtes et leurs murailles sont revêtues d'un ciment épais et solide, elles se trouvent aussi, par leur construction, à l'abri des intempéries des saisons, ce qui contribue à leur conservation. J'ai fréquemment visité ces réservoirs, et j'ai trouvé que, malgré leur immense étendue, la plus grande partie en avoit été creusée, et étoit soutenue par de fortes arches. Il y en avoit même quelques-unes qui s'étoient écroulées, ce qui rend très-dangereuses les incursions que l'on fait dans ces ruines. Malgré cela, je n'y suis pas moins descendu, et j'y ai trouvé plusieurs chambres carrées, assez propres, qui communicoient les unes dans les autres, et qui étoient recrépies avec l'excellent ciment dont on fait encore usage dans le pays, et que l'on appelle *gyps*. Plusieurs de ces chambres sont encore dans un si bon état, que l'on n'aperçoit pas la moindre lézarde

dans le plâtre, et qu'il a encore sa couleur blanche. On m'avoit dit qu'il y en avoit dont les murs étoient couverts de peintures très-belles et très-bien conservées, mais je n'en ai point pu découvrir, et je n'ai trouvé aucun guide qui ait pu m'en montrer.

La charrue passe maintenant sur la plus grande partie des ruines de Carthage, et j'ai vu un champ de blé sous lequel se trouvoient plusieurs beaux appartemens bien conservés, et dont les murs étoient recrépis avec du gyps. Il n'est pas toujours très-agréable de parcourir ces ruines; car pour pénétrer dans les chambres, j'étois souvent obligé de me traîner sur les mains et sur les pieds; mais après j'en trouvois de grandes et d'agréables. Je n'ai jamais rencontré dans ces appartemens souterrains aucun scorpion ni aucun autre reptile véni- meux, quoiqu'ils fussent en grande quantité sur ce sol: pour me préserver de leurs atteintes, je portois des bottes et des gants fort épais.

La ville n'offre à sa surface aucun morceau d'architecture bien important; le principal sont les ruines d'un temple qu'on me dit avoir été consacré à Esculape; mais je pense que c'est une simple conjecture. Il n'en reste plus maintenant que quelques pans de murailles qui ont douze pieds de largeur, et jamais plus de trente d'élévation; encore les masses en sont-elles si

confuses, qu'il m'a été impossible de tracer ni la forme, ni l'étendue du bâtiment. Ces ruines sont situées proche de la mer, dans la partie inférieure de Carthage, du côté de Golette, le long du rivage qui fait face au golfe de Tunis, et à l'endroit où la mer a fait sur la terre une invasion d'à peu près un mille et demi. C'est là aussi que j'ai découvert les restes des maisons. Elles sont bâties avec des pierres généralement très larges. Quelques-unes s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau, d'autres sont au-dessous; mais la mer étoit si transparente, que j'ai pu distinguer également le tout. Les fondations de ces maisons présentent un carré oblong, dont le plus grand côté fait toujours face à la mer. Elles paroissent avoir été au moins trois fois plus grandes que les chambres que j'avois vues au milieu des ruines, qui avoient presque toutes dix-huit pieds carrés. On trouve dans cette partie des ruines une grande quantité de pièces de monnoie et d'antiquités de toute espèce. Les Bédouins en ont ramassé beaucoup, qu'ils ont vendues aux Juifs, sans en connoître tout le prix.

Le bey de Tunis se montre très-jaloux de ces antiquités, et ne permet à aucun chrétien de fouiller dans les ruines, quoi qu'on lui offre souvent de lui donner en retour une égale quantité

du métal que l'on trouvera, quel qu'il puisse être.

Ce pays est plein de naphte ou bitume ; mais je n'ai jamais trouvé qu'on l'eût employé dans les bâtisses, comme je l'avois vu à Cresiphon, Séleucie, et autres ruines situées dans la même partie de l'Asie. Il paroît que l'on ne fait usage ici que du gypse.

Il est très-difficile de se former une idée bien précise de l'étendue de l'ancienne Carthage ; mais elle ne paroît pas avoir jamais eu plus de neuf milles en circonférence. La plus grande partie en est située sur le penchant d'une colline, qui se rétrécit toujours à mesure qu'elle s'élève, et qui se termine en angle dans sa partie septentrionale, du côté de Porta-Farina. On jouit du haut de ce promontoire, qui est toujours désigné dans les cartes sous le nom de *cap Carthage*, du point de vue le plus beau et le plus étendu.

La pente qui conduit de la partie septentrionale de ce cap à la mer, est très-escarpée, et paroît n'avoir jamais été habitée. La partie orientale, du côté du rivage, n'est pas taillée moins à pic, et ces sortes de falaises se prolongent à une distance considérable.

Maintenant le bey de Tunis emploie un grand nombre d'esclaves chrétiens à transporter des

pierres de cette partie orientale de la colline , à la nouvelle jetée que l'on construit à Golette. Les esclaves roulent les pierres jusqu'au bas de la hauteur , et là les chargent sur des *sandals* , espèce de barque plate dont on fait usage dans ce pays. Ils les transportent l'espace de quelques milles , sur le golfe de Tunis , et les débarquent ensuite pour construire la jetée à Golette. Cette nouvelle jetée s'avance très-loin dans la mer : c'est une véritable amélioration pour le port de Golette , et un grand avantage pour les petits bateaux , pour lesquels elle est déjà maintenant un abri sûr. On a le projet de la continuer plus avant encore dans la mer , pour protéger également les grands bâtimens , et afin qu'ils puissent mouiller là sans danger.

J'ai trouvé dans les ruines de Carthage toutes sortes d'espèces de marbres , mais presque toujours en petits morceaux. La cause qui a principalement contribué à réduire les ruines de Carthage à l'insignifiante apparence qu'elles présentent maintenant , c'est le voisinage de Tunis et du palais de Bardo et autres. Les beys et les principaux habitans ont , pendant très-long - temps , construit leurs palais avec ces ruines , et ils ont surtout pris soin d'enlever les plus beaux marbres.

Udine est au sud de Tunis , à environ vingt milles de cette ville. Elle paroît avoir été une

cité assez importante , quoique Lée , le docteur Shaw , ni aucun autre voyageur ou historien , n'en fasse mention. Les restes d'Udine sont les ruines les mieux conservées de toute la Barbarie. Comme je n'avois point de guide pour me dire ce qu'avoit été autrefois cette ville , quel étoit son ancien nom , ou bien si elle avoit toujours été désignée par celui qu'elle porte aujourd'hui , je ne pus m'en former d'autre idée que celle que firent naître en moi mes propres observations. Les habitans de Tunis l'appellent maintenant Udine : elle est située sur une hauteur à laquelle on parvient de tous côtés par une pente douce. D'après l'aperçu le plus exact qu'il me fut possible de prendre , je jugeai que ce qu'on voit encore de ses ruines , ne doit pas avoir plus de cinq milles de circonférence. Les citernes ou réservoirs d'eau sont dans un meilleur état encore que ceux de Carthage. On y aperçoit à peine quelques traces de vétusté , et ils contiennent toujours une grande quantité d'excellente eau douce. Leurs voûtes sont recouvertes d'une couche de terre très-épaisse , ce qui m'a paru contribuer beaucoup à leur conservation. Ces citernes sont au moins à un quart de mille des principales ruines de la ville , du côté du sud.

On voit aussi à Udine les restes d'un superbe amphithéâtre , qui a deux cents verges de cir-

conférence, en le mesurant à la hauteur des loges les plus élevées des galeries. Il est ovale, et il a, à chaque extrémité, deux entrées principales qui donnent dans l'arène, et qui ont dû être extrêmement larges. Il y a aussi seize autres entrées pour les spectateurs, huit de chaque côté, et toutes parfaitement uniformes. A chaque entrée vient aboutir un escalier qui conduit aux galeries. Depuis l'arène jusqu'aux premières loges des galeries, il y a trente pieds perpendiculaires de mur solide et parfaitement uni. Tout l'édifice est construit en pierre de taille de grande dimension, et plus dure que nos pierres à chaux.

Près de l'amphithéâtre sont les débris de plusieurs belles colonnes de marbre placées sur deux rangs, et à des distances égales. Dans le même endroit, mais sur un terrain plus élevé, on aperçoit les traces d'immenses constructions. Je conjecturai que c'étoit la citadelle. Dans cette enceinte il y a des bains d'une forme demi-circulaire, et presque entiers. Tous les murs sont incrustés de mosaïques, qui représentent des femmes nageant, dans toutes sortes d'attitudes, et aussi bien dessinées que si elles étoient peintes. Comme ces mosaïques ont été faites en marbre de différentes couleurs, elles n'ont absolument rien perdu de leur éclat. On a représenté aussi, au-dessus des figures hu-



maines , des oiseaux aquatiques qui sont dessinés dans le même genre , et qui , par la vivacité de leur coloris , le disputent à la nature. Je fus très-contrarié de ne pouvoir enlever aucune de ces figures en entier ; mais je n'avais aucun instrument pour les détacher , et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on parvient à entamer ces mosaïques , à cause de la solidité du ciment qui les unit. Elles sont faites avec tant d'art , que je ne m'aperçus que c'étoient des mosaïques qu'après les avoir examinées de très-près. A côté des bains sont les ruines de plusieurs autres bâtimens très-élégans , que je supposai avoir été des temples , ou quelques autres édifices publics. Un des mieux conservés a deux rangs de colonnes dans l'intérieur , et une galerie encore toute entière , dans laquelle je fis en dehors le tour de tout l'édifice. Ce temple est oblong , et large d'à peu près quarante verges ; il a une entrée à chaque extrémité. Maintenant il n'existe plus de toit sur le milieu , et il n'est couvert que sur les côtés le long des deux rangs de colonnes. J'ai remarqué principalement que la maçonnerie de ce temple étoit fort belle et très-soignée , et que sa structure n'étoit point massive comme dans les autres ruines de l'antiquité. Les colonnes et tous les murs sont unis , et ne sont chargés d'aucun ornement.

· Tout près de ce temple est un immense bâti-

ment de lourde construction , qui me parut avoir été d'une très-grande force. Les pierres avec lesquelles il a été bâti sont très-larges , et je suis persuadé qu'il y en a qui pèsent trois tonneaux. Il est construit tout en voûtes , et je conjecturai , après un soigneux examen , qu'il avoit dû être une prison. On y trouve une très-vaste salle , qui paroît avoir été au rez-de-chaussée , et dans laquelle on entre par quatre larges entrées voûtées , qui semblent être une arche de pont pour ceux qui passent dessous. Cette salle est certainement assez grande pour contenir plus de deux mille personnes. Sous ce bâtiment il y a des cachots ou cellules voûtées qui en occupent tout le tour. On y descend de chaque côté de la salle par un escalier. Mes compagnons et moi , nous y pénétrâmes en portant chacun une lumière. Nous éprouvâmes une très-grande difficulté pour y arriver , car l'escalier n'offroit pas une ouverture de plus de dix-huit pouces de hauteur , et nous fûmes obligés , pour entrer , de ramper à plat-ventre sur les ruines. Les cellules avoient à peu près quinze pieds de haut. Les portes qui y conduisoient étoient très-basses. De la surface de la terre jusqu'à leur sol , il y a au moins quarante pieds perpendiculaires. Nous ne pûmes déterminer aucun de nos domestiques , ni des Bédouins , à nous accompagner dans ces souterrains , où il ne paroît pas que le mou-

dre rayon de jour ait jamais pénétré, et où l'air est même si renfermé, que je faillis m'en trouver mal. En entrant dans ces horribles et sombres cachots, je craignois que nous ne fussions attaqués par quelqu'une des bêtes sauvages dont les diverses espèces couvrent ce pays. Pour nous défendre contre leurs attaques, j'avois pris avec moi un fusil à deux coups; mais nous ne rencontrâmes que des renards, qui sont si nombreux, qu'ils viennent se terrer au milieu des ruines, dans ces profondeurs. Les voûtes étoient couvertes de chauves-souris d'une très-large envergure. Lorsque nous les eûmes troublées, elles se mirent à voler, en se frappant souvent avec violence contre nos têtes; et si nous n'eussions pas pris les plus grandes précautions, elles auroient bientôt éteint toutes nos chandelles; mais nous descendîmes avec nous une lanterne sourde, pour prévenir tout accident de ce genre. Sans cette sage attention, nous aurions pu nous trouver dans une situation fort critique, car nous n'avions pas, pour nous guider, le moindre rayon de jour, et il nous auroit été très-difficile de retrouver notre chemin.

Je tirai un coup de fusil dans une des plus petites cellules, pour voir l'effet qu'il produiroit dans un endroit aussi resserré et aussi enfoncé sous terre. Il n'en fit presque aucun, quoique mon fusil fût très-bien chargé, et l'explo-

sion fut à peine entendue par ceux de mes gens qui étoient en haut ; il me sembla seulement qu'il avoit raréfié l'air de la cellule , et l'avoit rendu plus supportable. Tous les murs de ces cachots sont d'un noir qui ressemble à celui que produit la fumée ; mais il ne salit point les mains.

A deux milles nord environ de la citadelle , est une très-belle source d'eau vive ; c'est dans la vallée qu'arrosent ses eaux que se trouve la grande rangée d'arches de l'aqueduc de Carthage , dont je vous ai déjà parlé. Tout le pays environnant paroît avoir été cultivé autrefois , et je suis persuadé qu'avec très-peu de travail on y récolteroit encore d'abondantes moissons. Maintenant on ne voit pas la plus légère trace de culture pendant l'espace de plusieurs milles, excepté au milieu des ruines d'Udine et de quelques habitations plus voisines de Tunis. Tel est maintenant l'état d'abandon auquel est réduit une contrée qui étoit regardée autrefois comme une des plus fertiles du monde.

Il y a là aux environs quelques tentes de Bédouins : ces gens paroissent mourir à moitié de faim , et ils s'estimèrent fort heureux de recevoir une partie de nos vivres , que nous choisîmes pour leur donner. En revanche ils mirent un très-grand empressement à nous apporter de l'eau fraîche. Parmi les Bédouins de ce pays,

il est quelques tribus qui professent toujours le christianisme ; c'est à Zuan et aux environs que l'on en rencontre le plus.

Au milieu des ruines d'Udine il y a plusieurs grands puits très-profonds , dans lesquels les ramiers font leurs nids : on jette des pierres dans les puits pour les faire envoler ; nous en avons pris plusieurs de cette manière.

En examinant les ruines d'Udine, je fus vivement frappé de l'étrange entêtement qu'ont les Bédouins de semer de préférence leur blé au milieu de ces débris ; car comme ces ruines sont dans un bien meilleur état que celles de Carthage , il s'ensuit que le terrain est moins susceptible d'être labouré. Cependant pour peu qu'ils trouvent le plus petit morceau de terre , ils ne manquent jamais d'y passer la charrue. Je ne saurois rendre facilement compte de cette coutume bizarre , et si contraire à la nature. En effet , dans le royaume de Tunis l'abondance de la moisson dépend entièrement de l'abondance de la pluie , et l'on ne peut pas supposer que l'eau se conserve mieux dans ces ruines , qui sont minées partout ; la pluie doit , au contraire , s'écouler et se sécher dès qu'elle est tombée ; au lieu qu'un terrain ferme , et de bonne nature , s'imprègne aisément d'humidité , et la conserve long-temps.

J'imaginai qu'ils pouvoient avoir pour but,

bien moins de faire une récolte abondante , que de trouver quelque trésor ; mais si c'étoit là leur motif , ils sauroient tirer un parti plus avantageux de ce qu'ils trouvent ; au lieu qu'un Bédouin vend à un Juif l'antiquité la plus rare pour un *caroob* ( un denier et demi de monnaie anglaise ) , et qu'il lui donne l'or et l'argent en échange d'une quantité bien moindre de la monnaie du pays. Je leur ai très-souvent demandé pourquoi ils préféroient labourer ainsi au milieu des ruines des anciennes villes , et je n'ai jamais pu en tirer de réponse satisfaisante.

---

---

VARIÉTÉS  
HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES,  
TIRÉES DE DIVERS OUVRAGES PÉRIODIQUES  
ANGLAIS ET AMÉRICAINS.

---

( CONTINUATION. )

X. *Lions retrouvés dans l'Indoustan.*

UNE des questions les plus intéressantes que l'Histoire naturelle de l'Inde présentait, étoit de savoir si le lion existe dans ce pays. Il y a un an que nous avons exposé l'opinion générale des voyageurs, dans ces termes :

« Le lion, du moins celui d'Afrique, qui, » par sa majestueuse crinière, se distingue du » lion de Babylonie, est aujourd'hui inconnu » aux Indes. *Terry* prétend néanmoins en avoir » vu dans le Malwah. On peut cependant ju- » ger, par les anciens livres indiens, que l'es- » pèce de lion qu'ils nomment *singh* étoit autre- » fois répandue dans toutes les contrées. » (1)

Il semble aujourd'hui démontré que le véritable lion existe dans le Bengale. *L'asiatic annual Register*, pour 1812, rapporte une lettre,

(1) Précis de la Géographie universelle, t. IV.

extraite d'un journal de Calcutta, et d'après laquelle on a tué un animal de cette espèce, près de Hansi, le 8 mars 1810. Il étoit accompagné d'une femelle, et occupé à dévorer un cochon qu'il avoit tué le jour précédent. A l'aspect d'hommes armés, la lionne prit la fuite; mais le lion marcha d'un pas lent à leur rencontre, dressant sa crinière et levant sa queue en l'air. Frappé de plusieurs balles, il se défendit courageusement, et blessa grièvement un des chasseurs.

On assure que ce lion ressembloit exactement à ceux d'Afrique; seulement la crinière étoit d'une couleur un peu plus claire que ne l'est ordinairement celle du lion d'Afrique.

Quelque temps après on tua, dans une autre partie de l'Inde, une lionne.

Il eût été à désirer que le squelette et la peau de ces deux animaux eussent été envoyés en Europe, pour être examinés par les savans.

XI. *Extrait d'une lettre insérée dans la gazette de Sierra-Leone, au mois de mars 1808.*

« Les faits suivans serviront à faire connoître la manière dont les naturels de l'Afrique occidentale envisagent l'abolition du commerce des esclaves.

» Depuis la publication des lois relatives à l'abolition de la traite, une contestation



s'étoit élevée entre le roi de Damel et les Marabous, dans la Sénégambie. Après plusieurs escarmouches, ces derniers repoussèrent l'ennemi, et lui prirent de huit cents à mille pièces de bétail, disant qu'ils ne se soucioient point de réduire le peuple en captivité, attendu qu'il n'y avoit plus moyen de vendre les esclaves; mais qu'ils enleveroient les bestiaux, puisqu'on en pouvoit tirer un parti avantageux.

» J'eus quelques conversations avec un homme qui avoit pris une part active à la guerre contre le roi de Damel. Il m'assura que les naturels, dans son voisinage, avoient renoncé à faire des prisonniers, puisqu'ils ne pouvoient les vendre; mais que c'étoit une idée très-fausse de s'imaginer que ceux qu'on étoit absolument forcé de prendre, fussent mis à mort.

» Mamadou-Saani, chef puissant sur la rivière de Gambie, et doué de beaucoup d'intelligence, me dit que, quant à lui personnellement, il regrettoit l'abolition du commerce des esclaves, puisqu'elle le privoit d'un revenu considérable; mais il croyoit prévoir qu'il en résulteroit un grand bien pour le pays en général. Une de ses plus fortes raisons étoit que le défaut de confiance réciproque, occasioné par la crainte des enlèvemens et d'autres

manières de faire des esclaves, avoit obligé les naturels à se tenir toujours armés, et à se méfier même de son frère. Maintenant ils commencent déjà à sortir sans leurs fusils. Il étoit persuadé que bientôt ils abattraient les forêts qui environnent actuellement leurs villes, ou qu'ils les établiraient, par la suite, dans des positions plus ouvertes. Lui-même avoit changé d'idée sur l'emplacement où il s'étoit proposé de fonder une ville, ayant résolu de la bâtir sur le bord de la rivière, et d'abattre tous les bois dans le voisinage. Il avoit également l'intention de suivre l'exemple donné par d'autres naturels, et de s'appliquer davantage à l'exploitation du sol, mais surtout à la culture du coton, qui y croît en grande abondance. »

*XII. Civilisation des peuples étrangers. Extrait du rapport fait à la quatorzième assemblée générale de la Société des Missionnaires calvinistes.*

Londres, au mois de mai 1808.

A *Otahiti*, les naturels firent quelques progrès dans les arts utiles ; mais on ne paroît point y avoir fait de prosélytes pour le christianisme. Dans une dépêche postérieure aux séances de l'assemblée générale, les missionnaires de la mer du Sud se consolent de cette contrariété par la réflexion très-ortho-

doxe que « s'il plaisoit au Seigneur de verser son esprit sur le peuple, l'ouvrage prospéreroit rapidement. » Ils marquent leur surprise de la promptitude avec laquelle les Otaïtiens embrassent les dogmes sur la dépravation de l'espèce humaine, sur le courroux de Dieu contre les pécheurs, sur la nécessité d'une expiation, et sur l'immortalité de l'âme; tandis qu'ils refusent leur assentiment au dogme de la résurrection.

Les missionnaires se sont beaucoup appliqués à l'étude de la langue otaïtienne, qu'ils déclarent, d'après leur propre expérience, très-difficile. Ils ont envoyé en Angleterre un vocabulaire d'environ deux mille cent mots, sans compter plus de cinq cents noms d'arbres, d'oiseaux, d'insectes, de poissons, etc., avec un essai d'une grammaire otaïtienne. Ils ont aussi composé quelques courtes formules de prières, et un précis de l'Histoire-Sainte, à l'usage des naturels.

Deux d'entre les missionnaires, MM. Nott et Henry, ont été atteints d'une affection morbifique, très-commune dans l'île. Ce sont de fortes et douloureuses enflures de l'un ou l'autre membre, qui quelquefois passent en suppuration, et occasionent une foiblesse extrême au malade : M. Jefferson, autre missionnaire, étoit mourant.

Pomare , roi d'Otahiti , ayant appris à écrire la langue naturelle , a adressé aux directeurs de la société une lettre dont nous joignons ici la traduction.

Matavai , Otahiti , premier janvier 1807.

« Mes amis , je vous souhaite toutes les bénédictions dans votre patrie , et beaucoup de succès dans l'instruction de ce méchant pays , de ce pays de la folie , de ce pays misérable , de ce pays qui ne connoît aucun bien , de ce pays qui ignore le vrai Dieu , de ce pays réprouvé.

» Mes amis , je vous souhaite santé et bonheur ; puissai-je vivre aussi , et puisse Jéhova nous sauver tous !

» Mes amis , relativement à la lettre que vous m'écrivîtes , j'ai à vous répondre que je consens parfaitement à tout ce que vous désirez , et que par conséquent je bannirai Oro ( *son principal idole* ) en l'envoyant à Rayatea.

» Mes amis , je crois donc et j'obéirai à vos paroles.

» Mes amis , j'espère que vous consentirez également à ma demande , savoir : je souhaite que vous envoyez ici un grand nombre d'hommes , de femmes et d'enfants.

» Mes amis , envoyez-nous aussi des effets

et des habillemens , afin que nous adoptions le costume anglais.

» Mes amis , envoyez-nous aussi une quantité de mousquets et de poudre , car les guerres sont fréquentes dans notre pays , et si je péris-  
sais , vous n'auriez plus rien à Otahiti. Ne venez point ici lorsque je serai mort ; Otahiti est une terre de désolation ; si je succombais à ma maladie , ne venez plus ici. Je souhaite aussi que vous m'envoyez tous les objets curieux que vous avez en Angleterre ; envoyez-moi aussi tout ce qui est nécessaire pour écrire , du papier , de l'encre et des plumes en abondance ; ne me laissez pas manquer d'ustensiles d'écriture.

» Mes amis , j'ai fini , et je n'ai plus rien à vous demander. Quant à votre désir d'instruire Otahiti , j'y donne mon agrément complet. C'est une chose ordinaire chez les peuples de ne rien faire dans le commencement ; mais votre intention est bonne , et j'y consens entièrement , et je me déferai de toutes les mauvaises habitudes,

» Ce que je vous dis est la vérité , et nullement mensonge ; c'est une vérité réelle.

» Voilà tout ce que j'ai à écrire ; j'ai fini.

» Mes amis , écrivez-moi , afin que je sache ce que vous avez à me dire.

• Je vous souhaite la vie et toutes les bénédic-

dictions : puisse-je vivre aussi , et puisse Jéhova nous sauver tous !

» POMARÉ , *roi d'Otahiti , etc. , etc.* »

*A mes amis , la Société des missionnaires , Londres.*

La demande qu'il y fait de poudre et de mousquets , prouve qu'il n'a pas moins de dispositions à entreprendre des guerres *justes et nécessaires* , que les ministres anglais. On a été instruit depuis qu'il s'est trouvé en guerre avec la nation d'Ottahorou , et que plusieurs chefs , avec quelques centaines de combattans , y ont péri.

Il y a plusieurs postes de la mission en *Afrique*. Celui de Bethelsdorp , au Cap de Bonne - Espérance , desservi principalement par le docteur Van-der-Kemp , par MM. Read et Ubricht , assistés dans l'occasion de MM. Tromp et Smith , a éprouvé , par l'inimitié jalouse des colons , quelques contrariétés , que le commandant anglais est parvenu à faire cesser. Les missionnaires regrettent beaucoup l'ancien gouverneur de la colonie , le général Dundas , dont le nom , disent-ils , sera toujours révérend par eux et par les malheureux Hottentots , qui avoient trouvé en lui un protecteur.

Bethelsdorp est un endroit aride , et les membres de la mission y ont souffert consi-

dérablement. Le nombre des Hottentots baptisés jusqu'au mois d'octobre 1807, est de quatre-vingt-quatre personnes adultes , et soixante-huit enfans. Le docteur Van-der-Kemp a écrit et envoyé en Hollande un Traité sur l'Épître aux Romains, intitulé *Théodicée de St. Paul* , et un autre ouvrage considérable sur l'accouchement , à l'usage de Bethelsdorp. Les écoles pour l'instruction des enfans hottentots prospèrent.

L'établissement sur la rivière Zak est dissous, et la congrégation dispersée, après avoir beaucoup souffert par la sécheresse continuelle de la saison, la stérilité du sol et les brigandages des Boschemeis.

M. Kicherer s'est chargé, à la requête du général Baird, des fonctions pastorales dans le vaste district de Graaf-Reinet. Il a auprès de lui trois Hottentots convertis, dont la conduite est vantée comme très-exemplaire.

On a peu de communications avec les postes éloignés sur la rivière Orange, parmi les Namacquas, et à Stekenbosch.

Dans l'*Amérique septentrionale*, il y a un seul missionnaire, M. Pidgeon, résidant à New-Carlisle. Il fit, l'été passé, un voyage de plusieurs centaines de milles à travers la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, pour distribuer des livres d'école, et des traités

sur la religion. M. Hillgard , qui partit comme missionnaire pour Terre-Neuve , a établi une église à Yarmouth , dans la Nouvelle-Ecosse , où il réside maintenant.

Les missionnaires gagnent pied aussi dans l'*Amérique méridionale*. L'un d'eux , envoyé à Buénos-Ayres , s'en est retourné lors de la déconfiture des Anglais ; mais non sans avoir distribué à Monte-Video , où il séjourna un temps considérable, une quantité de Nouveaux-Testamens et de livres de religion , en langue espagnole.

La colonie britannique de Démérary a profité, dans le courant de l'année passée , des soins d'un étudiant de la mission , M. Wray , sollicité de la manière la plus pressante , par M. Post. Le respectable et pieux colon , plein de zèle pour le salut de ses nombreux esclaves , et désirant répandre les lumières de l'instruction dans l'établissement en général , promit d'accueillir un ministre de l'Évangile , si on vouloit lui en adresser un , et de l'assister même dans l'exercice de ses fonctions : il avoit déjà , auparavant , entretenu un maître d'école à ses propres plantations. On prétend que le nombre des habitans de la colonie se monte à cent mille. Les colonies voisines d'Essequibo et de Berbice sont très-populeuses , et dépourvues d'instruction religieuse.



Un autre étudiant, M. Elliot, a été envoyé à l'île de Tabago, où il y a vingt mille esclaves, et plusieurs planteurs ont marqué le désir d'encourager les travaux des missionnaires.

Les progrès de la société en *Asie* se trouvent encore dans leur enfance, et ne sont, en aucune manière, comparables à ceux que les Baptistes ont obtenus dans cette partie du monde.

Deux missionnaires, MM. Cran et Desgranges, professent à Vizingapatan; ils se sont assez perfectionnés dans la langue telinga, pour commencer la traduction de l'évangile de Saint-Mathieu, dont ils ont fait parvenir, en Angleterre, les deux premiers chapitres, ainsi que le premier catéchisme du docteur Watt, comme preuves de leur application. Ils ont également envoyé aux directeurs une notice curieuse sur un temple païen, traduite du telinga en anglais.

M. Ringeltaube exerce sa mission parmi les naturels de Tinevelly, et d'autres contrées méridionales de la péninsule, notamment parmi ceux qui se sont donnés eux-mêmes aux chrétiens, et sur lesquels il fait un rapport très-peu encourageant.

M. Loveless occupe un poste important dans l'*Asylum*, à Madras, et prêche dans la chapelle de Black-town.

M. Taylor s'applique assiduellement, à Bombay, aux langues sanscrite, malayé, indoue, etc., pour y traduire la Sainte-Ecriture. Il n'en trouve pas l'étude aussi facile que ses constituans paroissent se l'être imaginé. Il demande toujours des collaborateurs.

A Ceylan, les affaires de la mission se trouvent dans un état fort peu prospère. M. Voss, ministre de l'Évangile à Columbo, fut éloigné, par l'ordre du gouverneur, d'abord de sa commune, et finalement de l'île même, à l'instigation, disent ses directeurs, de quelques membres du consistoire hollandais, qui avoient pris ombrage de sa fidélité et de son zèle. M. Ehrhardt, qui étoit allé à Columbo, pour apprendre plus promptement la langue cingalaise, eut également ordre de s'en retourner à Matura, où on lui intima l'ordre de ne communiquer avec aucun Hollandais, et de borner sa mission et ses instructions aux Cingalais.

M. Morrison est à Canton, et se perfectionne dans la langue chinoise, afin d'y traduire l'Écriture-Sainte.

En Angleterre, la société a entretenu une mission pour les Juifs, mais avec peu d'effet. M. Frey, un converti, prêche dans le temple de l'*Artillery-Lane*, où l'on tient, outre le culte du dimanche, des assemblées pieuses de Juifs, les mardis, et où l'on fait des exhortations dans les soirées

du vendredi. On prépare une adresse à la nation juive. Un Juif converti, plein d'instruction et de talent, arriva dernièrement du Danemarck, dans l'intention de se consulter avec les directeurs, pour être mis à même d'introduire l'Évangile parmi ses frères de la Pologne et des parties adjacentes de l'Allemagne. Une tournée faite, l'automne passé, dans les parties orientales et septentrionales du royaume, par M. Frey, accompagné de MM. Campbell et Collison, afin d'étendre le zèle pour la conversion des Juifs, produisit des collectes considérables de diverses congrégations.

Le séminaire de Gosport, dirigé par M. Bogue, forme le dernier objet du rapport. Des jeunes gens animés de zèle pour la religion, et qui montrent de bonnes dispositions, y sont admis après un examen rigoureux, et entretenus pendant deux ans, ou jusqu'à ce qu'ils soient placés à quelque mission. Douze personnes sont actuellement attachées à cet établissement.

### *XIII. Détails sur l'heureux succès des tentatives faites par les Quakers, pour civiliser les sauvages de l'Amérique septentrionale.*

« Conformément à ta demande, dit notre correspondant, je te donnerai un extrait des notes que j'ai prises à ma dernière visite chez

les Indiens Senecas , établis dans le voisinage des rivières Alloganey et Cattaragues.

Au septième mois de l'an 1806 , trois membres du comité chargé des affaires des Indiens furent envoyés en mission chez les Senecas , pour connoître les progrès qu'ils pouvoient avoir faits depuis notre dernière visite , en 1803 , et pour concourir à l'avancement de leur civilisation , par des conférences amicales , principalement par des objets qui devoient contribuer à leur bonheur.

» Nous nous mîmes en route le 1<sup>er</sup> du neuvième mois , et nous arrivâmes au lieu de notre destination quinze jours après. Nous trouvâmes la majeure partie des Indiens chez eux , et occupés à des travaux utiles. Deux des nôtres étant déjà connus dans le pays , ayant été reconnus , notre arrivée excita beaucoup de joie. En passant près de l'établissement formé par le comité à Tounessassa , je fus étonné des progrès que les Indiens avoient faits dans les trois dernières années : car , quoique j'en eusse eu une opinion infiniment favorable , ils surpassèrent néanmoins beaucoup mon attente. Les preuves nombreuses de leur industrie et de leur application à l'économie , offrirent le spectacle le plus flatteur , et nous donnèrent la consolation de ne pas avoir travaillé en vain. Les routes même qu'ils ont ouvertes sont très-

belles, et de beaucoup supérieures à celles que nous remarquâmes sur la frontière chez les colons blancs. Ils avoient construit une centaine de nouvelles maisons, la plupart de deux étages, y compris le rez-de-chaussée, et bien bâties, avec des troncs d'arbres dégrossis, placés très-perpendiculairement aux encoignures, et soigneusement joints ensemble; quelques-unes d'entre elles ont des portes à panneaux et des cheminées de pierre; les fenêtres vitrées y sont assez communes. Leurs métairies sont bien fermées par des enclos hauts de neuf à dix rails. Il y a présentement une plus grande quantité de champs ensemencés qu'autrefois; l'aspect en est généralement beau. On y récolte du froment, de l'avoine, du blé-sarrasin, des patates, des navets, des haricots, des squashes, des courges, des concombres et des melons de différentes espèces. Ils ont des chevaux et une bonne quantité de bestiaux et de cochons. Les constructions sont, à peu de chose près, leur propre ouvrage; car leur adresse dans quelques arts mécaniques égale leur intelligence dans l'économie rurale.

» Cet aperçu des progrès qu'une peuplade des Senecas a faits vers la civilisation, fournit à ceux qui s'intéressent à leur bien-être, un grand motif d'encouragement dans la poursuite d'une entreprise si bien conçue pour aug-

menter la somme de bonheur parmi les humains. Une suite particulièrement satisfaisante de la peine que les amis se sont donnée auprès de ce peuple, c'est que le travail de l'autre sexe, aux champs, etc., se trouve beaucoup diminué; car, dans leur ancien état sauvage, les femmes paroisoient avoir été condamnées à l'esclavage, et chargées des plus rudes travaux, où l'homme les aidoit rarement, si toutefois il daignoit y prêter la main. Cependant quoiqu'elles fatiguent moins au-dehors, elles ne restent pas oisives. Quelques-unes ont appris à faire du savon, à filer et à tricoter; et, selon toute vraisemblance, leurs habitudes ne tarderont pas à être changées autant que celles des hommes. Déjà les uns et les autres étoient bien plus propres sur leurs personnes, dans leurs vêtemens et leurs habitations, que lors de notre dernière visite.

» Il y a plusieurs autres peuplades dont les progrès assez considérables répondent parfaitement à tout ce qu'on pouvoit en espérer. Nous nous trouvâmes aussi encouragés sur le Cattarague que sur l'Alleganey, quoique les améliorations y fussent moins avancées, à cause de l'éloignement et la date plus récente de l'établissement.

» C'est un fait très-remarquable que les Indiens, parmi lesquels nous nous sommes

appliqués à introduire les arts de la vie policée, ont presque généralement abandonné l'usage des liqueurs spiritueuses. A l'exception de deux ou trois de ceux qui demeurent sur l'Alleganey, ou près de là, la peuplade entière y a renoncé depuis environ sept ans. Nous apprenons que les Senecas du Cattarague, l'ont quitté tous, à l'exception d'un seul, il y a quatre ans : la même chose nous est rapportée de plusieurs autres. Nos moulins à moudre et à scie, sur l'Alleganey, sont d'une grande utilité. La population des habitans s'accroît visiblement, par les changemens produits dans leur manière de vivre, et ils semblent jouir d'une bonne santé.

» Le comité, qui, depuis plusieurs années, a consacré beaucoup de soins à cet objet important, annonce à l'assemblée annuelle, dans un rapport daté du dix-septième jour du quatrième mois de l'an 1807, qu'il a reçu des nouvelles des Amis établis à Tounessassa. Il en résulte, ainsi que du rapport de trois de ses propres membres qui visitèrent cet établissement au neuvième mois passé, que les naturels se livrent avec succès à l'agriculture et à quelques arts mécaniques, et que la régularité de leur vie en fait concevoir les plus belles espérances. Il y a lieu de présumer que l'amélioration des mœurs a été hâtée surtout par le concours de

nos amies de l'autre sexe qui sont parmi eux. Ce rapport, en confirmant la relation donnée ci-dessus, de l'un des visiteurs, porte en outre que les femmes et filles indiennes semblent aimer beaucoup à être instruites par les *amies*, et que, dans tout le cours de leur voyage, ils n'ont pas vu un seul Indien tant soit peu enivré par l'eau-de-vie. C'est une preuve de réforme qui ne sauroit être pleinement appréciée que par ceux qui connoissent l'ancienne intempérance de cette classe, si long-temps négligée. »

Nous ajouterons à ces renseignemens précieux, que le président des Etats-Unis encouragea dernièrement l'entreprise, en nommant un surintendant assisté de huit collègues, tous pris dans le corps des quakers, pour résider parmi les Indiens. Ils auront des appointemens convenables, avec une gratification pour frais de voyage, distribution d'outils, etc. La somme allouée à cet effet se monte à dix mille dollars par an.

*(La suite à un Cahier prochain .)*



---

BULLETIN  
DES VOYAGES,  
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.  
N° LXVII.

---

DESCRIPTION de l'*Egypte*, ou *Recueil d'Observations et de Recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française, publié par les ordres de l'Empereur Napoléon, etc., etc.* Seconde livraison.

---

(SECOND ARTICLE.)

NOUS continuerons l'analyse du Mémoire de M. Du Bois-Aymé sur les *tribus arabes des déserts de l'Egypte*, commencé dans le bulletin précédent.

Les Arabes, qui semblaient fort jeunes, ne désirent rien tant que d'avoir beaucoup d'enfants ; c'est chez eux un moyen certain de considération et de richesse. La naissance d'un fils est un événement qui les comble de joie, et c'est par suite de cet amour paternel, qu'ils ajoutent à leur nom celui de leur premier né : ainsi le père s'appelle-t-il Mahammed et l'enfant A'ly, le nom du premier devient Mahammed-abou-A'ly, ou simplement Abou-A'ly, qui signifie père d'A'ly.

Les jeunes gens, de leur côté, ont le plus grand respect pour les auteurs de leurs jours, et en général pour tous les vieillards : ils se lèvent devant eux, les écoutent attentivement, et cessent même de fumer en leur présence, à moins qu'ils ne soient invités à continuer. C'est

sur cet hommage volontaire de la force à la sagesse et à l'expérience des années, et sur l'amour des pères pour leurs enfans, qu'est fondé le gouvernement des tribus, ainsi qu'on a déjà pu l'observer dans ce que nous en avons dit précédemment.

Plutôt agiles que vigoureux, les Arabes sont maigres ; mais c'est la maigreur de la santé. Il règne une grande uniformité dans leur taille, qui ne varie guère que de cinq pieds deux pouces à cinq pieds quatre pouces : on ne voit point, comme parmi nous, de pygmées à côté de géans, d'avortons à côté d'athlètes : on ne rencontre point d'estropiés de naissance ; les forces physiques, comme les forces morales et politiques, ne se rapprochent nulle part autant de l'égalité.

Les Arabes sont blancs, mais extrêmement hâlés par le soleil, dont l'action s'augmente encore de la réverbération des sables : ils ont la barbe, les cheveux et les yeux noirs, les dents extrêmement blanches et bien rangées, les traits généralement beaux, la physionomie spirituelle, le cou musculéux, les épaules et la poitrine larges, les genoux un peu gros ; ce qui provient peut-être de leur manière de s'asseoir à terre les jambes croisées sous eux.

Les femmes ont les yeux plus grands que les hommes, et de même couleur, les dents blanches et bien rangées, la taille souple et svelte, les bras, les mains, les jambes et les pieds d'une beauté à servir de modèles : mais leurs traits, à l'exception des yeux, ont peu d'expression, peu de mobilité ; ce qu'on doit attribuer, sans doute, à l'usage de voiler leur visage plus soigneusement qu'aucune autre partie du corps : elles ont le nez gros, la bouche grande, et beaucoup d'entre elles s'enlaidissent en se tatouant la figure comme les sauvages de l'Amérique.

Le sein, qui est parfaitement placé et d'une belle proportion chez les filles de dix à douze ans, tombe bientôt ; et à mesure qu'elles font des enfans, il s'allonge considérablement : ce qui les dépare d'autant plus, qu'elles ne prennent aucun soin pour le soutenir ou le cacher. Les jolies femmes sont donc très-rares ; cependant on en rencontre parmi celles surtout dont l'âge touche presque à l'enfance.

Elles sont toutes extrêmement fécondes, et une femme mariée qui n'auroit point d'enfans tomberoit dans le

mépris : son mari ne tarderoit pas à la répudier , ou tout au moins à en prendre une autre ; car le divorce et la polygamie sont autorisés.

Les vieillards arabes sont plus recherchés que les jeunes gens dans leur habillement ; les étoffes les moins grossières leur sont principalement réservées : ajoutez à cela que le costume ne varie jamais , qu'il est ce qu'il étoit dans les temps les plus reculés , et l'on sera persuadé que cela doit contribuer à la considération dont jouit la vieillesse. Chez nous , au contraire , où les modes changent tous les jours ; il arrive un âge où l'habitude l'emporte sur le goût des parures nouvelles : on se fixe à un costume que l'on ne change plus pendant les derniers instant de la vie , et qui devient bientôt ridicule , lorsque la jeunesse , qui embellit tout de ses grâces , a cessé de s'en servir. La mode d'ailleurs , en Europe , ne fait pas varier seulement le costume ; elle porte encore son empire sur tous les usages de la vie , et il en résulte trop souvent une opposition pénible entre la jeunesse et la vieillesse : les coutumes des pères paroissent ridicules aux enfans ; les pères critiquent le temps présent , en regrettant l'ancien , et l'on s'aigrit mutuellement. Il n'en est pas de même chez la plupart des nations de l'Orient ; les usages y sont immuables.

Les Arabes portent une tunique fort ample , en fil ou en laine , qu'ils serrent autour des reins avec une large ceinture , et ils ont par-dessous un caleçon de toile. Ils se rasent la tête et la couvrent d'un turban , laissent croître leur barbe , et ont le cou , les bras et les jambes nus. Ceux qui habitent à l'occident de l'Egypte , dans les déserts de la Libye , mettent assez souvent par-dessus leurs vêtemens un manteau blanc d'une étoffe de laine très-légère. J'en ai vu d'autres , aux environs de Soueys , qui , pendant l'hiver , jetoient sur leur dos une grande peau de mouton ; les deux pattes de devant étoient nouées sur la poitrine , et la queue pendoit à terre , absolument de la même manière que l'on nous représente Hercule couvert de la peau du lion de Némée : ce manteau de sauvage a quelque chose d'extrêmement pittoresque.

Une longue chemise qui sert en même temps de robe , un caleçon , un turban , deux voiles , l'un plus large jeté sur la tête , l'autre plus étroit placé sur la figure immédiatement au-dessous des yeux , et fixé par deux cordons

qui se nouent derrière la tête, forment l'habillement des femmes. Des anneaux d'argent ou plus souvent de verre bleu, passés aux bras et aux jambes; des bagues et des boucles d'oreille en cuivre ou en argent, rarement en or, sont les bijoux dont elles se parent. Quelques-unes se percent aussi une narine et y passent un anneau qui retombe sur leur bouche.

L'auteur ne parle ici que du commun des Arabes; les cheykh et leurs femmes se rapprochent davantage, dans leur costume, de celui des gens riches de l'Égypte.

Les femmes de tout rang croient s'embellir en se teignant en jaune le dessous des pieds et des mains: ce qui m'a toujours paru fort laid: mais je dirai le contraire de l'usage où elles sont de border leurs paupières d'une ligne noire qui se prolonge un peu vers les coins; l'effet m'en a toujours paru agréable; l'œil en acquiert de la vivacité, il semble plus grand et plus fendu. Il est à présumer, d'après les traits que l'on voit sculptés autour des yeux des statues égyptiennes, que cette coutume étoit pratiquée par les femmes de l'antique Égypte.

Le mobilier d'un ménage arabe est, comme on l'imagine bien, réduit au plus strict nécessaire: un moulin à bras, une plaque de fer pour faire griller des grains de blé ou cuire le pain, une cafetière, un sac de cuir pour puiser l'eau, quelques outres, des écuelles de bois, de petites tasses pour le café, une marmite, une natte qui sert de tapis et de lit, quelquefois un métier à tisser des étoffes grossières, les armes dont nous avons parlé, une pipe de quatre à cinq pieds de long, peu de vêtements, une espèce de mandoline ou de violon (1), un tambourin formé ordinairement d'un vase de terre cuite, sans fond, recouvert d'un seul côté par une peau fortement tendue; voilà tout ce que renferme à peu près la tente d'un Arabe. Celle-ci a cinq à six pieds d'élévation; elle est de forme quadrangulaire, et faite d'une étoffe brune et grossière, que les Arabes fabriquent eux-mêmes avec le poil de leurs chameaux; la partie supérieure de la tente, qui en forme le toit, est peu inclinée et souvent même horizontale: une cloison de même étoffe sépare,

(1) Ces instrumens diffèrent néanmoins beaucoup de ceux auxquels nous donnons ces noms en France.

dans l'intérieur, l'appartement des femmes de celui des hommes.

Toutes les tentes sont placées sans ordre, les unes auprès des autres, mais de façon cependant à renfermer ordinairement au milieu d'elles un grand espace vide qui sert de place publique et de parc pour les troupeaux. Faut-il décamper, chaque ménage enveloppe son léger mobilier dans les toiles de sa tente, et le charge sur ses chameaux ; les troupeaux sont chassés en avant ; femmes, enfans, vieillards, les uns à pied, les autres montés sur des chameaux ou des ânes, suivent en un instant ; des hommes à cheval éclairent et protègent la marche ; rien ne reste en arrière, et le vent a bientôt fait disparaître jusqu'à la dernière trace de cette ville d'un moment.

Les Arabes sont extrêmement sobres ; quelques dattes, une poignée de blé ou d'orge grillée, leur suffisent pour toute une journée : j'en ai vu même dans le désert se contenter de quelques fèves crues qu'ils prenoient sur la ration de leurs chameaux, et qu'ils mangeoient sans autre préparation que de les casser en plusieurs morceaux avec une pierre, afin de pouvoir les mâcher plus facilement. Six à sept onces de nourriture, c'est tout ce qu'ils consomment par jour dans le désert : ils mangent un peu plus lorsqu'ils occupent des terrains fertiles ; néanmoins nos anachorètes les plus habitués à l'abstinence n'approchent point encore de leur frugalité : ils boivent fort peu, et supportent la soif des jours entiers. C'est par suite sans doute de cette excessive sobriété que leurs sécrétions en tout genre sont si foibles.

Voici ce qu'ils mangent ordinairement : de petites galettes de dourah (*holcus Lin.*) ou de blé, à peine cuites ; du riz, des dattes, des lentilles, des fèves, rarement de la viande, du lait frais ou caillé, du beurre, du fromage extrêmement dur, aigre et salé, qu'ils font indifféremment avec le lait de leurs jumens, vaches, buffles, chameaux, ânesses, chèvres ou brebis. Ils ne boivent que de l'eau et du café sans sucre. Ils réduisent le blé en farine au moyen de moulins à bras, garnis de petites meules de pierre, ou bien le broient tout simplement sur une pierre concave, avec une autre en forme de molette, comme font les peintres pour leurs couleurs.

La farine, pétrie et mise en pâte, est étendue sur une plaque de fer chauffée d'avance et placée sur du feu, au fond d'un trou creusé dans le sable. Le tout est recou-

vert de cendres chaudes, et le pain est retiré de là bien avant d'y avoir acquis le degré de cuisson que nous lui donnons en France. Cet usage se conserve dans le désert depuis un temps immémorial. « Faites cuire du pain sous la cendre », disoit Abraham à Sara.

La même plaque de fer sur laquelle on cuit le pain, sert aussi à faire griller des grains de blé ou d'orge, que les Arabes mangent souvent ainsi en guise de pain. La fiente des bestiaux, séchée au soleil, est presque le seul combustible qu'ils emploient, et il est difficile, dans le désert, de s'en procurer d'autres.

M. Du Bois-Aymé raconte, dans les termes suivans, les circonstances qui le conduisirent à dîner avec des Arabes-Bédouins.

« Chargé, durant l'hiver de l'an 7, de parcourir la  
 » vallée de l'*Égarement*, où personne de notre armée  
 » n'avoit encore pénétré, je partis du Caire avec un détachement de vingt-cinq hommes d'infanterie; chaque  
 » soldat avoit du biscuit pour quatre jours; deux chameaux portoient l'eau dont nous présumions avoir  
 » besoin. Parvenu, au coucher du soleil, vis-à-vis l'entrée de la vallée, sur la lisière du terrain cultivé, je  
 » me décidai à passer la nuit en cet endroit : les soldats  
 » s'étendirent sur le sable, et pendant qu'ils mangeoient  
 » leur biscuit trempé dans un peu d'eau, et que leur  
 » imagination, frappée du nom de la vallée, les faisoit  
 » s'entretenir de mille dangers chimériques, je voulus  
 » essayer si, en me rendant dans un village dont nous  
 » étions peu éloignés, je ne pourrois pas m'y procurer  
 » un guide : je pris mon fusil, et partis seul. Mais bientôt  
 » le désir de reconnoître en même temps l'entrée de la  
 » vallée me fit faire un grand circuit; je m'éloignai insensiblement de ma troupe; et ayant gravi quelques  
 » collines qui m'en déroberent tout-à-fait la vue, je me  
 » trouvai à l'improviste devant un camp arabe. Je songeois à me retirer, lorsque je m'aperçus que toute retraite m'étoit ôtée par plusieurs Bédouins à cheval. Je  
 » me décidai à vendre chèrement ma vie : j'étois bien  
 » armé; j'avois, outre mon fusil de munition et sa baïonnette, une bonne paire de pistolets, et il m'arrive rarement de manquer le but où je vise. J'armai mon  
 » fusil : mais je voulus en même temps essayer si, en  
 » payant d'audace et de ruse, je ne pouvois pas éviter

» un combat trop inégal; je fis signe aux Arabes qui  
 » m'observoient de s'approcher de moi, et je me diri-  
 » geai en même temps vers eux avec l'air de la confiance.  
 » Aussitôt j'en fus assez près pour me faire entendre, je  
 » leur demandai de me conduire au cheykh de leur  
 » tribu, auquel j'avois à parler. Ils parurent surpris, se  
 » regardèrent entre eux; je leur répétai ma demande  
 » d'un ton ferme, et ils me répondirent de les suivre.  
 » Nous fûmes bientôt dans leur camp; des chiens aboyè-  
 » rent à notre approche; on voyoit çà et là plusieurs  
 » chevaux sellés et attachés près des tentes. Je remar-  
 » quai avec étonnement que plusieurs femmes ne se ca-  
 » choient pas la figure avec autant de soin que l'auroient  
 » certainement fait des femmes de *Jellâh*. Nous nous  
 » arrêtâmes devant la tente du cheykh : elle ne différoit  
 » des autres qu'en ce qu'elle étoit un peu plus spacieuse.  
 » J'y entrai avec précaution; j'y trouvai le cheykh et  
 » deux autres Arabes occupés à fumer et à boire du café :  
 » ils étoient assis à terre autour d'un peu de feu sur  
 » lequel étoit placée la cafetière. La fumée de ce foyer,  
 » celle des pipes, la figure dure et sérieuse de ces trois  
 » hommes, les pistolets et poignards dont ils étoient  
 » armés, tout cela ressembloit assez à l'idée que nous  
 » nous faisons d'un antre de voleurs. Je leur fis le salut  
 » des Musulmans, le *salâm ulekoum*; ils me le rendirent  
 » sans se déranger, et ajoutèrent, en me présentant du  
 » café : « Assieds-toi et bois. » Je ne me le fis pas ré-  
 » pêter; je savois que c'étoit une espèce de sauve-garde  
 » que de boire ou manger avec eux, et je dis au cheykh :  
 » J'ai appris que tu étois campé ici; j'ai laissé mon es-  
 » corte à quelque distance, et suis venu seul avec con-  
 » fiance te demander un guide pour me conduire jusqu'à  
 » la mer Rouge par la vallée de *l'Egarement*; tu peux  
 » être sûr qu'il sera bien payé; » et j'ajoutai, à dessein,  
 » que je n'avois pas d'argent sur moi, mais que je lui  
 » remettrai d'avance la moitié du prix dont nous con-  
 » viendrions, aussitôt que j'aurois rejoint mon détache-  
 » ment. Il me répondit : « Tu auras un guide, j'ai fait  
 » la paix avec les Français. » Il m'apprit ensuite qu'on  
 » lui avoit cédé le territoire et le village de Bacâtyn,  
 » auprès duquel il étoit campé, et que sa tribu étoit  
 » celle des Terrâbins.  
 » Pendant que nous causions, je m'aperçus que les  
 » femmes du cheykh écartoient un peu, pour me voir,

» la cloison d'étoffe qui séparoit leur chambre de la  
 » nôtre. Ce devoit être, en effet, pour elles un spec-  
 » tacle curieux que la vue d'un de ces Français dont  
 » leurs guerriers leur avoient sûrement fait des récits  
 » extraordinaires, et dont le costume, le langage, les  
 » armes, les manières, étoient si différens de tout ce  
 » qu'elles connoissoient.

» Je pris congé de ces Arabes, après être convenu  
 » que le lendemain un guide viendrait me joindre dans  
 » l'endroit que je leur indiquai, et je m'en retournai fort  
 » satisfait de m'en être tiré si heureusement.

» De retour au Caire, un mois après, je racontai  
 » mon aventure à plusieurs de mes camarades, qui for-  
 » mèrent avec moi le projet d'aller voir ce camp. Le jour  
 » de cette nouvelle course, nous nous trouvâmes envi-  
 » ron une douzaine, tous bien armés, montés sur de  
 » bons chevaux, et précédés de nos *sâys* (1), qui, sui-  
 » vant l'usage du pays, couroient à pied, armés de  
 » grands bâtons. Je pris seul les devants, pour ôter  
 » toute inquiétude aux Tarrâbins sur l'objet de notre  
 » visite; ils me reconnurent de suite, et mes camarades,  
 » arrivant peu après, furent très-bien reçus.

» Après nous être reposés, après avoir parcouru leur  
 » camp et bu avec eux quelques tasses de café, nous  
 » nous disposâmes à partir, malgré les instances des  
 » principaux de la tribu, qui vouloient nous retenir pour  
 » manger avec eux d'un mouton qu'ils avoient tué à notre  
 » arrivée; mais nous, en Européens cérémonieux, nous  
 » les remerciâmes, en prétextant des affaires qui ne nous  
 » permettoient pas de nous arrêter plus long-temps. Je  
 » m'aperçus que notre refus ne leur faisoit pas plaisir :  
 » cependant, après s'être dit quelques mots à voix basse,  
 » ils reprirent l'air affable qu'ils avoient eu jusque-là;  
 » et le cheykh, montant à cheval avec quelques Arabes,  
 » nous dit qu'il alloit nous indiquer une route plus agréa-  
 » ble que celle que nous connoissions.

» A peine hors du camp, les Arabes simulèrent un  
 » combat, et nous nous amusâmes quelque temps à re-  
 » marquer avec quelle adresse ils manioient leurs che-  
 » vaux et se lançoient le *geryd* (2). Je m'y étois déjà

(1) Les *sâys* sont des domestiques Egyptiens qui sont à la fois palefreniers et courseurs. Ils sont infatigables, et portent souvent, outre leur bâton, le fusil de leur maître. (Note de l'auteur.)

(2) Le *geryd* est un bâton d'environ quatre à cinq pieds de lon-



» exercé plusieurs fois, et aimant avec passion ces sortes  
 » de jeux, je ne pus résister au désir d'y prendre part ;  
 » je me mêlai parmi eux : tout cela retarda notre marche.  
 » Nous arrivâmes enfin sur les bords du Nil, dans un  
 » petit bois de palmiers, où nous fîmes surpris de  
 » trouver un repas très-proprement servi sur des nattes  
 » étendues à terre. « Ce repas se trouve sur notre route,  
 » dit le cheykh; nous pouvons le prendre ensemble,  
 » sans vous faire perdre trop de temps. » Nous descen-  
 » dîmes de cheval, et Français et Arabes, assis par  
 » terre, nous nous mîmes à manger de bon appétit. Il y  
 » avoit du lait dans de grands vases, des poules, du  
 » fromage blanc, du miel, des dattes, quelques gâ-  
 » teaux, du pain, et au milieu de tout cela, un mouton  
 » entier sur un monceau de riz à peine cuit. Sans four-  
 » chettes ni cuillers, nous servant de nos mains comme  
 » les Arabes, nous arrachions des morceaux de viande  
 » et mangions pêle-mêle dans les mêmes plats. Si plu-  
 » sieurs fois nous nous étions amusés de la mal-adresse  
 » avec laquelle les Arabes se servoient de nos fourchettes,  
 » ils purent ce jour-là rire de la manière gauche dont  
 » nous les imitions; quelques-uns d'entre eux trempoient  
 » de la viande dans du miel; nous voulûmes en faire au-  
 » tant, et trouvâmes cela fort mauvais. Nous buvions  
 » d'excellente eau du Nil que l'on avoit fait rafraîchir  
 » dans des *goulleh* (1); et notre repas fut fort gai, bien  
 » que la moitié des convives eût de la peine à compren-  
 » dre l'autre.

» Nos hôtes eurent plutôt fini que nous : à mesure  
 » que l'un d'eux n'avoit plus faim, il se levoit en disant,  
 » *aná chaba'an*, c'est-à-dire, *je suis rassasié*; ou bien  
 » *elhâmd lillah*, qui signifie *gloire à Dieu*.

gueur, dont on se sert comme d'un javelot. Les Arabes préfèrent  
 ordinairement les branches fraîches de palmier, parce qu'elles sont  
 fort pesantes. Un homme à pied peut pousser le *geryd* à plus de  
 cinquante pas; à cheval et au galop on le jette beaucoup plus loin.  
 Il y en a qui le lancent avec une si grande roideur, qu'ils peuvent  
 blesser dangereusement et même tuer celui qui ne l'éviteroit pas. Il  
 m'est arrivé une fois de renverser à terre, sans connoissance, une  
 des personnes avec lesquelles je jouois, et le même jour je reçus  
 dans le bras un coup de *geryd* qui m'empêcha pendant près d'un  
 mois de me servir de mon bras.

(Note de l'auteur.)

(1) Les *goulleh* sont des vases non vernissés, qui laissent suinter  
 l'eau à travers leurs pores; on les place à l'ombre, dans un courant  
 d'air, et l'évaporation qui se fait à l'extérieur du vase rafraîchit l'eau  
 qu'il contient.

(N. de l'auteur.)

» Quand nous nous fîmes tous levés , nos domestiques  
 » et ceux des Arabes prirent nos places ; et le cheykh dit  
 » à haute voix , suivant l'usage des Arabes : « *Enfans du*  
 » *pays, approchez et mangez.* » Alors des pauvres *fellâh*  
 » que la curiosité ou la faim avoit attirés , se mirent au-  
 » tour des nattes. Je remarquai que peu de chose les  
 » rassasioit , et qu'ils faisoient promptement place à  
 » d'autres ; tout eut bientôt disparu. Nous remontâmes  
 » à cheval avec les Bédouins , et nous nous séparâmes  
 » comme d'anciens amis , après nous être fait ce salut  
 » arabe , signe de bienveillance , qui consiste à se tou-  
 » cher plusieurs fois la main droite , et à la ramener au-  
 » tant de fois sur la poitrine , en disant : « *Porte-toi*  
 » *bien ; Dieu te garde ! Dieu soit loué ! etc.* » , compli-  
 » ment que l'on ne craint point de répéter jusqu'à sa-  
 » tiété. »

Ce n'est pas la seule course que M. Du Bois-Aymé ait faite dans les déserts de l'Egypte ; il en a parcouru une grande partie. « Ces courses étoient fatigantes , dit-il ; mais je me suis toujours mieux porté dans le désert , manquant presque de tout , ne mangeant qu'un peu de biscuit de mer et quelques dattes , n'ayant d'eau que ce qu'il en falloit pour ne pas périr de soif , qu'en Egypte au milieu de l'abondance : car le désert est extrêmement sain , la peste y pénètre rarement , les ophthalmies y sont peu fréquentes ; la petite vérole est presque la seule maladie que l'on ait à y redouter. »

Malgré cette salubrité , d'autant plus précieuse qu'elle n'existe point dans les pays circonvoisins , on a de la peine à se persuader que des sables arides soient divisés en propriétés distinctes : cependant les tribus arabes se les sont partagés , et elles ont pour ces affreuses solitudes le même amour qu'un Français éprouve pour les beaux champs , les doux ombrages de sa patrie ; elles les disputent à l'ennemi avec autant de chaleur que d'autres nations en mettroient à défendre les terrains les plus fertiles : la possession d'un puits est sur-tout , comme au temps des patriarches , un objet d'une haute importance. On sent bien que , dans un pays qui n'est ni planté , ni entrecoupé de rivières , ni couvert d'édifices , les limites sont difficiles à déterminer : aussi naît-il souvent , entre les tribus , des guerres pour les pâturages et pour les droits sur les caravanes.

Le ciel y est étincelant de lumière pendant le jour , et

du plus bel azur durant le calme des nuits. Cependant les pluies sont un peu moins rares dans les parties moirtueuses qu'en Egypte, et le *semoum* trouble aussi quelquefois la sérénité de l'air.

Le *semoum*, ou vent empoisonné, souffle du sud-ouest : sa vitesse n'est point uniforme ; elle s'accélère et se ralentit d'instant en instant. Il élève à une grande hauteur des tourbillons de sable qui, plus d'une fois, ont enseveli des caravanes et jusqu'à des armées entières. La perte de celle que Cambyse envoya contre les habitans de l'oasis d'Ammon fut, comme on le sait, attribuée à un de ces ouragans. Ces immenses tourbillons, heureusement rares, sont moins fréquens dans les déserts à l'est de l'Egypte, que dans ceux de l'ouest, où le terrain est plus mobile. Mais le *semoum*, lors même qu'il ne pousse aucun tourbillon devant lui, est encore un fléau redoutable ; toujours chargé d'une poussière subtile et brûlante, il obscurcit l'éclat du soleil, donne à l'atmosphère une teinte livide, porte la chaleur à un degré insupportable, dessèche les plantes, et tue même les hommes et les animaux, si, au moment des rafales, ils n'évitent de le respirer en se couvrant la figure ou en détournant la tête. Ses propriétés malfaisantes l'ont fait nommer dans le désert *semoum* (poison) ; en Egypte, où il est moins dangereux, on l'appelle *kham syn* (cinquante), parce qu'il se fait sentir plus fréquemment pendant les cinquante jours qui avoisinent l'équinoxe du printemps.

Il est un autre phénomène que présente le désert, et que M. Monge a décrit et expliqué avec cette clarté qui distingue toutes les productions de ce savant célèbre. On croit voir, à une lieue environ, une étendue d'eau considérable. Les corps que l'on aperçoit à cette distance, présentent au-dessous d'eux leurs images renversées : l'illusion est complète ; et plus d'une fois de malheureux voyageurs, entraînés par cette apparence trompeuse, ont péri d'une mort cruelle, en cherchant à éteindre leur soif à ce lac fantastique qui se reculoit devant eux, tandis que leurs compagnons, restés en arrière, les croyoient arrivés au terme de leur désir, et envioient leurs jouissances. Ce phénomène est dû à la lumière qui se réfracte en traversant les couches inférieures de l'atmosphère, rarifiées à la surface de la terre, par la chaleur des sables.

La gazelle, dont la timidité gracieuse, l'œil noir et vif,

servent souvent d'images à l'amant arabe qui peint sa douce amie ; l'autruche rapide et le lent caméléon , sont les seuls animaux sauvages que M. Du Bois-Aymé ait rencontré dans le désert. Il faut cependant y ajouter le chacul et l'hyène. On trouve encore assez communément, aux environs des camps , des chiens de forte taille et de poil roux ; ils n'appartiennent à personne en propre, et vivent dans un état presque sauvage. Jamais ils ne sont atteints de la rage , malgré les chaleurs excessives et la privation presque absolue d'eau : ils se nourrissent de bestiaux morts et d'immondices , ce qui contribue à maintenir la salubrité de l'air autour des camps ; enfin , sachant distinguer les étrangers des individus de la tribu, ils servent, en quelque sorte, de vedettes avancées, prêts à donner, par leurs aboiemens , l'alarme au moindre danger. Il existe aussi, chez quelques hordes, des chiens lévriers d'une belle race ; mais ceux-ci ne vivent point en liberté comme les premiers : ils ont des maîtres qui les tiennent presque toujours à l'attache, et qui s'en servent pour forcer à la course les gazelles et les autruches.

Les caravanes qui traversent le désert sont obligées de payer un droit aux tribus sur le territoire desquelles elles passent, sous peine d'être attaquées, dévalisées, et réduites en esclavage, ou dispersées sans ressource dans le désert ; et, quoique nous nous soyons souvent récriés contre cet usage, il n'en est pas moins conforme aux droits des nations. N'avons-nous pas aussi des lois sévères sur les passe-ports, et des douanes pour les marchandises étrangères qui traversent notre territoire ? Ne punit-on point de la confiscation, de l'emprisonnement, des fers et de la mort même, ceux qui emploient la ruse ou la force pour s'y soustraire ?

Le territoire d'une tribu appartient en commun à tous ceux qui la composent. Est-il sablonneux, aride, chacun conduit ses troupeaux où il veut ; est-il fertile, ils le font cultiver par les anciens *fellah* ; et, à défaut de ceux-ci, par leurs prisonniers, leurs esclaves ou leurs domestiques, et les bénéfices se partagent, avec une grande équité, entre les différentes familles.

Outre le désert, qui est à eux en toute propriété, les Bédouins se regardent encore comme les souverains légitimes de l'Égypte, et traitent d'usurpateurs les Mamlouks et les Turcs ; ils se sont en conséquence partagé cette contrée, et chaque tribu lève, dans le canton qui

lui est dévolu, quelques contributions en nature. Les malheureux *fellâh* achètent par-là des défenseurs contre les autres tribus qui voudroient les piller, et souvent aussi un refuge contre la tyrannie du gouvernement et l'avarice insatiable de leurs maîtres.

Les propriétés personnelles sont, chez les Arabes, les meubles et ustensiles, les troupeaux, et les produits de leur industrie, qui consiste dans la fabrication de quelques étoffes grossières, la préparation du beurre et du fromage, la vente de leurs chevaux et de leurs chameaux, le louage de ces derniers pour les caravanes, et, selon les localités, dans le commerce de quelques autres objets, tels que le charbon, le séné, le sel marin, les poissons secs, le natron, la soude, l'alun, les joncs propres à faire des nattes, etc.

Les Arabes élèvent beaucoup de chameaux, et cet animal leur est de la plus grande utilité; sans lui, ils ne pourroient habiter le désert, et seroient bientôt subjugués: aussi a-t-on souvent dit que Dieu ou la nature l'avoit créé exprès pour rendre le désert habitable à l'homme. M. Du Bois-Aymé trouve cette pensée aussi fausse qu'orgueilleuse.

Lorsque, sans eau, sans grain, sans fourrage, chassé dans le désert, l'Arabe voit ses chevaux, ses bœufs, ses moutons expirer de fatigue ou de besoin, ses chameaux lui restent et lui suffisent; ils le portent sur leur dos, le nourrissent de leur lait; et, supportant et la faim et la soif, affrontant d'immenses solitudes, ils le dérobent à ses ennemis.

Les chameaux n'ont presque pas besoin de repos; ils broutent, en cheminant, quelques plantes épineuses, que tout autre animal dédaignerait. On les nourrit ordinairement avec de la paille hachée, des fèves, et des noyaux de dattes pilés.

Les gros chameaux, nommés *gemel*, n'ont qu'une bosse: leur allure habituelle est le pas; leur trot est lourd, et ils ne pourroient le continuer long-temps. Les Arabes les conduisent avec un licou, et, lorsqu'ils marchent en caravane, ils les attachent à la queue les uns des autres; un homme alors en soigne ordinairement six. On les emploie à porter à dos toute espèce de fardeaux; car l'on ne connoît dans le désert ni voitures ni traîneaux. La charge se répartit des deux côtés du chameau, au moyen d'un bât garni de cordes, et il est rare qu'elle soit de plus de

deux cents kilogrammes , à moins qu'il ne s'agisse d'un trajet fort court. La vitesse moyenne d'une caravane composée d'une centaine de chameaux ainsi chargés et allant au pas , est d'environ trois mille cinq cents mètres par heure : un seul chameau feroit à peu près un quart en sus dans le même temps.

Il est une autre espèce plus foible , plus svelte , plus légère à la course , appelée *hegyn* par les Arabes , et *dromadaire* par les Européens. Cet animal ne sert que de monture ; on le conduit au moyen d'un cordon attaché à un anneau passé dans la narine. Il n'a qu'une bosse comme le chameau , et c'est sur elle que l'on place la selle : son trot est en général plus doux et aussi allongé que celui d'un cheval ; et quelque rapide que soit le galop de celui-ci , un dromadaire l'atteindra à la longue , par la continuité de sa marche.

Quand on veut charger un chameau ou le monter , on est obligé , à cause de sa hauteur , de le faire coucher , et pour cela on l'habitue à obéir à un certain commandement qui consiste à pousser du gosier un son rauque , presque semblable à celui de quelqu'un qui se gargarise. L'animal commence d'abord à plier les genoux , ses jambes de devant se placent sous lui ; il laisse glisser en avant celles de derrière , qui viennent se ranger de chaque côté , et son ventre pose à terre.

Quand on le monte , il faut se placer lestement en selle , se pencher en arrière et ensuite en avant ; car à peine met-on le pied à l'étrier , qu'il se dresse promptement sur les jambes de derrière , puis sur celles de devant , de façon à vous faire passer d'abord par-dessus sa tête , ou à vous jeter ensuite en arrière. Il faut savoir saisir avec précision ces deux mouvemens opposés , qui sont fort brusques et se succèdent rapidement.

La chair du chameau est assez bonne ; elle a presque le goût de celle du bœuf , et est surtout bien préférable à celle du cheval.

Les chevaux arabes jouissent , à juste titre , d'une grande réputation : ils se divisent en deux races bien distinctes , les communs et les nobles. Ces derniers , appelés *kohel* , sont plus rares dans les déserts de l'Égypte , que dans ceux de l'Hejâz et de la Syrie. Un cheval n'est point réputé noble , si son père et sa mère ne le sont pas tous deux ; et comme cette valeur d'opinion établit une grande différence dans les prix , on a soin , lorsque l'on fait cou-

vrir des jumens nobles par des chevaux de même race ; d'en dresser acte en présence de témoins : cette pièce accompagne toujours la vente des chevaux, et on la leur suspend au cou dans un petit sachet de cuir, qui renferme souvent encore un écrit mystérieux destiné à porter bonheur au cheval et à son cavalier. Les Arabes ne sont point dans l'usage de hongrer leurs chevaux, ni de leur couper la queue et les oreilles ; ce n'est qu'en Europe que l'on mutile ainsi ce noble animal : la mode, qui règne en despotisme sur cette partie du monde, a soumis les animaux mêmes à ses bizarres caprices.

A dix-huit mois, les Arabes commencent à habituer leurs chevaux à la selle ; à deux ans, on les fait monter par des enfans : on ne leur donne que deux allures, le pas et le galop. Ils mangent dans la journée de la paille hachée, et au coucher du soleil cinq ou six livres d'orge, jamais de foin ; ils ne boivent qu'une fois, vers midi, et trois fois moins qu'un cheval français.

Les chevaux arabes deviennent de bonne heure foibles des jambes de devant, et il y en a deux causes principales : la première est la position très-avancée de la selle ; la seconde est la manière dont les Arabes les arrêtent lorsqu'ils galopent : ils tirent fortement la bride ; le cheval roidit les jambes de devant, se laisse traîner sur celles de derrière, qui viennent se ramasser contre les premières, et s'arrête ainsi brusquement au moment de sa plus grande vitesse.

Les Arabes emploient des mors extrêmement durs : aussi, lorsqu'ils poussent leurs chevaux au galop, sont-ils obligés de rendre tout-à-fait la main ; en les soutenant, ils les gênent.

Les selles des Arabes ont, comme celles des Mamlouks, un dossier de huit à dix pouces de haut, assez semblable à celui d'un fauteuil ; elles ont sur le devant un pommeau de la grosseur du bras, qui s'élève perpendiculairement de cinq à six pouces. Les étriers sont formés d'une plaque de cuivre recourbée des deux côtés, de façon à donner pour appui, au pied, une surface plus longue et plus large que lui, un peu convexe et de forme quadrangulaire ; les angles, qui avoisinent les flancs du cheval, sont acérés et tiennent lieu d'éperons.

Ces sortes de selles sont fort commodes : le cavalier, les jambes ployées sur des étriers attachés fort court, se dresse sur eux dès qu'il galopé ou combat ; et le dossier

de sa selle lui offrant un appui, il se trouve, fût-il mauvais cavalier, parfaitement d'aplomb et maître de tous ses mouvemens (1).

Lorsque les Arabes viennent de faire une course, ils ont soin, avant d'attacher leurs chevaux, de les promener au petit pas une demi-heure, lors même qu'ils n'ont pas chaud, et de les laisser ensuite une heure sans manger.

On ne voit ni grands ni petits chevaux ; ils sont presque tous de la taille de quatre pieds huit à neuf pouces. On en rencontre, comme partout ailleurs, auxquels l'âge ou les maladies ont ôté toute vigueur ; mais on n'en trouve pas, comme chez nous, de vicieux ou de mous, qui, avec de la santé et de la force, ne savent point galoper, sont lourds, et bons seulement à traîner ou porter des fardeaux. Qu'on place une selle sur le vieux cheval arabe, qui tourne au moulin depuis plusieurs années, et on pourra le lancer de suite au galop, le faire changer de main ; enfin s'en servir, tant qu'il aura un souffle de vie, comme du cheval le mieux dressé.

Le cheval arabe, quoiqu'entier, est extrêmement doux ; je crois que sa docilité est due en partie aux entraves multipliées dont ses jambes sont chargées dès son plus bas âge. J'ai vu souvent un Arabe accroupi devant son cheval, le tenir légèrement d'une main au paturon, et fumer tranquillement sa pipe, tandis que le cheval, excité par le voisinage de quelque jument, restoit immobile, et témoignoit seulement son impatience par ses hennissemens.

Les chevaux arabes sont remarquables par la finesse de leurs jambes, la petitesse de leurs sabots, la légèreté de leur tête. Avec moins de vélocité que nos chevaux de course, ils ont incomparablement plus de souplesse : ils partent subitement au galop ; on peut les placer à six ou sept pas d'une muraille, et leur faire parcourir au galop ce court espace. On les fait voler avec la plus grande aisance dans tous les sens, et décrire des cercles dont la petitesse étonne, sans rien diminuer de leur vitesse. Cette étonnante souplesse, et l'extrême facilité avec laquelle on les arrête court lorsqu'ils sont lancés ventre à terre, les

(1) Les Mamlouks durent en grande partie à la forme de leurs selles la supériorité que leur cavalerie eut sur la nôtre, dans les commencemens de notre séjour en Egypte. Nous étions en quelque sorte assis, eux debout ; le combat n'étoit pas égal.



rendent infiniment précieux pour les combats corps à corps ; aussi sont-ils recherchés des nations voisines , et le commerce qui s'en fait est un des plus importans pour les Arabes : c'est pour cela qu'ils gardent de préférence les jumens. On prétend aussi qu'ils les montent plus volontiers que les chevaux , parce qu'elles hennissent moins , et que leurs courses nocturnes en sont plus silencieuses ; avantage qui n'est point à négliger chez un peuple où la guerre consiste principalement en surprises.

Les Bédouins sont peu instruits ; à peine rencontre-t-on quelques cheykh qui sachent lire : mais ils ont les connoissances que donnent de longues observations. Ainsi , par exemple , ils savent , au moyen des étoiles , se diriger la nuit dans leurs plaines rases et uniformes , où aucune route n'est tracée ; ils déterminent l'instant où le soleil passe au méridien , et quelques autres divisions de la journée , au moyen de la longueur de leur ombre , et la règle qu'ils emploient selon les diverses saisons , cadre assez avec la latitude du pays qu'ils habitent ; ils ont des pratiques en médecine et dans l'art vétérinaire , qui ne sont point à dédaigner ; ils connoissent les mœurs des animaux du désert , et les plantes qui jouissent de quelques propriétés utiles. Bien avant que nos botanistes eussent découvert les sexes des plantes , les Arabes employoient déjà les dénominations de mâles et de femelles , pour distinguer les dattiers qui portent des fleurs seulement , de ceux qui portent des fleurs et des fruits : ils savoient que la poussière des premiers est nécessaire pour féconder les autres ; et lorsque , dans leurs expéditions rapides , ils veulent faire du tort à leurs ennemis , ils se bornent à couper les palmiers mâles , qui sont toujours en petit nombre.

Les Arabes bédouins sont doués d'une imagination vive et ardente ; toujours ils parlent en style figuré. Ce langage est celui de l'enfance des peuples , comme de l'enfance de l'homme ; peu d'abstractions , beaucoup d'images. Chez les peuples que nous nommons sauvages , l'homme n'est gêné que par les événemens ; une foule de lois , de réglemens , d'entraves de tout genre , ne lui ôte point l'usage de ses facultés : il n'est pas même obligé d'obéir à la majorité ; ayant peu de besoins , il fuit s'il est mécontent , et trouve partout un asyle. Le sentiment n'est point émoussé , comme chez nous , par l'uniformité d'une vie qui , si elle n'est point exempte d'inquié-

tudes, l'est au moins de grands dangers, et que nous parcourons sans avoir le choix de nos actions. Chez nous, les uns veillent à la défense commune; d'autres cultivent; d'autres préparent le pain qui doit nous nourrir, les étoffes qui doivent nous couvrir. En nous partageant ainsi le travail, nous nous sommes procuré sans doute des jouissances de plus, mais nous nous sommes asservis. L'homme de la société primitive, au contraire, compte peu sur ses compagnons; il éprouve à chaque instant de grands besoins, de grands dangers; son esprit est plus inquiet, ses passions plus violentes: comment son langage ne se ressentirait-il pas de sa manière d'être? Rarement il emploiera le mot propre, le mot abstrait; mais il accumulera les images, les comparaisons, parce que c'est ainsi que les passions s'expriment, et qu'il est peu accoutumé à réprimer les siennes. Il ne dira point: « Cette femme est belle, elle réunit telle et telle qualité; » je la défendrai contre ses ennemis »; il s'écriera: « Elle » est belle comme le premier rayon du jour, comme la » lune quand elle réfléchit son image sur les mers: sa » douceur est celle du zéphyr dans les chaleurs de l'été; » ses cheveux tombent sur ses épaules d'albâtre, en flots » ondoyans; ils sont semblables aux jeunes branches du » palmier, ses yeux à ceux de la gazelle, et son sein à » deux chevreuils jumeaux qui paissent parmi des lis: je » serai près d'elle comme une lionne furieuse qui défend » ses petits; mon épée l'entourera comme un rempart » impénétrable, etc., etc. »

Ce langage n'est, chez les peuples policés, que celui d'un petit nombre d'hommes doués d'une imagination ardente; il est celui de la multitude chez les Arabes, qui, malgré l'antiquité de leur origine, sont encore dans l'enfance de la civilisation, et dont la vie ressemble à celle des premiers peuples.

Chez les Bédouins, les poètes jouissent de ce respect, de cette vénération que nous avons jadis pour nos bardes; car ils sont ce qu'étoient ceux-ci, les dispensateurs de la gloire. Quelquefois aussi leurs chants sont consacrés à l'amour. Souvent l'un d'eux s'assied devant sa tente vers l'heure où la fraîcheur vient ranimer les esprits et inviter à des plaisirs simples, délassemens d'une journée pénible. Aux accords de sa mandoline, les Arabes accourent en foule, et s'asseyent autour de lui les jambes croisées sur le sable; tous prêtent une oreille attentive;

et lui, après avoir préludé quelques instans, les yeux tantôt fixés vers le ciel, tantôt ramenés vers la terre, dans le recueillement de l'homme qui cherche à se rappeler les faits des temps passés, chante les victoires de sa tribu, les exploits d'un brave, ou les malheurs de deux jeunes amans. « Combien de fois, dit l'auteur, assis avec eux, » n'ai-je pas vu le soleil disparaître à l'extrémité du désert ! les derniers rayons du crépuscule éclairaient la » figure animée du barde, et ses gestes expressifs ; les » spectateurs, le corps en avant, écoutoient en silence ; » tout entiers au récit, ils quittoient insensiblement leurs » longues pipes sans s'en apercevoir, et l'attendrissement, l'admiration, la fierté courageuse, venoient se » peindre sur leurs visages basanés. Que l'on se représente tous ces hommes drapés de la manière la plus » pittoresque, leur barbe noire, leurs dents blanches » comme l'ivoire, leurs yeux noirs et vifs, le vent frais » de la nuit agitant leurs schalls et leurs longues robes ; » auprès d'eux sont leurs armes ; le désert morne et silencieux les environne ; le calme de la nature n'est » troublé que par la voix de l'homme inspiré, et, de loin » en loin, par le hennissement des chevaux qui, sellés » et prêts pour les combats, frappent du pied la terre, » impatiens de leurs liens, tandis que des chameaux, » couchés patiemment sur leurs genoux, broyant lentement et avec gravité quelques plantes épineuses, font » entendre leurs sombres et plaintifs grommellemens : » qu'on se représente encore un Français dans le costume de son pays, admis avec confiance aux plaisirs » de la tribu, et l'on aura une idée d'une scène du désert, qui ne fut jamais sans intérêt pour moi. Lorsque » les chants sont suspendus, on rallume sa pipe au foyer » qui est placé au milieu du cercle ; c'est là que dans une » grande cafetière le café est préparé : des tasses remplies » de cette boisson passent de main en main ; elle répare » les forces épuisées, procure une douce ivresse, et, » loin d'engourdir, comme nos liqueurs fermentées, elle » ranime les sens et l'imagination. La veillée se prolonge » quelques instans encore, et l'on se sépare avec des » idées de gloire et d'amour qui embelliront le sommeil. »

Les Arabes ont une foule de contes dans le genre des Mille et une Nuits, où les génies et les fées jouent un grand rôle, et l'on ne doit pas s'en étonner ; la vie des

guerriers est féconde en aventures, cela détermine leur goût pour les histoires merveilleuses : les soldats français n'ont-ils pas aussi les leurs, où le diable et les magiciens ne sont pas oubliés ?

Dans nos bivouacs, lorsque tout le monde a choisi le lieu où il passera la nuit, que le sac ou le porte-manteau est placé à terre pour servir d'oreiller, on se couche, et un soldat prononce à haute voix un cri convenu ; c'est comme s'il disoit : *Vouslez-vous m'écouter ?* Si de tous côtés se fait entendre le cri qui annonce le consentement, alors le conteur commence par un *il y avoit autrefois*. Dans ces sortes d'histoires, il est assez ordinairement question d'une jeune et jolie princesse qui, méprisant tous les élégans petits-mâtres de sa cour et les plus puissans monarques, devient amoureuse d'un simple soldat, d'un *la Tulipe*, l'épouse et le comble d'honneurs et de richesses. L'orateur s'étend avec complaisance sur la bravoure et les autres qualités de son héros ; il lui fait combattre et vaincre jusqu'au diable, boire des tonneaux de vin sans s'enivrer, et égaler Hercule dans ses travaux amoureux ; les charmes de sa belle amie sont décrits d'un style énergique qui ne gaze rien, et tout cela s'assaisonne encore de juremens aussi forts que multipliés. Voilà cê qui plaît aux soldats ; leur imagination les flatte un instant d'un sort semblable à celui d'un homme qui leur ressemble. Mais, avec des personnes fatiguées, le sommeil peut l'emporter sur l'intérêt de la narration ; aussi le conteur a-t-il soin de s'assurer qu'on l'écoute, en poussant de temps à autre son premier cri : ceux de ses auditeurs le rassurent ; et lorsqu'ils deviennent rares, ou ne se font plus entendre, il imite ses compagnons, et s'endort auprès d'eux.

On pourroit, au premier abord, être étonné du feu et de la délicatesse que les poètes arabes mettent dans leurs expressions lorsqu'ils chantent l'amour. Quoi ! dira-t-on, chez une nation où l'état des femmes diffère peu de l'esclavage, peut-on leur payer ce tribut d'hommages ? Soumise à l'homme, peut-il en faire, comme chez nous, l'arbitre de sa destinée ? Ces observations paroissent fondées, mais la réflexion les fait bientôt disparaître. Les femmes, chez les nations orientales, vivent, il est vrai, dans une retraite absolue ; la société des hommes leur est interdite ; et quand elles sortent, un

grand voile les cache à tous les regards : les intrigues d'amour doivent donc y être plus rares. Mais tant de réserve, tant de précautions contre la plus forte, la plus indomptable des passions, doivent la rendre plus vive ; et lorsque, par une rencontre fortuite, un jeune homme apercevra les traits d'une belle femme, ou que son imagination lui en aura créé le portrait enchanteur, les obstacles irriteront ses desirs, et les expressions les plus brûlantes peindront mal tout ce qu'il éprouvera.

Chez nous, l'habitude de voir un grand nombre de femmes, de vivre dans leur société, nous aguerrit contre leurs charmes ; nous avons des desirs, mais ils sont plus vagues ; et si une seule personne en est quelque temps l'objet, cela est rarement de longue durée ; de nouvelles beautés attirent bientôt notre hommage. On chantera donc plus souvent en France les plaisirs de l'amour, ses peines chez les Arabes ; et les accents de l'éloge ont aussi leur douceur.

Au surplus, les femmes sont généralement plus considérées chez les Arabes du désert, que chez les autres peuples de l'Orient ; on a vu même des femmes de cheykh, à la mort de leur époux, gouverner la tribu ; et un événement dont M. Du Bois-Aymé a été témoin, prouve bien que le sort des femmes arabes n'est pas aussi pénible que l'on pourroit le croire. Des Bédouins surprirent Mansourah, égorgèrent une centaine de dragons qui gardoient ce poste, et emmenèrent avec eux une Italienne, femme d'un maréchal-des-logis qui avoit péri dans cette affaire. Lorsqu'ils firent la paix, les Français exigèrent que cette femme fût rendue : ils y consentirent ; mais elle ne voulut pas profiter de cet article du traité ; elle préféra rester parmi eux. On prétendoit que le cheykh qui l'avoit épousée, l'ayant aperçue dans les rues de Mansourah, un jour qu'il y étoit entré déguisé en paysan, s'enflamma à sa vue du plus violent amour ; que, retourné dans son camp, il avoit réuni ses compagnons, et les avoit encouragés, par l'espoir du pillage, à surprendre Mansourah.

Nous terminons ici l'extrait de l'intéressant Mémoire de M. Du Bois-Aymé. Nous continuerons, dans les Bulletins suivans, l'analyse de la *Description de l'Egypte*.

*Précis de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, etc., etc.; par M. Malte-Brun. Tome IV, contenant la description de l'Inde, de l'Océanique et de l'Afrique septentrionale.*

(PREMIER ARTICLE.)

CE quatrième volume du *Précis de la Géographie* a paru au mois de novembre 1813, à une époque où déjà le bouleversement prochain de l'empire français remplissoit tous les esprits d'inquiétudes et d'agitations, peu favorables à la tranquille étude des sciences. Il avoit été retenu pendant deux mois à la censure, et avoit subi trois ou quatre examens minutieux. Depuis sa mise en vente, les événemens militaires ont tout-à-fait détourné l'attention du public des ouvrages scientifiques et littéraires. Il semble donc juste que nous consacrons à faire connoître ce volume, un plus grand espace que nous n'en avons accordé aux volumes précédens.

L'*Inde* ou l'Indostan propre avec le Decan, et l'*Indochine*, division nouvelle, comprenant la presqu'île au-delà du Gange, forme le premier tiers de ce volume. Quoique l'interruption des communications avec l'Angleterre sembloit mettre l'auteur dans l'impossibilité de rendre sa description complète, et de la porter au niveau des connoissances actuelles, il a pourtant obtenu l'usage des sources où aucun autre géographe du continent n'avoit puisé, du moins aussi largement. Il a pu consulter un très-grand nombre d'ouvrages anglais récents, et même les journaux de Londres, de Bombay et de Calcutta. Aussi nous croyons que, dans aucune géographie française, ni même anglaise, on ne trouve réunies d'aussi riches et d'aussi exactes notions sur l'*Inde britannique*. On dis-

(1) Quatre forts vol. in-8°. de près de 2600 pag. gr. justification. L'ouvrage complet aura six à sept volumes, et sera terminé par une table alphabétique très-étendue.

On joint à volonté à cet ouvrage un atlas de vingt-quatre cartes élémentaires ou l'atlas complet de soixant-quinze cartes.

Voyez l'annonce de ces atlas dans les *Annales des Voyages*, vol. XX, ou cah. 59, pag. 257.

tinguera surtout le tableau des fleuves de l'Inde, celui du règne végétal, la topographie des provinces du nord-ouest, du Malabar, du Coromandel, des contrées montagneuses au nord du Gange; mais ces morceaux n'admettent aucune analyse. Nous ne pouvons qu'en détacher quelques citations, qui donneront une idée du reste.

*Sur quelques végétaux peu connus.*

« L'Inde renferme encore, parmi les innombrables » trésors d'une Flore mal connue, quelques productions » que les anciens ont rendues célèbres, mais que nous ne » retrouvons plus avec certitude. On pourroit plaisanter » sur le nombre de dissertations qui ont eu pour objet » de retrouver l'amomum (1); ce n'est pourtant pas l'in- » fatigable patience de nos érudits, mais la science vague » et obscure des anciens qui mérite le blâme. L'amome » étoit probablement un arbrisseau à graines aromati- » ques, semblable au cardamome. Le nard indien, dont » la meilleure espèce croissoit aux environs de Ranga- » maty, au nord-est du Bengale, est probablement l'es- » pèce de valeriana nommée par les Hindous jata- » mansi (2), quoiqu'on ait décrit et figuré comme le vrai » nard une espèce de graminée (3). Le malabathrum, » autre substance aromatique, achetée par les Romains » à un très-haut prix, étoit probablement un composé » ou un extrait de plusieurs plantes à feuilles odorantes, » telles que le laurier, nommé tamala en Malabar (4), et » la nymphée, nommée tamara en sanscrit; les syllabes » bathrum représentent le mot indien patra, feuille. Les » anciens vantent encore d'autres productions végétales, » que des recherches ultérieures pourront faire retrou- » ver. Le bdellium de Pline, probablement une myrrhe » ou résine odorante, étoit déjà connu de l'auteur de la » Genèse (5); et le sipachora, dont les fruits procu- » roient à ceux qui les mangeoient, une vie de deux cents » ans, ainsi que le racontent gravement Ctésias et Elien, » pourroit être reconnu à une espèce de ver qui doit » l'habiter, et qui fournit une matière pour teindre en

(1) *Brainius*, de amomo Arabum, dans les *Misc. curios. medico phys.* publiés par l'Académie des Curieux de la Nature, 1681, obs. 191. *Salmas.* exercit. Plin. p. 283, sqq., etc. (2) *W. Jones*, sur le *Spica nardi* dans les *Recherches Asiaticq.* (3) *Philos. Trans.* 1790. volume LXXX, pag. 284. (4) *Laurus malabathrum*. L. (5) *Bdolach*, chez Moïse. Il faut lire dans Pline (XII, 19), *Bdellium sive Bdolchon*.

» pourpre. C'est sans doute une des mimosa qui produisent la gomme laque (1).

*Origine des Bohémiens.*

» Les Tchinganes, peuplade adonnée au brigandage, habitent le Delta de l'Indus. C'est, selon les recherches les plus modernes, la souche de ces troupes de vagabonds qui parcourent l'Europe sous les noms de Bohémiens, de Gypsies, de Zingari, de Zigeunes, et qui excitent partout un sentiment mêlé d'horreur, de curiosité et presque d'intérêt, par la vie abjecte qu'ils mènent au milieu des forêts, par leur adresse dans certains métiers, leur indolence, leur bruyante gaieté, leurs danses sauvages et leurs prétentions à connoître l'avenir. On a appris de quelques-uns d'entre eux qu'ils se donnent le nom de Sintes, qui rappelle évidemment celui du fleuve Sind. Les Persans les appellent Indous noirs. Leur langue enfin, quoique peu connue, a déjà fourni une centaine de mots qui se retrouvent dans les dialectes indous de Moultan et du Bengale (2). Le langage des Indiens qui viennent à Astrakan a paru, à un savant célèbre, offrir des sons semblables à ceux de l'idiome des Zigeunes de l'Ukraine russe (3). Un autre voyageur a comparé les dialectes de Tatta et du Guzurate, avec celui des Bohémiens d'Italie et de Hongrie (4). On a même cru pouvoir indiquer l'époque à laquelle ils ont dû s'enfuir de l'Inde; c'est Tamerlan, dit-on, qui, en 1400, par ses affreuses cruautés, obligea les nations du Sindi de quitter leur patrie dévastée; c'est précisément un demi-siècle plus tard qu'on aperçoit en Europe les bandes vagabondes de Bohémiens. Cette hypothèse ingénieuse, habilement développée (5), est partagée aujourd'hui par beaucoup de savans. Elle trouve pourtant des contradicteurs; les uns cherchent à démontrer que les Sigynnes du Danube, connus d'Hérodote (6), ou les Sindi du Bosphore Cimmérien, ont été la souche la plus directe de nos Zigeunes d'Europe (7); les autres

(1) *Mimosa cinerea*, Linn. *Voyes Philos.* Transact. LXXI, part. 2, p. 374. LXXXVII, p. 236. (2) *Adelung*, *Mithridate*, I, p. 244 et suiv. (3) *Pallas*, *Neue Nordische beyträge*, III, 96. (4) *Pau-lin de Saint-Bartholomé* dans *Alter*, sur le sanscrit, pag. 172. (5) *Grellmann*, *Essai historique sur les Zigeunes*. *Dav. Richardson*, dans les *Asiat. Research.* VII, n° 9. (6) *Siginæ*, Herod. *Siginnoi*, Strab. *Sigymnoi*, Orph. *Sigynnoi*, Apoll. Rhod. (7) *Hassé*, les Zigeunes dans Hérodote. Kœnigsberg, 1803 (en all.)



» s'attachent à quelques mots cophites qu'on retrouve  
 » chez les Zigeunes (1), à la dénomination de Gypsies  
 » ou Egyptiens, que les Anglais leur donnent, et à l'opi-  
 » nion des Turcs, qui regardent les Zingari du Caire et  
 » de Constantinople comme venus du Zanguebar ou  
 » Zingibar, contrée de l'Afrique orientale (2). Quelle  
 » que soit l'issue de cette discussion savante, la ressem-  
 » blance de tant de mots prouvera toujours une parenté  
 » primitive entre les langues de ces nations, et quelques  
 » rapports anciens avec l'Indostan ».

*Description du Pic d'Adam.*

« Au sud de Candy et à l'est de Colombo, dans le  
 » district de Dinavaca, s'élève la célèbre montagne que  
 » les Européens, les chrétiens de Saint-Thomas et les  
 » mahométans ont appelée Pic d'Adam, mais qui, dans  
 » la langue des Cyngalais, porte le nom de Hamalel, et  
 » dans le sanscrit, celui de Salmala. Quelques auteurs  
 » arabes la nomment Rohvan. C'est une montagne de  
 » forme conique, visible à trente et quelques lieues; on  
 » monte sur ses flancs escarpés, mais ornés de forêts, au  
 » moyen d'escaliers taillés dans l'ardoise (3), ou, selon  
 » d'autres, par des échelles suspendues dans des chaînes  
 » de fer (4). Arrivé au sommet, on trouve, dans une  
 » plaine de cent cinquante pieds de long sur cent dix de  
 » large, un petit étang d'eau limpide, source d'une ri-  
 » vière qui, de cascade en cascade, précipite ses ondes  
 » sacrées, dans lesquelles les Boudhistes se baignent avec  
 » dévotion. On montre encore sur le sommet une pierre  
 » dans laquelle on voit l'empreinte d'un pied gigantesque.  
 » C'est, selon les uns, celui d'Adam; selon les autres,  
 » celui de saint Thomas (5); mais les indigènes veulent  
 » que ce soit un vestige de Bouddha, qui, après neuf  
 » cent quatre-vingt-dix-neuf métamorphoses, s'élança  
 » de ce lieu vers les demeures célestes. Les peuples de  
 » Ceylan, de Pégu, de Siam, de Malaca, accourent en  
 » pèlerinage auprès de ce monument sacré. Dans des  
 » pagodes voisines, ils vénéroient des images que les  
 » voyageurs européens ont prises pour celles d'Adam et

(1) *Romi*, hommes, en cophite et en zingare. (2) Note manus-  
 crite de M. Paultre. (3) *Helmont*, rapport au gouverneur *Simons*,  
 dans *Valentyn*, p. 378. (4) *Valentyn*, p. 375. (5) *Diego de*  
*Cauto*, *Decadas*, V, lib. 6.

» d'Évê. Jadis on y conservoit, comme la plus sainte  
 » des reliques, une dent de singe qui fut enlevée, en  
 » 1554, par les Portugais : aussitôt les nations attachées  
 » à la religion de Bouddha, offrirent au vice-roi de Goa  
 » sept cent mille ducats pour la rançon de ce trésor ; le  
 » vice-roi trouvoit que c'étoit vendre très-avantageuse-  
 » ment une dent de singe ; mais le patriarche et l'inqui-  
 » sition aimèrent mieux faire brûler cet objet d'un culte  
 » superstitieux. »

La topographie, qui, dans quelques parties, devient nécessairement plus ou moins aride, est suivie d'un *Tableau historique et moral de l'Inde*, chapitre plein d'agrément et d'intérêt. En voici quelques traits :

*Attachement des Hindous aux lois de leur caste.*

« Un Bramine de Calcutta, tourmenté d'une grave  
 » maladie, se fait exposer sur les bords du Gange ; il y  
 » passe quelques heures en contemplation et en prières ;  
 » sans signe de vie, il attend que la haute marée vienne  
 » l'entraîner dans les flots sacrés, et lui donner la mort  
 » la plus sainte que son imagination puisse lui promettre.  
 » Mais une compagnie d'Anglais passe en bateau près  
 » du lieu de cette scène ; l'humanité de l'un d'eux est  
 » émue à l'aspect d'un homme qu'il croit victime de  
 » quelque accident ; il fait approcher le bateau, y entraîne  
 » le Bramine, le rappelle à la vie en lui versant dans la  
 » bouche un flacon d'eau de Cologne ; et l'emène ensuite  
 » à Calcutta. Aussitôt les autres Bramines le déclarent  
 » infâme, déchu de sa caste, et indigne qu'aucun Hindou  
 » lui parle ; en vain l'Anglais prouve-t-il, par témoins,  
 » que lui seul est coupable, puisqu'il l'avoit trouvé sans  
 » connoissance : la loi de Menou est inflexible ; il a bu  
 » avec un étranger, il en a reçu des alimens ; ce crime  
 » lui fait perdre, selon les lois hindoues, tous ses moyens  
 » de subsistance ; il est frappé de mort civile ; mais les  
 » tribunaux anglais ordonnent à celui qui lui avoit sauvé  
 » la vie, de lui fournir des alimens. Abandonné de tous  
 » les siens, poursuivi de marques de mépris et d'indi-  
 » gnation, le malheureux Bramine traîne pendant trois  
 » ans une existence misérable ; enfin, une maladie nou-  
 » velle lui inspire le désir de se donner la mort, et son  
 » bienfaiteur, dont la bourse est épuisée, se garde bien  
 » de s'y opposer. Ce trait authentique peint mieux que

cent remarques l'excessive intolérance des Hindous dans l'observation des lois des castes. »

*Classes et sectes parmi les Bramines.*

« Les Wanaprasta habitent la solitude, et se livrent à la contemplation. Les Sanyassi, parvenus à une sainteté parfaite, ne vivent que d'aumônes. De ces deux classes sont sorties d'innombrables sectes de fanatiques, ces Djogis ou pénitens qui croient plaire à la Divinité en se mutilant le corps de mille manières bizarres, en bravant les atteintes du feu et l'intempérie des saisons; ces Pandaris qui colportent dévotement l'image des parties réunies des deux sexes; ces Beraghis qu'on peut considérer comme un ordre de moines et de religieuses consacrés au dieu Krishna et à son amante Rada, dont ils célèbrent l'histoire par des chants accompagnés du bruit des cymbales. Quelques Bramines affectent une philosophie hardie; les Pashandia nient l'existence des dieux, et les Sarwagina celle d'une providence spéciale. Les Bramines respectables par leur science et leurs vertus, forment le plus petit nombre.

*Symboles de la mythologie hindoue.*

« L'immobilité d'esprit propre aux peuples asiatiques, a conservé dans l'Inde les premiers emblèmes ou hiéroglyphes par lesquels une nation encore illettrée peignoit ses idées. De là ces bizarres figures avec quatre têtes et huit bras, ces visages épouvantables, ces monstres qui déchirent des corps humains, toutes ces affreuses et dégoûtantes singularités qui caractérisent la représentation des divinités indiennes. Ces symboles sont horreur, si on les compare aux gracieuses conceptions de l'imagination grecque; mais ils prouvent l'antiquité du système religieux duquel ils dépendent; souvent aussi ils admettent des explications très-satisfaisantes. Ainsi *Vishnou*, ou le principe conservateur, tient dans une main la feuille de lotos, plante aquatique, pour rappeler que tout est né de l'Océan; le cor qu'il lève dans une autre main dénote sa voix créatrice, qui peut animer le néant; la massue, dans la troisième, indique son pouvoir de punir et d'écraser les méchants; la roue, dans la quatrième, est le symbole du cercle éternel de la vie et de la création; une triple couronne

» sur sa tête nous apprend qu'il règne sur la mer, la  
 » terre et le ciel atmosphérique. »

*Langues et dialectes de l'Inde.*

« Les langues que parlent les diverses peuplades hin-  
 » doues, forment une des familles de langues les plus  
 » répandues; leur souche commune, ou plutôt leur type  
 » le plus ancien, c'est le sanscrit ou samskrda, langue  
 » dans laquelle sont écrits tous les anciens livres indiens;  
 » c'est cet idiome, remarquable par sa grande perfec-  
 » tion, qui a donné naissance aux diverses langues qu'on  
 » parle aujourd'hui dans l'Inde, telles que le kachemy-  
 » rien, qui a conservé les caractères du sanscrit, et qui  
 » se rapproche le plus de cet ancien idiome; le marashde  
 » ou langue des Mahrattes; le talenga ou telonga, que  
 » l'on parle dans Golconde, dans Orissa, sur les bords  
 » du Krishna, jusqu'aux montagnes de Balaghat; le ta-  
 » mulien et malabarien, qui est en usage sur les côtes de  
 » Décan, depuis le cap Comorin jusqu'à l'extrémité  
 » orientale de la côte de Coromandel, et sur la côte de  
 » Malabar jusqu'aux frontières septentrionales du Cou-  
 » can; enfin, la langue hindoustane, qui paroît être le  
 » plus ancien et le plus pur idiome de l'Inde, après le  
 » sanscrit et le kachemyrien: on l'appelle aussi nagari  
 » ou déwanagari; mais ce terme signifie proprement le  
 » genre de caractères avec lesquels on l'écrit. On la di-  
 » vise en plusieurs dialectes, dont celui qu'on nomme  
 » vradcha, et qu'on parle aux environs d'Agra et de  
 » Mathra, est le plus pur et le plus analogue au sanscrit.  
 » Ce dialecte de l'Indostan central, en se mêlant avec  
 » la langue des Patanes ou Afghans, et avec celle des  
 » armées mongolo-tartares, a donné naissance à l'idiome  
 » qu'on parloit à la cour du Grand-Mogol, et qui règne  
 » encore parmi les Indiens mahométans. On devoit  
 » l'appeler mongolo-hindostanien; mais il est connu  
 » sous le nom de langue des Moors ou Maures. Les  
 » autres dialectes sont ceux de Pendchab, de Guzurate,  
 » qu'on parle non-seulement dans ce royaume, mais  
 » aussi dans le Sind, à Surate et sur le mont Balaghat,  
 » de Népal, d'Acham, de Bengale et de Ballassore, qui  
 » s'est répandu aussi sur la côte d'Orissa, jusqu'à celle  
 » de Coromandel (1).

(1) *Adelung, Mithridate, I, 133-232.*

» Telles sont les divisions usuelles des langues de l'Indostan ; les recherches des savans sur les différences primitives, n'offrent encore aucun résultat d'une entière certitude ; cependant on paroît convenir des faits qu'on va lire.

» Le sanscrit, langue morte, dans laquelle sont écrits la plupart des livres sacrés des Hindous, se rapproche, tant par ses mots que par ses formes, du zend, du persan, du grec, du latin, du teutonique ou ancien allemand, du gothique et de l'islandais (1). Ces traits de parenté surprennent autant par la ressemblance la plus manifeste, que par leur étonnante dissémination. Telle forme du verbe sanscrit se retrouve presque identiquement dans le latin ; telle autre ne se reconnoît que dans la langue grecque (2). Des racines qui n'existent point dans les dialectes allemands connus, sont communes au sanscrit et à l'islandais, langues séparées par un quart de la circonférence du globe (3). Ces restes d'un vocabulaire et d'une grammaire commune à tant de nations, semblent prouver ou qu'elles descendent d'une souche aujourd'hui perdue, ou qu'à une époque reculée elles ont eu des rapports de voisinage et de commerce, aussi difficiles à concevoir qu'impossibles à nier. Le sanscrit s'écrit avec cinquante-deux lettres, dont plusieurs ne peuvent se rendre par nos caractères ; on y emploie quelques milliers de signes d'abréviations syllabiques. Harmonieuse et grave par le mélange des voyelles et des consonnes, riche en termes, libre dans sa marche, possédant un grand nombre de conjugaisons, de temps, de cas, de particules, cette langue peut se comparer aux langues-mères les plus parfaites et les plus polies,

» Le pracrit, ou la langue adoucie, est parlée par les femmes dans le drame de Sacountala, tandis que les hommes parlent sanscrit. On peut comprendre, sous cette dénomination, tous les dialectes vulgaires, dont le savant Colebrooke pense avoir déterminé les dix souches principales ; savoir : 1°. le saraswata, parlé anciennement dans le Pendjab, sur les bords d'une ri-

(1) *Wilkins*, grammaire sanscrite. Lond., 1808. *Paul de Saint-Bartholomé*, Diss. de antiq. et affin. linguarum Zend. Sanscr. et German. *Adelung*, p. 149. (2) *E. Schlegel*, sur la langue et la sagesse des Indiens. (3) Mém. (encore inédit) dans les *Annales des Voyages*.

» vière de ce nom ; 2°. le canyacubja , ou le dialecte de  
 » Canoge , souche de l'hindi moderne , d'où est venu ,  
 » par mélange avec l'arabe , l'indostany ; 3°. le gaura ,  
 » ou le dialecte de Bengale , dont Gaur étoit la capitale ;  
 » 4°. le marthila , parlé dans le Tirhut , vers le Népal ,  
 » peu différent du précédent ; 5°. l'utcala , dans la pro-  
 » vince d'Orissa ; 6°. le tamla ou tamul , langage du pays  
 » de Dravira proprement dit , ou de la péninsule au sud  
 » du Krichna ; 7°. le maharashtra ou mahratte , qui ,  
 » outre d'autres mélanges , contient des mots d'une  
 » langue inconnue ; 8°. le carnataka , parlé dans l'an-  
 » cien pays du même nom ; 9°. le telinga , anciennement  
 » nommé calinga , usité dans le Telingana ; et 10°. le  
 » gurjara , ou le dialecte de Guzurate (1). Ces langues  
 » doivent avoir appartenu à autant de nations distin-  
 » guées par leur civilisation ; mais l'énumération des dia-  
 » lectes n'est pas complète ; le penjabi et le langage de  
 » mathara ne sont pas les seuls dialectes qu'on peut y  
 » ajouter (2).

» On indique encore le magadha comme une ancienne  
 » langue de l'Indostan ; c'est le dialecte ancien de Behar ,  
 » où naquit Bouddha. Les prêtres de ce prophète déifié  
 » paroissent l'avoir parlé , et c'est presque indubita-  
 » blement la langue pali ou bali des Ceylanais et des  
 » Birmans.

» Le paisachi , qui paroît identique avec l'apabransha ,  
 » est , selon les uns , un jargon créé par les poètes , et  
 » qu'ils ont mis dans la bouche des étrangers ; selon les  
 » autres , ce seroit le langage des tribus des montagnes ,  
 » sorties d'une origine différente de celle des Hindous ;  
 » circonstance qui fait vivement désirer aux historiens et  
 » aux géographes des éclaircissemens ultérieurs (3). »

La description de l'*Indochine* est nécessairement incom-  
 plète , puisque les voyageurs européens n'ont pas encore  
 pénétré dans l'intérieur de la péninsule , et que d'ailleurs  
 les relations les plus détaillées sont d'une date un peu  
 surannée. L'auteur a soigneusement comparé la Bissa-  
 chère avec les anciens missionnaires , entre autres avec  
 Marini , à l'égard du Laos et du Lac-*Tho* ; il a profité de  
 Mémoire de M. Leyden , sur les langues et nations indo-  
 chinoises ( car ce savant Anglais a eu l'idée de former ce

(1) Colebrooke , on the sanscrit and Praerit languages ; Asiat. Res.  
 XII. (2) Edinburgh Review , vol. IX , p. 29a. (3) Colebrooke , et  
 Edinb. Rev. l. c.

mot au même instant que l'auteur du Précis croit le mot d'*Indochine*) ; il a compulsé l'immense ouvrage hollandois de Valentyn, et les Mémoires peu connus de la société de Batavia. Parmi les notions curieuses qu'il a tirées de ces sources, nous citerons le passage suivant, sur les tentatives pour pénétrer dans l'intérieur de la péninsule de Malaca.

« Le cœur de cette péninsule paroît être entièrement occupé par de vastes forêts primitives ; les cartes, tant anciennes que modernes, n'indiquent ni villes ni villages dans cette partie. Dès l'an 1644, le gouverneur *Van Vliet*, à qui nous devons une bonne relation du Siam, essaya de faire pénétrer des détachemens dans l'intérieur. On y rencontre, dans la plaine, des taillis de buissons où il falloit s'ouvrir une route la hache à la main, et des marais où les indigènes seuls savent marcher sur des troncs d'arbres abattus (1). Arrive-t-on à une hauteur, de beaux arbres flattent la vue ; mais, entre ces arbres, des ronces, des épines, des plantes sarmenteuses s'enlacent de manière à souvent fermer absolument le chemin. Les moustiques voltigent en nuées dans ces forêts. A chaque pas on court risque de fouler un serpent venimeux. Les léopards, les tigres, les rhinocéros, troublés dans leur asyle héréditaire, dévoreroient tout voyageur qui ne seroit pas accompagné d'une forte escorte, et qui n'entreten-droit pas du feu toute la nuit. Mais comment avoir une escorte ? Les Malais, cent fois plus dangereux que les tigres et les serpens, ne suivent qu'à regret et à contre-cœur un Européen ; et même ceux qui étoient sujets des Hollandais, saisissoient souvent l'occasion de trahir ceux qu'on les avoit chargés de conduire. En 1745, un M. Van der Putten, amateur des voyages, entreprit, avec un détachement que lui avoit fourni le gouverneur Albinus, de pénétrer jusqu'au mont *Ophir*, nommé en malai *Gounong - Lelang*, situé vers les sources de la rivière Moar, au sud-est de Malaca ; mais dès qu'il eut quitté le bateau, son escorte prit peu à peu la fuite, et il ne put achever son entreprise. »

La notice sur les *Iles Nicobar* offre le même intérêt de nouveauté.

(1) *Balthasar Bort*, manuscrit, p. 103, cité dans les Mémoires de Batavia.

« Les îles Nicobar forment trois petits groupes. Le plus septentrional s'appelle *Car-Nicobar*. Viennent ensuite les îles *Nicobar* proprement dites, au nombre de trois, entre lesquelles il y a un excellent et vaste port. Les îles *Sambelong* sont au midi. Toutes ces îles produisent en abondance des cocos, de l'arec, des cannes à sucre, des lauriers-cassia, de l'excellent bois de tek, du bois de sassafras très-aromatique (1); l'arbre nommé *larum* par les indigènes, et *mellori* par les Portugais, donne un fruit meilleur que celui de l'arbre à pain d'Otaïti, duquel il diffère de caractère. Les bœufs amenés d'Europe y ont multiplié extrêmement, et les nids d'oiseaux bons à manger, si estimés en Chine, y abondent, ainsi que dans les Andamanes. Le peuple est d'une couleur cuivrée; ses yeux petits sont fendus obliquement. Dans leur habillement, une petite bande de drap pend derrière eux; et de là l'origine des contes absurdes du Suédois *Kæping*, marin ignorant, qui porta Linné lui-même à inférer que quelques espèces d'hommes avoient des queues. Leur langue et leur origine sont encore peu connues; on les croit descendans des Pégouans.

» Les Danois ont des droits reconnus à la propriété de ces îles; mais après avoir formé un petit établissement dans l'île *Kamorte*, qu'ils appelèrent *Nouvelle-Sélande*, ils abandonnèrent un poste aussi avantageux à quelques frères moraves. Les Autrichiens voulurent y fonder une colonie en 1778, mais ils cédèrent aux réclamations du Danemarck. »

La description de l'île du *Prince de Galles*, ou *Poulo-Pinang*, pourra être augmentée par une notice anglaise, dont nous donnerons la traduction dans les *Annales*.

Nous analyserons, dans un deuxième extrait, l'intéressante description de l'*Océanique*, cinquième partie du monde.

(1) *Prahl*, Etat actuel des îles Nicobar, ch. 17. (Copenhague, 1804, en danois.)



---

**REVUE des Ouvrages publiés dans les dernières années en Angleterre , sur la Géographie.**

---

Nous ne pourrions parler dans cet aperçu que des ouvrages que nous avons eus sous les yeux, ou dont nous possédons des extraits un peu détaillés

Nous commencerons par le pays que les Anglais connoissent mieux que d'autres peuples, les Indes. Plusieurs ouvrages de luxe en ont fait connoître les monumens, l'histoire naturelle et les habitans.

*Les Oriental memoirs, selected and abridged from a series of familiar letters, written during 17 years residence in India*, Londres, 1813, 4 vol. in-4°, contiennent des détails neufs sur le Guzurate; la côte de Malabar, que ce voyageur décrit aussi, est mieux représentée dans l'ouvrage de M. Buchanan, analysé dans ces Annales. Toutefois, un traducteur habile pourroit réduire en deux volumes fort intéressans les détails répandus dans les quatre volumes in-4° de M. Forbes. Ayant cet ouvrage sous les yeux, nous en extrairons plusieurs passages curieux.

Pour le *Journal d'un voyage dans l'Inde, de madame Graham (Journal of a residence in India)*, publié récemment à Londres, on peut consulter la Bibliothèque britannique de 1813, qui en a traduit de longs passages. L'auteur décrit d'une manière assez piquante la ville de Bombay et les environs.

M. Daniels continue de publier une édition in-4° de son magnifique ouvrage *Views of India*, qui représente, en six volumes in-fol., les plus belles vues de l'Inde, dessinées par lui-même sur les lieux. Chaque volume de l'édition originale se vend 34 liv. sterl. 11 schellings.

Le même M. Daniels publie les Vues du Boutan (*A series of Views in Bootan*), d'après les dessins faits par une personne qui a accompagné le capitaine Turner dans son ambassade au Thibet. Ce recueil se trouvoit dans la collection de M. Davis, qui a permis à M. Daniels de le graver et de le publier. Il paroîtra en douze livraisons ;

mais, d'après le prospectus, on veut en faire un ouvrage de luxe, puisque le prix des cinquante-six gravures, dont il se composera, sera de 24 guinées.

Il y a peu de détails neufs dans les Lettres sur les îles Nicobar, par le missionnaire Hensel. Londres, 1813.

M. Pinkerton a entrepris une énorme collection de voyages anciens et modernes, en 15 vol. in-4°, sous le titre : *A Collection of Voyages and travels, forming a complete history of the origin and progress of discovery, by sea and land, from the earliest ages to the present time.* Les voyages en Europe occupent 6 volumes, les voyages en Asie 4, ceux qui traitent de l'Amérique 3, les voyages dans les îles de l'Asie et l'Australasie (selon M. Pinkerton) un, et les voyages en Afrique un volume de cette collection, ornée de nombreuses gravures. L'éditeur y a inséré, par ordre chronologique, les principaux voyages faits dans chaque partie du monde. Les relations écrites dans des langues étrangères y sont traduites en anglais; nous n'avons pas eu le loisir d'examiner jusqu'à quel point les traductions sont fidèles. Cette collection ne paroît être, du reste, qu'une spéculation de librairie. L'éditeur n'y a mis que peu de notes et que de courtes notions sur les voyageurs dont il a inséré les relations. S'il avoit publié le texte original de leurs relations (du moins des anciennes), son recueil auroit le mérite de rassembler beaucoup d'ouvrages qu'on ne peut plus se procurer dans le commerce; tels que les Voyages de Marc Paul, de Rubruquis, etc.

M. Pinkerton publie aussi un nouvel atlas (*A new modern Atlas*) en 20 cahiers, chacun de trois cartes. On en loue beaucoup la gravure, ce qui seroit presque croire que c'en est la partie la mieux soignée. — On a commencé à publier, par souscription, l'Atlas et la Géographie des Anciens de M. d'Anville. Cette nouvelle édition coûtera deux tiers de moins que celle de Paris.

M. Flinders doit publier son Voyage aux Terres Australes (*A Voyage of Terra Australis*) en 2 volumes in-4°, ornés de cartes et de gravures.

M. Henri Meredith a écrit une description de la Côte-d'Or en Afrique (*An Account of the Gold-Coast of Africa*), 1 vol. in-8°, et l'Histoire de la Société africaine.

On a mis sous presse le troisième volume ou la section II du tome II du Voyage de Clarke en Europe, en Asie et en Afrique. Les lecteurs des Annales connoissent

déjà les deux premiers volumes de ce bel ouvrage ; le troisième contiendra le voyage de l'auteur le long du Nil, au Caire, aux pyramides de Ghizé et de Saccara, la description des ruines de Faïs, des antiquités d'Alexandrie, surtout de la colonne de Pompée et des cryptes de Nécropolis ; ensuite le voyage en Grèce, en Macédoine, en Thrace, etc. Si on continue de traduire cet ouvrage en français, la traduction formera sûrement dix à douze volumes in-8° ; nous conseillons au traducteur d'abrégér le texte, qui, en beaucoup d'endroits, n'est qu'un résumé de tout ce qui a été écrit sur les lieux que l'auteur parcourt. L'Amérique ne paroît point avoir donné lieu à beaucoup de nouvelles relations de voyage. La plus intéressante est celle que M. Mawe, auteur d'un *Traité sur les Pierres précieuses*, et d'un ouvrage de minéralogie sur le Derbyshire, a publié, en 1812, son *Voyage dans l'intérieur du Brésil*, et surtout aux mines d'or et de diamans, en un vol. in-4°, avec beaucoup de gravures. M. Mawe est le premier Anglais à qui le gouvernement portugais ait permis de visiter cette contrée. Plusieurs journaux français ont fait des extraits de ce voyage. Un M. Ashe a publié, dans la même année que M. Mawe, un ouvrage sur le Brésil : *A Commercial View and geographical sketch of the Brazils*, etc. ; mais c'est, selon l'expression d'un journaliste anglais, la compilation d'un écrivassier. M. Ashe, dans son cabinet, se réjouit des grands avantages qui doivent résulter dès à présent des relations avec le Brésil, pour le commerce d'Angleterre, tandis que M. Mawe, qui a observé ce commerce, assure qu'il est encore à peu près nul. Il faudra bien du temps pour que le Brésil devienne un pays commerçant.

On a traduit et publié, avec des notes, à Londres, l'*Histoire naturelle du Chili*, par Molina.

Hugh Gray a fait imprimer ses *Lettres sur le Canada*, écrites pendant son séjour dans ce pays, en 1806, 1807 et 1808 (*Letters from Canada*), en un vol. in-8°.

L'Europe n'a fourni les matériaux de nouvelles relations de voyages que pour les pays qui étoient ouverts aux Anglais. Il a paru un voyage fait en Suède en 1812, et orné de portraits, de cartes et de vues, in-4°, par M. Thomson. Parmi les gravures, on remarque les vues du mont Thalg, du mont Kinnekulle et de la mine de Fablun.

On a traduit en anglais le Voyage en Moravie, par M. Pouqueville; le Voyage en Norwège de M. de Buch, ainsi que l'Itinéraire en Espagne de M. de la Borde, dont plusieurs journaux littéraires font un grand éloge. M. Cavanagh Murphy, architecte, s'occupe de publier in-fol. les Vues et la Description des Monumens arabes en Espagne. Les gravures seront exécutées par les plus habiles artistes de Londres. Dans un discours préliminaire, l'auteur retrace l'histoire des Arabes dans l'Espagne. Le premier volume seul contiendra environ cent gravures.

Au défaut de relations sur le continent, on a publié un grand nombre d'ouvrages topographiques sur l'Angleterre. Quelques-uns méritent d'être connus plus particulièrement.

La *Magna Britannia* de M. Lyson est une description topographique de l'Angleterre, qui se publie par volumes, avec une collection de gravures qui y sont relatives. Cette collection porte le titre de *Britannia depicta*. Il a déjà paru de chacun de ces ouvrages six à huit livraisons.

M. Carlisle a entrepris un Dictionnaire topographique des diverses provinces du royaume de la Grande-Bretagne. Le Dictionnaire d'Angleterre forme deux volumes; celui d'Ecosse et des îles, deux volumes; celui d'Irlande, un volume; et celui de Galles, également un volume in-4°. Les voyages de Skrine dans le nord de l'Angleterre, en Ecosse et en Galles, ont été réimprimés sous le titre : *Three successive Tours in the north of England, to the Lakes, etc.*

L'esquisse de la Galles septentrionale (*North Wales delineated from to excursions*), par M. Bingley, est aussi à la seconde édition. Cet ouvrage, formant deux volumes in-8°, est orné d'une belle carte. Les cartes et les gravures sont, en général, à l'ordre du jour en Angleterre : il ne s'y publie presque pas de voyage sans ce cortège splendide. Le voyage dans le Pembrokeshire (*A Historical Tour thrugh Pembrokeshire*), un volume in-4°, est orné d'une carte et de cinquante-deux gravures; aussi coûte-t-il 6 livres sterling. Si ce luxe continue, on ne publiera plus la description d'une ville sans un atlas.

M. Isaac Weld a suivi la mode générale, en publiant  
T. XXIII. *V<sup>e</sup> Souscript.* 8

une description des environs de la ville de Killarney, en Irlande, avec de nombreuses gravures (*Illustrations of the scenery of Killarney*).

Le recueil des antiquités de la Grande - Bretagne (*Border-antiquities of Great Britain*), est fait sur un plan beaucoup plus grand encore. Cet ouvrage, quand il sera fini, formera seul presque une bibliothèque entière. Il se publie en ce moment une Description de l'université d'Oxford en vingt cahiers, ornée de gravures enluminées, et la Description de l'abbaye de Westminster (*Westminster abbey, and its monuments*) est accompagnée de quatre-vingt-une gravures in-4°, et coûte 15 livres sterling.

La géographie n'a presque rien à démêler avec des ouvrages de cette nature, qui, semblables à des meubles très - rares, ne peuvent orner que les bibliothèques d'opulens amateurs. Occupons-nous plutôt de quelques ouvrages dépourvus de gravures, mais contenant des détails instructifs.

De ce nombre est le Mémoire statistique sur l'Irlande, par Edward Wakefield (*An account of Ireland, statistical and political*), deux volumes in-4°, Londres, 1802. Un mémoire en deux énormes volumes in-4°, et du prix de plus de 6 livres sterling, ressemble un peu à ces ouvrages dont nous venons de parler; mais dans une foule de choses inutiles on y trouve du moins, de temps à autres, d'excellentes remarques sur l'état actuel de l'Irlande. En voici quelques-unes :

Trois grandes familles, celles de Beresford, de Ponsonby et de Foster, partagent entre elles les principales richesses et le pouvoir. Les Beresford sont en possession du quart de toutes les places civiles et ecclésiastiques; ils ont une si grande réputation de popularité, qu'on dit en Irlande qu'un Beresford a plus d'attention pour un ennemi qu'un Ponsonby n'en a pour un ami. Le marquis de Waterford est à la tête de cette famille puissante, et le maréchal de Beresford, qui commande en Portugal, en est un membre. Les Ponsonby et les Foster s'opposèrent long-temps à l'union des parlemens d'Angleterre et d'Irlande, et avoient à leur tête deux hommes d'Etat très-habiles, George Ponsonby et John Foster. Le dernier fut d'abord du parti de Pitt, mais il s'en sépara quand Pitt désapprouva la guerre contre la France. Le

peuple, dit M. Wakefield, ignore l'influence de ces familles, et il y a même beaucoup de gens qui ne les connaissent même pas de nom. Cependant, par suite de la curiosité innée chez les Irlandais, ils s'informent de l'état de leur patrie, et en sont assez bien instruits. Ils haïssent généralement le gouvernement établi chez eux, et regardent le château (castle) où il réside comme le foyer de l'oppression et le siège du despotisme. Cette opinion, qui se transmet de père en fils, acquiert plus de force à chaque nouvelle génération. Semblables aux habitans des pays sauvages où le gouvernement est foible et le peuple barbare, les classes inférieures, quoique éloignées de la politique, sont toujours prêtes à former des factions tendantes à redresser quelques griefs publics ou particuliers; mais jamais elles ne veulent renverser le gouvernement. Elles ressemblent aux coalitions du temps féodal, avec la différence que celles-ci étoient toujours dirigées, et souvent tempérées, par un chef, tandis que les factions d'Irlande ne sont, pour la plupart, que des attroupe-mens tumultueux, que le peuple fait sans accord et sans régularité.

Par la stagnation du commerce, les revenus de l'Irlande ont diminué de 800,000 livres sterling, et ses dettes ont considérablement augmenté. Le papier-monnaie y perd beaucoup, et, pour aggraver le mal, on le contrefait avec trop d'habileté. Le faussaire, s'il est découvert, en est ordinairement quitte pour donner un bon billet de banque à la place du faux qu'il avoit substitué.

Une grande partie de la population d'Irlande offre le triste tableau de la plus grande misère : ces paysans n'ont d'autre vêtement qu'un habit de laine, qu'ils sont obligés de faire eux-mêmes; ils demeurent dans de misérables cabanes, et, pour ménager le combustible, extrêmement rare dans plusieurs contrées, ils empêchent la fumée de sortir. Les montagnards viennent en été dans la province de Leinster chercher de l'ouvrage, tandis que leurs femmes et leurs enfans, couverts de haillons, émigrent pour demander l'aumône. On voit dans les mois d'été des troupes de ces malheureux errer sur les routes. Les habitans de la rive occidentale du Shannon sont traités avec mépris par ceux de Leinster, de Connaught et d'autres provinces, à cause de leur propreté. *Un homme*

*de Connaught*, est un terme de reproche dans la bouche des Irlandais ; et les habitans de Dublin, en voyant une misérable carriole attelée de deux chevaux de diverses couleurs, ne peuvent s'empêcher de dire d'un ton de pitié : Voilà un Connaught qui passe !

En me dirigeant de Tarbert sur Kerry-Head, dit M. Wakefield, je fus averti du danger de pénétrer dans une contrée dont les habitans avoient une mauvaise réputation ; mais comme je ne méritois point leur ressentiment, je n'hésitai pas d'aller les voir. Je m'entretins librement avec eux, et plusieurs m'accompagnèrent pour me montrer l'Océan Atlantique ; mais je trouvois qu'ils étoient querelleurs, curieux, superstitieux et adonnés à la paresse. Dans cette contrée, les mariages des riches, et même des pauvres, se font avec de grandes dépenses ; ils ont lieu ordinairement un mois avant Noël et avant le printemps. La dot d'une fille consiste en quelques vaches, et le jeune marié obtient de son père la cession de quelques arpens de terre ; aussi cherche-t-il à se faire donner, d'un côté, le plus de vaches, et, de l'autre, le plus de terre qu'il peut. Quand enfin les marchés sont conclus, on fixe le jour de la noce, à laquelle on invite tout le voisinage, ou plutôt c'est le voisinage qui s'invite lui-même ; car chacun est bien venu, attendu que la coutume exige qu'il paie pour son plaisir. La dépense monte à environ 6 schell. 6 den., dont 2 schell. 2 den. sont pour le prêtre, 1 schell. 1 den. pour l'assistant, autant pour le musicien qui charme la compagnie du son de sa musette, et pour le cuisinier en chef. Comme la compagnie est ordinairement très-nombreuse, plusieurs cuisines des environs sont occupées à préparer des moutons, des porcs, des oies et des poules. Il faut ensuite dix ou quinze grands bowls de punch, que les femmes boivent avec le même plaisir que les hommes. Une danse bruyante prolonge la fête jusqu'à la fin de la nuit.

Le paysan irlandais est pourtant loin d'être heureux : si les *landlords*, ou seigneurs de campagne, résident dans leurs terres, le pauvre paysan est souvent en butte à leurs vexations. M. Wakefield en a vu qui battoient leurs paysans comme des esclaves ; ou, si les seigneurs mangent leurs revenus à Londres, leur intendant se fait payer de grosses sommes au renouvellement du bail. Il y a en Irlande des terres extrêmement fertiles : le comté de Meath est généralement riche ; les comtés de Tippe-

rary, Limerick ; Longford et Cork , abondent aussi en terrain d'un grand produit. Cependant, quelque fertile que soit l'Irlande, M. Wakefield pense que le sol de l'Angleterre l'est davantage. L'Irlande a de grands marais qui ne produisent rien. Le défaut de combustible est aussi un grand mal pour ce pays : faute de chauffage, la classe ouvrière travaille peu en hiver, et a de la peine à subsister. On a découvert des mines de charbon de terre, mais ou le charbon qu'on en tire est d'une mauvaise qualité, ou les frais d'exploitation le rendent trop cher. Les principales mines de cette espèce sont celles de Castle-Coomer, auprès de Kilkenny ; mais malgré leur étendue elles ne fournissent qu'environ quarante mille tonnes par an ; chaque tonne coûte 10 schellings en frais d'exploitation, ce qui est presque le double de ce qu'elle coûte dans les mines d'Angleterre. Le bois est si rare en Irlande qu'on s'en sert à peine pour se chauffer ; on est donc réduit à la tourbe et au charbon d'Angleterre. Les paquebots anglais partent six fois par semaine des stations pour la côte d'Irlande, de Milford-Haven, de Port-Patrick et de Holyhead ; le passage de la dernière à Dublin est de onze heures. Quand le port que l'on construit à Howth, à l'extérieur de la baie de Dublin, sera achevé, le trajet n'excédera pas huit heures. L'Irlande a beaucoup de ports ; mais ils ne sont pas tous également bons : ceux de la côte orientale, entre Belfast à Waterford, sont pour la plupart encombrés de sable ; à Dublin même cet inconvénient est si grand, qu'il est maintenant reconnu qu'on ne peut y remédier. Mais à l'ouest de Waterford les ports sont excellens, et peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs que l'on connoisse. Les Irlandais ont la manie de creuser partout des canaux, quoiqu'ils en aient moins besoin que d'autres pays ; malheureusement les deux principaux canaux de cette île, le grand canal et le canal royal, qui tous les deux partent de Dublin et se lient au Shannon, ont été manqués : l'un est trop court, et l'autre, faisant des détours inutiles, est trop long. D'ailleurs le grand canal n'amène à Dublin que de la tourbe ; et l'autre doit plus d'un million de livres sterling, et n'est pas fini. Ce n'étoit pas la peine de faire d'aussi grandes entreprises. De tous les canaux d'Irlande, il n'y en a qu'un seul qui rend ce qu'il coûte ; c'est le petit canal qui suit Newry à la mer, et qui sert à la navigation.



Les routes d'Irlande sont renommées; les diligences qui y roulent et les auberges qui y sont établies sont loin de les valoir : ce que l'on est le plus sûr de trouver dans une auberge irlandaise, c'est la malpropreté. Il est vrai que c'est un défaut général dans toutes les campagnes de cette île; il n'est pas rare qu'un étranger, en entrant dans une maison, entende dire au maître de cette maison : *Enfans, chassez le cochon de la chambre, et faites-y entrer Monsieur!* Le même maître qui reçoit les cochons dans sa chambre est pourtant quelquefois aussi fier qu'un gentilhomme; il met un O devant son nom, pour peu que ce nom ressemble à celui d'une ancienne famille; il dîne aussi tard que la noblesse, et se fait servir à table par un valet mal habillé.

Si l'on veut connoître de vrais Irlandais, il faut s'enfoncer dans les montagnes du comté de Leitrine. On n'y entend parler que gallique, et on y voit danser comme en Ecosse. Les montagnards ont de l'aversion pour les médecins; mais ils ont beaucoup de goût pour le vol : aussi sont-ils très-indulgens pour ce vice, et très-différens des Anglais : ils trouvent qu'il ne vaut pas la peine de pendre quelqu'un pour avoir volé un mouton.

Dans la province d'Uester, un grand nombre de paysans s'occupent à faire de la toile. Les fileuses se rassemblent le soir chez une d'entre elles; leur rouet sur la tête, elles font souvent une lieue pour se trouver à la veillée. On file, on chante, on se régale de lait et de pommes de terre; ensuite chacune retourne chez elle. Dans ces contrées, l'industrie répand l'aisance parmi les ouvriers : aussi voit-on le coton et la mousseline servir à leur habillement.

La curiosité des Irlandais est extrême : ils accablent de questions les étrangers, et ont bientôt découvert tout ce qui les concerne. Le nombre des oisifs est très-grand, et ceux qui travaillent perdent le tiers de leur temps en fêtes religieuses, funérailles, baptêmes, noces, foires et autres fêtes semblables. Leur vanité se montre dans leur conversation. Appeler une femme mariée par le nom de son mari est presque une injure : on ne peut la désigner que par *madame*. Autrefois, en Irlande, on buvoit beaucoup à table, même dans la grande société. Cette coutume commence heureusement à se perdre : les gentlemen ont maintenant la patience d'attendre, pour boire, que le café et le thé soient arrivés; ceux qui ne veulent pas

s'enivrer quittent la table, et le maître de la maison ne reste à son poste que pour tenir compagnie à celui qui seroit assez sensuel pour préférer la bouteille à la société des dames retirées dans une autre chambre.

La partie orientale de l'île donne une idée différente de celle que le voyageur prend en visitant les autres provinces; autant qu'on est pauvre, paresseux et malpropre dans diverses contrées, autant on est laborieux et propre sur la côte de l'est : on y voit de grandes fermes habitées par un peuple bien nourri et bien vêtu. La langue irlandaise est presque inconnue dans ce pays, parce que les habitans sont en partie des Anglais d'origine.

Dublin, la capitale de l'Irlande, en est aussi la ville la plus animée. Depuis que le parlement en a été transféré et réuni à celui d'Angleterre, le ton y est devenu beaucoup plus social et agréable. On ne s'y occupe plus autant qu'autrefois de politique; il y a plus d'intimité dans les réunions; toutes les classes cherchent les amusemens : à peine se passe-t-il une nuit sans bals, sans concert ou sans grande assemblée. Les maisons de Dublin sont habitées depuis le rez-de-chaussée jusqu'au plus haut étage, et se louent fort cher, surtout dans les rues occupées par de petits marchands et des ouvriers. On a calculé que trente-deux maisons contiguës de la rue Plunket renfermoient neuf cent dix-sept âmes, et qu'une seule maison de la rue Baith-Waite en contenoit plus de quatre-vingts. Dans une ville de second ordre, telle que Dublin, cet entassement de la population est sans doute étonnant; il le seroit moins dans une capitale, par exemple dans Paris. Il nous a été assuré que le bâtiment de Saint-Jean-de-Latran, sur la place Cambray, renfermoit, il y a peu d'années, près de deux mille âmes. On trouve à Dublin un grand nombre de gens de loi, qui pourtant sont presque tous employés : c'est, à ce qu'il paroît, une très-bonne profession dans cette ville. Il n'en est pas de même des médecins, qui jouissent de peu de considération dans toute l'Irlande, on ne sait pourquoi. Cette injustice s'étend aussi en quelque sorte sur les femmes, surtout dans les classes inférieures. Chargées des travaux les plus pénibles, elles portent, quoique jeunes, les marques de la vieillesse; comme elles se marient de très-bonne heure, leur esclavage commence presque avec leur jeunesse, et le bonheur leur est à peine connu. Dans les dernières classes, on

voit même encore pratiquer l'usage barbare de conduire une jeune fille au marché, et de la céder au plus offrant. M. Wakefield a été plusieurs fois témoin de cette scène grossière chez les montagnards de Kerry.

Nous tirerons aussi quelques remarques sur l'Irlande, de l'ouvrage de M. Dewar, *Observations on the Character, Customs and superstitions of the Irish*, in-8°. Selon cet auteur, une des principales causes de la misère qui règne en Irlande, c'est le défaut d'accord et d'intelligence entre les divers habitans, que l'on peut diviser en trois classes : les Irlandais indigènes, les descendans des colons anglais, et les descendans des Ecossois, établis dans la province d'Ulster. La seconde de ces classes, quoique fort attachée à l'Irlande, entretient de mauvaises dispositions contre la première, méprisant le langage, la religion et les coutumes des vrais Irlandais. Chez les descendans des Ecossois, l'antipathie se manifeste surtout à l'égard de la religion des indigènes. La province d'Ulster offre un mélange de trois classes : les Anglais y forment la noblesse de campagne (*landwengtry*) ; les Ecossois y sont fabricans de toiles, et propriétaires ; enfin, les Irlandais y paroissent dans l'humble état de fermiers et de serviteurs. Aucune partie de l'Irlande ne surpasse en aisance les principaux comtés d'Ulster ; mais nulle part aussi l'esprit de secte ne montre plus d'animosité. Les Anglais se plaignent de la mauvaise foi des Irlandais à qui ils afferment leurs terres, et ceux-ci cherchent à se venger de toute manière des mépris qu'ils essuient. On prétend que les bardes irlandais ont contribué à corrompre les mœurs des Irlandais ; circonstance très-propre à désenchanter les amateurs des mœurs chevaleresques. Dans les siècles où les tribus irlandaises avoient encore des chefs, les bardes chantoient à leur cour les valeureux exploits de leurs ancêtres ; mais quand il n'y eut plus de chevaliers, la bravoure perdit de son prix ; les poètes, n'ayant plus de Mécènes, furent sous l'influence du clergé, chantèrent pour le peuple, et prirent pour sujets de leurs poésies les rébellions des indigènes ; ce qui fut cause que l'esprit d'insurrection s'affermir chez cette nation. Voilà du moins ce que disent les Anglais, peut-être les Irlandais ne conviennent-ils pas tout-à-fait de la vérité de cette assertion. On ajoute que les choses ne se passèrent pas ainsi en Ecosse : les bardes montagnards n'ayant jamais

été asservis par l'esprit de superstition, continuèrent de chanter la valeur et l'amour, et entretenrent chez les habitans l'énergie et la galanterie qui les caractérisoient.

La différence entre les dialectes écossais et irlandais n'est pas assez grande pour empêcher que les deux peuples ne s'entendent, du moins en plusieurs provinces. L'anglais n'est pas répandu aussi généralement que plusieurs voyageurs l'ont dit, en jugeant d'après le langage que l'on parle dans les auberges; le fait est que le dialecte irlandais domine généralement dans le Leinster, le Munster et une partie de l'Ulster, et qu'il se parle aussi dans la basse classe du Connaught; en sorte qu'on trouveroit facilement un million et demi, et probablement deux millions, de personnes incapables d'entendre l'anglais, à l'exception de quelques mots d'un usage familier. En vain les Anglais ont-ils essayé de supprimer ce dialecte, en faisant enseigner aux enfans l'anglais dans les écoles protestantes. Les Irlandais n'en ont chéri que davantage leur idiôme national; ils ont refusé d'envoyer leurs enfans aux écoles protestantes, et les Anglais paroissent persuadés maintenant que le meilleur moyen de détruire l'usage de la langue irlandaise, c'est de s'abstenir de toutes les violences à cet égard, et d'engager les maîtres d'école protestans à apprendre l'irlandais, au lieu de forcer le peuple à se faire ins ruire dans l'anglais. Quelques protestans zélés se flattent que par ce moyen on parviendra un jour à amener la nation irlandaise à l'église anglicane. Ce jour ne tombera sûrement pas dans ce siècle; les Irlandais sont tellement attachés à leurs coutumes nationales, qu'ils n'ont pas même tous quitté le Code *Brehon*, qui les gouvernoit anciennement. Dans l'île Tory, comté de Donegal, on ne connoît encore d'autres lois que ce code. Les insulaires choisissent parmi eux leur principal magistrat, et celui-ci, assis sur un tas de tourbe, dicte, du haut de cette modeste tribune, ses ordres, auxquels on obéit avec exactitude. L'esprit de secte rend les Anglais injustes envers les Irlandais; il ne règne sûrement pas chez ce peuple un esprit très-éclairé; mais on peut affirmer qu'il n'est pas aussi stupide ni aussi misérable que les Anglais nous le représentent, et ils n'ont pas cette intolérance que leurs maîtres font voir encore journellement dans la question, s'il faut faire participer les catholiques aux mêmes droits dont jouissent les protestans? Chez nous on a de la peine à com-

prendre comment on peut, dans ce siècle, élever une question de cette nature. Il est vrai que plusieurs Anglais éclairés ont pris la défense des catholiques; mais ils ont contre eux la majorité de la nation, et surtout le clergé. Ce n'est pas le cas de reprocher aux Irlandais l'influence de leurs prêtres.

Terminons cet aperçu par quelques passages du voyage de miss Spence en Ecosse, *Sketches of the present Manners, Customs and Scenery of Scotland*, seconde édition, deux volumes in-12; ouvrage qu'on lit avec intérêt, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur l'Ecosse.

La route de Glasgow à Paisley, ville remplie de manufactures, dit madame Spence, est fort agréable. Ellerslie, auprès de Paisley, est le lieu de naissance du fameux William Wallace. Dans une vallée pittoresque, au bas de Lannark, M. Owen a établi des moulins à coton qui méritent d'être visités par les voyageurs. Peu d'établissements sont aussi dignes d'éloges que celui-ci : de beaux édifices y renferment des mécanismes fort ingénieux, auxquels sont employés un grand nombre d'enfans; partout règnent l'ordre, la propreté et l'activité. Ces enfans sont tous bien portans et proprement vêtus : on en a beaucoup de soin; leur journée est bien réglée, sans les fatiguer, et le soir, après le travail, on les assemble pour leur donner quelque instruction dans la lecture et l'écriture. L'air de la vallée est très-salubre, et un torrent roule, auprès de l'établissement, ses eaux limpides. En sortant de cette vallée, on admire la cascade de *Corra-Cinn*, haute de quatre-vingts pieds, mais partagée en trois étages; une fumée épaisse couvre le bassin dans lequel se précipite le torrent; sur le rocher opposé, à la chute, s'élève le vieux château de Corra. La cascade de Bonniton offre un spectacle plus beau, en ce que toute la masse de l'eau tombe sans obstacle au pied des rochers. *Portland-Creigs* est un énorme précipice entre les rochers; il se prolonge dans l'espace d'une lieue, et a quatre cent trente pieds de profondeur, étant bordé de rochers escarpés et couronnés d'arbrisseaux. A l'exception des oiseaux de proie, on n'y voit point d'êtres animés. L'Ecosse n'a peut-être pas de sites plus sauvage.

*Dunkeld*, petite ville agréablement située sur le Tay, présente, avec le cours du fleuve, le pont qui le traverse, les montagnes et les bois d'alentour, un charmant

paysage. Les Ecossais de cette contrée se nomment *Athols*, et sont un peuple différent des autres montagnards et des habitans de la Basse-Ecosse. Des rochers ceignent leur pays comme un rempart, et quoique leurs vallées se couvrent de bois et d'autres productions, leurs montagnes arides n'ont point de pâturages; aussi, tandis que les autres *Highlanders* errent, en été, avec leurs troupeaux, sur une vaste chaîne de montagnes, et changent fréquemment de demeures, les *Athols* sont fixés à leurs vallons.

Le duc d'Athol a beaucoup embelli le paysage de Dunkeld : de charmantes promenades s'étendent le long du Tay; dans l'ombre d'arbres touffus, sur les hauteurs, est construit l'ermitage ou la halle d'Ossian; la rivière de Boan coule entre les rochers, au bas des montagnes, et forme une cascade dont les divers effets sont reflétés par les glaces disposées artistement dans l'ermitage, et offrent un coup d'œil enchanteur. Cet ermitage est encore orné d'un tableau représentant le barde celtique, chantant ses poésies sauvages au milieu d'un groupe de jeunes beautés. En écartant ce tableau, on voit un sallon élégant, qui seroit mieux placé dans un hôtel de la capitale que dans un édifice rustique.

Un maître d'école à Vieux-Aberdeen, M. Maclachlan, homme très-instruit, a traduit l'Iliade d'Homère en grands vers gallois. Plusieurs parties de sa traduction se sont répandues jusqu'à Badenoch à travers les déserts, qui ont retenti des chants du barde grec, comme ils retentissoient autrefois de ceux d'Ossian. M. Maclachlan s'occupe maintenant d'une nouvelle traduction de ce poète celtique. Elle sera moins fleurie que celle de Macpherson; mais, en revanche, elle sera plus fidèle. Quant à l'authenticité des poèmes d'Ossian, la Société de Haute-Ecosse (*Highland-Society*) s'occupe à rassembler des preuves qui écarteront probablement tous les doutes. M. Macpherson, après avoir recueilli les traductions anciennes, paroît les avoir rangées d'après son jugement, et son imagination a sans doute fourni les liaisons et rempli les lacunes entre ces diverses poésies. Quelques lecteurs se rappelleront peut-être que c'est à peu près l'opinion qui a été déjà énoncée dans ces *Annales* à l'occasion du *Voyage à la vallée de Glenco*.

Miss Spence a annoncé dans le titre de son ouvrage le *scenery* d'Ecosse; ce mot, très à la mode en Angleterre,

revient à ce que nous appelons le pittoresque. Tous les voyageurs veulent peindre, et c'est ce qui entretient cette manie des gravures dont nous parlions plus haut. Un poète satyrique, M. Combe, a fait justice de cette manie, en la tournant en ridicule dans un poème intitulé *Tour of doctor Syntax*, etc. ; Voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque. Au lieu de gravures, ce poème est orné d'un grand nombre de caricatures, dont quelques-unes sont très-comiques. A peine sorti de chez lui, le docteur se perd dans une lande, et, n'ayant rien de mieux à faire, il dessine le paysage, mais en changeant une mare d'eau en un fleuve, avec un pont, et une butte en une montagne. Un voyageur artiste, dit-il, doit embellir la nature en la copiant.

Cette méthode n'est pas bornée aux îles britanniques : on la connoît aussi sur le continent, et bien des gravures, dans nos voyages, si on les réduisoit à la vérité, rappelleroient la marre et la butte du docteur Syntaxe.

(Article de M. DEPPING.)

*Le Spectateur, ou Variétés historiques, littéraires, critiques, politiques et morales; par M. Malte-Brun, N<sup>o</sup>. I à X, ou vol. I. Mai et juin 1814 (1).*

CET ouvrage est consacré à l'histoire véridique et impartiale des événemens contemporains, à la littérature française et étrangère, au tableau des mœurs, à la revue des théâtres, et aux anecdotes du jour. On y suivra les discussions de la chambre des députés, et on y fera connoître l'esprit de la politique européenne, la nouvelle circonscription des Etats, leurs forces et leurs intérêts.

Le Journal de l'Empire a été désorganisé par la mort de M. Geoffroy, et par la séparation de M. Malte-Brun. Celui-ci s'est adjoint, pour la rédaction du Spectateur, deux des plus habiles collaborateurs du Journal de

(1) Il paroît par livraison de quarante-huit pages, qui se succèdent rapidement. Dix livraisons forment un volume.

On souscrit à Paris, chez Poulet, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n<sup>o</sup> 9, et chez l'Auteur, rue Christine, n<sup>o</sup> 1.

Il faut affranchir l'argent et les lettres.

l'Empire. Les amateurs de nouvelles politiques fraîches, détaillées et sûres, s'adressent aujourd'hui à la Gazette de France. La rédaction du Spectateur est calculée par une autre classe de lecteurs; cet ouvrage périodique est destiné à des articles de littérature, de critique et d'histoire, trop étendus pour les feuilles quotidiennes.

Le Spectateur doit être considéré comme la véritable continuation de la partie historique, littéraire et critique du Journal de l'Empire.

Le simple aperçu des articles contenus dans les neuf Numéros qui ont paru, doit ici tenir lieu de toute recommandation.

N<sup>o</sup>. I. Alliance de la liberté et de la monarchie, sous le sceptre des Bourbons. Portrait de la duchesse d'Angoulême. Buonapartiana, ou Anecdotes et pièces curieuses, inédites ou peu connues, relatives à l'ex-empereur Napoléon. Certificat d'école de Napoléon Buonaparte. Lettre signée Brutus Buonaparte, citoyen sans-culotte. Sur l'affaire du pont de Lodi. Cause primitive de la mort du duc d'Enghien. Exil volontaire de Lucien Buonaparte. Le roi Louis devenu romancier. Discours sur le rang des sciences et des lettres, dans l'ordre moral et religieux. Mémoires de Candide, sur la liberté de la presse sous la révolution. Lettre d'un Cosaque-Donien, à M. le Rédacteur des Bulletins officiels. Sur la fête du 12 avril 1814. Chronique de Paris. (Anecdotes du jour. — Généalogie de Napoléon. — Caricatures anglaises).

N<sup>o</sup>. II. Histoire des intrigues littéraires sous la domination de Napoléon Buonaparte. Conversation du roi Gustave-Adolphe, avec le maréchal Brune. Réponse aux détracteurs de la reine Marie-Antoinette, par le prince de Ligne. Sur l'administration et le produit des journaux politiques. Buonapartiana, ou Anecdotes et pièces curieuses, inédites ou peu connues, relatives à l'ex-empereur Napoléon. (Entrevue de Napoléon avec la duchesse de Saxe-Weymar. Amours de Jérôme avec mademoiselle Paterson. Pronostics du retour d'Egypte). Relation du siège de Saragosse, par M. Vaughan. (Extrait). Extrait d'une dédicace prohibée. Chronique morale et littéraire. (Séance de l'académie. Ouvrages nouveaux. Anecdotes anglaises. Nouvelles lois russes.)

N<sup>o</sup>. III. De l'esprit public et du patriotisme dans les monarchies constitutionnelles. Plaidoyer de M. Guichard, pour MM. Armand et Jules de Polignac. Des Réactions,



par M. A. Revue des Théâtres, pour le mois d'avril 1814. Chronique morale et littéraire. — (Théâtres de Londres. — Revenus de l'Angleterre. — Souscription en faveur des victimes de la guerre.)

N<sup>o</sup>. IV. La France et l'Angleterre sont-elles ennemies ou alliées naturelles? Eloge historique de madame Elisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse, par M. Ferrand. (Extrait). Quelques traits sur le caractère des Norvégiens. Voyage à l'île d'Elbe, etc., par M. A. Thiébaud de Berneaud : seconde édition. (Extrait.) Buonapartiana, ou Anecdotes et pièces curieuses, inédites ou peu connues, relatives à l'ex-empereur Napoléon. (Massacre des prisonniers turcs à Jaffa. Empoisonnement des malades français à Jaffa, par ordre de Buonaparte.) Chronique littéraire et morale. — (Brochures sur la constitution. — Livres nouveaux.)

N<sup>o</sup>. V. L'Orpheline du Temple, élégie, par M. Tréneuil. (*Analyse critique.*) Récit de la mort de l'amiral Nelson, par M. William Beatty, chirurgien du vaisseau le *Victory*. Le vrai Bourbonniste. Adresse d'un Allemand aux Français, par M. Steffens, officier de l'état-major de M. le maréchal Blucher. Lettre sur la formation du sénat futur. (*Article communiqué.*) Buonapartiana, ou Anecdotes et pièces curieuses, inédites ou peu connues, relatives à l'ex-empereur Napoléon. (Lettre de Sidney Smith à Buonaparte. Défense de Napoléon Buonaparte, sous le rapport militaire.) Revue du Théâtre. — Berthilie, mélodrame.) Chronique littéraire et morale. — (Trois places vacantes à l'Institut. — Le général Bertrand. — Les grands et les petits chapeaux. — Aventure de M. Fouché.)

N<sup>o</sup>. VI. Les complimens et les injures. Quelques idées sur la liberté de la presse, par M. F. Guizot, secrétaire général du ministère de l'intérieur. Sur le livre de madame de Staël. Lettre d'un parent de Fénelon à madame de Genlis. Revue des Théâtres. — Opéra-Comique, les Béarnais, ou Henri IV en voyage. Théâtre des Variétés, le Petit Joconde, ou les Coureurs de fêtes champêtres. Chronique littéraire et morale. (Abolition de la traite des nègres. Fêtes de Londres. Madame Catalani. Gentillesse parlementaire. Ouvrages nouveaux. Peintres anglais. Sur le général Moreau.)

N<sup>o</sup>. VIII. Matériaux pour servir à l'histoire des campagnes de Russie et d'Allemagne, en 1812 et 1813.

I. Détails sur l'occupation de Moscou, par un témoin oculaire, avec les notes d'un autre témoin oculaire. II. Négociations de Buonaparte en Russie. III. Anecdotes relatives à la campagne de Russie. IV. Discours de l'empereur Napoléon, en passant par Varsovie, le 5 décembre 1812, tenu en présence de l'ambassadeur de France et des ministres polonais. Epître à Buonaparte, sur le bruit répandu qu'il projetait d'écrire des commentaires historiques, par Népomucène-Louis Lemercier, membre de l'Institut de France. (Extrait.) Revue des Théâtres. — Théâtre Français. Les Etats de Blois, tragédie en cinq actes. Charte constitutionnelle.

N<sup>o</sup>. VIII. Matériaux pour servir à l'histoire des campagnes de Russie et d'Allemagne, en 1812 et 1813. (Suite.) V. Mémoire sur la retraite de Moscou, par un officier allemand au service de la Russie; accompagné de notes par un témoin oculaire. Quelques traits sur le caractère de Gustave IV, ci-devant roi de Suède. Revue des Théâtres. — Théâtre Français. — L'Hôtel garni, comédie en un acte et en vers. Théâtre du Vaudeville. — Psyché, vaudeville anacréontique, en un acte. Théâtre des Variétés. — L'île de l'Espérance, tableau allégorique mêlé de couplets, en un acte. Théâtres de Londres. — Covent-Garden. Le Débiteur et le Créancier, comédie. Drury-Lane. — Débuts de M. Kean. Chronique littéraire et morale. (Fêtes religieuses. Misère de l'Allemagne. Vers attribués à un monarque. La vengeance royale. Escroquerie à la bourse de Londres. Nouvelles littéraires.)

N<sup>o</sup>. IX. Lettre sur la réforme de l'éducation et de l'instruction publique. Le Corsaire, poème en trois chants, par lord Biron. (Extrait.) Poèmes latins et grecs couronnés à Cambridge. (Extrait.) Comment faut-il écrire l'histoire de Louis XVI? Genève et les Genevois. Quelques aperçus sur la conspiration de Malet. Revue des Théâtres. — Théâtre de l'Opéra-Comique. Angéla, opéra comique en un acte. Odéon. — Une Nuit de la Garde nationale, comédie en un acte et en prose. Chronique littéraire et morale. (Les Intrigues et les Préentions. Mémoire pour le cardinal Maury. Mémoire et Consultation pour M. Méhée de la Touche. Travaux d'une princesse d'Angleterre. Paysagiste anglais. Romans anglais. Nouvelles littéraires. La cabale de la médiocrité.)

N<sup>o</sup>. X. Du respect dû aux fêtes religieuses chrétiennes. Essai sur la noblesse, par M. d'Escherny, comte du Saint-Empire, etc. (Extrait.) Réclamation en faveur des amis du nom Français en Italie. Sur les discussions dans la Chambre des Députés. Revue des Théâtre. — Théâtre du Vaudeville. *Barbanera*, yaudeville en un acte. Théâtre de la Gaîté. — Le Chien de Montargis, mélodrame historique en trois actes. Chronique littéraire et morale. (Séance de l'Académie d'Histoire et de Littérature. Anecdotes de la révolution. La censure théâtrale. Essai sur les finances, par M. Delamarre. Les Tombeaux de Saint-Denis, par M. Tréneuil. Le Retour des Bourbons en France, ode par M. Charles Malo. Tableau historique et raisonné des campagnes de Buonaparte, par M. Michaud de Villette. Le Censeur, n<sup>os</sup>. I et II. Procès en plagiat de chansons et mélodies.)

Le N<sup>o</sup>. XI, qui paroît, contient entre autres articles le traité conclu le 11 avril entre les puissances coalisées et l'ex-empereur Napoléon.

Cet aperçu du 1<sup>er</sup>. volume du *Spectateur* prouve suffisamment que ce recueil périodique est d'une nature différente des *Annales des Voyages*. Ces deux recueils se continueront sans aucune espèce de conflit ni de confusion.

---

### *Voyage autour du monde.*

Le vaisseau russe le *Souwarow*, est parti au mois de juin, cette année, de Portsmouth, pour porter des vivres et des outils aux établissemens de la compagnie américaine russe sur la côte Nord-Ouest d'Amérique. Ce vaisseau doit ensuite essayer de passer par le détroit de Behring, et de traverser la mer Glaciale pour revenir à Arkhangel, soit en tournant l'Amérique, soit en faisant le tour de la Sibérie.

---

N. B. Ce cahier, quoique portant la date de janvier 1814, n'a paru qu'en juillet, à cause de la mort de l'éditeur, et des circonstances de la guerre.

---

---

---

T A B L E A U  
D E L A S A X E ,

*D'après les derniers auteurs saxons et quelques observations faites pendant un voyage dans ce pays (1).*

---

LA Saxe a vu plus d'une fois les armées de l'Europe entière décider, dans ses fertiles plaines, le sort des empires et des peuples. Ce fut près de Mersbourg que l'empereur Henri I<sup>er</sup>. arrêta et détruisit l'innombrable armée des Huns-Awares. A deux lieues plus loin, une simple pierre et un peuplier marquent l'endroit où le vainqueur de Lutzen scella de

(1) Nous avons l'intention de donner une *carte du royaume de Saxe*, dans le cas où il seroit conservé, et dans le cas contraire, nous donnerons une ou plusieurs cartes du nord de l'Allemagne.

Voici les titres des principaux ouvrages et mémoires que nous avons consultés :

*Leonhardi*, Description géographique des Etats de Saxe, en all.

*Ræmer*, Statistique de la Saxe, *idem*.

*Canzler*, Tableau historique pour servir à la connoissance des affaires de la Saxe, en français.

son sang la liberté religieuse de l'Allemagne. Un peu plus loin, au sud, Rossbach et Iéna gardent le souvenir de la victoire la plus éton-

*Pœlitz*, Statistique du royaume de Saxe. *Voy. Annales des Voyages*, tom. VII, p. 272.

*Hasche*, Magasin pour l'histoire et la statistique de la Saxe, en all.

*Gilbert*, Manuel des voyageurs en Allemagne, vol. II, p. 267 et suiv.; vol. III, p. 1 et suiv., en all.

*Bötticher*, quatre Tableaux statistiques de la Saxe, en allem.

*Hunger*, Mémoires sur l'histoire des finances de Saxe, *idem*.

*Idem*, Histoire des impôts en Saxe, *idem*.

*Lesken*, Voyage économique et physique dans la Saxe, 2 cahiers, relatifs aux deux Lusaces, *idem*.

*Aristides*, Sur l'assiette des impôts en Saxe, 1811, *idem*.

*Dassdorf*, Description de la ville de Dresde, *idem*.

*Lehninger*, Description de la ville de Dresde, en français.

*Rohr*, *Vinicultura Germaniæ*, 1729. Ouvrage plein d'observations excellentes.

*Charpentier*, Géographie minéralogique de la Saxe, avec une carte pétrographique, en all.

*Daubuisson*, les Mines de Freyberg, en français.

Magasin lusacien, rédigé par M. *Anton*, à Gœrlitz, en allem.

*Sintenis*, Tableau historique de la Haute-Lusace, 1811.

Lettre d'un Saxon à M. le comte de Mirabeau, sur son Tableau de l'électorat de Saxe, en français.

Nous visitâmes la Saxe dans l'été de 1799.

nante et de la défaite la plus désastreuse qui aient figuré dans les fastes de la Prusse. Leipzig, enfin, a vu sous ses murs cinq cent mille hommes , en présence de sept souverains , se livrer cette bataille sans pareille qui détermina la chute de l'empire napoléonien. La Saxe brille encore dans l'histoire de l'esprit humain. Elle fut le berceau de la réformation religieuse de Luther ; elle est un des sièges de l'érudition , de la littérature et de la philosophie allemandes. Ce pays fourniroit matière à un ouvrage volumineux ; mais nous tâcherons de satisfaire , par une légère esquisse , les lecteurs auxquels les événemens récents et la politique du jour font désirer quelques aperçus de ce royaume , qui semble prêt à disparaître.

*Nom de la Saxe.*

Les *Sasses* , que les Romains appelèrent *Saxons* , habitèrent , au deuxième siècle de notre ère , le Holstein actuel , avec les pays de Lauenbourg et Brême. Une confédération dont cette nation fut le chef , s'étendit au loin sur les bords du Weser et de l'Elbe. Le valeureux Witikind, succombant à la fortune de Charlemagne, reçut du vainqueur, avec le baptême, le titre de duc de Saxe. Cet ancien *duché de Saxe* comprenoit la plus grande partie de la Westphalie et de la Basse-Saxe , alors nommée *Ostpha-*

*hc.* La Haute-Saxe d'aujourd'hui étoit alors habitée par des Thuringiens , des Hermundures , et d'autres peuples différens des Saxons. Les successeurs de Witikind gouvernèrent long-temps la Saxe au nom de l'empereur , en conservant le titre de ducs. Cette dignité fut ensuite conférée à la maison *Billung* , et après son extinction , à celle des *Guelfes*. De cette dynastie puissante sortit *Henri-le-Lion* , prince intrépide , qui , en 1179 , encourut le ban de l'empire , et , attaqué par des ennemis sans nombre , ne put conserver que l'Ostphalie , ou la Basse-Saxe d'aujourd'hui. La dignité électorale et le duché de Saxe , en Westphalie , furent donnés à *Bernard* , de la maison d'Ascanie ; mais ce prince n'eut point assez de forces pour se mettre en possession du véritable duché ; il ne lui en resta que le titre , et ce titre passa par abus au pays héréditaire de Bernard , c'est-à-dire à sa portion de la principauté d'Ascanie ou d'Anhalt ; portion qui correspond en partie à ce qui forme aujourd'hui le cercle électoral. De ces électeurs de la dynastie ascanienne , le dernier fut Albert III , après la mort duquel l'empereur donna ses dignités et pays à la maison margraviale de Meissen , originairement de Wettin. Voilà comme le nom de Saxe a été transporté du sein de la Westphalie aux bords de l'Elbe.

*Histoire.*

Les Hermundures , tribu germanique , sont les premiers habitans connus de ces pays. Ils furent chassés par un peuple wende ou esclavon , qui se nomme *Sorhes* ou *Sorabi*. Ce peuple fit , de 330 jusqu'à 562 , tant de conquêtes , qu'à la fin il se trouva en possession de toute la Lusace et de la partie de l'électorat de Saxe située sur les deux bords de l'Elbe , jusqu'à la rivière de Saale saxonne , qui forma la limite des Francs , et vers l'est , jusqu'à Queiss. Ces Sorabes étoient un peuple très-bien policé pour le temps , zélé pour la liberté , agriculteur et commerçant. Ce fut par leurs soins que ces pays quittèrent leur aspect sauvage. Les noms de la plupart de ces villes étant d'origine slavonne (1) , attestent encore leur civilisation avancée. Mais dans le 7<sup>e</sup>. siècle , des guerres sanglantes commencèrent entr'eux et les Francs. Vers l'an 800 , les Sorabes furent forcés à payer un tribut. Henri I<sup>er</sup> les mit entièrement sous le joug , et institua , pour les tenir en bride , les *margraves de Meissen* , qui , peu à peu , se formèrent un domaine très-considérable. Cependant on ne connoît le nom d'aucun de ces margraves avant l'an 983 , où l'on trouve un certain *Riddag* , qui fut suivi par

(1) *Leipzig* , de *lipz* , tilleul , *Chemnitz* , *Budissin* , etc.



*Eckart I<sup>er</sup>*, qui en même temps fut landgrave de Thuringe. Son épouse étoit une fille du célèbre *Hermann Billung*, duc de Saxe. De sa seconde fille, qui fut mariée à un *comte de Wettin*, descend toute la dynastie des margraves de Meissen ou Misnie, devenus depuis électeurs et rois de Saxe.

*Dedo I<sup>er</sup>*, qui vécut vers l'an 1050-60, commença cette dynastie. *Otton* eut le surnom *le Riche*, à cause de la découverte des mines. *Henri-I Illustré* conquît la Thuringe et, selon quelques auteurs saxons, la Lusace en 1423. La dignité électorale et le duché de Saxe furent accordés, par l'empereur Sigismond, au margrave *Frédéric-le-Belliqueux*, en récompense des secours qu'il lui avait donnés contre les *Hussites*. Le nouvel électeur joignit au bonheur d'une acquisition aussi importante, la gloire d'être le fondateur de l'Université de Leipsick, en 1409. Son successeur, *Frédéric II*, surnommé *le Bon*, eut des querelles sanglantes avec son frère Guillaume. Un certain *Kunz de Kauffungen*, profitant de l'absence de l'électeur, escalada le château et enleva les deux jeunes princes, *Ernest* et *Albert*. Déjà il touchoit la frontière de Bohême, lorsque, par un hasard singulier, les princes se virent délivrés. Ces deux frères devinrent les fondateurs de deux lignes, nommées, de leurs noms,

lignes *Ernestine* et *Albertine*. La première eut la dignité électorale , le duché de Saxe et la Thuringe ; l'autre , le margraviat de Misnie et tout ce qui en dépendoit.

*Frédéric-le-Sage* , de la ligne Ernestine , refusa prudemment la couronne impériale , et , sans se déclarer ouvertement pour Luther , protégea ce réformateur contre ses persécuteurs. *Jean-le-Constant* , zélé luthérien , accéda à la célèbre ligue des protestans , à *Smalcalde* , en 1550. *Jean-Frédéric* , surnommé *le Magnanime* , fut , avec le landgrave de Hesse , choisi pour commander les armées protestantes ; mais à sa grandeur d'âme tant vantée , il ne joignit ni les talens militaires , ni la prudence d'un homme d'état. Il avoit le puissant Charles V en tête , et sur ses derrières un ennemi perfide et acharné dans la personne de son cousin *Maurice* , margrave de Misnie. Battu près de Muhlberg , où il n'avoit eu que 9,000 hommes à opposer à 36,000 , il se vit prisonnier de l'empereur , qui le fit accuser et condamner à mort ; il sauva sa tête , en cédant à Maurice la dignité électorale et la presque totalité de ses Etats. C'est à ces événemens de 1547 et à ceux de 1566 , que la ligne puînée , ou l'*Albertine* , doit l'avantage de posséder quatre fois autant de pays que l'ainée , ou l'*Ernestine*.

*Maurice* , ayant atteint son but , résolut

aussitôt, en trahissant les intérêts de Charles V, de rétablir les affaires des protestans, qui sembloient désespérées. Il se liga secrètement avec le roi de France et les princes protestans. Sous prétexte d'exécuter le ban de l'empire contre Magdebourg, il lève une puissante armée ; il met même le siège devant cette ville, et, pour comble de bonheur et d'adresse, il se fait prêter de l'argent par Charles V lui-même. Soudain il tombe sur l'empereur, manque de le faire prisonnier, le presse vivement, et lui arrache la convention de Passau, en 1552. Dans l'année suivante, la mort interrompit dans ses vastes projets cet homme extraordinaire.

Son frère Auguste lui succéda. Il fut obligé d'exécuter contre le duc Jean-Frédéric, fils de l'ex-électeur, le ban de l'empire ; opération qui valut à la ligne Albertine un nouvel aggrandissement en Thuringe. Cet électeur améliora la législation, encouragea les arts et l'agriculture, attira chez lui les manufacturiers émigrés des Pays-Bas, amassa un trésor de 17 millions ; mais il eut le malheur de s'intéresser à des querelles théologiques. Luthériens ou catholiques, les prêtres, dans ce siècle, n'étoient que trop souvent des ministres de discorde, de haine et d'intolérance. Les persécutions cruelles que l'orthodoxie luthérienne suscita contre ceux qu'on nomma *cryptò-calvinistes*, imprimèrent

à la mémoire de ce prince une tache ineffaçable. Ces troubles religieux ne discontinuèrent point sous ses deux successeurs. L'assassinat juridique du chancelier *Crell*, homme d'état et administrateur excellent, couronna les exploits des inquisiteurs luthériens. *Jean-Georges* régna pendant la guerre de trente ans. Egaré par les conseils de son confesseur, il se conduisit avec une lâche déloyauté envers *Gustave-Adolphe*. Sa politique incertaine et souvent perfide, attira successivement sur son pays la fureur de toutes les armées belligérantes; mais il obtint dans la paix de Westphalie la sécularisation des évêques de Naumbourg - Zeitz et de Mersbourg, ainsi que la possession de la Lusace. Il fut suivi par trois princes, dont les règnes ne virent éclore aucun événement majeur. *Frédéric-Auguste I<sup>er</sup>*, doué de quelques talens, que paralysoit son penchant aux plaisirs, fut appelé à jouer un rôle sur le théâtre de la fortune. Après avoir, en 1697, abdiqué la religion luthérienne, il obtint la couronne de Pologne, couronne que la reconnoissance et la politique auroient dû placer sur la tête du fils de Sobieski. Cette couronne funeste valut à la Saxe une visite de Charles XII, qui tira 23 millions d'écus du pays; elle entraîna la cour dans des dépenses énormes et dans un luxe auquel les ressources de la Saxe ne pouvoient suffire. Le comte de

Bruhl, ami de l'éclat et des plaisirs, dissipateur de la fortune publique, gouvernoit Frédéric II et la Saxe : ce ministre se flattoit de conquérir Magdebourg, et de participer au partage de la monarchie prussienne. Ce fut par cette amorce que l'Autriche l'entraîna dans la terrible guerre de sept ans, guerre qui fit accumuler sur la Saxe tous les fléaux. A la paix de 1763, un tiers des villages étoit en cendres ; les bestiaux avoient péri ; la population mâle étoit extrêmement réduite, et une dette immense anéantissoit d'avance les revenus de l'Etat. Telle fut la triste fin de ce siècle des *deux Augustes*, auquel cependant les Saxons doivent ce goût plus exercé pour les beaux-arts et cette politesse du langage et des manières qui les distinguent de la plupart de leurs voisins.

Le roi régnant, *Frédéric-Auguste*, a cherché, par une sage économie et par une conduite pacifique, à réparer les pertes de l'Etat et celles des particuliers. Sous le sceptre de ce prince vertueux, les arts, le commerce, les lettres ont refléuri avec un nouvel éclat ; l'agriculture a été perfectionnée ; l'administration de la justice simplifiée. La Saxe, étrangère aux guerres qui bouleversoient l'Europe, jouissoit d'un sort digne d'envie. Nulle part, en Europe, il ne régnoit un aussi parfait accord entre le gouvernement et le peuple, quoique celui-ci soit

zélé luthérien , et quoique le prince suive avec dévotion les préceptes du catholicisme. La guerre entre la France et la Prusse , en 1806 , mit un terme à cette félicité. Entraîné , malgré lui , dans la nouvelle *confédération du nord* , que la Prusse voulait former , le monarque saxon fut obligé d'accepter le pardon que lui offroit le redoutable vainqueur d'Iéna , mais qu'il n'offrit qu'à condition d'une alliance équivalente à une soumission entière. Le roi Frédéric-Auguste eut , sous quelques rapports , à se louer de la conduite de Napoléon , qui respectoit moins en lui le Nestor des souverains allemands qu'un allié utile , et dont l'exemple entraînoit bien d'autres princes. Les réquisitions , le passage des troupes , l'entretien d'un corps auxiliaire pesoient , il est vrai , sur la Saxe ; cependant elle fut plus ménagée qu'aucun autre pays allemand ; et à la paix de Tilsit , le roi vit le nombre de ses sujets doublé , par l'acquisition de la Pologne prussienne , qui lui fut cédée sous le nom , de *duché de Varsovie*. Dans la guerre de 1809 , ce nouvel Etat fut considérablement agrandi aux dépens de l'Autriche. La monarchie saxonne avec les états Polonais , comptoit déjà plus de sujets que la Prusse , puissance que , d'après le plan de Napoléon , elle étoit évidemment destinée à tenir en échec. Le duché de Varsovie pre-

noit en flanc la Silésie , et le royaume de Saxe devenoit , au premier signal , le rendez - vous des troupes de la confédération du Rhin. Le vertueux et pacifique Frédéric - Auguste pouvoit redouter les dangereux présens de Napoléon , mais il n'étoit pas le maître de les refuser. Il eut d'ailleurs quelques motifs de sécurité , lorsque l'alliance de famille entre la nouvelle dynastie française et l'antique maison d'Habsbourg , avec laquelle la maison de Saxe a plus d'un lien de parenté , paroissoit , aux yeux de l'Europe abattue , cimenter à jamais l'empire napoléonien , dont la Saxe étoit un des avant-postes. Une autre circonstance adoucissoit pour la Saxe ce que le joug de Napoléon avoit d'humiliant : la prohibition des marchandises anglaises , ordonnée par le fameux *système continental* , favorisoit incontestablement quelques branches de manufactures saxonnes , en les débarrassant d'une concurrence dangereuse.

Ce ne fut qu'en 1812 que les désastres , éternellement mémorables , de la campagne de Russie , placèrent le roi de Saxe et tous les monarques alliés de Napoléon dans la position la plus difficile. Ceux à qui la situation géographique de leurs Etats permit de se considérer comme hors d'atteinte de la puissance française , désormais affaiblie , purent secouer le joug d'une obéissance forcée ; mais la Saxe fut

le point où les débris des corps français , et quelques renforts venus des bords du Rhin , se réunirent sous les ordres du prince Eugène de Beauharnais , et , encouragés par l'exemple de ce jeune héros , réorganisés par les soins de ce général habile , se maintinrent longtemps vis-à-vis des premières colonnes russes et de toute la Prusse insurgée. Enfin , Napoléon arrivoit avec une nouvelle armée. Abstraction faite de tout sentiment de reconnaissance envers la France , de tout sentiment d'inquiétude à l'égard des Prussiens , jaloux d'écraser la Pologne renaissante , le roi de Saxe , duc de Varsovie , auroit commis une grande faute politique en se jetant entre les bras de la Russie : la fortune pouvait sourire de nouveau à celui que , d'entre tous les mortels , elle avoit le plus comblé de ses faveurs. En effet , elle ouvrit à Napoléon une chance de salut : les victoires de Lutzen et de Bautzen lui auraient permis de signer une paix tolérable. Maître de toute la Saxe , il auroit pu la sacrifier à ce que lui auroit prescrit sa politique , dans le cas où le roi se seroit mis au rang de ses ennemis. Ce monarque prit donc le parti le plus prudent , et en même temps , le plus honorable , en se retirant d'abord à Prague en Bohême , chez une puissance neutre. Les menaces que fit Napoléon de ravager la Saxe , engagèrent le malheureux père de son



peuple à retourner dans sa capitale, où il devint à peu près le prisonnier de son trop puissant allié. L'inconstante fortune changea de nouveau, et après la terrible bataille de Leipzick, l'infortuné roi de Saxe fut laissé comme une proie aux alliés.

Cet exposé succinct de la conduite de Frédéric-Auguste, justifie le caractère de ce monarque, si cruellement dénigré par quelques écrivains prussiens, auxquels le désir de voir la Saxe incorporée à la Prusse, fait adopter toutes les calomnies qui peuvent concourir à irriter les alliés contre un prince qui pourroit dire à ses superbes voisins : Qu'ai-je fait en temporisant, que de suivre votre propre exemple ?

Mais ce coup-d'œil historique nous demontre aussi que la situation géographique de la Saxe ne lui promet de repos qu'en se réunissant à une des grandes monarchies qui l'entourent de toutes parts.

*Tableau physique. — Montagnes. — Fleuves.*

Le royaume de Saxe, y compris la Lusace, forme en très-grande partie un plan incliné au nord, d'abord entrecoupé de collines, de vallées profondes, plus loin ondulé, et qui se termine, vers Leipzick et Wittenberg, en une plaine absolue. Les montagnes de Bo-

hême, de Thuringe et de *Hartz-Wald*, entourent la Saxe en demi-cercle; mais, vers le nord, le nord-est et l'est, elle est ouverte, s'abaisse peu à peu, et joint les plaines du Brandebourg, si ce n'est qu'une légère élévation semée de quelques collines, marque le partage d'eaux entre l'Elbe et la Sprée. Le sol, argileux vers le sud, se change vers le nord en landes de sable. Malgré cette exposition boréale, le climat y est doux et salubre: l'hiver y est plus froid, plus long, et l'été plus constant que celui de Paris.

Les montagnes entre la Bohême et la France sont appelées en allemand *Ertzgeburge*, c'est-à-dire monts à métaux. Celles qui séparent la Lusace de la Bohême, ne sont qu'une continuation de l'Ertzgeburge; on les appelle les *petite Sudètes*. Ces montagnes forment comme trois terrasses les unes sur les autres; elles occupent en largeur plus d'un quart de celle du pays, mais elles sont toutes couvertes de verdure: les sommets élevés et arides se trouvent hors des frontières de Saxe en Bohême.

L'*Elbe*, qui est le fleuve principal de ce pays, s'est frayé un chemin entre ces montagnes, qui, peut-être, pendant des siècles, arrêtaient son cours. Il traverse le pays de sud-est à nord-ouest. Les trois rivières de *Elster* (avec l'épithète *la Noire*), de *Mulde* et

de *Saale*, coulent d'abord parallèlement avec l'Elbe; mais lorsque celles-ci descendent dans la plaine plus basse du pays, au nord, elles lui apportent leurs eaux. Celles de la Lusace se jettent presque toutes dans la Sprée, qui se réunit au Havel, fleuve tributaire de l'Elbe. La rivière de *Queiss* tombe dans l'Oder; la Thuringe est traversée par l'Unstrutt, qui se jette dans la Saale.

La direction des fleuves et rivières qui traversent la Saxe, favorise le transport des productions du pays, et le commerce en tireroit de plus grands avantages, si la partie inférieure du cours de l'Elbe n'appartenoit pas à une puissance peu disposée à laisser s'accroître la prospérité d'une rivale. Aussi, la Saxe a toujours nourri le vœu secret d'acquérir le duché de Magdebourg, dont la possession seule auroit assuré son indépendance commerciale et militaire.

*Coup d'œil sur la géologie des monts métalliques.*

Nous n'avons vu nous-mêmes qu'une foible portion des montagnes de la Saxe, et, dénués alors de notions scientifiques, nous nous sommes bornés à partager l'admiration qu'inspirent à tout voyageur sensible les magnifiques vues de cette contrée, qui seroit justement surnommée la *Suisse saxonne*, si quelques grands

et beaux lacs servoient de miroir aux groupes pittoresques de rochers , et à l'immense verdure des bois et des prairies. Nous allons retracer la géologie des montagnes de la Saxe, d'après M. Daubuisson , un des plus habiles et des plus savans disciples du célèbre Werner, et qui a donné la meilleure description de ces montagnes , l'ancien objet de ses études et de ses affections.

Cette chaîne sépare la Bohême de la Saxe électorale ; sa direction est du nord au sud-est ; une de ses extrémités se perd dans la Franconie , où son pied se joint à celui des *Fichtelgebirge*. De l'autre côté , elle se termine à l'étroit et profond vallon où coule l'Elbe , qui la sépare d'une autre chaîne ( *le Wohlischekamm* ) , qui est entre la Bohême et la Lusace , et qui , ayant à peu près la même direction , pourroit en être regardée comme le prolongement. Cette dernière chaîne se joint aux montagnes de la Silésie ; sa longueur est d'environ 102,640 toises ou 44 lieues de France ( ancienne mesure ) dans le sens de sa direction. Son faite , ou point le plus élevé , est d'environ 3000 pieds au-dessus des plaines de la Saxe , et à 3800 pieds au-dessus du niveau de la mer. La pente , du côté de la Bohême , est très-rapide ; mais vers la Saxe , elle est fort douce ; elle présente comme un amphithéâtre

de collines dont les sommités sont ou des croupes arrondies ou des plateaux, et qui vont insensiblement en baissant de niveau jusqu'à son pied, distant de treize lieues et demie ou trente mille sept cent quatre-vingt-douze toises du faite. Le penchant qui regarde la Saxe est couvert jusqu'à la crête de terres labourées, de prairies et de forêts au sein desquelles de noires colonnes de fumée indiquent les nombreuses forges et les ateliers de mines.

Le noyau de la chaîne est de granite. Cette espèce de roche est recouverte et comme enveloppée de couches de gneiss, de schiste micacé et de schiste argileux, placées les unes sur les autres, suivant l'ordre dans lequel nous venons de les nommer : en plusieurs endroits, le granite perce cette enveloppe et paroît au jour. Entre ces couches, il s'en trouve quelques-unes qui renferment des minerais métalliques ; elles sont, ainsi que les nombreux et riches sillons qui les traversent, l'objet des grandes exploitations de la Saxe ; on trouve encore dans la chaîne, des rochers de serpentine, de quartz, et des couches de pierres calcaires, de houille, d'argile ; toute la partie orientale est recouverte, vers le nord, d'une immense assise de porphyre ; et vers le midi, d'une autre assise non moins étendue de grès.

La roche nommée en Saxe *Weiss-Stein*, a été reconnue en Écosse par Jameson; cette roche est un feldspath compact mêlé de mica en lamelles très-minces; les grenats y entrent souvent, quelquefois les cyanites. Cette roche, près Haynichen et Chemnitz, renferme une bande serpentine. M. Werner a trouvé dans les monts métalliques des preuves nombreuses en faveur de la théorie des sillons; il a vu le porphyre, le basalte et même le granite *en sillons* dans des roches de nature différente. Ces substances ont dû être en état de dissolution et avoir coulé dans le haut par les fentes qu'elles occupent. Les sillons de *wake* doivent être plus modernes que les sillons métalliques, puisqu'ils traversent tous ces derniers.

Une couche de basalte recouvre presque toutes les montagnes de cette chaîne, et n'est recouverte par aucun autre minéral, si ce n'est quelquefois par le *grunstein*; il se présente sous la forme de plateaux, de cônes, de dômes; il forme la cime d'une vingtaine de montagnes qui sont quelquefois isolées, mais qui, le plus souvent, tiennent par leurs flancs aux montagnes voisines; la tête basaltique seule reste dégagée; c'est communément le point le plus élevé des environs, et les montagnes à sommités basaltiques se rencontrent surtout dans le voisinage du faite de la chaîne, et non loin

de ce faite. Entre Gottesgabe et Irgand, il y a une espèce de plaine de plus d'une lieue de long, et dont le sol est de basalte; le revers de la chaîne qui regarde la Bohême présente un grand nombre de montagnes à sommités basaltiques; mais celles de la Saxe, qui sont, de ce côté, les cimes les plus élevées, sont connues sous les noms de *Scheibenberg*, *Bärenstein*, *Spitzberg*, le point le plus élevé; *Pahlberg*, qui domine sur les montagnes environnantes; *Heidelberg*, *Landberg*, *Steinkopf*, *Lichtewalde*, exactement sur les frontières de la Saxe et de la Bohême, mais dans ce dernier territoire; *Geissingerberg*, *Luchauerberg*, *Cottauerspitze*. Au-delà de l'Elbe, on a le *Winterberg*, le *Heulenberg*, et enfin le *Stolpen*, qui, par la grandeur et la régularité de ses prismes basaltiques, offre le plus beau spectacle en ce genre. D'innombrables colonnes à six pans, de 6 à 12 pouces de diamètre, s'élancent à travers la montagne granitique, et forment une pyramide sur laquelle s'élève le château, construit lui-même de prismes semblables. Toutes ces sommités ont la forme d'un cône tronqué ou informe, quelquefois arrondi, comme le *Landberg*; celle de *Geissingerberg*, près de la petite ville d'*Altenberg*, se termine en dos d'âne, et son faite est parallèle à celui de la chaîne; le *Spitzberg* a une

configuration presque pareille ; c'est la cime la plus élevée de toute la chaîne ; mais elle le cède au *Fichtelberg*, montagne voisine, qui commence une autre chaîne, et dont la sommité consiste, ainsi que le corps, en gneiss ou schiste micacé : cette dernière montagne, d'après les observations barométriques de Charpentier, a environ 4,800 pieds ou 1200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. L'auteur que nous suivons prouve avec assez d'évidence que les basaltes superposées sur ces montagnes, qui ne présentent ni déchiremens, ni scories, ni produits volcaniques, n'ont pu être le produit de nos volcans actuels. Ces cônes placés sur les sommets des montagnes dépourvus de cratères, n'ont rien de commun avec les torrens de lave qui descendent du flanc d'une montagne ignivome. Les basaltes des îles Feroër, disposés par lits réguliers, dans des fentes dirigées en ligne droite, se refusent également à toute théorie volcanique. Les raisons qu'allègue M. Daubuisson reçoivent une nouvelle force des observations faites par le docteur Richardson sur les basaltes de Port-Rush et de la Chaussée des Géans en Irlande ; une grande partie de ces derniers est composée de basalte siliceux rempli de cornes d'amon, de coquillages et d'empreintes marines, qui, se fondant par degrés insensibles avec le



reste de la masse de basalte ordinaire, ne peut avoir une origine différente, et doit être le produit d'une dissolution aqueuse. Cependant Daubuisson lui-même a été obligé de reconnaître l'origine volcanique des basaltes d'Auvergne, qui se présentent souvent comme des plateaux couverts de scories, ou comme des courans sortis des cratères qu'on y retrouve, sont de la même texture et de la même composition que les basaltes de Saxe, dont l'origine aqueuse paroît si évidente. Le *pechstein* neptunien de Saxe et le *pechstein* volcanique de l'Auvergne ont été trouvés composés des mêmes ingrédiens chimiques. Comment concilier ces faits en apparence contradictoires ? En rejetant toutes les théories exclusives, toute comparaison tirée de nos volcans actuels, et en supposant un état de choses dans lequel l'eau, le feu, l'air même, ou les gaz, confondus ensemble, et animés par des forces aujourd'hui dissipées et enchaînées, se combattoient, se modifioient et se partageoient la création, tantôt lente et tantôt tumultueuse de la surface du globe.

### *Productions minérales.*

La Saxe, patrie de la minéralogie moderne, a, depuis les temps les plus reculés exploité, les richesses que recèlent ses montagnes. Elle possède presque tous les fossiles connus. Nous al-

lons en indiquer les sortes les plus intéressantes. La topaze de Saxe, qui est d'un jaune plus ou moins pâle, se trouve dans un rocher qu'on appelle *Schnecken-stein* ( pierre coquillière ), à cause de sa composition singulière, dans laquelle entrent le quartz, l'argile lithomarge et la substance de la topaze même. Ces topazes ne sont point susceptibles de l'électricité par chaleur, mais bien de celle qu'on provoque par le frottement : elles blanchissent dans le creuset. On trouve encore en Saxe des topazes enfumées et des chrysolites, qui ne sont qu'une espèce de topaze jaune verdâtre ; des *morions*, c'est-à-dire du cristal noir ; des améthystes, des calcédoines, les soi-disant diamans de Mutschen ; on a de très-belles cornalines et agates, du jaspe unicolore et rayé, du prase, qui est une espèce peu commune de quartz vert ; des grenats, des tourmalines, du schorl blanc en barres (*stangen-schorl*), et la pierre de Labrador, qui est un *feldspath* à reflets verts et bleus. Les serpentines, les marbres et l'albâtre fournissent les matières premières de plusieurs fabriques importantes. On rencontre ici les plus superbes fluors, et des espèces les plus rares ; l'apatithe, qui ne se trouve qu'ici ; la terre spathique pesante. On a une excellente terre de porcelaine, diverses sortes de bols, d'ocre, de la terre à foulon,

du tripoli, et une terre sigillée qu'on appelle terre miraculeuse de Saxe (1).

Tous les métaux, à l'exception du platine, se trouvent en Saxe. L'arsenic y est très-commun, et se présente sous toutes les formes. Le vif-argent n'y existe qu'en très-petite quantité. Le molybdène sulfuré, le *wolfram*, (scheelin ferruginé de *Hauy*); le manganèse, le nickel, le cobalt, dont on prépare le bleu de Saxe; l'antimoine, même de l'espèce rouge; le bismuth, dans toutes ses variétés; le zinc, avec la blonde cristallisée: voilà pour les demi-métaux. Quant aux métaux propres, l'or ne se trouve qu'en petites paillettes, et ne fait plus un objet de l'exploitation (2). L'argent abonde, et l'on en extrait annuellement soixante à soixante-quatre mille marcs fins. La Saxe possède la mine d'argent le plus rare, qu'on distingue par l'épithète de *cornée*. Cependant, le produit des mines étoit autrefois beaucoup plus considérable, car on rencontre plus près de la surface d'énormes blocs et des veines très-riches. Le duc Albert

(1) *Canzler et Meisner*, Recueil trimestral, seconde année, troisième trimestre, pag. 81-94. Mémoire sur les pierres demi-fines de la Saxe.

*Hildt*, Gazette commerciale de 1787, p. 46-52. Sur les pierres de Saxe qui entrent dans le commerce.

(2) *Buchner*, Dissert. de auro fluviatili in Voigtländia. Zeitz, 1743.

dina , en 1475 , dans la mine de Saint-George , près Schneeberg , sur un bloc d'argent natif , dont le poids se trouva être de 400 quintaux net. Le cuivre , qui est d'une très-bonne qualité , se trouve encore dans les montagnes secondaires , ainsi que le plomb , nécessaire pour la fonte des autres métaux , et dont l'abondance facilite singulièrement l'exploitation des mines de Saxe. Il faut monter à la chaîne la plus élevée pour trouver du fer et de l'étain. Ce dernier , lorsqu'il a été bien purifié , égale celui d'Angleterre. Parmi le fer , il se trouve de l'émeril. Les plaines septentrionales renferment de la mine de fer marécageuse.

Dans la classe des substances bitumineuses , la Saxe possède de bon charbon de terre , du jayet ou ambre noir , des couches de bois bitumineux , entre lesquelles on rencontre des *mellites* , espèce de cristaux semblables au succin ; enfin , de grands dépôts de tourbe , qui sont cependant loin d'égaliser ceux de la Basse-Saxe. Un pays si riche en minéraux doit naturellement abonder en soufre. On a une excellente manière de le préparer. Parmi les sels , on remarque l'alun , le vitriol et le borax.

Cinq sources salées , quoique foibles , fournissent , au moyen d'une administration sage , le nécessaire à la consommation du pays. L'administration des mines n'étend pas son auto-

rité sur la Lusace ; aussi ne connoît-on pas les richesses minérales que renferment probablement les montagnes de ce pays. On n'y exploite que des pierres calcaires, des grès, des houilles et autres objets semblables.

Le Henneberg produit du fer et du cuivre. La partie saxonne du côté de Mansfeld, plus rapprochée des montagnes de Hartzwald, renferme des mines de cuivre et d'argent.

M. Canzler estima, en 1786, le produit de toutes les mines de Saxe à 1,200,000 écus, soustraction faite de ce qu'on avoit payé pour matériaux étrangers, et de la quote-part de quelques associés étrangers. M. Hunger en évalua, en 1790, le produit à 2,000,000 d'écus. Ce produit augmente toujours, tandis que la plupart des autres mines de l'Europe semblent s'épuiser. Si l'on considère les produits des quarante dernières années du dix-huitième siècle, on voit que, dans les premières cinq années, ces mines n'ont donné que quatre-vingt-onze mille neuf cent soixante-dix marcs d'argent ; dans les dernières cinq années elles en donnèrent deux cent soixante-dix-sept mille six cent quatre-vingt-quatorze.

En additionnant les sommes des tableaux officiellement publiés à Freiberg, on trouve que dans ces quarante années il a été frappé des monnoies pour 22,447.638 écus de Saxe.

*Productions du règne végétal et animal.*

Les bonnes terres à blé et de prairies abondent en Saxe ; cependant le cercle électoral et la Basse-Lusace renferment des terrains trop sablonneux. L'*Ertzgebirge* ou le district des mines a le climat trop rude dans ses parties les plus élevées. La Thuringe et les environs de Leipzick sont couverts d'une profonde couche d'humus noir et gras. Le Saxon cultive toutes sortes de blés, grains et légumes ; mais, malgré la fertilité du sol et l'industrie des cultivateurs éclairés par les conseils de la *société économique* de Leipzick, le produit ne suffit que justement aux besoins d'une si nombreuse population ; car si la Thuringe en exporte considérablement, le district des Mines en achète tous les ans de la Bohême. Les arbres fruitiers sont élevés avec beaucoup de soin et de succès. Une loi très-aimable ordonne à chaque couple qui se marie de planter deux arbres fruitiers. Les vignes qui, surtout près de Naumbourg, occupent de grands terrains, fournissent à la Saxe une boisson que le patriotisme honore du nom de vin. La culture du lin, du chanvre, du houblon, du tabac, de la garance, d'anis, et d'autres graines, est répandue dans plusieurs districts, sans être pourtant d'une importance particulière. La culture du pastel, très-lucrative

dans le quatorzième siècle , a diminué depuis que l'indigo est devenu commun ; elle a repris une nouvelle activité depuis quelques années. Le pays est bien fourni de bois ; les forêts domaniales couvrent les trois terrasses de montagnes et les landes septentrionales.

Les végétaux de la Saxe sont communs à la Lusace. La culture de la vigne est , dans la Basse-Lusace, beaucoup plus importante qu'on ne le présumerait d'un pays situé sous le 52° degré de latitude.

Quoique riche en belles prairies , la Saxe n'est pas abondamment fournie de bétail ; quelques districts en élèvent de très-beaux troupeaux , même de race polonaise et suisse. On a cherché à perfectionner la race des chevaux par l'établissement des haras et l'introduction des étalons étrangers ; mais les effets n'en ont pas été très-sensibles. L'introduction des béliers espagnols a eu des suites plus promptes , et la laine de Saxe est déjà comptée parmi les meilleures de l'Allemagne. Déjà elle sert , après quelques préparations , à la fabrication des draps les plus fins. La Haute-Lusace a également perfectionné son bétail à laine ; on y compte près de quatre cent mille têtes de moutons mi-espagnols. Dans la Basse-Lusace , les bœufs et chevaux sont singulièrement petits. On nourrit beaucoup de porcs , et extrêmement

peu de volailles, si ce n'est chez les *Wendes* de la Lusace, qui tiennent de grands troupeaux d'oies. Les abeilles ont aussi des droits particuliers à l'attention de ce peuple slavon, amateur de l'hydromel. A la suite de quelques hivers rigoureux, la culture des vers à soie a été à peu près abandonnée, excepté dans la Basse-Lusace. On néglige de tirer parti d'un insecte indigène, qui donne une espèce de cochenille. La rivière de *Queiss* en Lusace, et quelques branches de l'Elster, dans le Voigtland, sont peuplées d'huîtres à perles (1). La Lusace a des pêcheries importantes.

Le Henneberg électoral ne produit que le quart des grains nécessaires à sa consommation; mais il abonde en bois de toutes sortes.

*Divisions politiques. — Etendue. — Population.*

Le royaume de Saxe est un assemblage d'Etats qui, par une suite d'événemens, sont venus dans la possession de la maison régnante, sans former pour cela un véritable corps politique, un et indivisible.

On comprenoit sous le nom de l'*électorat*

(1) Mémoire de la société de la Haute-Lusace (*Oberland*), cah. 3, art. 4. *Donauer*, de Margaritis in Voigtlandia; *V. Commerc. Norimberg.* 1721, hebdom., 7, p. 51. *Grohs*, Sur la pêche des perles, Gazette hebdomadaire de Wittenberg, 1768, n°. 20 et 21.



les pays suivans, dont les Etats se réunissoient dans une seule et même diète : 1° le *duché de Saxe*, qui comprend le cercle électoral, mais qui est très-différent de l'ancien duché du même nom (voyez *histoire*) ; 2° le *margraviat de Meissen*, qui comprend les cercles de Misnie, de l'Ertzgeburge ou des Mines et de Leipzig ; 3° l'*Osterland* ou province orientale, qui faisoit partie de l'ancien royaume de Thuringe, qui forme le cercle de Thuringe ; 4° les *évêchés* de Meissen, Naumbourg, Mersbourg et autres pays ecclésiastiques ; 5° les *burggraviats* de Magdebourg et Meissen, le *palatinat* de Saxe et autres petits districts. Toutes ces parties forment constitutionnellement un seul Etat ; mais le titre d'*électorat de Saxe*, sous lequel communément on les comprenoit, n'étoit proprement attaché qu'au duché seul.

La principauté de Querfurt, la portion saxonne du comté de Mansfeld, le Henneberg électoral, n'étoient point incorporés à l'électorat, ils avoient leurs diètes à part ; mais ils font à présent partie intégrante du royaume.

La Lusace formoit un Etat séparé, qui n'étoit pas même un fief *direct* de l'empire, mais de la couronne de Bohême. Son incorporation au royaume n'a pas été achevée ; l'eût-elle même été, cette mesure n'anéantiroit pas les prétentions de l'Autriche sur ce pays. La couronne

de Bohême avoit d'abord engagé la Lusace pour la somme de 7,200,000 écus que la Saxe lui avoit prêtés pendant la guerre; en la cédant définitivement, elle se réserva la suzeraineté et le droit de pouvoir la racheter pour la même somme, en cas que la ligne masculine de la maison de Saxe vînt à manquer. Ce droit éventuel fournira sans doute matière à de vives discussions au congrès de Vienne.

D'après les meilleures autorités choisies par M. *Gaspari*, l'étendue en surface de ces provinces est évaluée, *en détail*, ainsi qu'il suit :

NOMS DES PROVINCES (1).	Etendue en surface par mille carré.	POPULATION.	Proportion d'habitans par lieue carrée.
Cercle électoral.....	71	130,000	1,831
Cercle de Thuringe.....	52 1/2	142,000	2,705
Cercle de Leipzick.....	86	250,000	2,883
Cercle de Meissen.....	89 1/2	352,000	3,939
Cercle des Mines.....	121	445,000	3,679
Cercle de Voigtland.....	33 1/2	97,000	2,936
Cercle de Neustadt.....	14 1/4	37,000	2,628
Evêchés de Naumbourg et Mersbourg.....	35	93,000	2,657
Principautés de Querfurt et de Mansfeld.....	14 1/2	40,000	2,700
Le Henneberg saxon.....	9	24,000	2,644
Haute-Lusace.....	96	340,000	3,542
Basse-Lusace.....	62	120,000	1,937
Cercle de Cottbus.....	17 3/4	33,000	1,885
<b>TOTAUX.....</b>	<b>705</b>	<b>2,103,000</b>	<b>2,982</b>

Mais le résultat général de ces évaluations

(1) Les *burggraviats*, seigneuries, etc., sont compris sous les cercles.

de détail, ne coïncide exactement avec aucun de ceux qu'adoptent les écrivains de statistique du pays. M. Canzler porte la superficie des Etats de Saxe, sans le cercle de Cottbus, à sept cent quinze milles carrés. La configuration très-compliquée de chaque province, rend la vérification sur la carte presque impossible.

A l'égard de la population, le tableau l'indique telle qu'elle auroit dû être si l'accroissement annuel eût constamment été le même. Malheureusement les ravages de la guerre et les vicissitudes du commerce n'ont pas permis à la Saxe de continuer sa marche progressive en prospérité et en population.

Le dénombrement de 1755 donna une population de un million six cent quatre-vingt-six mille neuf cent huit individus. Après la guerre de sept ans, on ne l'estimoit qu'à un million six cent trente-cinq mille : mais quoique la famine de 1772 eût causé une diminution de soixante-cinq mille huit cent quarante-quatre âmes, la population s'accrut rapidement, et le dénombrement de 1785 démontra un total de un million neuf cent quarante-un mille huit cent six âmes. En supposant que l'accroissement dans les dix-sept dernières années ait été égal à celui des années précédentes, on pourroit évaluer la population des ces Etats, pour l'an 1812, au moins à deux millions deux

cent cinquante mille individus. Déjà , dans l'an 1804 , M. Ockhardt adopta une estimation semblable. Mais un écrivain saxon , profondément instruit de l'économie politique de sa patrie , l'auteur de l'*Aristides* , nous apprend , d'après des documens officiels , qu'en 1807 la population du royaume tout entier ( sans le cercle de Cottbus et sans l'armée régulière , de trente-deux mille hommes ) s'élevoit à un million neuf cent quatre-vingt mille quatre cent quatre - vingt - quatorze individus. Dans l'an 1809 , elle formoit , avec Cottbus , un total de un million neuf cent quatre-vingt-treize mille cinq cent quatre-vingt-huit individus.

Ainsi , pendant que la Saxe acquérait un pays de trente-trois mille âmes , elle avait perdu par la guerre , la misère , les émigrations , vingt mille de ses anciens habitans ; nouvel exemple de cette vérité qu'on ne saurait trop inculquer aux souverains : Les agrandissemens pacifiques sont les plussûrs et les seuls qui ne coûtent rien.

Aujourd'hui , la Saxe présente partout les traces les plus affreuses du passage et de la lutte d'un *million* de soldats de toutes les nations. Non-seulement plusieurs centaines de villages sont détruits de fond en comble , les maisons démolies , les plantations arrachées et les bestiaux enlevés , mais les épidémies , les fièvres nerveuses , cortège de la guerre ,

ont dévoré la population adulte de villages entiers ; de sorte que les enfans , devenus orphelins en masse, erroient en troupes sur les grands chemins. Dans les seuls environs de Dresde , on a recueilli quatre cents enfans dont les familles n'existoient plus. Aux environs de Leipzig, le nombre de ces malheureux s'élevoit à deux mille (1). Dans les deux Lusaces, tous les médecins en chef des villes avoient déjà , pendant l'hiver 1812 - 1813 , péri victimes de la fièvre des hôpitaux que leur art et leur zèle combattoient en vain (2).

D'après ces détails, on ne peut guère supposer la population de la Saxe plus forte en 1814 qu'elle ne l'étoit en 1809.

Nous allons maintenant parcourir en voyageurs tous les endroits remarquables de ce pays , que nous avons jusqu'ici considéré en géographes.

### *Dresde et ses environs.*

En arrivant à Dresde du côté septentrional, on voit l'Elbe , déjà large et majestueux , serpenter entre des jardins et des coteaux où la vigne lutte vigoureusement contre un climat qui ne permet pas tous les ans aux

(1) Dévastation de la Saxe en 1813. Brochure en all. Leipzig, 1814, chez Engelmann.

(2) Gazette de Leipzig, annonces de décès.

raisins de mûrir. Dans le lointain, les montagnes de la Bohême, s'élevant en pente douce, étalent un mélange heureux de forêts épaisses, de champs de blé, de pâturages verdoyans, le tout couronné de noirâtres pics basaltiques qui attestent des révolutions physiques. La nouvelle ville nous présenta d'abord une magnifique allée de tilleuls, qui aboutissait à une place où nous vîmes une statue équestre, remarquable sous deux points de vue. Elle est de bronze tout doré, ce qui ne fait guère qu'un effet ridicule : puis elle représente le roi de Pologne Auguste II; et en examinant les traits de cet auguste personnage, on se rappelle malgré soi le fameux vers qui a flétri sa mémoire.

Quand Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre.

Le palais de Japon est le bâtiment de la nouvelle ville qui attire le plus la curiosité des voyageurs, à cause des collections qu'il renferme. On y trouve des échantillons de porcelaine de Japon, de Chine, de Saxe et de plusieurs autres pays. Les anciennes porcelaines de Saxe sont des espèces d'antiquailles fort singulières; on y voit jusqu'à de gros animaux de grandeur naturelle, en porcelaine; mais ce qui plaît bien plus, même à l'œil le moins exercé, ce sont les vases de faïence

peints par Raphaël, ou plutôt d'après les dessins de ce grand artiste.

Le pont sur lequel on passe l'Elbe est un des plus beaux de l'Europe. Il domine une vue magnifique ; et comme il sert de promenade aux habitans de la ville, on a pratiqué dans le parapet des espèces de berceaux avec des bancs de repos. Ce pont à dix-sept arches ; il est construit en pierres de taille, et a cinq cent cinquante-deux pas de long, mais seulement dix-huit de large, y compris le trottoir des piétons. Le parapet est orné de vases, et de deux statues représentant le royaume de Pologne et l'électorat de Saxe.

La ville de Dresde, proprement dite, s'annonce du côté du pont par de belles maisons, et des rues larges, bien pavées et bien propres. Bientôt les nombreux et magnifiques hôtels de la noblesse vous apprennent que vous êtes dans une capitale. Le palais électoral porte, dans la bigarrure de son extérieur, l'empreinte des goûts différens de trois siècles qui l'ont vu naître et s'agrandir successivement. L'intérieur est d'une richesse, d'une magnificence bien au-delà de ce que les finances d'un petit Etat sembloient promettre ; mais de tous les souverains de la Saxe, le prince régnant a seul suivi les principes d'une économie sévère : les deux rois Auguste I<sup>er</sup>. et II aimaient tous les

genres de luxe. La fameuse *voûte verte* en renferme les preuves. C'est dans le bâtiment connu sous ce nom qu'on admire un trésor en pierres précieuses, en bijoux et en argenterie, dont il n'y avoit aucun de pareil en Europe avant la guerre de sept ans; mais depuis cette époque désastreuse, les besoins de l'État ont exigé le sacrifice de quelques-uns de ces magnifiques colifichets.

Parmi les restes, on distinguoit (en 1799), cinq garnitures complètes en pierres précieuses, pour épée, canne, agraffe, chapeau, couteau de chasse, avec les ordres de la Toison-d'Or et de l'Aigle-Blanc. L'une de ces garnitures est tout en diamans, l'autre en saphirs, la troisième en émeraudes, la quatrième en rubis et la dernière en turquoises. Auguste II avoit commencé à rassembler une sixième garniture en topazes, et l'on avoit déjà deux pierres estimées chacune 60,000 écus. On admire encore un petit vaisseau de guerre tout en ivoire, même les voiles, qui sont minces comme du papier fin; il n'y a que les cordages et les canons qui soient d'une autre matière, les premiers de fil d'or, et les autres d'argent doré. Il y a encore d'autres morceaux d'un travail moins curieux, mais également d'un prix immense. Tels sont une pyramide en pierres précieuses, haute d'une coudée et demie; une pendule en ver-



meil d'un travail fin, et dont les chiffres sont en diamans, saphirs, émeraudes et rubis ; beaucoup de mosaïques superbes ; enfin , des vases et de l'argenterie sans fin. Parmi les mosaïques, la plus riche et une des plus belles est celle qui représente le grand Mogol au milieu de sa cour : elle est de Dinglinger , Saxon ; il y travailla , lui quinzième , pendant plus de dix ans.

J'avoue que toutes ces richesses m'ont paru moins intéressantes que les trésors conservés dans la galerie électorale et dans la salle des anti-ques. Dans cette dernière , tous les artistes admirent deux Vénus antiques bien restaurées, et qui , d'après leur style pur et gracieux , paroissent être des ouvrages grecs, ainsi que trois statues trouvées à Herculanium, et comparables, pour la draperie , à la Flore Farnèse. Il y a un athlète très-beau ; mais le chef-d'œuvre capital, c'est un Esculape, le plus beau que l'on connoisse ; il est vrai que l'on ne connoît que peu de marbres antiques de ce dieu , qui, par privilège spécial, porta une énorme barbe, tandis que son père Apollon n'en avoit point du tout.

Parmi les tableaux, la *Nuit*, du Corrège, a le plus de célébrité ; et en effet, c'est un des chefs-d'œuvre de ce peintre ingénieux. Il y a peut-être dans ce tableau un ensemble plus par-

fait que dans aucun autre ouvrage du même maître ; mais il n'y a, ce me semble , aucun détail comparable au divin groupe de trois têtes dans le tableau de la sainte famille , dit le Saint-Jérôme de Parme , qui est maintenant au Louvre. Un particulier de Dresde eut, il y a quelque temps , la coupable adresse d'enlever de nuit ce précieux tableau ; mais un heureux hasard le fit retrouver. Je ne parlerai pas des autres morceaux de cette collection , les ayant vus trop rapidement ; d'ailleurs ils sont très-connus. Je rappellerai seulement une adoration des Anges par Raphaël , et digne en tout point de ce prince de la peinture.

L'école allemande ( si tant est que l'Allemagne ait une école de peinture ) compte trois chefs-lieux : Vienne , Cassel et Dresde. Les expositions de cette dernière ville prouvent cependant que les artistes vivans sont en petit nombre. A celle de 1797 on distingua un lever du soleil , qui , avec d'autres morceaux du même genre , méritera à son auteur , M. Klengel , une place à côté des Claude Lorrain et des Vernet. Les portraits abondoient ; MM. Graff , Oeser et Tischbein avoient développé dans ce genre des talens dignes d'un plus noble emploi. La foule se pressoit devant les tableaux par mademoiselle Fridrich. Cette artiste rend avec une vérité extraordinaire des fruits , des fleurs , des

ets, des paniers, des ustensiles et autres objets semblables.

La Saxe nomme avec regret et avec orgueil deux plus grands maîtres que ceux qui vivent aujourd'hui : l'un est Dietrich, dont il y a de beaux paysages au Louvre ; l'autre est le peintre d'histoire Raphaël Mengs, qui a laissé ses meilleurs ouvrages aux châteaux de Saint-Ildephonse et d'Aranjuez, en Espagne. Dans une ode italienne, ce Saxon est nommé avec emphase le troisième Raphaël, *Terzo Raffaello*. Les Italiens n'ont cependant pas étendu leur admiration jusque sur les écrits dans lesquels Mengs a voulu établir la théorie de son art. J'ai été scandalisé de voir ce peintre moderne avancer hardiment qu'il n'y a rien d'idéal ni de divin dans les Vierges du grand Raphaël ; il les trouve même assez communes, parce qu'il ne conçoit pas combien ce caractère d'humilité, de pureté et d'amour céleste que Raphaël a donné à ses Vierges, est au-dessus de toute la majesté des Junon, des Pallas et des Cérés de l'antiquité païenne. M. Mengs a mis en pratique cette fausse théorie ; c'est-à-dire qu'il a fait une Vierge qu'on prendroit tout bonnement pour une Junon.

Le chef-d'œuvre de Mengs est une ascension qui décore le maître-autel de l'église catholique de Dresde. C'est un beau tableau, d'une

composition sage , d'un coloris harmonieux , d'un dessin correct , mais froid : il a été payé 120,000 fr.

L'église dont nous venons de parler est d'une extrême magnificence ; on a prodigué dans l'intérieur les plus beaux marbres d'Italie , à côté des marbres de la Saxe , qui ne leur cèdent point. Le temple luthérien de Notre-Dame est une répétition exacte de Saint-Pierre de Rome en petit. L'édifice public le plus approuvé des connoisseurs , c'est l'hôtel des états-provinciaux. Beaucoup d'hôtels de particuliers se font remarquer par une belle architecture ou par des collections précieuses ; la terrasse du jardin de Bruhl étonne ceux qui n'ont pas vu Saint-Germain.

Il faut bien du temps pour examiner toutes les curiosités de Dresde. Nous avons omis de voir la collection des gravures , qu'on dit très-riche ; mais nous admirâmes , dans le cabinet d'histoire naturelle , de superbes échantillons des minéraux de Saxe , parmi lesquels il y en a tant de rares , tels que la mine d'argent cornée , l'apathite , des mellites , espèce de cristaux qui ont l'apparence du succin ; des pierres de labrador , de l'asbeste ; une immense variété de serpentes , de marbres et d'albâtres. Un échantillon d'or natif est estimé cent deux ducats. La bibliothèque électorale renferme cent trente

mille volumes imprimés et quarante mille manuscrits. Il y a au salon de mathématique des modèles de machines curieuses.

Avec tous ces avantages, Dresde n'est plus, à ce qu'assurent les vieillards, ce qu'elle étoit avant la guerre de sept ans. Plusieurs édifices portent encore les traces des boulets prussiens. La cour, sous le souverain actuel, met de l'économie dans toutes ses dépenses ; les beaux-arts, enfans du luxe, en éprouvent le funeste contre-coup. La population, qui étoit de quatre-vingt mille âmes, il y a un demi-siècle, ne s'élève guère qu'à cinquante-trois mille.

De quel côté que vous sortiez de Dresde, vous jouissez du plus beau paysage. En allant vers Meissen, vous ne voyez que des vignobles arrangés avec beaucoup d'art en forme de jardins, et du milieu desquels s'élève une foule de belvédères, de kiosks et de petites maisons de campagne : le fleuve est animé par un grand nombre de bateaux qui vont et viennent sans cesse.

Un spectacle plus majestueux se présente du côté du midi, où l'Elbe s'est frayé un lit tortueux à travers les montagnes et les rochers. C'est sur le premier terrain des montagnes que le fameux château de Pilnitz élève ses pavillons chinois, où la famille électorale séjourne pendant l'été, tandis que les personnes attachées à

la cour logent dans une trentaine de maisonnettes appelées le *Village-Français*. La nature a tant fait pour le parc de Pilnitz, que l'art n'a pu le gâter ; il y a quelques constructions de mauvais goût, mais beaucoup de superbes allées et de magnifiques points de vue. Sur le solitaire Borsberg, promenade favorite de l'électeur régnant, une vue immense s'ouvre devant une grotte artificielle, où on lit cette inscription en français :

Sur cette cime, au repos consacrée,  
 Auguste voit sous lui la fertile contrée,  
 De son peuple chéri délicieux séjour,  
 Et s'approche de l'empirée,  
 Où ses vertus le placeront un jour.

Hélas ! c'est sur cette cime « au repos consacré » qu'une funeste et à jamais mémorable réunion de souverains, forma, il y a seize ans, la première coalition. C'est sous ces voûtes rustiques, sous ces ombrages solitaires, dans ce temple de la paix, que la furie de la guerre se plaça pour faire retentir dans l'Europe le signal des combats : « Les forêts et les montagnes répondirent à sa voix infernale, et, saisies de pressentimens funestes, les mères pressèrent les enfans sur leur sein ».

*Tartaream intendit vocem quâ protenus omne  
 Contremuit nemus, et silvæ intonuerè profunda ;  
 Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.*

Vis-à-vis de Pilitz, s'élève la forteresse de Kœnigstein, rocher presque taillé à pic du côté de l'est, du sud et de l'ouest; le côté septentrional est un peu plus accessible; mais un triple rang de batteries y domine tous les points; on a même façonné tous les coins saillans du rocher en forme de bastion. L'enceinte de la forteresse renferme des champs, des jardins, des vergers, des prairies, des bois; il y a un puits taillé dans le roc, à la profondeur de neuf cents pieds, à ce qu'on assure, mais je ne le garantirais point. Dans la cave, il y a un énorme tonneau de vin de dix-sept aunes de long, sur douze de profondeur, et contenant trois mille sept cent neuf *eimer*, ou, par aperçu, vingt-huit mille décalitres.

Plus à l'ouest, sont les romantiques vallées de Plauen et de Tharand. Pour égaler Sorrento, Tivoli et Terni, il ne manque à ce site délicieux qu'une seule chose, c'est ou une cascade ou une vue sur une grande nappe d'eau. A Tharand, une petite rivière, tour-à-tour rapide et paisible, écumante et limpide, serpente à travers une allée tortueuse et étroite, occupée par les maisons rustiques de la bourgade de ce nom, entremêlée de rochers, de ruines, de bouquets d'arbres, de belvédères, et terminée par les débris d'un antique château. Les cytises, les églantiers, les cornouillers, revêtent les

rochers d'une verdure brillante, tandis que les mugets, les véroniques et les gentianes tapissent les petits prés que forment les recoins de la vallée.

Dresde ne manque pas d'amusemens, quoiqu'en général, on n'y paraisse pas aimer le bruit. Le théâtre allemand joue toute l'année; l'Opéra est fermé pendant l'absence de la cour, qui dure six à sept mois. Hors la barrière de Blasewitz, sur les bords de l'Elbe, s'étend une prairie consacrée à une fête populaire et annuelle; c'est le *tir au cible* qui en fournit le motif ou le prétexte. Cette fête est une espèce de foire : des bals, des feux d'artifice, des illuminations, des boutiques de traiteurs, on y a tout réuni. Les premiers jours que dure le tir au cible, les ateliers et les salons sont également déserts. Femmes, vieillards, enfans, bourgeois et villageois, tout se porte en foule à cette fête champêtre. Les bains, également hors la ville, et le théâtre des enfans, qui en est proche, attirent plus particulièrement les petits-mâtres et les petites-mâîtresses, si tant est qu'il y en ait en Saxe. Le vaste jardin électoral n'attire le monde que par les beaux concerts qu'on y donne. Aucune ville n'offre plus de promenades agréables et même magnifiques.



Dresde est la Florence de l'Allemagne ; le goût des beaux-arts y est plus répandu dans toutes les classes de la société qu'il ne l'est à Vienne ou à Berlin : ni l'esprit militaire , ni l'avidité mercantile ne troublent ici la douceur de la vie. Il y a dans les mœurs plus d'aménité pourtant que de gaieté : il y règne , surtout depuis la révolution française , un certain ton cérémonial et gêné envers les étrangers et dans les réunions solennelles ; mais dans leurs élégantes maisons de campagne , au milieu de leurs charmans vignobles , les Saxons montrent une urbanité , une amabilité qui les place infiniment au-dessus des Prussiens et des Autrichiens. Grace à une éducation supérieure à celle du reste de l'Allemagne , le beau sexe joint ici aux grâces personnelles , non-seulement les agréments que la culture de la musique , de la peinture et de la danse répandent dans la société , mais même les avantages qui résultent d'un degré convenable d'instruction. Aux spectacles , aux bals , aux promenades publiques , nous crûmes remarquer dans le maintien , le ton , le langage des deux sexes , une grâce et une décence que les Allemands en général sacrifient à leurs idées d'indépendance et de naturel. La langue allemande , dans la bouche d'une jolie Saxonne , perd quelque chose de sa dureté ,

quoique, en ma qualité de Danois, j'avoue qu'aucune prononciation ne me réconcilie tout-à-fait avec le haut allemand.

Dresde, après tout, me paroît être un des plus agréables séjours qu'on puisse choisir en Allemagne. A Hambourg, on calcule mieux, on s'enrichit davantage; à Vienne, on fait meilleure chère; à Berlin et à Iena, on approfondit mieux les sublimes mystères des Kant et des Fichte; les poètes abondent plus à Weimar; la bibliothèque de Gottingue et la grande parade de Cassel sont sans pareilles; mais Dresde, avec ses tableaux, ses promenades, ses bonnes gens et ses jolies femmes, vaut peut-être mieux qu'aucun des quartiers-généraux de la poésie, de la tactique, de la philosophie et de la politique allemande.

Un certain M. *Uklanski*, voyageur polonais, a déclaré la guerre aux habitans de Dresde. Il trouve cette ville triste et maussade en comparaison de Vienne et de Berlin : les habitans ont des manières très-polies; mais ils sont trop économes, ils sont même avarés; ils n'ont donné à M. *Uklanski* ni de grands dîners, ni des fêtes brillantes; ils ne lui ont paru occupés que de leurs fonctions administratives, de leur commerce, de leur boutique et de leur famille; leurs complimens sont maniérés, leur politesse

est froide et cérémonieuse. Ces reproches viennent d'une comparaison déplacée et injuste. La capitale d'un petit Etat, la résidence d'un prince ennemi du faste, le siège d'un gouvernement économe et peu militaire, ne sauroit être le séjour d'un luxe effréné, d'une gaieté tumultueuse. Un monarque religieux, un peuple formé à son exemple, ne toléreroient pas la débauche éhontée de Berlin, ni la galanterie voluptueuse de Varsovie. Les Saxons ont trop d'esprit et trop peu d'argent pour placer comme les Viennois le suprême bonheur dans la bonne chère. Félicitons les habitans de Dresde de savoir trouver dans la vie domestique, dans la belle nature et les beaux-arts, des jouissances plus pures et plus nobles que celles qui ravissent le voyageur léger dans les grandes capitales.

D'après M. Leonhardi, un recensement, ou plutôt une estimation officielle, donnoit à Dresde, en 1788, une population de cinquante-trois mille habitans, sans le militaire, qui varie de six à sept mille hommes. On a bien d'autres estimations, mais celle-ci paroît la seule authentique.

*(La suite au cahier prochain.)*

---

LETTRE  
SUR  
AIX EN SAVOIE (1).

---

PUISQUE vous voulez, mon cher ami, que je vous écrive quelque chose sur Aix-les-Bains et ses environs, voici le résultat de mes observations et de mes recherches dans cette contrée, généralement moins connue qu'elle ne mérite de l'être.

Aix est un gros bourg de douze cents habitans, situé sur la route de Genève à Chambéry, dans une vallée très-pittoresque. Les coteaux qui le dominant sont extrêmement fertiles et variés dans leurs productions; ils sont couverts d'arbres de la plus forte végétation.

La montagne de *Trevegnin* et celle du *Chat* ferment latéralement la vallée; cette dernière forme vis-à-vis d'Aix une aiguille qu'on appelle la *Dent du Chat*. Par un temps bien serein, l'on peut, de cette sommité, apercevoir les clochers de Lyon.

Le lac du *Bourget*, situé à un quart de lieue

(1) S. M. l'impératrice Marie-Louise y a séjourné cette année.

d'Aix , forme le plus joli bassin qu'il soit possible de voir.

L'on s'y rend par une belle avenue de peupliers , à l'extrémité de laquelle on trouve un petit port , avec des magasins pour les marchandises destinées à descendre le Rhône.

Le lac communique à ce fleuve par le canal de *Chanaz*, et peut avoir quatre lieues de longueur sur une seulement de largeur. Ses eaux sont limpides et tranquilles , et les bateliers m'ont assuré que jamais on n'y a vu de naufrage.

L'usage des voiles y est inconnu ; les eaux sont très - poissonneuses , et fournissent des *ombres-chevaliers* délicieuses ; on y pêche des truites de trente et quarante livres , et le *Lavarez* , poisson qui a quelque rapport avec la *faira* du Léman , mais qui est particulier au lac du Bourget ; c'est en vain qu'on a essayé d'en enrichir les eaux des lacs d'Anneci et de Genève ; il n'a pu s'y propager.

L'on y trouve encore des goujons exquis , de grosses anguilles , et l'*alose* qui remonte le Rhône à la suite des bateaux chargés de sel , dont il est très-friand.

Vous connoissez les marrons de *Saint-Innocent*, qu'on voit sur les tables des gourmands de Genève et de Lyon ? Ils croissent sur un co-teau fertile dont le lac baigne la base ; c'est

un petit coin de terre tout-à-fait privilégié de la nature, et tellement abrité, que tous les fruits de la Provence y réussissent à merveille.

Au-dessous de la *Dent du Chat*, est un hameau avec un grand bâtiment que l'on nomme *Bordeaux*; depuis là, un chemin roide et difficile traverse la montagne, et conduit dans le Bugey.

Montaigne, au retour de son voyage d'Italie, vint passer le mont du Chat, « au pied duquel, » dit-il, se siet un grand lac, et le long d'ice- » lui, un château nommé *Bordeaux*, où se font » des espées de grand bruit »; c'est-à-dire de grande réputation.

La situation de ce *Bordeaux* est tout-à-fait jolie, et les flancs de la montagne, cultivés partout où l'art a pu vaincre la nature, offrent une preuve de la patience et de l'industrie de ses habitans.

Mais rien n'est comparable à l'abbaye de *Haute-Combe*, et à sa délicieuse situation.

Je vais vous raconter la charmante excursion que je viens d'y faire, et que je me propose bien de renouveler encore.

Trois bons rameurs m'ont conduit en une demi-heure près de la rive opposée; et là, garanti de l'ardeur du soleil par la haute montagne du *Chat*, j'en ai suivi doucement la base, tantôt rocailleuse et tantôt verdoyante.

A mesure que nous avançons, l'imposant et vaste édifice de l'abbaye se déploie à mes yeux ; nous venons mouiller dans une jolie crique, dont les bords sont plantés de saules et tapissés de la plus fraîche pelouse.

Un chemin assez rapide, ombragé de superbes noyers, conduit à la terrasse de l'abbaye, d'où la vue est aussi étendue que variée.

Des Bernardins de l'ordre de Citeaux possédaient ces beaux lieux ; des bois antiques et silencieux, les cimes majestueuses des montagnes reflétées par les eaux argentines du lac, la richesse des paysages qui parent ses rives, forment un tableau qui étoit bien propre à élever l'âme de pieux cénobites, et à les appeler à la contemplation ; mais la chronique scandaleuse du pays assure que ce beau lac n'avoit de mérite à leurs yeux qu'à cause des bonnes truites qu'il recèle, et que les asiles de la forêt servoient moins à la méditation qu'à voiler de profanes mystères.

En fouillant dans les archives de l'abbaye, l'on a trouvé les vers suivans, qui prouvent qu'elle fut le berceau de deux pontifes.

*Gaude domus altæ combæ,  
Prolem nutristi ecclesiæ,  
Antistitem magnum quartum,  
Cælestinum ac facundum.*

Et ailleurs :

*Alta comba Sabaudia ,  
Natum genuisti sapientia ,  
Nicolaum tertium , pontificem ,  
Magnum atque generosum .*

L'église est vaste , et quelques morceaux de sculpture épargnés par la tempête de la révolution , attestent encore son ancienne magnificence .

Elle renfermoit les tombeaux de Louis XIII ; du baron de Vaux , frère du comte de Savoie ; d'Amédée X , et de très-haute dame Marguerite de France , sœur du Roi .

Il ne reste plus aujourd'hui que celui de Boniface , archevêque de Cantorbery , dont le corps y fut transféré d'Angleterre . C'est sur le marbre qui le couvre qu'on pétrit la terre glaise destinée aux ouvrages de la fabrique de faïence qui occupe maintenant l'édifice .

Oh ! mon ami , la belle leçon pour la vanité des hommes ! Ces ossemens apportés de loin , et à grands frais , dans une enveloppe magnifique , déposés dans un lieu saint , honorés d'une fastueuse épitaphe , se trouvent couverts par l'argile dégoûtante qui bientôt va se transformer en vases destinés aux usages les plus vils .

A dix minutes au-dessus de l'abbaye , est



une fontaine intermittente qu'on appelle dans le pays la *fontaine des Merveilles*.

Le chemin qui y conduit est charmant ; c'est un sentier pratiqué au milieu d'un bois de châtaigniers. Le chèvrefeuille odorant , la svelte campanule en garnissent les bords. Ce sentier s'étend le long d'une terrasse naturelle qui domine le lac, et l'on y jouit des plus jolies échappées de vue à travers la forêt.

Un bouquet de noyers, de châtaigniers et de marronniers, ombrage l'entrée de la grotte d'où la source jaillit. Non, la fontaine mystérieuse d'Egérie n'offroit pas un asile plus délicieux, et je suis convaincu qu'il ne faudroit ici qu'un poète amoureux pour faire de la fontaine des Merveilles la rivale de celle que Pétrarque a rendu si célèbre.

Un instant après mon arrivée, un murmure sourd se fit entendre, et bientôt une eau fraîche et limpide vint remplir le bassin naturel qui est à l'entrée de la grotte, puis s'épancha dans le bois.

Au bout de cinq à six minutes, l'eau cessa de jaillir, et pendant près d'une heure que je demeurai sur les lieux, il ne resta plus qu'un léger filet presque imperceptible.

Cette fontaine est donc plutôt *intercalaire* qu'*intermittente*, puisqu'elle ne demeure jamais entièrement à sec.

Les bons gens du pays attribuent ce phénomène à l'action du vent sur le lac, dont les vagues, disent-ils, font refluer l'eau d'un réservoir intérieur de la montagne. D'autres assurent que la fontaine ne coule qu'en présence de certaines personnes.

Que dites-vous de ce dernier système? Quant à moi, je ne le trouve pas si ridicule : car si la divinité qui préside à cette source si fraîche, si limpide, si agréable, est, comme on peut le croire, une naïade charmante, pourquoi ne seroit-elle pas en droit d'avoir ses caprices comme toutes les jolies femmes?

Les mauvais plaisans font subir aux demoiselles, devant cette fontaine, à peu près la même épreuve que celle de l'attouchement de la sensitive ; d'autres, plus impertinens encore, connoissant le moment de l'écoulement de l'eau par le murmure qui le précède, invitent la compagnie à s'asseoir sur la pelouse fleurie qui borde le bassin, et bientôt chacun est inondé avant qu'il ait eu le temps de se retirer.

Les fontaines intermittentes avoient été remarquées par les anciens ; mais ils n'en avoient point deviné la cause : le mécanisme du siphon, qui opère tout le miracle, est une découverte de la physique moderne.

Pline parle de la fontaine de Dodone, qui

cessoit à midi et recommençoit à minuit, et de celle des bords du lac de Côme. ’

L'historien Joseph cite une rivière de Syrie qui demeuroit à sec pendant six jours, et qui couloit le septième.

Un médecin de Lyon, nommé *Cabias*, qui publia, il y a deux siècles, un ouvrage sur les eaux d'Aix, après s'être donné beaucoup de peine pour expliquer l'intermittence de la fontaine *des Merveilles*, finit par dire avec Sénèque « que ce sont là des secrets cachés dans la majesté de la nature », et par avouer que ce seroit vouloir *mordre la lune avec les dents*, que de prétendre en donner l'explication.

Au reste, mon cher ami, vous n'ignorez pas que diverses contrées de l'Europe nous offrent de pareils phénomènes ; j'ai même vu en Piémont un rocher de la fente duquel sort une colonne d'air qui chasse tous les corps légers qu'on expose à son orifice ; d'autres momens, cette colonne devient aspirante, et entraîne alors dans la crevasse les mêmes corps qu'elle repoussoit auparavant.

Les voyageurs qui passent à Aix ne s'y arrêtent ordinairement pas, ou se contentent de visiter les bains et de goûter les eaux, tandis qu'il existe dans ce bourg des antiquités intéressantes, et sur lesquelles maint savant pourroit faire de très-belles dissertations.

Je laisse à votre érudition le soin de donner l'extension nécessaire au simple aperçu que je vais vous en offrir.

A côté de l'église, on voit un arc assez bien conservé, quoiqu'enfoncé de quelques pieds en terre, comme tous ceux qu'on admire en Italie et en France.

Les antiquaires prétendent que c'étoit un arc funéraire. Il est construit en gros quartiers de pierres taillés en carré long et superposés sans aucun ciment.

L'inscription suivante : *Pompæius Campanus vivus fecit*, qu'on y lit très-distinctement, ne nous apprend que le nom de l'architecte.

Le temple est un édifice en forme de carré long, maçonné comme l'arc de *Campanus*, avec une architrave d'assez bon goût.

Malheureusement les marquis d'Aix bâtirent leur château par-dessus ce temple, et les ruines du donjon empêchent de voir cette antiquité également bien dans toutes ses parties.

L'on est peu d'accord sur la divinité à laquelle ce temple étoit consacré : les uns prétendent que c'étoit à Vénus; d'autres assurent qu'on y adoroit Diane.

Cette dernière opinion me paroît mieux fondée, car la déesse de la chasteté doit naturellement présider aux bains, où la décence doit être observée; Esculape, au contraire,

proscrit expressément la volupté de ces lieux.

Sous la maison du chirurgien du bourg , on voit de vastes excavations qui se prolongent jusque sous le jardin contigu.

L'on y trouve des restes considérables d'un *vaporarium* des anciens Romains , que l'on suppose construit du temps de Gratien.

La voûte est soutenue par une grande quantité de colonnes formées de briques circulaires et liées ensemble par ce ciment solide qui distingue les ouvrages romains. Plusieurs escaliers qui conduisoient à ce vaporium sont conservés en entier.

L'on voit ensuite plusieurs bains de la même forme que ceux qui existent encore dans les environs de Naples ; mais qui , au lieu d'être taillés dans le roc , comme ceux-ci , sont construits avec une espèce de mortier ou de ciment , et recouverts par des plaques de marbre.

Le propriétaire de la maison a enlevé plusieurs morceaux de ce marbre , et en a formé une collection de vingt espèces différentes.

Sur une brique tombée de la voûte , l'on a lu distinctement le nom de *Clarianus* , en relief. Il est à remarquer que l'on a trouvé à Vienne en Dauphiné plusieurs briques de même forme et portant le même nom.

Les voûtes de ce *vaporarium* , et d'une an-

cienne piscine qui y est contiguë, sont si solidement construites , qu'en certaines places les murs de la ville ont été bâtis au-dessus , sans qu'elles aient aucunement souffert.

Un incendie qui, en 230 , détruisit les archives d'Aix, a laissé perdre l'origine des bains dans la nuit des temps ; mais les antiquités de cette ville prouvent incontestablement qu'elle doit être très-réculée.

L'on présume que la médecine est redevable de cette découverte à *Domitius* , proconsul de l'empereur *Gratien*, et que les bains étaient appelés *aquæ gratianæ*.

Lorsque le bon Henri passa à Aix , en....., il se baigna dans les eaux d'alan avec les principaux seigneurs de sa cour, et parut prendre beaucoup de plaisir dans ce bain.

Au milieu du siècle passé, le roi de Sardaigne fit construire un bâtiment vaste et commode avec une façade d'assez bon style.

Les eaux thermales sont fournies par deux sources situées à cent pas l'une de l'autre ; l'une est aluminée , l'autre soufrée ; et , comme si la nature s'étoit complue à réunir une portion de ses trésors sur le même point , un gros filet d'une eau fraîche et limpide jaillit entre ces deux réservoirs.

Chacune des deux sources a son bassin particulier : celui des eaux aluminées est destiné

pour les chevaux; celui des eaux soufrées est fermé par la grille de l'édifice, et se trouve devant son péristile.

L'on y voit surnager une *conserve* sous la forme de gros flocons verdâtres. L'on s'en sert avec efficacité en applications sur les parties attaquées de rhumatisme : j'en ai vu expédier à Genève dans des caisses de plomb.

L'origine des sources est enveloppées du mystère le plus profond. A quelque distance des bains, l'on a trouvé une ouverture, au milieu d'un pré, de laquelle s'exhale des vapeurs. Dernièrement, un médecin y est descendu, et après être parvenu à trente pieds de profondeur, a vu filtrer les eaux thermales.

Leur volume augmente à la fonte des neiges et aux pluies de l'équinoxe, mais leur température demeure la même.

Dans les *bouillons* ou *piscines*, elle est de 35 degrés de Réaumur. L'eau d'alun est d'un demi-degré plus chaude : une pièce d'argent qu'on y plonge, se trouve, au bout d'une heure, enduite d'une espèce de vernis. L'odeur est celle du gaz hydrogène sulfuré; la saveur en est douce et terreuse.

On prétend qu'à l'époque du tremblement de terre de Lisbonne, les eaux thermales se refroidirent, et qu'à celles du désastre de la Calabre, elles se troublèrent et roulèrent un

limon infect. Il est à remarquer que pareil phénomène eut lieu , dans les mêmes temps , dans certains bains de la Suisse et de la France , notamment aux eaux de Lery.

Les eaux d'Aix ont fait des cures brillantes de rhumatismes invétérés ; elles ont obtenu du succès dans les paralysies , les ankyloses , les suites de plaies d'armes à feu et les maladies cutanées.

Mais elles sont sans effet , et même dangereuses , pour les maladies syphilitiques. Les médecins du lieu prétendent que la douche est une pierre de touche pour les affections de ce genre , et que les éruptions qu'elle produit ne manquent jamais de fixer l'incertitude du malade.

Un docteur de Chambéry , dans un ouvrage sur les eaux d'Aix , entre autres innovations et améliorations , propose l'établissement d'un temple à Esculape , qu'on bâtiroit sur le coteau qui domine les bains , et à la voûte duquel chaque estropié qui auroit obtenu la guérison , viendroit appendre sa béquille et consigner le fait sur un registre.

Cet ouvrage , estimable d'ailleurs pour la partie chimique , est écrit avec cette boursofflure de style et ce ton guindé que j'ai cru remarquer assez fréquemment dans les écrits des Galiens du jour. J'aime mieux le ton naïf et gothique du docteur *Cabias* , que je vous



ai déjà cité : « Il faut , dit - il , pour prendre » les bains avec fruit , éloigner toute mélancolie ; car si l'esprit n'est content , le corps est inquiet ; et on le voit aux amans qui , occupant leurs esprits sur les rares beautés de leurs maîtresses , dessèchent tellement leurs corps par de flatteuses et vaines conceptions , qu'enfin ils deviennent secs et arides comme du bois. »

Pour fuir l'occasion de songer à une passion aussi incompatible avec les bienfaits des thermes , « employez , ajoute-t-il , vos après-dîners aux exercices joyeux , aux colloques et discours fabuleux des compagnies , et à toutes sortes d'honnêtes récréations. »

Pendant la saison des eaux , plusieurs médecins des environs se rendent à Aix ; la jalousie et toutes les petites passions haineuses arrivent avec eux. Il est assez plaisant d'entendre ces messieurs se déchirer à belles dents , et , suivant l'usage , condamner mutuellement leurs arrêts.

L'efficacité des eaux pour toute espèce de maladie , est le seul point sur lequel ils demeurent d'accord ; et eût-on la fièvre d'accès ou la consommation , il faut prendre la douche , ou tout au moins les bains.

La même cause divise aussi les hôtes et les maîtres de pensions ; ils s'arrachent les bai-

gneurs , et se nuisent réciproquement de tout leur pouvoir ; mais ces dissensions ne durent que pendant le temps des eaux : depuis septembre jusqu'en juin , tout est oublié , et l'on se retrouve les meilleurs amis du monde.

Je finirai , mon cher ami , cette courte notice par une observation et un rapprochement assez remarquables.

L'on trouve dans les environs d'Aix , pendant la saison des bains , une quantité de grosses couleuvres verdâtres , dont la piquûre est si peu dangereuse , que les enfans qui les prennent pour jouer proposent aux étrangers de se faire piquer devant eux pour une pièce de deux sols.

A Digne en Provence , dont les eaux thermales ont beaucoup de rapport avec celles d'Aix , pendant le mois d'août , des couleuvres de même espèce tombent des crevasses d'un haut rocher des environs , et servent également de jouet aux enfans , qui n'en ont aucune frayeur.

Je suis , etc.

A. G. , de Genève.

EXTRAIT  
D'UN NOUVEAU VOYAGE INÉDIT  
DANS  
LES INDES ORIENTALES,  
*Par feu M. SONNERAT, associé correspondant  
de l'Institut et de la Société d'Emulation de  
l'Ile-de-France.*

---

CHAPITRE VIII.

*De quelle manière les Français doivent à l'avenir  
faire le commerce de l'Inde.*

**L**E commerce de l'Inde sembleroit au premier coup d'œil devoir être nuisible à la France, en ce qu'il exige un numéraire considérable qu'on fait sortir du royaume, en ce qu'il y introduit des toiles et des mousselines étrangères qui nuisent à la consommation de celles qui s'y fabriquent, et par-là fait languir les progrès de l'industrie nationale; mais on doit le regarder sous un autre point de vue. Les objets qu'il fournit sont aujourd'hui des besoins pour la France: il lui faut des toiles bleues pour la traite; il lui

Il faut chaque année au moins quatre-vingt mille pièces de toile blanche pour ses manufactures de toiles peintes ou imprimées, indépendamment de toutes celles que peuvent fournir les fabriques nationales. Les Français ont besoin de beaucoup d'autres objets de luxe, tels que mousselines, doréas, mouchoirs stinkerques, etc. que les étrangers leur fourniront, s'ils ne vont pas les chercher dans les pays où ils se fabriquent; ce qui rendroit alors les Français tributaires des étrangers. On rapporte encore de l'Inde du poivre, du café, de l'indigo, des soies écruës, du salpêtre, du bórax, du musc, de la lacque, des gommés, qui sont des objets de grande consommation. Le commerce de l'Inde ne peut donc être qu'avantageux à la France, puisqu'il alimente ses manufactures qui font travailler quantité d'ouvriers, et lui procure un débouché des productions de son sol et de ses manufactures, en y transportant ses vins, ses eaux-de-vie, ses draps et ses fils d'or, dont l'importation peut se monter à dix millions par an; il tourne donc au profit de toutes les classes de citoyens, du marchand, du cultivateur, de l'ouvrier, de l'armateur, et surtout de la marine; car il a l'avantage de former un grand nombre de bons matelots, qui, en temps de guerre, deviennent utiles à l'Etat; il est donc un moyen d'augmenter la

navigation et la puissance maritime française : ainsi on peut avancer que le commerce de l'Inde est absolument nécessaire à la France ; mais de quelle manière doit-il se faire ? On met continuellement en question s'il est plus avantageux de le laisser faire à une compagnie souveraine , ou à une compagnie simplement privilégiée , ou enfin de laisser la liberté aux particuliers d'armer pour l'Inde et la Chine.

Le commerce de la Chine a toujours été avantageux , et il continuera de l'être ; ainsi ce n'est pas de celui-là dont il est question. La liberté qu'on donnera à ce commerce sera toute à son avantage , surtout si le négociant qui veut faire ce commerce a un associé , un agent à Canton qui ait de l'argent en avance ; ses vaisseaux auront l'avantage de trouver une grande partie de leur chargement prêt à leur arrivée , en marchandises choisies , qui reviendront à vingt pour cent meilleur marché qu'à ceux qui y arrivent avec leur argent pour y faire leur chargement tout de suite .

Celui du Bengale , des côtes de Coromandel et de Malabar , au contraire , a des variations qui sont quelquefois avantageuses à ceux qui le font , et quelquefois peuvent les ruiner , si leurs opérations n'ont pas été assujéties à des calculs sûrs , et si tous ceux qui y coopèrent n'y mettent la plus grande activité. Ce n'est donc point un

esprit de système qu'il faut employer ; il faut donner des raisons qui doivent faire préférer l'un plutôt que l'autre.

Lorsque l'abbé Morellet fit le mémoire qui fut si funeste à la compagnie des Indes française , il proposa aux directeurs de leur faire pour mille écus un autre mémoire qui détruiroit entièrement tout ce qu'il avoit avancé dans le premier ; ainsi on pouvoit donc également écrire dans ce temps pour et contre une compagnie ; une compagnie pouvoit alors exister , parce que les Français n'étant pas resserrés comme ils le sont aujourd'hui , elle pouvoit y porter des objets d'échange ; elle ne payoit aucun droit sur les marchandises qu'elle contractoit dans l'Inde, et celles qu'elle rapportoit en France n'en payoient point à leur arrivée. Depuis ce temps les choses ont changé. Dans la position où les Français se trouvent aujourd'hui dans l'Inde, il n'y a pas de doute qu'on ne peut faire mieux que de laisser ce commerce libre ; une compagnie , qu'elle soit souveraine , qu'elle soit privilégiée , ne sauroit subsister sans perte pour les actionnaires.

Une compagnie souveraine qui n'aura pas de revenus suffisans pour payer les dépenses de ces établissemens , si elle est obligée de prendre sur ses armemens , ou d'avoir recours à la métropole pour les payer , ne peut manquer de

périr et de s'éteindre d'elle-même. L'ancienne compagnie française n'a brillé un moment, que pendant l'administration de Dupleix, et lorsque les terres qu'elle avait acquises des princes du pays lui donnaient un revenu de vingt millions; et elle ne s'est ensuite encore soutenue quelques instans que par l'exploitation de la ferme du tabac que le Roi lui avoit cédée, qui lui donnoit un revenu de sept millions. Malgré tous ces avantages, elle eût succombé, long-temps avant son extinction, sous le poids de ses pertes et de sa mauvaise régie, si l'Etat ne fût venu plusieurs fois à son secours. L'abbé Morellet prétend que l'Etat a sacrifié en quarante ans plus de quatre cent millions pour soutenir le commerce de la compagnie, qui n'a rapporté en France, pendant tout ce temps, que trois cent millions : cela est exagéré; mais il est sûr que l'ancienne compagnie française a coûté à l'Etat cent millions dans ces quarante années.

La compagnie d'Angleterre ne doit son opulence qu'à ses possessions territoriales, et encore, malgré les grands revenus qu'elle retire de l'Inde, depuis seize ans qu'elle est en guerre avec quelques princes du pays, elle est obligée chaque année d'y faire passer de l'argent d'Europe; et je crois bien que si elle étoit forcée aujourd'hui de rendre des comptes, toutes les

grandes richesses qu'elle étale ne pourroient l'empêcher de mettre son bilan au greffe.

La compagnie hollandaise n'a dû sa splendeur et ses bénéfices qu'à son commerce exclusif des épiceries, qui lui procuroit un bénéfice au moins de 12,000,000 de francs, qui couvroit les dépenses et les non valeurs d'autre part.

La compagnie de Danemarck, qui n'a que peu de dépenses, n'a pu se soutenir qu'en cédant aux particuliers des permissions d'armer pour l'Inde.

La compagnie d'Ostende a été ruinée dès les premières expéditions qu'elle a faites, parce qu'elle a voulu avoir des comptoirs, des palais, des employés, des garnisons qui ont absorbé tous les bénéfices qu'elle auroit pu faire.

Ainsi une compagnie souveraine, si elle n'a pas des terres, n'aura point de pouvoir, et ne pourra avoir d'appareil imposant. Ce seroit donc avilir la nation française dans l'Inde que d'établir une compagnie sur ce pied.

Une compagnie simplement privilégiée pourra-t-elle mieux se soutenir dans les circonstances actuelles? pourra-t-elle supporter la concurrence de la compagnie anglaise, à laquelle elle sera obligée d'avoir recours pour se procurer des cargaisons? Une compagnie pareille, que le gouvernement voudra favoriser, lui sera onéreuse, s'il lui fait l'abandon, comme



il a toujours fait , de l'indulte et autres droits.

On estime qu'il entre en France , chaque année , pour 30,000,000 de marchandises de l'Inde , assujétis à l'indulte de cinq pour cent , ce qui fait 1,500,000 livres , sans compter le droit de traite de 75 du cent pesant sur lesdites marchandises, montant à 3,000,000, équivalant à 11 pour 100 de valeur moyenne. Cette compagnie seroit donc exempte de payer 4,500,000 livres que le commerce particulier paieroit chaque année d'indulte ou de droit.

La nouvelle compagnie des Indes établie par arrêt du 14 avril 1785, qu'on appeloit *compagnie de Calonne*, ne fit que végéter, et n'eut que des pertes jusqu'en 1790, qu'un décret de l'assemblée constituante la détruisit, et proclama la liberté du commerce de l'Inde. Cette nouvelle compagnie avoit obtenu du contrôleur général Calonne un privilège exclusif de sept ans, avec un fonds de 20,000,000, dont il avoit prêté une partie du trésor royal. Une compagnie établie sur une aussi foible base ne pouvoit manquer d'être bientôt au-dessous de ses affaires, puisque l'ancienne compagnie, avec 56,000,000 et ses ateliers montés, n'avoit pu continuer son commerce. On s'aperçut bientôt que d'aussi petits moyens ne suffisoient pas pour un commerce aussi étendu, ce qui fit

porter l'année suivante, par un arrêt du conseil d'Etat du 21 septembre 1786, le capital de cette nouvelle compagnie à 40,000,000, avec une prolongation du privilège exclusif pour huit années de plus.

Cette compagnie ne fit rien de ce qu'elle avoit annoncé ; elle n'exporta jamais des draps français, comme on le voit par un mémoire présenté à l'assemblée nationale par M. Dupré, député de Carcassonne, qui prouve qu'elle n'a jamais employé aucun drap des manufactures de Languedoc, tandis que le commerce particulier, avant elle, leur en prenoit pour des sommes considérables : une compagnie pareille ne pouvoit qu'être à charge à l'Etat.

M. de Moracin, qui étoit administrateur de cette compagnie, et son agent à Pondichéry, avoit été obligé, pour faire les cargaisons de ses vaisseaux, d'acheter toutes ses toiles du nord des Anglais.

On est dans l'erreur de croire que l'argent d'une compagnie commandera dans les Aldées ; celui d'un particulier a autant de valeur, car, à l'avenir, tous les contrats ne pourront se faire que dans les pays anglais : les tisserands qui ont fixé leurs demeures dans les possessions françaises peuvent à peine fournir six cents pièces par an.

Une compagnie souveraine, à la première

guerre, perd toutes les dépenses qu'elle a faites dans les établissemens, toutes ses munitions, toutes les marchandises qu'elle a en magasin, si elle ne les a pas mis hors d'insulte, et par-là elle se trouve ruinée. Si elle veut, au contraire, les mettre à l'abri, quelles dépenses ne sera-t-elle pas obligée de faire pour entretenir les troupes nécessaires pour les défendre? Des dépenses aussi fortes doivent nécessairement absorber, non-seulement ses bénéfices, mais une partie des capitaux.

Si elle est simplement privilégiée, elle est de même ruinée, parce qu'une compagnie quelconque étant regardée comme partie de l'Etat, tout ce qui lui appartient devient la proie de l'ennemi. Le particulier, s'il ne peut sauver son vaisseau, peut au moins sauver sa cargaison, parce qu'il est rare qu'une capitulation ne sauve les propriétés; il a encore l'avantage de pouvoir faire une vente simulée de son vaisseau à un étranger, ce qu'une compagnie ne pourra pas faire, parce que ses vaisseaux sont connus, et portent le nom de *vaisseaux de compagnie*.

On voit par ce qui vient d'être dit que la liberté donnée au commerce de l'Inde sera plus avantageuse à l'Etat sous plusieurs rapports; en procurant de l'étendue au commerce, elle donne de l'activité à l'agriculture, à la navigation, à tous les genres d'art et d'industrie;

les privilèges exclusifs, au contraire, les anéantissent.

On objectera que les particuliers ne sont pas assez riches pour faire des armemens pour l'Inde, surtout pour le Bengale, qui demandent une mise dehors considérable, et un long retard dans la rentrée des fonds; on doit être sûr que les négocians sauront se réunir et se former en association volontaire, si le commerce est avantageux et donne du bénéfice; des particuliers réunis obtiendront le même succès qu'une compagnie. Les Indiens sont tous guidés par le même principe, celui de l'intérêt; dès qu'ils sauront le commerce des Français libre, ils contracteront des marchandises pour en avoir un bénéfice sûr; tous les Français des différens établissemens qui ont quelques avances s'empresseront de contracter pour des marchandises prêtes pour l'arrivée des vaisseaux; les Anglais même y emploieront tous leurs fonds, et les vaisseaux français qui arriyeronent sur la côte de Coromandel trouveront des cargaisons toutes prêtes sans avoir fait des fonds en avance, en donnant quinze pour cent de bénéfice aux contracteurs, qui est le bénéfice d'usage; ces vaisseaux trouveront le même avantage au Bengale. Les vaisseaux français qui emploieraient cette voie pour faire promptement leurs chargemens, auroient

l'avantage, en partant d'Europe en Mars, de faire leur retour en moins d'une année; et si les bénéfices sur les marchandises sont moindres, les dépenses du voyage étant moindres aussi, le bénéfice sur l'expédition sera toujours à peu près le même.

On dira aussi que les particuliers n'ayant pas assez de fonds pour faire dans l'Inde leur entier chargement, faciliteront le transport des fortunes des particuliers anglais en Europe, en leur frétant une partie de leurs vaisseaux. Quand les armateurs seroient obligés d'employer ce moyen, il seroit encore avantageux; ces balles anglaises viennent dans les ports français, payent des droits, leur fret paye les dépenses de l'armement; enfin ces toiles, vendues en France, alimentent ses manufactures, et elles doublent de valeur par la façon qu'on leur y donne.

Du moment où le commerce fut rendu libre à la destruction de la compagnie française des Indes en 1769, plusieurs armateurs y employèrent des capitaux considérables, et les ventes des marchandises des Indes qui ont continué à Lorient depuis 1771 jusqu'en 1777, ont été plus considérables que celles de la compagnie qui venoit de s'éteindre. Le commerce particulier expédioit, année commune, pour l'Inde, de vingt à vingt-six vaisseaux, et la compa-

gnie dix et quelquefois moins ; ainsi , le commerce particulier , en employant plus de vaisseaux , et par conséquent plus d'hommes et plus de capitaux , faisoit donc , plus que la compagnie , l'avantage des manufactures , de l'agriculture et de la marine de France. Ce commerce eût pu prendre par la suite plus d'extension , mais la guerre de 1778 suspendit les opérations des armateurs.

La guerre qui survint peu de temps après le décret de l'assemblée constituante , en 1790 , qui détruisit la compagnie dite de *Calonne* , et qui proclama la liberté du commerce de l'Inde , empêcha de voir jusqu'où ce commerce , devenu libre , eût pu avoir de l'extension.

Le commerce français rencontrera , il est vrai , aujourd'hui de grands obstacles qu'il n'éprouvoit pas autrefois ; par l'article 13 du traité de paix de 1783 , les Français pouvoient partout , dans l'Inde , faire librement leur commerce ; tout ce qu'ils y portoient pouvoit passer dans l'intérieur du pays , où ils étoient assurés du débit. Les vaisseaux français pouvoient alors porter la moitié de leur cargaison en toutes sortes d'objets ; aujourd'hui , ils ne doivent plus compter sur une grande consommation des marchandises de leurs manufactures , car on peut dire qu'il n'y a que peu d'objets d'échange à y porter ; la destruction de la puissance des

princes a détruit le luxe ; les étoffes d'or et d'argent , tous les objets de luxe ne trouvent plus de consommateurs. L'intérieur des terres n'étant plus libre , les débouchés ne sont que sur les côtes , qui consomment peu de choses. Un peu de cuivre , du fer , de l'acier , des draps légers , des vins , des eaux-de-vie , et quelques autres articles de peu de valeur , tels que des jambons , des fromages , des fruits à l'eau-de-vie , des truffes , des anchois , des câpres , des olives , de l'huile , des liqueurs , sont les seuls objets dont on puisse trouver la dé faite , et encore , un vaisseau ne doit pas en emporter plus du quart de la cargaison.

Les Français , dans ce temps , avoient encore l'avantage que dans quelqu'endroit qu'ils fissent des contrats avec un *dastok* du chef français le plus près du pays où ils contractoient , leurs marchandises passoient et s'embarquoient pour Pondichéry sans être visitées , sans payer aucun droit ; le grand et le petit Salem , qui fournissent une grande partie des toiles propres à la teinture bleue , appartenoient à Tipou-Sultan , et les Français alors avoient autant de droit pour en tirer que les Anglais ; ces pays , ainsi que ceux d'où l'on tire les mousselines , les mouchoirs et toutes les toiles blanches propres à l'impression , appartiennent aux Anglais , et on n'obtient aujourd'hui des mar-

chandises qu'en payant des droits considérables qui vont à douze pour cent.

On objectera encore que la concurrence peut porter préjudice aux armateurs, parce qu'elle oblige de vendre les objets qu'on y porte à meilleur marché, et qu'elle fait acheter plus cher les marchandises du lieu; ainsi, que plusieurs vaisseaux arrivent en même temps dans les rades foraines de la côte de Coromandel, et qu'ils veuillent tous en repartir peu de temps après, les objets de leurs cargaisons diminuent de valeur, et ils pourront même être obligés de les donner à perte; n'ayant point le temps non plus de faire fabriquer, ils seront obligés aussi de prendre en retour toutes les marchandises qu'on leur présentera, et au prix qu'on voudra y mettre; ce qui fait pour l'ordinaire une différence de quinze pour cent, par l'obligation où ils seront de réexpédier le plutôt leurs vaisseaux pour l'Europe; mais quand les négocians qui voudront faire ce commerce auront la précaution d'avoir dans l'Inde un de leurs associés qui y soit leur agent, qui ait des fonds en avance pour pouvoir faire des contrats, car les tisseurs, et en général les ouvriers de toute espèce, ne travaillent pas sans qu'on leur ait payé au moins la moitié du montant des marchandises qu'on leur commande; les toiles



ayant un prix fixe qui ne varie pas , il les aura toujours au même prix ; il aura aussi l'avantage de pouvoir faire ses contrats moitié argent et moitié marchandises , et étant associé , il sera intéressé à n'envoyer que de bonnes marchandises , pour qu'elles soient bien vendues. Le vaisseau trouvera son chargement prêt de marchandises choisies ; s'il y a concurrence , et que les marchands n'aient pas voulu prendre en paiement des marchandises d'Europe , il mettra la cargaison en magasin , et en vendra les objets peu à peu , lorsque la circonstance sera favorable.

La concurrence existe aussi , il est vrai , pour l'achat des toiles entre Français , quand une grande quantité d'argent arrive en même temps à Yanaon ; ce ne sont pas alors les tisserands qui augmentent le prix de leurs marchandises , ce sont les marchands que vous employez qui , voyant la nécessité urgente où vous êtes d'avoir des toiles , changent les qualités , et diminuent les aunages , vous donnent des toiles de douze conjons pour du quinze conjons , etc. , ainsi des autres qualités ; et la nécessité de faire le plus promptement votre chargement , vous force de prendre toutes celles qu'on vous offre. Cet inconvénient cesse du moment que l'agent de Pondichéry fera ses contrats dans le mois de janvier.

Mais, dit-on encore, comment être en concurrence avec les Anglais, qui sont maîtres du pays, dont les ouvriers sont les sujets, etc.? Les Anglais ne seront jamais en concurrence avec les Français; les toiles de ces derniers ne sont point de même qualité que celles fabriquées pour la compagnie anglaise; elles n'ont ni leur longueur ni leur largeur, et aucun tisserand ne s'exposeroit à vendre aux Français des toiles dites *toiles de compagnie*, s'il a passé un contrat avec les marchands de la compagnie, à moins que le résident anglais ne les aient totalement rebutées. Les Anglais n'empêcheront point non plus, comme on se l'imagine, les Français ni les autres étrangers de contracter, de faire fabriquer: cela répand de l'argent dans les nattes; cette circulation du numéraire étranger répand l'aisance dans le pays, et facilite le tisserand et le cultivateur de payer leur redevance; car si les étrangers n'y porteroient pas leur argent, les peuples seroient obligés de payer leurs impôts en nature, et où la compagnie en feroit-elle la consommation? Elle seroit donc obligée de porter chaque année de l'argent dans l'Inde pour payer le fabricant et ses troupes. Il est donc de l'intérêt des Anglais de donner dans l'Inde une liberté au commerce des autres nations, parce qu'il fait entrer beaucoup d'argent dans le pays, qu'ils

retirent ensuite. Au reste, la compagnie anglaise, quelque puissante qu'elle soit, laissera au commerce particulier des Français toute la liberté qu'il aura le droit de réclamer, d'après les conventions réciproques des deux nations en Europe; elle ne voudra pas commettre des injustices envers les négocians français, qui seroient regardés comme des hostilités, et pourroient faire entrer sa nation dans une nouvelle guerre qui ne manqueroit pas aujourd'hui d'être funeste à la compagnie elle-même.

Mais ce qui doit déterminer la liberté du commerce de l'Inde, c'est que les bénéfices des particuliers doivent être bien au-dessus de ceux que peut faire une compagnie, qui est obligée de payer des directeurs, des syndics, des gouverneurs, une quantité d'employés. Une compagnie veut représenter, elle met du faste dans ses établissemens, dans ses armemens, et les bénéfices qu'elle fait sont toujours absorbés par les frais immenses auxquels elle est obligée. On voit par les mémoires que les frais ordinaires de l'ancienne compagnie française montoient chaque année à près de 10 millions pour un commerce d'environ 15 millions de retour. Les particuliers, au contraire, mettent de l'économie dans les armemens; les frais de relâche sont moindres, ils n'ont point besoin d'employés, deux agens,

un à Pondichéry et un au Bengale leur suffisent; de là ils peuvent diriger toutes les opérations de l'armement.

Quand les retours de l'Inde ne donneroient pas de bénéfice aux particuliers, et supposé qu'ils leur donnassent même de la perte, le commerce de l'Inde seroit encore avantageux pour l'Etat; la perte, répartie entre les différens actionnaires, sera très-peu de chose; l'Etat y gagnera toujours pour un plus grand débouché de son agriculture et de ses arts, par l'activité que ce commerce libre mettra dans les ateliers de marine, et par la formation d'un grand nombre de bons matelots; et si ce commerce particulier a assez d'extension pour obtenir une réexportation, alors les fonds sortis de France pour avoir des toiles rentreront triples. En supposant que le commerce particulier emploie chaque année au commerce de l'Inde trente vaisseaux de cinq à six cents tonneaux, sur ces trente vaisseaux, six apporteront des objets de consommation indispensable, qui n'ont aucun rapport avec les manufactures françaises, et que les Français seroient obligés de se procurer de l'étranger, tel que poivre, café, indigo, etc. J'admets que la cargaison des autres vingt-quatre vaisseaux en retour soit d'achat, l'un dans l'autre, de 1,000,500 livres en objets du cru et des manufactures françaises;

c'est donc 24 millions que ce commerce coûteroit et porteroit en argent. La vente, à leur retour, sera au moins de 72 millions, dont la moitié passera chez l'étranger, ce qui fera rentrer en France 36 millions, somme plus forte que celle que les vaisseaux n'en auroient enlevés; l'autre moitié, mise en toile peinte et imprimée, fera rentrer aussi 60 millions; il n'y a donc pas de doute que l'intérêt de la France est de favoriser le commerce de l'Inde.

La liberté du commerce procurera aussi un grand avantage aux colonies françaises de l'Inde; il n'est alors aucun habitant qui ne contracte, ne vende, qui ne charge quelques balles pour l'Europe; tous les colons travaillent pour s'enrichir; une compagnie leur ôte toutes ces ressources, et dans la balance la richesse des colonies doit être comptée pour quelque chose.

Les particuliers qui armeront pour l'Inde, désireront sans doute faire leur retour dans le port de domicile, pour faire la vente des marchandises qu'ils en rapporteroient comme il leur plairoient; il n'y a plus de doute que des ventes particulières faites ainsi, tourneroient au détriment des armateurs. Il seroit donc nécessaire, pour leur avantage, de les obliger de faire leur retour de l'Inde dans un seul port, d'avoir des époques déterminées pour la vente des marchandises qu'ils en auroient rap-

portées; cette vente, annoncée dans les papiers publics, et par des bulletins envoyés aux principaux négocians des différentes villes de commerce, attireroit dans ce port les négocians étrangers et du royaume qui font le commerce des marchandises de l'Inde, et les chefs des manufactures de toiles peintes.

Le port qui paroît le mieux convenir est Lorient; les magasins immenses qui y sont peuvent y recevoir toutes les cargaisons qui y viendront chaque année. L'Etat seroit remboursé des frais de réparations et d'entretien par une rétribution d'un pour cent sur les ventes; mais comme on doit procurer au commerce toutes les facilités, et que les négocians qui font le commerce du Levant, auroient des frais considérables à faire pour y transporter les marchandises de l'Orient, on pourroit permettre aux armateurs qui le désireroient de faire leur retour à Marseille, en les assujétissant pour les ventes aux mêmes conditions que celles qu'on feroit à Lorient.

Je mets ici sous les yeux l'armement d'un vaisseau de 600 tonneaux pour la côte de Coromandel, d'après lequel on peut voir l'étendue dont le commerce de cette côte est susceptible, et le bénéfice sûr qu'il doit donner (1).

Les armemens pour le Bengale seront en-

(1) Voyez ci-après, pag. 217.

core plus avantageux ; ceux pour la côte de Malabar et pour Moka , n'ayant pas autant de concurrence que ceux de la côte de Coromandel et du Bengale , procureront à peu près les mêmes avantages.

L'ancienne compagnie des Indes n'envoyoit chaque année , à la côte de Malabar , qu'un seul vaisseau , qui prenoit ordinairement un million cinq cent milliers de poivre , ce qui ne suffisoit pas pour la consommation de la France , qui étoit obligée de tirer le reste de ses besoins de l'étranger. Le petit Etat du roi de Carpnate , sur les terres duquel Mahé est bâti , peut en fournir toutes les années quatre millions de livres ; deux vaisseaux de mille tonneaux chaque suffiront pour cette denrée absolument nécessaire ; car cet objet étant d'un grand encombrement , il faut y employer de grands vaisseaux , pour que les bénéfices soient plus considérables. Il est vrai que le commerce particulier , n'ayant point de traité avec le roi de Carpnate , comme avoit fait la compagnie française , paiera le poivre un peu plus cher à cause de la concurrence ; mais n'étant sujet à aucune dépense de comptoirs et de bâtimens armés , le poivre lui coûtera encore moins cher qu'il ne revenoit à la compagnie. Ces vaisseaux pourront porter la moitié de leur chargement en effets propres pour Surate et les différens comptoirs euro-

péens sur la côte, tels que draps, cuivre, fer, acier, fils d'or, vins, eaux-de-vie et autres petits objets que nous avons détaillés ci-dessus. En partant de France à la fin d'avril, ils arriveront à Mahé en octobre; ils y débarqueront l'argent nécessaire pour payer d'avance la moitié du poivre qu'ils voudront contracter, et laisseront un officier à terre pour recevoir les livraisons à mesure qu'elles se feront; en donnant ainsi la moitié d'avance, ils paieront le poivre vingt-cinq pour cent meilleur marché. Les vaisseaux, après avoir vendu le long de la côte et à Surate les objets de leurs cargaisons, reviendront à Mahé en mars prendre leur chargement, et ils pourront être de retour en France à la fin d'août. Le poivre coûte ordinairement, en contractant, 150 à 156 roupies le candy de 600 liv.; admettant qu'en le payant plus cher, il revienne à 15 sols la livre, chaque vaisseau en portera dix-huit cent milliers, qui, vendus en France 35 sous la livre, donneront 3,150,000 liv., et ôtant la somme de 250,000 l. pour la dépense de l'armement, celle de 1,350,000 liv. pour l'achat du poivre, celle de 139,000 liv. pour commission, assurance et autres frais; celle de 300,000 liv. pour droits, frais de vente et autres intérêts, le bénéfice sera de plus d'un million, ou à peu près de quarante pour cent pour un voyage de seize



mois , non compris le bénéfice sur les ventes faites à Surate et le long de la côte. Ces vaisseaux pourront prendre un peu de cardamone et cinquante tonneaux de leste en bois de teinture.

La compagnie française faisoit dans ces derniers temps peu de commerce avec Surate , et depuis que le commerce a été rendu libre les particuliers y ont envoyé plusieurs vaisseaux. J'étais sur le *Sévère*, de douze cents tonneaux , armé par MM. Foucault ; en trois semaines , il eut quatre mille balles de coton à bord , qu'il porta en Chine. Le vaisseau le *Turgot*, de six cents tonneaux , qui faisoit le même voyage cette même année , eut son chargement complet en moins de temps ; ce qui prouve que le particulier sera aussi bien servi qu'une compagnie , quand il aura de l'argent ; mais je ne conseillerois pas aux vaisseaux particuliers de faire ce voyage , qu'on désignoit sous le nom de *grand voyage*. Je ne crois pas que le bénéfice , quelquefois incertain , qu'on peut faire sur les cotons en Chine , puisse balancer le temps si long qu'on est obligé de mettre dans ce voyage , dont le retour en France ne peut se faire qu'après vingt-neuf ou trente mois ; mais , comme on vient de le voir , le voyage de Surate peut procurer quelque avantage à celui qui veut charger du poivre à la côte de Malabar , et il est

absolument nécessaire à celui qui veut aller prendre du café à Moka, pour y échanger les effets de sa cargaison contre des objets propres pour l'Arabie, sur lesquels il y a toujours quinze ou vingt pour cent de bénéfice. Le commerce de Moka, il est vrai, est peu important : la compagnie française n'y envoyoit chaque année qu'un vaisseau, qui n'y prenoit en café que la moitié de sa cargaison ; elle complétoit son chargement à la côte de Malabar ou à celle de Coromandel.

Deux vaisseaux, de quatre cents tonneaux chaque, peuvent porter assez de café de Moka pour la consommation de la France ; car avant la destruction de Saint-Domingue, il ne s'en est jamais vendu plus de 600 milliers ; j'admets qu'on en vende aujourd'hui le double : le café, à Moka, coûte 45 piastres la balle de trois cent livres ; en admettant qu'à cause de la concurrence, il revienne à vingt-cinq sols la livre, chaque vaisseau en portera six cent milliers, qui, vendus en France 3 liv. 10 sous la livre, donneront 2,100,000 l. pour la dépense de l'armement, celle de 760,000 l. pour l'achat du café, celle de 77,000 l. pour commission, assurance et autres frais, et celle de 150,000 l. pour droits d'intérêts, frais de vente et autres ; le bénéfice sera d'un million ou près de cinquante pour cent pour un voyage de dix-huit à

vingt mois, non compris le bénéfice sur les ventes faites à Surate et sur les objets portés de Surate à Moka. Par les détails que je viens de donner, on voit que les armateurs, en mettant de l'économie et de l'intelligence dans les armemens, de la sagesse dans les dispositions du voyage, auront toujours un bénéfice assez considérable pour les engager à entreprendre ces voyages.

## ARMEMENT

*d'un vaisseau de six cents tonneaux pour la côte de Coromandel, campagne de dix-huit mois, l'équipage payé six mois d'avance;*

## SAVOIR :

LE vaisseau et ses agrès.....	200,000 L.		
ÉTAT-MAJOR.			
1 Capitaine, par mois.....	300 l.	} 74 hommes, y compris l'état-major; leurs appointemens payés d'avance pour six mois.	
Pour sa table, <i>idem</i> .....	600		
1 Premier lieutenant, <i>id</i> ....	150		
3 Officiers à 120 et 100 l., <i>id</i> , ensemble.....	320		
1 Chirurgien, <i>id</i> .....	120		
MAISTRANCE.			
1 Maître, <i>id</i> .....	100	} 25,080	
1 Second maître, <i>id</i> .....	80		
1 Contre-maître, <i>id</i> .....	70		
1 Quartier-maître, <i>id</i> .....	60		
1 Maître voilier, <i>id</i> .....	80		
1 Cambusier, <i>id</i> .....	75		
1 Second chirurgien, <i>id</i> ....	50		
ÉQUIPAGE			
4 Timoniers à 45 l., <i>id</i> , ensemble.....	180		
4 Gabiers, <i>id</i> .....	180		
30 Matelots à 40 liv., <i>id</i> ....	1200		
18 Novices à 30 l. <i>id</i> .....	540		
5 Mouses à 15 l., <i>id</i> .....	75		
	4180 l.		
VIVRES.			
68 Hommes d'équipages à ration, formant 2,040 rations par mois, 36,720 pour 18 mois, et 40,392 ditos à cause des 10 pour 100 ajoutés pour déchets, à 13 sous la ration .....		26,254	16
Dépenses extraordinaires dans les relâches pendant le voyage, estimées.....		12,000	
		263,334	16
A payer à l'arrivée pour le reste de la solde de l'équipage qui lui est dû pour un an, pour appointemens et solde à l'état-major et équipage.....		50,160	
		313,494 l.	16 s.

*Ci-contre*..... 313,494 l. 16 s.

**GRATIFICATIONS POUR PORTS-PERMISS.**

Au capitaine.....	8000 l.	}	20,500
Au premier lieutenant.....	4000		
Aux trois officiers et au chirurgien, ensemble.	6000		
A la maistrance, ensemble.....	2500		

Le vaisseau, à cause de ses vivres, etc., ne pourra rapporter que 1500 balles, qui auront coûté, rendues à bord,

**SAVOIR :**

400 Balles 15 conjons, ou 16,000 pièces, à 36 pagodes à 3 figures; la courge, plus pour blanchissage, commission, etc.....	30,450 pag.	}	1,521,180 *
400 Balles 19 conjons, ou 16,000 pièces, à 45 pagodes à 3 figures; la courge, plus pour blanchissage, commission, etc.....	38,955		
300 Balles 23 conjons, ou 12,000 pièces, à 53 pagodes à 3 figures; la courge, plus pour blanchissage, commission, etc.....	34,413		
400 Balles guinées bleues, ou 32,000 pièces, à 35 pagodes à l'étoile; la courge, tous frais compris, qui font 30 pagodes à 3 figures 6 fanons.....	48,300		
	<hr/>		
	152,118 pag.		

Commission pour l'argent de Pondichéry, frais d'écrivains et de bureaux à 5 pour 100 sur l'achat de la cargaison, montant à 1,521,180 liv.....	76,059
Assurance.....	86,059
Frais de débarquement et autres.....	4,000

**TOTAL de dépenses**..... 2,021,292 l. 16 s.

Les 1500 balles que le vaisseau a rapportées seront vendues,

**SAVOIR :**

400 Balles, ou 16,000 pièces 15 conjons, à 40 l. la pièce.....	640,000 l.
400 Balles, ou 16,000 pièces 19 conjons, à 56 l. la pièce.....	896,000
300 Balles, ou 12,000 pièces 23 conjons, à 66 l. la pièce.....	792,000
	<hr/>
	2,328,000 l.

\* Sur laquelle somme le vaisseau aura porté 500,000 livres en diversés marchandises, draps, cuivre, fer, acier, fils d'or, vins, eaux-de-vie, et autres objets de consommation pour les Européens.

<i>D'autre part</i> .....	2,328,000 l.
400 Balles guinées bleues, ou 32,000 pièces, à 24 l. la pièce.....	768,000
Le vaisseau, à son retour, à cause du déperissement, ne vaudra plus que	150,000
<b>TOTAL</b> montant de la cargaison et de la valeur du vaisseau.....	<b>3,246,000 l.</b>

Sur laquelle somme il faut ôter :

Droits d'indult sur les 1,521,180 liv., et pour autres frais de vente, à 15 pour 100.....	228,177 l.	
Intérêts des 263,334 liv. 16 sous, montant des avances faites pour l'achat du vaisseau, la paye de six mois donnée à l'équipage au départ, l'achat des vivres, à 7 liv. 10 s. pour 100, pour 18 mois.....	19,750	1 s.
Intérêts de 1,677,298 l., montant de l'achat de la cargaison, commission de l'agent, assurance et autres frais, à 7 l. 10 s. pour 100, pour 18 mois.....	125,807	7
		373,734 l. 8 s.

Reste .....	2,872,265 l.	12 s.
A ôter pour le total des dépenses ci-dessus.....	2,021,292	16

**RESTERA NET POUR BÉNÉFICE**..... **850,972 l. 16 s.**

Le bénéfice est donc de plus de 40 pour 100, non compris celui fait sur les marchandises portées d'Europe, qu'on peut assurer être toujours de 20 à 25 pour 100, si elles sont choisies et qu'elles arrivent sans avaries ; le bénéfice pourra aller à 45 pour 100, si l'armement se fait avec économie, car les dépenses sont portées sur ce tableau au plus haut.

L'agent de Pondichéry pourra encore porter plus loin l'avantage de l'armement : si le vaisseau est obligé d'attendre sa cargaison, il pourra, pendant que les marchandises se fabriquent, l'envoyer au Bengale dans les premiers jours de septembre avec un chargement de sel ; il pourra être de retour à la fin de décembre, et rapporter en retour une cargaison de riz, ce qui éteindra, et au-delà, toutes les dépenses de relâche et de son séjour dans l'Inde.

---

---

## EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE BARI ET DE MONOPOLI,

*Par M. FOLLIER, ancien Contrôleur des  
Douanes.*

---

A quelques centaines de mètres de *Monopoli*, on trouve des villages souterrains, couverts de jardins. Ce sont des habitations taillées dans un banc de spath calcaire, alterné par des couches de madrépore très-variées; elles paroissent et doivent être en effet de la plus haute antiquité. On y remarque encore les emplacements des usines du ménage; les lits étoient taillés dans la pierre, ainsi que les armoires, et cela sans art, sans raffinement, de même que le font encore les peuples à demi-civilisés. Ces villages ont dû contenir un millier d'individus, en supposant qu'il y en eût quatre par famille; et comme toutes ces habitations ne sont pas accessibles, il y a lieu de croire que la population alloit au-delà de ce nombre.

Les portes étoient sans doute mobiles, et peut-être n'étoit-ce qu'une grosse pierre qui

en fermoit l'accès. Ces villages peuvent avoir été habités par des pêcheurs ; mais comme la côte de la Pouille est extrêmement fertile, il est plus vraisemblable que ce peuple étoit agriculteur ou pasteur.

Au reste , les villages qui aujourd'hui ne sont qu'à quelques cents pas de la mer, ont dû être bien plus éloignés ; car ses invasions se sont assez étendues vers le milieu du golfe, tandis que l'effet contraire se fait depuis long-temps sentir dans le fond. Ce ne sont donc point les habitans de Brindes ou Brindisi qui ont peuplé la ville de Monopoli , et je crois que la douceur du climat et la bonté de la température ont dû peupler cette partie de la côte plutôt que celle de Brindes , où l'air est aujourd'hui si mal-sain qu'il est impossible d'échapper à une mort anticipée aux environs du port. A cinq ou six milles au-dessus de Monopoli , on voit les vestiges de l'antique *Egnatia* (torre Egnatio) ; qui n'a aujourd'hui d'autre population que deux hommes commis à la garde de la tour , et préposés des douanes. Cette grande cité laisse encore apercevoir une élévation circulaire où sont ensevelis ses murs ; mais dans l'intérieur de cette enceinte , qui peut avoir plus d'un mille , on ne voit nulle trace de maison , nul point d'élévation ; le temps inexorable a détruit jusqu'à ses ruines. Seulement , au bord de la



mer , un fragment de muraille est resté debout à la hauteur de trente-cinq à quarante mètres ; il brave encore la fureur des ondes , quoiqu'il soit depuis long-temps criblé dans ses assises par leur action. On pourroit croire qu'il a été bâti sans ciment, s'il n'étoit probable que l'acide marin ou l'action de l'air en ont fait disparaître les traces. Cependant on remarque des crampons oxidés, qui, en quelques endroits, lioient des cubes de deux mètres.

A six cents pas de la mer , les paysans ont découvert l'issue d'une galerie souterraine , qui semble avoir appartenu à un édifice public ; elle est droite , mais , dans son extrémité , le degré d'obliquité qu'elle décrit, feroit croire que l'ensemble étoit de forme sexagone. Ces galeries formoient le bas de l'édifice , qui a pu être une caserne ou une académie ; elles étoient éclairées en dedans par des soupiraux ou fenêtres en talus intérieurs, et en dehors elles avoient des vomitoires ; mais il n'est pas vraisemblable qu'elles aient appartenu à un cirque , sorte d'édifice qui, dans les temps reculés, n'étoit pas encore en usage ; il l'est encore moins que ce soient les restes d'un therme, puisque le pays manque totalement d'eau , et que , sans nul doute, c'est faute de ce puissant secours , ou par les suites de la guerre des Epirotes , qu'Egnatia a été anéantie. Brindes étoit dans son plus

haut degré de prospérité, qu'Egnatia n'avoit que des ruines et quelques masures, et néanmoins elle a été l'une des plus populeuses et des plus florissantes villes du golfe Adriatique.

Après avoir foulé des tombeaux et des décombres couverts de verdure, le voyageur peut tourner vers le couchant et parcourir le coteau le plus ravissant, le plus pittoresque de cette mer; les casins y sont nombreux, et en automne ils sont peuplés par les habitans des petites villes de la côte; les grives se jettent par milliers sur le groupe de collines; elles s'engraissent d'olives, et fournissent un mets délicieux. Le tableau dont on jouit sur ces points est couronné par les montagnes d'Albanie; il a sur l'avant-scène ce joli rideau d'oliviers qui borde la mer, et les *parancelles* des pêcheurs qui en égaient le fond. Là-bas, sur le point de l'horizon, je vois un nuage blanc; il se montre aux navigateurs comme un astre pâissant et timide; mais bientôt il déroule ses flocons, embrasse une vaste colonne d'air qu'il comprime, et porte ses vents sur les ondes qu'il soulève et tourmente; le pilote, courbé sous l'angle rétréci de sa voile latine, semble vouloir échapper au naufrage dont il est menacé.

En poursuivant vers l'intérieur, on trouve, entre la petite ville de *Bastillano*, et celle de *Puttignano*, une excavation d'une grandeur

rare sans doute, et que peu de personnes ont parcourue; je me fis descendre dans cette grotte par le moyen d'une corde de sarment, liée avec de l'osier. L'orifice a tout ce qui peut rendre un tel aspect imposant; des ronces sortant des crevasses du rocher, un retentissement sourd et prolongé du moindre mouvement, et trente ou quarante pieds de profondeur, cela peut suffire pour épouvanter l'homme indifférent aux merveilleuses opérations de la nature; mais celui qui ne jouit que dans ce qu'elle a d'extraordinaire, qui aime à admirer ses jeux, ses ressorts, ses écarts et ses caprices, est content lorsqu'il peut pénétrer dans ses plus profonds laboratoires. Le fond du souterrain est un amas de rocailles qui se détachent de la voûte, dont la pierre a très-peu d'adhérence, et qui vraisemblablement doit la combler un jour. C'est là que les petits ravins qui descendent des collines vont s'engloutir.

Lorsque nous descendîmes dans cet antre (1), je n'avois point médité le projet de le visiter; nous n'avions d'autres munitions qu'une phiole d'eau-de-vie, et nos briquets pour allumer nos pipes; cependant nous fîmes un très-grand feu, au moyen des ronces ou des sar-

(1) J'avois avec moi quatre préposés, dont trois faisoient la garde en dehors, et le quatrième me suivit.

mens que nous jetaient les hommes de garde. Les aspérités du sol ne permettent point de s'éloigner de l'orifice : de grands blocs de pierre , des eaux stagnantes , d'autres qui roulent sur des lits de capillaire , empêchent de le parcourir.

Les paysans des environs nous dirent que l'excavation s'étendoit jusqu'à la mer , ce qui n'est ni vraisemblable ni possible , parce qu'entre ce point géographique et la mer , se trouve la branche de l'Apennin qui va jusqu'au golfe de Tarente (1).

Cet antre immense n'offroit aucune mauvaise odeur ; les martinets , les freus , les choucas y descendent , parce qu'en été il en sort des myriades de moustiques. Je ne crois pas qu'il contienne de serpens , qui d'ailleurs sont fort rares dans ces contrées. Je voulois prendre plus ample connoissance de cette excavation ; je voulois savoir si c'est à quelque convulsion qu'elle doit son existence , ou si c'est l'antique canal d'un fleuve souterrain ; mais les circonstances ne me l'ont pas permis ; ici la cause est difficile à pénétrer , parce qu'il ne s'agit point d'un espace pratiqué sous des roches escarpées , mais d'une vaste galerie , dont l'ouverture est en plaine et entourée de coteaux où

(1) Les paysans parloient peut-être de la mer *Adriatique*.  
(N. du R.)

la végétation est aussi riche que variée ; il est encore moins vraisemblable qu'elle soit le résultat du travail de l'homme , et rien n'indique qu'il y ait jamais mis la main.

Terminons cette note par la description de la fête de Notre-Dame d'août, patronne de Monopoli. Cette madone arriva par mer en l'an 1000, à huit heures du soir, sur un radeau chargé de bois de charpente, pour servir à terminer l'érection de la cathédrale, sans lequel événement elle n'eût jamais été finie.

Ce miracle ne trouveroit pas même aujourd'hui dix hommes capables de le contester , et pour en convaincre le lecteur, je lui dirai que le jour de cette fête, on joue dans les rues des *mystères*, les mêmes que ceux qu'on représentoit dans les grandes villes d'Italie, il y a trois cents ans. Celui que j'y vis l'été de 1809 fut l'écorchement de saint Bortholoméé ; les acteurs étoient des garçons tailleurs ou des matelots.

La fête *della santa Madona* commence le 1<sup>er</sup>. août et dure jusqu'au 15 inclusivement.

Chaque matin, les tambours et les cloches annoncent l'allégresse publique et l'arrivée prochaine de la patronne du pays ; à midi, et à l'heure de l'angélus, on tire un grand nombre de pétards et de boîtes qui font trembler la ville, et pendant le jour, divers orchestres ambulans réjouissent l'oreille et le regard.

par les mouvemens d'allégresse qu'ils excitent. Enfin, le 15, tous les domestiques des propriétaires d'huile, connus sous le nom de *Vetturini* (1), mettent un bel habit bleu avec une écharpe rouge, où brillent mille sortes d'agnus en oripeau ; leur chapeau est ombragé d'un vaste panache ; ils montent les plus beaux chevaux du pays, et dès que l'heure de la commémoration arrive, ils se réunissent deux ou trois cents, avec leurs écuyers, leurs commandans, leurs nègres barbouillés de suie, et vont prendre monseigneur l'évêque pour aller recevoir la madone, qui va débarquer. La madone donc vient d'une petite baie à deux milles sur la côte ; elle est conduite sur une barque, où sont figurées les circonstances de son premier débarquement. Cette madone est peinte sur bois, sur un fond sablé d'or ; elle date de l'époque la plus reculée de la restauration de la peinture. Il est vraisemblable qu'elle fut achetée par quelque âme pieuse, sur la côte de l'archipel grec, et qu'on s'en servit pour l'appui de la croyance du peuple.

Lorsque le cortège est sorti de la ville, il va se placer au bord du petit hâvre des pêcheurs ; là, sont élevés plusieurs autels en buis d'une

(1) *Vetturino* signifie ordinairement *voiturier*.

(N. du R.)

structure simple et décorés de lampions de couleur ; de nombreuses fusées sillonnent les airs, et se dirigent sur la barque sacrée, qui de son côté répond à tous les saluts par d'autres fusées et des pétards ; cependant les cavaliers, portant des flambeaux, font caracolier leurs chevaux ; les filles dansent, les enfans crient, et tout le monde est dans la joie. La madone arrive à bon port ; alors les feux d'artifice s'allument, tous les canaux en sont couverts, tous les murs de la ville brillent et font retentir le air de mille cris.

Certes, sans le feu d'artifice et quelques autres circonstances modernes, cette fête m'auroit reporté aux premiers âges du christianisme, par la simplicité et les vrais plaisirs auxquels elle donne lieu.

Le sol *osseux* de la Pouille est le même que celui du golfe ; c'est une agglomération de coquillages ou de végétations marines. La coquille bivalve connue sous le nom de Saint - Jacques ne s'y trouve plus, et cependant chaque pas offre des traces de son existence passée ; celle de l'huître, qui a aussi entièrement disparu, y étoit encore plus commune avant la métamorphose de ce sol ; le joli bivalve qu'on nomme nautil s'y trouve encore : j'en ai vu un vivant entre Polignano et Molo de Bari ; aucun natu-

raliste n'en possède d'aussi curieux. Imaginez le plus mignon des canots arrondissant sa poupe en spirale relevée, mais dont les contours sont si élégans, qu'il est impossible à l'art d'y rien observer d'irrégulier ; cette spirale est festonnée en losanges et d'un guillochage charmant. Sur l'extrémité supérieure des panneaux des deux valves, sont deux sortes d'arbrisseaux en éventail, et ramifiés dans des cartilages si tenus et si déliés, qu'il est difficile de les conserver intègres ; à la charnière qui lie la poupe aux valves bombées du testacée, sont deux petites rames ou ailerons dont le mouvement alternatif détermine le progrès d'avancement ; il est rare qu'il ne soit point uniforme.

Dès que les hommes ont eu observé la marche du nautilé, ils ont dû devenir navigateurs. Le cabinet de Florence contient beaucoup de nautilés ; mais je n'ai vu nulle part celui dont j'ai été quelque temps possesseur. Ce sont les cadavres nombreux de ces êtres qui participent de la végétation et de l'animalité, qui ont élevé le lit de l'Adriatique ; c'est aujourd'hui aux dépens de ses bords, qu'il attaque sans cesse, que cet immense travail doit s'achever jusqu'au rayon dirigé d'Otrante sur les îles Ioniennes. Déjà Ravennes a cessé d'être un port ; Venise aura son tour ; tandis que sur le rivage des Ab-



bruzzes la mer a fait de larges invasions , qu'Ortona est menacée d'être engloutie, d'autres parages s'élèvent aux dépens de ces dépouilles. La mer divise les matières qu'elle prend sur ses rivages pour élever son lit; elles seront peut-être encore soumises à ses agitations, mais elles doivent finir par enrichir le domaine de l'homme et du quadrupède.

---

## DOCUMENTS

POUR

### LA STATISTIQUE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

---

LES accroissemens rapides de la prospérité et de la puissance des États-Unis méritent toute l'attention de véritables hommes d'état européens, puisqu'il est évident que ce peuple, à la fois navigateur et agricole, doit, quoiqu'à une époque encore éloignée, égaler en forces intrinsèques la Grande-Bretagne, dont il est le rival naturel, et dont il partagera ou détruira la prépondérance maritime. Le philosophe cosmopolite doit aussi prendre de l'intérêt à cette seconde Europe, qui est le foyer de la civilisation pour un immense continent.

Nous donnons ici quatre tableaux qui présentent le coup d'œil général des accroissemens politiques des États-Unis. Le dernier, à la vérité, n'est pas officiel, mais il est fondé sur des données authentiques. Ces tableaux seront suivis d'autres, relatifs à chaque Etat en particulier.

## I. TABLEAU

*De la population des États-Unis, d'après le recensement de 1790.*

PROVINCES.	HOMMES blancs libres de seize ans et au-dessus, y compris les chefs de famille.	HOMMES blancs libres au-dessous de seize ans.	FEMMES blanches libres, y compris les chefs de famille.	AUTRES individus libres.	ESCLAVES.	TOTAL.
Vermont. . . . .	22,335	22,328	40,505	225	16	85,539
New-Hampshire. .	36,086	34,851	70,160	630	158	141,885
Maine. . . . .	24,384	24,748	46,870	538	0	96,540
Massachusets. . .	95,453	87,289	190,582	5,453	0	378,787
Rhode-Island. . .	16,019	15,799	32,652	3,407	948	68,825
Connecticut. . . .	60,593	54,403	117,448	2,808	2,764	237,946
New-York. . . . .	84,700	78,122	152,320	4,654	21,324	340,120
New-Jersey. . . .	45,251	41,416	13,287	2,762	11,423	184,139
Pensylvania. . . .	110,788	106,948	206,363	6,537	3,737	434,373
Delavare. . . . .	11,783	12,143	22,384	3,899	8,887	59,094
Maryland. . . . .	55,916	51,339	101,395	8,043	103,036	319,728
Virginia. . . . .	110,936	116,135	215,056	12,866	292,627	747,610
Kentucky. . . . .	15,154	17,057	28,922	114	12,430	73,677
Caroline du Nord.	69,988	77,506	140,710	4,975	100,572	393,751
Caroline du Sud. .	35,576	37,722	56,880	1,801	107,094	240,073
Georgia. . . . .	13,103	14,044	24,739	398	29,264	82,548
Territ. de l'Ouest, au sud del'Ohio.	6,271	10,227	15,365	361	3,417	35,691
						Somme totale . 3,929,326

II. *Tableau de la population des États-Unis, d'après le recensement de 1800.*

N. B. Ce tableau, étant trop étendu pour le format des *Annales*, se trouve sur le feuillet ci-joint.

III. *Tableau de la population des États-Unis, d'après le recensement de 1810.*

N. B. Ce tableau se trouve également sur un feuillet ci-joint.

## II. ÉTATS - UNIS,

ÉTAT OU DISTRICT	De cinquante à cinq cent ans inclus	AUTRES PERSONNES LIBRES, exceptés les Indiens non taxés.	ESCLAVES.	TOTAUX.	GRAND TOTAL.
Vermont . . . . .	7,049	557		154,465	
New-Hampshire . . . . .	2,142	855	8	183,858	
Massachusetts . . . . .	3,340	6,552		422,845	
Maine . . . . .	3,041	818		151,719	
Rhône-Island . . . . .	5,648	3,304	380	69,133	
Connecticut . . . . .	5,827	5,300	951	251,002	
New-York . . . . .	3,651	10,374	20,613	586,050	
New-Jersey . . . . .	1,600	4,402	12,422	211,149	
Pensylvanie . . . . .	3,395	14,564	1,706	602,545	
Delaware . . . . .	2,390	8,268	6,143	64,273	
Maryland . . . . .	2,180	19,987	107,707	349,692	
Virginie . . . . .	4,179	20,509	346,968	886,149	
Kentucky . . . . .	7,075	741	40,343	220,959	
Caroline du Nord . . . . .	7,514	7,043	133,196	478,105	
Caroline du Sud . . . . .	9,437	3,185	146,151	345,591	
Georgia . . . . .	3,894	1,919	59,699	162,686	
Tennessee . . . . .	3,491	309	13,584	105,602	
Territoire du nord-ouest État d'Ohio) . . . . .	395	337		45,365	
Territoire d'Indiana . . . . .	115	163	135	5,641	
Territoire de Mississipp . . . . .	165	182	3,489	8,850	
<b>TOTAL</b> . . . . .	<b>528</b>	<b>109,289</b>	<b>893,605</b>	<b>5,289,573</b>	
District de Columbia . . . . .	463	783	3,244	14,093	5,303,666

## III.

## TABLEAU

ÉTATS ET TERRITOIRES.	HOMME		GRAND TOTAL.
	An-dessous de dix ans.	De à qui ans	
District de Maine.....	41,273	18,	700,745
Massachusetts.....	68,930	34,	
New-Hampshire....	34,284	17,	
Vermont.....	38,082	18,	
Rhode-Island.....	10,735	5,	
Connecticut.....	37,812	20,	
New-York.....	165,933	73,	
New-Jersey.....	37,814	18,	
Pensylvanie.....	138,464	62,	
Delaware.....	9,632	4,	
Maryland.....	38,613	18,	
Virginie.....	97,777	42,	
Ohio.....	46,623	18,	
Kentucky.....	65,131	26,	
Caroline du Nord...	68,039	30,	261,827
Tennessee de l'Est..	18,392	7,	
Tennessee de l'Ouest.	26,102	9,	
Caroline du Sud....	39,669	17,	
Georgia.....	28,002	11,	
Territoire d'Orléans.....	5,848	2,	7,036,563
Mississippi.....	4,217	1,	
Louisiane.....	3,438	1,	
Indiana.....	4,923	1,	
Illinois.....	2,263	1,	
Michigan.....	800	1,	
District de Columbia.....	2,479	1,	203,340
	1,035,278	468,	7,239,903

IV. TABLEAU STATISTIQUE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,  
d'après M. BLODGET.

APERÇU COMPARATIF.	EN 1784.	EN 1804.	EN 1807.	EN 1809.
Etendue territoriale (acres).....	64,000,000	1,280,000,000 (a)	1,280,000,000	1,280,000,000
Habitans libres.....	2,650,000	5,000,000	5,480,000	5,810,000
Esclaves.....	600,000	992,900	1,096,362	1,145,000
Gens de couleur, affranchis.....	56,000	126,000	147,000	160,000
Naissances.....	158,000	310,000	345,000	390,000
Décédés.....	76,000	149,000	164,000	190,900
Population totale.....	3,250,000	6,000,000	6,556,362	6,955,000
Accroissement annuel.....	96,000	180,000	190,962	202,591
Habitans, par mille carré.....	13	6	3	3
Habitations.....	650,000	1,190,000,000	1,290,000	1,375,000
Collèges.....	36	56	22	25
Académies.....	36	56	57	74
Terrain défriché (acres).....	21,560,000	38,950,000	39,990,000	40,950,000
Valeur du terrain cultivé (dollars).....	2	6	630	630
— En friche (cents).....	35	215	230	230
Chevaux.....	600,000	1,160,000	1,300,000	1,400,000
Bêtes à cornes.....	1,200,000	2,850,000	3,200,000	3,660,000
Ponts de péage.....	6	30	48	(b)
Routes et canaux.....	8	48	82	(c)
Milice.....	541,666	1,050,000	1,200,000	2,290,000
Flotte (navires).....	»	20	90	150
Marins.....	118,000	64,000	69,000	55,000
Marine (tonneaux).....	250,000	1,107,323	69,000	1,250,000

(a) L'addition de la Louisiane, qui produit l'augmentation, a été faite d'après une estimation vague; les limites du pays n'étoient pas encore déterminées.  
(b) Valeur en capital, 5,600,000 dollars.  
(c) Valeur en capital, 11,500,000 dollars.

SUIVE du Tableau statistique des États-Unis d'Amérique.

APERÇU COMPARATIF.	EN 1784.	EN 1804.	EN 1807.	EN 1809.
Importations (dollars).....	11,000,000	80,000,000	107,000,000	54,000,000
Exportation ( <i>idem</i> ).....	2,000,000	77,699,000	108,343,000	52,200,000
Compagnies d'assurances (capital)..	»	10,000,000	17,000,008	18,600,000
Prix du travail, la journée (cents).	50	75	72	70
— froment, le boisseau ( <i>idem</i> )...	65	155	115	100
Revenus (dollars).....	»	10,064,097	»	7,060,661
Dépenses ( <i>idem</i> ).....	»	11,258,913	»	13,867,226
Numéraire circulant ( <i>idem</i> ).....	10,000,000	17,500,000	20,000,000	20,000,000
Banques.....	3	39	86	95
Capital de banques (dollars).....	2,250,000	39,500,000	50,000,000	54,000,000
Billets de banque en circulation ( <i>idem</i> )	2,000,000	14,000,000	18,000,000	19,000,000
Dettes publique nominale ( <i>idem</i> )....	200,000,000	98,196,018	96,462,752	93,119,694
Fonds d'amortissemens ( <i>idem</i> ).....	»	14,413,000	31,369,709	43,994,136
Tre'sor ( <i>idem</i> ).....	»	4,824,121	9,643,842	3,848,056
Obligations des douanes ( <i>idem</i> )....	»	12,317,449	»	9,600,000
Evaluation totale du pays ( <i>idem</i> )...	850,000,000	2,502,000,000	2,518,000,000	2,510,000,000
Terrains publics vendus (acres)....	»	1,223,378	2,669,994	5,008,982
Produit des terrains publics (dollars)	»	2,888,000	5,547,865	6,337,093
FONDS NATIONAUX.				
Fonds d'amortissement actif (dollars)	»	7,024,450	18,347,580	27,597,868
4500 lots dans la cité de Washington	»	»	»	»
( <i>idem</i> ).....	»	1,500,000	1,500,000	1,500,000
Terrains publics dans l'Ouest (acres)	»	250,000,000	250,000,000	250,000,000
Terrains dans la Louisiane ( <i>idem</i> )..	»	400,000,000	400,000,000	400,000,000

( La suite de l'article à un prochain cahier. )

---

BULLETIN  
DES VOYAGES,  
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE:  
N° LXVIII.

---

*RELATION de la Conquête de l'île Bourbon ,  
avec un Appendice sur l'état actuel de cette  
île, par un Officier de l'expédition. Londres,  
1811. (An account of the conquest, etc.)*

---

(EXTRAIT.)

LA partie historique et militaire de ce petit ouvrage n'est pas sans intérêt. On y apprend que l'occupation de l'île de Rodriguez facilita l'attaque dirigée contre l'île Bourbon. Ce danger avoit été indiqué d'avance par les géographes et les voyageurs. Ce fut dans cette île négligée que les Anglais rassemblèrent et entretenirent une force suffisante pour envahir l'île Bourbon au moment même où, par leurs émissaires et leur correspondance secrète, ils apprirent que cette colonie n'étoit plus en état de leur opposer une résistance prolongée. La relation des opérations relatives à la prise de l'île Bourbon, ne dissipe pas les soupçons qu'on a eus sur les causes de cet évène-



ment : il semble que si toutes les forces de la colonie avoient été réunies sur un seul point, on auroit pu rendre la défense plus vigoureuse, et empêcher les Anglais de tourner à leur loisir la position si forte de Saint-Denis. Le colonel anglais Keating, en se décidant à envahir brusquement la capitale de la colonie, a montré une grande intelligence et une grande audace ; mais en le voyant exécuter son plan presque sans trouver de résistance, on est tenté de croire qu'il avoit, dans le mécontentement des habitans, quelque garantie secrète du succès de cette entreprise hasardeuse.

Laissons ce triste sujet, et puisque cette colonie nous est rendue, occupons-nous à tirer de cet écrit quelques notions sur l'état récent d'une possession aussi précieuse.

La population de l'île, en 1811, étoit de seize mille quatre cents blancs, européens ou créoles ; trois mille quatre cent quatre-vingt-seize nègres libres, et soixante-dix mille quatre cent cinquante esclaves. La douceur du climat, l'abondance des vivres, la tranquillité dont on jouit, concourent à faire augmenter rapidement le nombre des habitans. La force armée s'élevoit à quatre mille cent quatre-vingt-treize combattans, dont cinq cent soixante-seize troupes de ligne, quatre cent dix-sept tirailleurs créoles, neuf cents gardes nationaux, et deux mille trois cents milices créoles. Le vainqueur trouva quatre-vingt-neuf pièces d'artillerie à Saint-Denis, et cinquante-six à Saint-Paul, de grandes quantités de poudre et de balles, des forges et ateliers militaires bien montés.

Les routes furent jusqu'ici fort négligées. Il y a cependant une grande route publique, qui forme presque le circuit de l'île ; elle suit le bord de la mer. Mais cette

circonstance produit cet inconvénient ; qu'une descente coupe toute la communication d'un quartier à l'autre ; ce qui fixa particulièrement l'attention de l'assemblée coloniale, sans qu'elle perdit de vue la construction des ponts sur les rivières, et les ravins qui étoient jusqu'ici impraticables.

Pour avoir de quoi subvenir aux dépenses de ces travaux, aussi utiles que désirables, on avoit ouvert plusieurs souscriptions auxquelles un grand nombre de particuliers accédèrent de bonne volonté ; mais ces travaux ne furent jamais complètement terminés, tant à cause des mauvais temps qui s'opposent à leur exécution, qu'à cause de l'incapacité du gouvernement, qui ne possédoit pas les moyens propres à seconder cette entreprise.

Le sol de cette île est en général excellent ; mais comme elle forme tout-à-fait une grande montagne, les pluies qu'elle attire emportent vers son soubassement les particules légères du sol qui doivent leur existence à la dissolution animale et végétale ; de sorte que le sommet de la montagne ne forme qu'une rochè nue et désolée, tandis que le territoire devient meilleur à mesure qu'il s'approche des côtes de la mer.

Cependant cette observation admet des exceptions. Le feu souterrain qui avoit pris sa naissance dans le cœur de la montagne, cessa, il y a long-temps, d'opérer par le cratère primitif qui se trouve sur son sommet ; tandis que d'autres éruptions plus récentes, qui ont éclaté plus près de la mer, avoient ravagé et brûlé les terres qui sont situées dans la proximité des côtes ; ce qui fait que, dans ces districts, les terres situées sur des élévations moyennes sont de la meilleure qualité.

Quant aux terres situées dans la plaine, qui ont dans

leur voisinage quelques rivières, ou qui en reçoivent des parties vaseuses par les débordemens, celles-ci peuvent être classées dans la seconde qualité; mais les parties élevées de la montagne peuvent à peine être considérées comme étant susceptibles de culture.

Cette île n'avoit autrefois formé qu'une forêt; mais pour la rendre habitable et productive, on abattit presque tous les bois, pour en construire des maisons, et l'on consuma les autres par les flammes, pour nettoyer le pays; cependant cette sorte de défrichement, qui demandoit de la prudence et de l'expérience, fut exécuté avec une négligence si inconcevable, qu'on voit encore aujourd'hui les vestiges de la plus grande destruction.

La culture de cette île consiste particulièrement dans celle du café, des clous de girofle, du coton, du blé, du macis et des pommes de terre; mais pour la subsistance des esclaves, on cultive du *manioc*, des pommes de terre douces, et des *yams*.

On y cultive aussi les noix de cacao, le sucre, le poivre, la muscade et l'indigo; mais ces productions suffisent à peine pour la consommation intérieure de l'île; il faudra encore un temps considérable avant qu'elles deviennent un article actif du commerce.

La culture du café forme le principal objet de la colonie: on s'aperçoit, dans chaque quartier, que le sol est particulièrement consacré à cette plantation. Les cantons situés sous le vent jouissent d'un climat et d'une température très-favorables à la perfection de cette plante; mais malheureusement cet effet, qui produit cet avantage, contribue aussi à la multiplication des insectes qui détruisent la plante. On avoit observé que les fourmis étoient infiniment plus nombreuses et destructives dans les quartiers qui sont situés sous le vent, que dans les

endroits qui sont situés vers le vent ; mais ceux-ci furent , à leur tour , infestés et ravagés par les limaçons. Ces deux fléaux de l'agriculture se sont introduits et multipliés avec une rapidité alarmante , pendant les derniers trente ans ; de sorte que tous les moyens qu'on avoit employés pour leur destruction , furent jusqu'ici inutiles.

La culture des clous de girofle est la première qui , par son étendue , suit celle du café ; mais le cultivateur ne peut jamais compter sur cette récolte avec assurance : cette incertitude semble dépendre de causes indépendantes de l'homme. La récolte est très-abondante dans une année ; elle est stérile dans une autre. On avoit cueilli , dans une saison , trois cent mille livres de giroffes , tandis que la récolte de l'année suivante n'excédoit pas un millier ; mais la troisième récolte avoit compensé la perte , car elle avoit produit jusqu'à cinq cent mille livres : ces contrastes considérables que l'on remarque dans cette culture , sont encore aujourd'hui indéfinissables.

Il paroît cependant qu'on avoit fait quelques progrès dans cette culture , puisqu'on estime maintenant la récolte de cette plante , quand l'année est abondante , à un million et demi de livres , et encore est-elle susceptible d'une augmentation considérable.

Mais quant à la culture du giroffier , elle est extrêmement facile ; à peine exige-t-elle quelque attention jusqu'au moment où l'on doit s'occuper de la récolte , qui demande alors un nombre considérable de bras.

Cette plante s'étoit très-bien naturalisée dans ce climat : elle commence déjà , la troisième année après sa transplantation , à porter des giroffes : chaque année elle augmente de produit , jusqu'à sa quatorzième ou quinzième année , où elle a acquis sa vigueur entière.

Le coton est aujourd'hui moins cultivé qu'il ne l'étoit autrefois ; cette branche de culture dépérissait depuis plusieurs années : on avoit remarqué que les ravages d'un ouragan qui s'est élevé en 1801, dans cette île, ont contribué pour quelque chose à sa décadence, et que celle-ci s'accroissoit surtout depuis qu'une maladie s'étoit glissée parmi les plantes cultivées dans les quartiers de Saint-Paul et de Saint-Gille, d'où elle s'étendit graduellement dans les autres parties de cette île. Cette maladie, sans qu'on puisse en deviner la nature, n'est point (sous un certain rapport) nuisible à la santé ni à la vigueur de la plante ; mais elle empêche le développement de la semence, et réduit le produit presque à rien. Cet inconvénient avoit engagé les planteurs de coton à convertir insensiblement leurs terres en plantations de café.

Le produit en blé donne environ quatorze millions de livres ; il formoit la principale ressource de l'île de France, vu que l'île de Bourbon n'en consomme guère plus que deux millions de livres par année.

Les fermiers se plaignent que les terres assujéties à cette culture commencent à décliner dans leur produit, parce que celles qui donnoient autrefois quatre-vingts ou cent pour un, ne produisent aujourd'hui que quarante ou cinquante ; on croit devoir, en quelque sorte, attribuer ce changement à la longue sécheresse qu'elles ont essayée il y a quelques années.

Cependant cette culture tombe aussi par la négligence des fermiers ; mais cette négligence peut plutôt passer pour du découragement, qui tire sa source de la rigueur du blocus qui empêche l'exportation, et du déchet considérable qu'ils éprouvent au marché. Autrefois c'étoit le gouvernement de cette île qui achetoit, pour un certain prix fixe, tout le blé qui étoit déposé dans leurs

granges, en leur délivrant des reçus que l'on convertissoit en billets de change, payables sur le trésor public de France. Par ce moyen, le laboureur étoit assuré de son marché, quoiqu'il n'en tirât qu'une valeur assez modique.

En calculant le produit général de la culture d'après une estimation faite sur les rapports de plusieurs années, portant les uns dans les autres, on en obtient le résultat suivant :

		Piastres.
En café.....	73,200 { ballots d'un quintal } { évalués à . . . . . }	732,000
En clous de girofle ..	180,000 livres. . . . .	540,000
En coton.....	240,000 . . . . .	60,000
En blé.....	185,000 . . . . .	57,000
En maïs.....	2 1/2 millions . . . . .	21,000
En <i>calavansas</i> ( pois )	200,000 . . . . .	4,000
En pommes de terre..	280,000 . . . . .	2,800

On pourroit même doubler cet état des produits, si les colons s'occupoient de toutes les terres qui sont susceptibles de la culture.

Dans l'île de Bourbon, la mouvance de la propriété diffère de celle qui est établie à l'île-de-France. Dans cette dernière île, on avoit réglé les concessions d'après une étendue fixée de terrain; celui qui possède une seule métairie, jouit de cent cinquante-six acres; et celui qui en occupe deux, possède trois cent douze acres de terre.

Dans l'île de Bourbon, ces concessions sont très-mal déterminées. Elles spécifient généralement que les terres situées entre telles rivières et tels ravins, et celles qui s'étendent depuis la mer jusqu'à la pente de la montagne, forment la propriété d'un tel. Mais ces rivières, qui, dans les saisons pluvieuses, changent leurs lits, ruinent sou-

vent, par leur débordement, une grande partie des terres, et causent, par ce bouleversement, une dépréciation considérable dans ces métairies.

Pour apprécier l'utilité d'une limitation exacte, il faut observer que les terres qui ont été arpentées et entourées de bornes indiquant leurs limites, sont toujours payées le double, le triple, et même le quadruple de ce qu'elles rapportoient avant cette opération.

Le commerce de cette île fut toujours entretenu par les marchands de l'Ile-de-France, et conduit entièrement sous leur contrôle. Cependant, depuis que la guerre l'a interrompu, il est difficile de calculer son estimation.

Les revenus que le gouvernement prélève sur cette île, consistent dans la capitation imposée sur les nègres, dans les taxes directes qui sont imposées sur les voitures, sur les palanquins et sur les chevaux, les droits de l'enregistrement et du timbre. et dans les licences, pour la vente d'arack.

Le droit sur l'importation et l'exportation des marchandises ne fut pas jusqu'ici fort productif; mais à présent il paroît promettre des résultats considérables. La totalité des revenus publics peut être évaluée à deux cent trente mille piastres.

Les domaines nationaux sont d'une belle étendue, mais en grande partie occupés par les nègres marrons ou rebelles. Il y en a aussi une partie considérable sur la côte, qui consiste en terres d'une bonne qualité.

Ces données n'égalent pas, en étendue ni en solidité, celles que plusieurs voyageurs français, et notamment M. Bory de Saint-Vincent, nous a procurées; mais elles ont l'avantage d'être d'une date très-récente, ce qui les rend éminemment propres à figurer dans le *Bulletin des Annales*.

**ANNUAIRE asiatique, ou Tableau de l'Histoire de l'Indostan, ainsi que du commerce, de la politique et de la littérature de l'Asie. Vol. XII, pour l'an 1810 — 1811. Par M. SAMUEL. (Asiatic annual Register, etc.) Londres, 1812.**

(PREMIER ARTICLE.)

COMME la plupart de nos lecteurs n'ont guère eu l'occasion de feuilleter cet utile ouvrage, nous entrerons d'abord dans quelques détails sur sa composition.

L'*histoire civile et militaire des Indes britanniques* forme le principal article de l'Annuaire asiatique. Dans ce volume, les sujets du précis historique sont la conquête des îles de France, de Bourbon et des Moluques; la guerre contre les pirates arabes du golfe Persique, et les dissensions intérieures dans la présidence de Madras.

La deuxième section de l'Annuaire est consacrée à une série de petites nouvelles, intitulées *Chronique*, et rangées sous les rubriques Bengale, Madras, Bombay, Ceylan, île du prince de Galles, Chine, etc. Quelques-unes de ces nouvelles ont de l'intérêt pour l'histoire et la géographie. On peut considérer comme une suite de la *Chronique*, le résumé des discussions de l'assemblée de la compagnie, de celles du parlement, et les documents officiels relatifs aux affaires de l'Inde. Cette division est du plus grand intérêt dans ce volume; elle dévoile les dangers, les embarras et les vastes ressources de l'empire indo-britannique. Nous en donnerons un extrait.



Les *Mélanges* ou mémoires et relations occupent la première place dans la dernière section. On peut y joindre les *Caractères* ou notices biographiques, les *Projets utiles*, et les notes sur l'histoire naturelle, etc. Une sous-division est réservée pour des poésies, imitées ou traduites de l'arabe, de l'indou, du sanskrit, du persan, etc. Cette intéressante notion ne regarde pas les *Annales des Voyages*; nous en profiterons pour le *Spectateur*. La dernière partie de l'Annuaire contient des annonces et analyses de livres nouveaux relatifs à l'Asie.

Nous allons d'abord extraire les petites notices relatives à la géographie physique et politique, ainsi que les anecdotes historiques les plus saillantes.

*Principauté de Sind ou Sindy.* — Les Anglais ont enfin réussi à ouvrir une communication politique avec cet Etat, long-temps inaccessible aux Européens. C'est une contrée très-fertile, mais de peu de largeur, située le long des bords de l'Indus, séparée de toutes les contrées voisines par une barrière presque insurmontable de rochers et de déserts. Nominalelement assujétie au roi de Caboul, la principauté du Sind a profité des troubles qui ont bouleversé l'empire des Afghans, pour se rendre à peu près indépendant. Le pouvoir se trouve actuellement (1811) entre les mains d'un triumvirat de trois frères, dont l'aîné, possédant les plus grands revenus, est considéré comme le chef du gouvernement. Les triumvirs exercent un pouvoir despotique, et suivent toutes ces maximes d'ignorance et d'avidité qui paroissent inhérentes aux gouvernemens asiatiques. L'établissement de la dynastie présente ne date que de trente ans, et l'inquiète jalousie qu'elle montre dans sa politique, prouve qu'elle ne se regarde pas comme bien assurée du trône. Les habitans du Sind sortent à peine de la barbarie; ils

ont perdu les avantages de l'état sauvage , et n'ont pas encore commencé à se civiliser. L'armée est estimée à quarante mille hommes, nombre très-grand pour une contrée de cette étendue ; mais on n'en peut rien inférer à l'égard de la population ; car cette armée, nous dit-on, se compose de levées fournies par les *tribus militaires*. Or, ces tribus ne comprennent-elles pas les Baloutches, nomades errans dans les déserts voisins ? La constitution de ces tribus ressemble à celle des *clans* de l'Ecosse. Les revenus publics sont censés avoir diminué de moitié depuis l'avènement de la présente dynastie : on les estime pourtant à quarante-deux lacs de roupies.

*Sauterelles.* — Dans le mois de septembre 1810, un immense essaim de sauterelles parut dans le Guzurate, passa par-dessus les extrémités du territoire des Marattes, visita le Douab et le Rohilcund, et arriva le 15 novembre aux environs de Calcutta, après avoir ravagé diverses parties du Bengale. Partout où cet essaim passa, il obscurcit l'atmosphère, et parut former un nuage de plusieurs milles d'étendue. Les corbeaux et autres oiseaux de proie le suivoient ; mais la destruction que ces ennemis répandoient parmi les insectes, n'en faisoit pas diminuer le nombre apparent. Les sauterelles, dont quelques-unes avoient trois pouces de long, se jetèrent de préférence sur les champs de riz et sur les mangos.

Si réellement ces diverses apparitions ne sont que celles d'un seul et même essaim, comme on a cru à Calcutta, son voyage à travers la péninsule de l'Indostan aura été de quatre à cinq cents lieues. Il paroîtroit être sorti originellement des grands déserts entre le Sind et le Guzurate. Mais n'a-t-il pas été renforcé en chemin par tous

les insectes éclos dans les parties désertes du Malwah et du Bérar ?

*Abeilles de l'Inde méridionale.* — On en distingue quatre espèces : 1° Celle qui fournit la plus grande quantité de miel et de cire est nommée *hegenou*. Cette abeille, d'une grande taille, construit ses nids sous les rochers ou dans les cavernes. Un grand nid donne huit *seers* ou  $4 \frac{85}{100}$  livres de miel, et trois *seers* ou  $1 \frac{82}{100}$  livres de cire. Il y en a qui ne donnent que le tiers de ce produit. Le miel est récolté deux fois dans l'année, après le solstice d'été et celui d'hiver. Quelques personnes de la tribu *Bayduru* font profession de récolter le miel; ce métier est accompagné de beaucoup de dangers. Lorsqu'ils ont découvert une ruche, quelques-uns d'eux font un feu sous le rocher, où ils jettent des feuilles de la *cassia fistula* et de la *puleseri*, dont la fumée acide tue tout animal. Les abeilles étant forcées de sortir, d'autres *Bayduru's*, aussitôt que la fumée diminue, font descendre, au moyen d'une corde, un de leurs camarades, qui, après avoir, avec un pieu, détaché le nid, est immédiatement retiré; car s'il y restoit un peu, il s'exposeroit aux piqûres des abeilles; piqûres assez violentes pour mettre même sa vie en danger. Pour le garantir contre les pointes des rochers et contre la pression de la corde, l'aventureux *Bayduru* est muni d'une enveloppe de cuir.

2° L'abeille qui, après la précédente, produit la plus grande quantité de miel, est nommée *cadi*, ou *chittou jainou*, c'est-à-dire petit miel. Cette abeille, d'une très-petite taille, bâtit autour des branches d'arbres un rayon d'une forme oblongue, pointu aux deux extrémités. On en rencontre dans toutes les saisons; mais c'est après les deux solstices que l'édifice est achevé et rempli de miel.

La qualité du miel est supérieure, mais il n'est pas abondant; un rayon pèse rarement au-delà de deux *seers*, ou une livre et un cinquième. L'abeille ne pique pas, et se laisse chasser par le sifflement d'une houssine.

3° Le *tuduway* est une grande abeille, mais qui pique rarement ceux qui l'attaquent. Son miel est de qualité excellente; malheureusement on peut difficilement le récolter, car généralement elle bâtit dans les plus profondes crevasses de rochers, où elle est entièrement inaccessible: Quelquefois on en trouve dans les creux des arbres; et une ruche donne vingt à vingt-cinq *seers*, douze à quinze livres de miel; mais la cire est en très-petite quantité.

4° La *togriva* est une petite abeille qui pique rarement. Elle prend possession des nids abandonnés de termites, très-communs dans les plaines stériles de terre rouge. Sur ce sol aride et dur, le termite élève de petites collines, semblables à des troncs d'arbres, de quatre à six pieds d'élévation, et capables de résister aux pluies les plus fortes. Ces édifices, abandonnés par les termites, deviennent ordinairement le repaire des serpens; quelquefois l'abeille *togriva* y cherche un asyle. Ces nids sont d'un accès facile; mais ils ne donnent qu'un *seer* de miel et un demi-*seer* de cire.

*Plantations d'épiceries à Sumatra.* — D'après les rapports de Bencoulen, du mois de février 1810, les plantations de girofliers et de muscadiers y prospéroient. Le nombre total de muscadiers, dans le territoire anglais, s'élevait à quarante-cinq mille pieds. La compagnie en possède trois à quatre mille, les Malays quatre mille, et les planteurs européens le reste. Les arbres appartenans aux Malays sont trop dispersés, et on compte peu sur eux pour l'accroissement des plantations. L'établissement

ouvre une intéressante perspective au commerce anglais ; le monopole des Hollandais est anéanti , même en supposant qu'on leur rende les Moluques. Mais il faut encore de grands efforts pour faire fructifier les plantations de Sumatra. Les planteurs s'imaginent que les quarante-cinq mille pieds vont porter des fruits ; c'est une erreur , les deux tiers des muscadiers sont ordinairement stériles ; et ce n'est qu'après douze ou quatorze ans qu'on s'aperçoit quels sont les arbres stériles. Ainsi , pour avoir quarante-cinq mille arbres productifs , il faut planter et soigner , pendant douze à quatorze ans , cent trente-cinq mille pieds. Ensuite , comme les arbres ne conservent leur fécondité que pendant huit ans , et périssent généralement à l'âge de vingt-quatre ans , pour s'assurer la jouissance de quarante-cinq mille arbres productifs , il faut , lorsque la première plantation est âgée de huit ans , planter encore cent trente-cinq mille pieds , et cette opération doit se répéter tous les huit ans , sans quoi vos plantations mourront de mort naturelle. Un arbre porte ordinairement dix livres de noix : un tiers de ce produit étoit perdu par diverses causes ; ainsi quarante-cinq mille arbres constamment productifs ne fournissent que trois mille livres de noix. C'étoit-là la quantité que les Hollandais débitoient annuellement en l'Europe ; mais ils vendent une noix-muscade de quatre à neuf sous. Ne pourroit-on pas tellement multiplier les plantations , que le peuple puisse acheter une noix-muscade pour un ou deux sous ? Alors il seroit impossible de fixer des bornes à cette consommation. Quoi qu'il en soit , le monopole est détruit ; même les tribus indépendantes de Sumatra ont planté des muscadiers , et en vendent déjà le produit.

( *La suite à un cahier prochain* ).

STATISTIQUE *de la Hongrie*, par M. SCHWARTNER. Deux volumes in-8°. Deuxième édition. Pesth, 8.

(QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

DANS la Haute-Hongrie, toutes les femmes bourgeoises savent brasser la bière; et toutes, dans la Hongrie entière, savent faire le pain. En Cumanie et à Debretzin, les femmes dirigent de très-considérables fabriques de savon. La femme yalaque tisse et teint elle-même sa robe et sa ceinture. Bien des paysans sont maîtres-passés dans le charronnage et la tonnellerie. Ce qu'il y a de mal, c'est que dans les petites villes de la Haute-Hongrie, les artisans ont souvent recours à la charrue pour vivre; tandis que ceux du pays plat, lorsqu'ils ont acquis quelque fortune par l'exercice de leur métier, vont acheter des terres, affectent les airs de seigneurs, et laissent-là la forme ou l'aiguille.

Parmi les manufactures et fabriques de la Hongrie, celles des toiles tiennent le premier rang. Le comitat de Zips livre au commerce près de six millions d'aunes de toile fine et moyenne, la plupart filée, tissée et blanchie par les femmes. Les blanchisseries des comitats de Liptac, d'Arwe, de Thurouz, de Zolyom, de Trentschin, de Gœmœr, de Zemplin, et principalement celles du comitat de Scharoch, en fournissent annuellement près de dix millions d'aunes. Mais les Grecs, les Zingars et les Serviens, adroits à profiter des circonstances, ne payent que très-mal, aux fabricantes laborieuses du pays de

Zips, le fruit de leur travail. Près de deux millions d'aunes viennoises de ces toiles sont teintes en noir, en bleu et en rouge, à Kesmark, ou du moins apprêtées.

Les moulins à papier, au nombre de quarante, ne fournissent ni une quantité suffisante de marchandises, ni d'assez belle qualité. Outre le papier à lettres étranger, qui coûte plus que ne produit l'exportation en papiers communs ou à imprimer, on achète encore vingt mille rames de papier de bureau.

La fabrique de cotonnades à Sassin, fondée en 1756 par l'empereur François I<sup>er</sup>, et qui, maintenant, appartient au chevalier de Puthon, fournit annuellement cinquante ou soixante mille pièces de toutes sortes d'étoffes de coton. On dit qu'elle occupe dix mille personnes. Presque tous les ménages, dans le pays de Zips, distillent de très-bonne eau-de-vie de grains; les Hongrois la préparent avec le marc du raisin. La fabrique de liqueurs du comte de Forgacz, à Uylak, dans le comitat de Neitra, a de la renommée. A Kis-Stzanto, non loin de Groswardein, on extrait de la graine des soleils une bonne huile à l'usage de la table. La seule raffinerie de sucre qui existe encore dans la Hongrie, à OEdenbourg, n'est en activité régulière que depuis 1804; et elle ne commença qu'en 1806 à fournir du sucre en pains. Les manufactures de draps et de lainages sont absolument insignifiantes; celles des villes d'OEdenbourg et de Gunss, et la fabrique de serges et de draps qui appartient au comte de Forgacz à Gaetz, exceptées.

Parmi les manufactures de soieries et de gazes, il faut distinguer celle de Th. Valero, à Pesth, qui emploie environ cinquante quintaux de soie sur quatre-vingts à cent

métiers, et procure la subsistance à trois ou quatre cents personnes. Il y a en outre, à Pesth, encore trois plus petites manufactures d'étoffes de soie, et une manufacture de bas avec sept métiers. Au mois d'avril 1804, il y avoit, en pleine activité, cent quatre-vingt-dix métiers, dont les propriétaires réclamoient, à la chambre de la cour, cent quatorze quintaux et demi de soie pure, pour leur consommation annuelle. En 1802, il fut exporté treize mille soixante-quinze quintaux de fromage, qu'on distingueroit difficilement du Gruyère. Il y a, dans la Hongrie, plus de vingt-cinq verreries; néanmoins, on y importe encore beaucoup de verre de la Bohême. La poterie ne manque pas. Soixante potiers établis à Tur, dans le comitat de Hevesch, fournissent des pots et cruches aux environs de Debretzin, dans une circonférence de dix-sept milles. Des fabriques de poterie de terre cuite sont à Bude, à Kaschau, à Papa et à Dotis. Cent quarante maîtres et leurs compagnons fabriquent annuellement à Debretzin, avec de l'argile rouge, onze millions de têtes de pipes à fumer. Quoiqu'une grosse tête ne revienne qu'à un kreutzer, et une petite à un demi-kreutzer, elles n'en forment pas moins, au total, une valeur de 137,500 florins.

Les monnoies de la Hongrie sont pareilles à celles de l'Autriche; seulement on y rencontre quelques monnoies d'argent imaginaires; savoir: le *bauergulden* (florin de Paysan), dans le comitat de Zips, formant trente-neuf kreutzers et demi, ou trente-trois poltouraks; le *kurtaforint*, ou florin de Hongrie, cinquante kreutzer; le *florin de Vonas*, cinquante-un kreutzer, ou trois marias; le *marias*, dix-sept kreutzer; l'*or*, douze kreutzer. L'art. 22 de la diète de 1807, prescrit le florin du Rhin (dont onze forment un ancien louis d'or) comme unité pour toutes



les affaires civiles et de commerce. Dans les lois et dans les décisions judiciaires de la Hongrie, il est souvent question du *marc*. Le *marc d'or* est à soixante-douze florins ; le *marc d'argent pesant*, quatre florins ; et le *marc d'argent léger*, un florin. Les *poltouraks* de cuivre qui circulent encore, valent un kreutzer et demi ; le *gräschel*, un demi-poltourak ; enfin, cinq *pfenigs* de Hongrie, trois kreutzer ; par conséquent, cent gräschel (ou petits gros) font un florin du Rhin.

Les milles de Hongrie varient infiniment, au point de former quelquefois une demi-journée de chemin dans le pays plat. On induit donc le voyageur en erreur, quand on dit que treize milles hongrois font quinze milles géographiques. Il seroit plus exact de dire que douze anciens milles de Hongrie font quinze milles géographiques. Actuellement on s'en tient aux milles de poste autrichiens, de quatre mille toises de Vienne. Un arpent (*ioch* ou *jugerum*) de Hongrie contient, d'après un terme moyen, douze cents toises carrées.

La *metze* (kila) de Presbourg, prescrite en 1715 pour toute la Hongrie, à la place de celle de Bude, contenoit soixante-quinze *halbes* à quarante-six pouces cubes ; de manière qu'une metze complète de Presbourg équivaloit à deux pieds cubes, mesure de Vienne, ou environ une metze de cette place. Mais l'article 22 des conclusions de la diète de 1807 veut que la metze de Presbourg ne contienne plus que soixante-quatre halbes, par conséquent onze de moins qu'auparavant. Cette nouvelle metze, qui déjà se trouve partout en usage, a donc deux mille neuf cent quarante-quatre pieds cubes. La metze de Pesth avoit la moitié plus de capacité que celle de Presbourg.

Les mesures des liquides sont très-variables. Une pièce (*eymer*) d'OEdenbourg et de Vienne contient

quatre-vingt-quatre halbes ; une pièce de Presbourg, de Pesth et de Bude, en contient soixante-quatre, avec la lie qu'on estime à quatre halbes. Mais la halbe d'OEdenbourg est à celle de Presbourg, 4 : 3. Dans les villes de Zips, quatre (grandes) halbes d'eau-de-vie sont égales à cinq (petites) halbes de vin. La halbe (*itze*) se divise en deux seidels (*mestzely*), et le seidel en deux rimpels (*fel-mestzely*).

Dans le commerce avec les Turcs et les Grecs, on se sert de l'*ocka*, équivalant à deux livres un quart ; le stein (pierre), dans la Haute-Hongrie, à 24 livres. Mais, d'après les ordres très-précis de la diète de 1807, les poids et mesures de Presbourg doivent servir de règle unique pour toute la Hongrie.

Les principales foires de la Hongrie, fréquentées par des Autrichiens et des Turcs, se tiennent à Pesth, à Debretzin et à Esser. Il y a en outre environ deux mille foires, qui tomboient autrefois toutes le dimanche, appelé pour cette raison, en hongrois, *vasarnap*, ou jour de marché. Pour prévenir la profanation du dimanche, comme jour de repos, Marie-Thérèse fixa ses foires à l'un des jours de la semaine, ce qui ne fit qu'augmenter les fêtes.

Le canal de Temesch ou de Bega, et le nouveau canal de François, dans le comitat de Balsch, facilitent beaucoup les relations commerciales de l'intérieur. Le premier n'est autre chose qu'un nouveau lit du Beg ou Bega, tracé, autant qu'il étoit possible de le faire, en ligne droite, depuis Faschet jusqu'à Bectkerek, l'espace d'environ seize milles géographiques. Ce fut le feld-maréchal comte Mercy qui ordonna ce travail, dont les effets sont aussi salutaires à la santé et au bien-être des habitans, que profitables au commerce du pays. Le canal François fut

triche, fut portée dans les rôles des douanes à 24,515,078 florins et deux cinquièmes. L'importation des provinces autrichiennes allemandes dans la Hongrie, fut de 18,390,122 florins et cinq sixièmes.

L'article 7 de la conclusion de la diète de l'an 1807, ôte un grand obstacle à l'exportation des vins de la Hongrie. Le roi, pénétré des représentations que lui firent les états, décréta que l'exportation des vins à Vienne et en Autriche, permise déjà depuis quelques années sur le Danube, aurait lieu encore par la suite, et qu'en outre, ceux qui transporteroient des vins de Hongrie dans l'étranger, par eau ou par terre, ne seroient plus tenus d'emporter une partie de vins d'Autriche.

Les Turcs jouissent d'une exception au tarif ordinaire des droits; en vertu d'anciens traités, ils paient aux douanes des frontières un vingtième seulement de la valeur des marchandises, pour coutume de sortie, de consommation et de transit. Le commerce de la Hongrie et de l'Autriche avec la Turquie est, dans la règle, passif. Depuis 1787 jusqu'à 1797, l'Autriche et la Hongrie reçurent tous les ans, uniquement de Thessalonique, la valeur de cinq millions de piastres en coton et en fil garanti, celle de 60,000 piastres en maroquin, etc. On en solda tout au plus deux millions avec des productions de l'industrie allemande: le restant fut payé en bons écus impériaux de un et un tiers rixdaler, recherchés dans la Turquie avant toutes les autres sortes de monnaie. Au surplus, la perte de l'Autriche dans ce commerce n'est qu'apparente. L'Autriche travaille beaucoup de laine brute de la Valachie et de l'Anatolie; elle fournit du fil rouge de Turquie à une grande partie de l'Allemagne, et elle revend aux Turcs des étoffes fabriquées de laine et de coton. Il n'en est pas de même de la

Hongrie, dont la consommation en marchandises de Turquie excéda, dans l'an 1779, de 1,086,564 florins la quantité des productions qu'elle vendit de son côté à la Turquie.

Le mot *populus*, dans la langue politique du pays, comprend les prélats, les magnats, les barons et la noblesse, avec tous leurs droits et privilèges, qui sont assez grands et nombreux; le mot *plebs* désigne tout le reste de la nation. Le roi de Hongrie jouit de droits et prérogatives plus considérables que celui de la Grande-Bretagne.

Jusqu'en 1301, où décéda le dernier rejeton mâle de la maison d'Arpad, le trône de Hongrie avoit été héréditaire dans la ligne mâle; et Charles d'Anjou, qui en descendoit du côté des femmes, ne put, malgré toute la puissance du pape Boniface VIII, obtenir la couronne qu'en accordant aux états le droit d'élection. En 1526, Ferdinand I<sup>er</sup> parvint au trône de Hongrie: c'est avec lui que commence la suite non interrompue des rois de la maison d'Autriche, dont le roi héréditaire, par ordre de primogéniture en ligne mâle, ne fut cependant fixé qu'à la diète de 1657, par une loi fondamentale de l'État, en reconnaissance des victoires que Léopold I<sup>er</sup> remporta sur les Turcs et sur Emerich Tœkœli, leur allié. La sanction pragmatique de Charles VI, qui stipula, le 19 avril 1713, la succession des archiduchesses ses filles, ainsi que de celles des rois Joseph I<sup>er</sup> et Léopold I<sup>er</sup>, fut admise unanimement comme statut fondamental à la diète de 1722 et 1723. On connoît la générosité, la noblesse et la grandeur de la conduite que la nation hongroise tint envers Marie-Thérèse, après la mort de l'empereur Charles VI.

L'âge où le successeur au trône devient majeur n'est

point déterminé. Le droit public de l'Autriche établit, pour les archiducs, la seizième année accomplie; disposition qui s'étend aussi sur la Hongrie, comprise dans l'empire héréditaire d'Autriche.

Les rois de Hongrie n'avoient anciennement aucune résidence fixe; ils voyageoient dans le pays pour remédier aux griefs des chevaliers et des sujets, et pour veiller au maintien de la justice. Aux jours de gala seulement et aux grandes fêtes, ils alloient à l'un des bourgs royaux, ou descendoient dans quelque ville épiscopale.

Depuis les temps du roi Etienne, la résidence étoit ordinairement à Stuhlweissenbourg ou Albe-Royale; elle fut transférée, dans le commencement du quatorzième siècle, au bourg de Vissegrad, et enfin, vers la fin du même siècle, au château de Bude. Mais depuis que les archiducs d'Autriche réunirent la couronne de l'empire d'Allemagne et celle du royaume de Hongrie, la ville de Presbourg, située plus près de Vienne, devint le siège ordinaire de la diète, et le pied-à-terre des rois; ce ne fut que dans les derniers temps que Bude recommença à partager cet honneur.

Aucune baronnie du royaume, ou grand office titulaire, n'est héréditaire en Hongrie; tous dépendent de la nomination du roi. Le palatin ou vice-roi seul est élu par les états, parmi quatre candidats, catholiques et protestans, que le roi désigne. Les autres grands officiers de la couronne et du royaume sont le grand-juge aulique ou *judex curiæ*, les *banus* de Dalmatie, Croatie et Esclavonie, et l'archi-trésorier.

La *garde noble* hongroise, dont la création date de 1764, fut composée de cent nobles de la Hongrie, et de vingt nobles de la Transylvanie. La Hongrie assigna pour leur entretien 100,000 florins, et la Transylvanie

20,000. Tous les membres de cette garde à cheval avoient rang de lieutenant. Les comitats jouissoient du droit d'en proposer les candidats. L'empereur Joseph II réduisit ce corps de moitié , et la somme économisée par cette réforme fut affectée à l'amélioration des haras de la Hongrie. Le corps lui-même fut obligé de marcher contre les Turcs. L'empereur Léopold II remit le corps au complet. Mais la dépense excéda récemment de beaucoup la recette , et l'on ne put remédier en quelque sorte au déficit qu'en laissant plusieurs places vacantes. En 1807 le corps n'étoit composé que de soixante-dix hommes , et en 1808 il n'y en avoit plus que quarante , les autres ayant été répartis dans l'armée active comme officiers surnuméraires.

Les chevaliers de l'ordre de Saint - Etienne , créés le 6 mai 1764 , par Marie - Thérèse , étoient en 1810 au nombre de cent vingt-neuf.

La Hongrie est divisée en haute et basse ( ou plus exactement , selon la proposition de M. de Schedius , en orientale et en occidentale ) , par un méridien qui part de la limite occidentale du comitat de Zips , et court vers le sud à distance égale du Danube et de la Theiss , jusqu'à ce qu'il coïncide finalement avec cette dernière. La Basse - Hongrie , située à l'ouest de cette ligne , est composée de deux cercles , l'un en-deçà , et l'autre au-delà du Danube. La Haute - Hongrie en a deux aussi , l'un en-deçà , l'autre au-delà de la Theiss. La Hongrie forme cinquante-deux comitats , y compris trois du Banat , trois de l'Esclavonie et trois de la Croatie. Sous le rapport militaire la Hongrie est divisée en quatre commandemens généraux , savoir : Bude , Temesvar , Petervardein et Agram.

Les premiers corps politiques de la Hongrie sont la

chancellerie aulique et le conseil gouvernemental : les comitats, les villes libres royales et les juridictions privilégiées en relèvent.

La chancellerie aulique est constituée pour maintenir les droits du patronat royal, de la souveraineté, en exerçant la surveillance suprême et le pouvoir exécutif. Elle ne relève d'aucune autre autorité, et c'est d'après les actes qui y sont expédiés que le roi décide et signe. Cette chancellerie étoit composée, en 1809, de cent trente - six personnes qui touchoient 180,562 florins d'appointemens, y compris les indemnités pour logement, et les augmentations accordées à cause du renchérissement des denrées. Le conseil gouvernemental, qui dépend du roi seul, est présidé par le palatin, et composé de vingt - deux conseillers, tant prélats que magnats et chevaliers. Il veille à la sûreté publique et particulière; il lève toutes les contributions, en dresse les rôles, et vérifie les comptes; il est chargé de l'entretien de l'armée, etc. En 1810 les membres et les employés de ce collège reçurent 166,978 florins d'appointemens, et en y ajoutant les augmentations allouées à cause de la cherté des objets nécessaires à la vie, un total de 298,177 florins.

Les comitats, en hongrois *varmeghye*, en esclavon *stolice*, n'étoient probablement, dans les premiers temps, rien autre chose que des districts de bourg ou de château, à la tête desquels se trouvoit un comes ou comte nommé par le roi. La possession héréditaire de cette dignité, qui commençoit à s'introduire en Hongrie comme ailleurs, fut défendue par la bulle d'or du roi André II, en 1222. Il y a effectivement encore aujourd'hui douze comtes suprêmes héréditaires; mais on sait maintenant mieux qu'autrefois distinguer la fonction de la possession. L'autorité du comte suprême et des deux vice-comtes de chaque comitat est très-étendue: ces fonctionnaires sont les principaux organes du gouvernement.

Outre l'armée régulière, toute la noblesse est, en cas de besoin, obligée à l'insurrection ou service personnel. On en a vu récemment des exemples en 1797 (le premier exemple qui eût eu lieu depuis 1741), en 1803, en 1805 et en 1809. L'insurrection de 1797, commandée par le palatin, procura dix-sept mille neuf cent soixante-neuf cavaliers, et trois mille cinq cent cinquante-six fusiliers; une levée de cinquante mille hommes fut faite

aussi pour compléter les régimens hongrois de la ligne. L'insurrection de 1800 fournit dix mille sept cent soixante-dix-huit cavaliers nobles, vingt-six mille six cent six hommes d'infanterie, et six mille quatre cent seize insurgés croates. La dernière, de 1809, offrit dix-sept mille deux cent quatorze cavaliers, vingt-un mille deux cent trente fusiliers, mille neuf cent cinquante-deux tirailleurs, et vingt mille recrues, pendant que quatre mille bourgeois à cheval, et quarante-un mille à pied, armés dans les villes libres royales et dans les districts privilégiés, se chargeoient du maintien de la sûreté intérieure du royaume. Durant la paix, en 1802, l'armée hongroise présentoit douze régimens d'infanterie et dix régimens de hussards, composés, chacun des premiers, sans les officiers et les musiciens, de trois mille huit cent cinquante-sept hommes, et les derniers, également sans les officiers, de mille six cent quatre-vingt-dix-huit hommes, formant un total de soixante-quatre mille combattans.

Les frontières du côté de la Turquie se trouvent soumises à une organisation particulière, d'après laquelle tous les habitans sont soldats. Elles étoient réparties, avant la paix de Schoenbrunn, en dix-sept régimens d'infanterie, un régiment de hussards *Szeklers*, et un bataillon de *Nagudistes*. On n'y compte plus maintenant que onze régimens d'infanterie; la population des confins qui, en 1807, étoit portée à sept cent soixante-dix-sept mille six cent quatre âmes, non compris la Transylvanie, fut diminuée par le susdit traité de paix, en 1809, de deux cent quatre-vingt-huit mille cinq cent soixante-deux âmes.

Les revenus du roi proviennent,

1<sup>o</sup> Des *biens de la couronne* et des *domaines*, dont le produit annuel se monte à 1,200,000 florins, d'après un terme moyen pris sur un espace de neuf ans, et en exceptant les terres privées de Holitsch et de Tassin;

2<sup>o</sup> Des *droits régaliens*, tels que la vente du sel qui, en 1810, produisit 18,067,770 flor., dont il faut cependant défalquer les frais d'exploitation, de transport et d'emmagasinage; le produit du monnayage et des mines: celles-ci donnèrent, en 1783, la valeur de 1,096,000 fl.; le produit des trentièmes d'exportation, des octrois et coutumes de consommation, de sortie et de transit, qui se monta en 1807, tous frais prélevés, à 1,011,613



florins ; les parts prises sur les héritages , dont la valeur fut estimée provisoirement , en 1811 , à 306,434 florins 40 kreutz : le gouvernement prélève cinq pour cent , lorsque les héritiers sont Autrichiens , et dix pour cent , quand ce sont des étrangers ; la taxe dite de tolérance imposée aux Juifs , de 120,000 florins ; les intérêts des villes libres royales et des seize villes de Zips , 330,15 florins 35 kreutz , en 1810 ; la rétribution du haut-clergé à l'entretien des forteresses , 121,635 florins , en 1809 ; enfin , le produit de la poste , environ 50,000 florins par an.

3<sup>o</sup> La *contribution* , répartie , quoiqu'un peu inégalement par *portes* ( fermes ou métairies ) , dont il y a six mille deux cent dix trois huitièmes , et dont chacune est levée à 814 florins 51 kreutz un huitième ; elle produisit , en 1802 , plus de 5,000,000 de florins , ou plus exactement 5,060,642 florins 32 kreutz.

C'est la chambre de cour (*hofkammer* ou intendance des finances ) , établie depuis 1784 à Bude , qui a l'exercice de tous les droits et réclamations , réels ou éventuels , de la couronne , l'administration de la recette et des dépenses , ainsi que la direction des recettes et des dépenses dans les villes libres royales : la contribution , cependant , le monnayage et les mines ne sont , en grande partie , pas de son ressort. Les appointemens de la chambre de cour même s'élevèrent , en 1810 , à 190,000 florins , en y comprenant tous ses employés , dispersés au nombre de plus de deux mille dans tout le royaume , à 1,620,960 florins.

Le fonds des études et de l'université , qui , en 1791 , se montoit à 8,099,920 florins , est administré par le conseil gouvernemental. Le produit étoit de 404,996 florins ; à raison de cinq pour cent , et la dépense de 344,925 florins 50 kreutz , y compris les frais d'administration , qui sont assez considérables. La recette de l'université seule étoit , en 1791 , de 125,995 florins 40 kreutz , et la dépense de 98,987 florins 50 kreutz. Le prix progressif des biens - fonds et la cherté générale des denrées , élevèrent , en 1808 , la recette à 339,193 flor. , et la dépense à 149,643 florins. Le produit des autres fonds d'étude fut , dans la même année , de 377,424 florins , et la dépense de 385,067 florins.

L'académie des mines , fondée en 1760 à Schemnitz , par Marie-Thérèse , avoit cinq professeurs , dont un d'amé-

nagement des forêts , cent vingt élèves , dit praticans , parce qu'ils pratiquent en même temps l'exploitation durant le cours de leurs études , qui est de trois ans. Il y a en outre douze praticans forestiers , soutenus par des bourses de la chambre de cour , pour se préparer à des emplois d'économie rurale. L'académie est aussi fréquentée par des étrangers.

L'établissement d'une académie militaire se prépare. Le roi offrit à cet effet , en 1808 , un grand bâtiment à Walzen ; la reine donna 50,000 florins , et les états en donnèrent un million. Sans la dernière guerre , cette *Ludovica* ( c'est le nom donné à l'académie par les états , en l'honneur de la reine , qui fut couronnée à cette époque ) , eût été ouverte en 1809. Elle est consacrée à l'éducation de cent vingt adolescents nobles et bourgeois , de douze à quinze ans , qui doivent y être entretenus gratuitement , sans distinction de religion , pendant six ans , et recevoir toute l'instruction nécessaire dans l'état militaire ou même civil. Il y a en outre place pour quatre-vingts élèves , dont la pension est fixée à 600 flor. par an.

Depuis le règne de Joseph II , la tolérance religieuse a remplacé presque partout l'intolérance , qui autrefois prescrivait de haïr et persécuter ses frères pour plaire à Dieu.

Dans aucune partie de la monarchie autrichienne , si vaste alors , les lumières ne se répandoient avec la même rapidité qu'en Hongrie. En 1791 il fut tenu à Pest un synode national luthérien , où l'on délibéra sur une réforme de la police des églises et des écoles , sur un plan pour la formation de consistoires , sur une révision de l'instruction publique , et sur la rédaction d'un nouveau code des mariages et divorces.

Outre les couvens des frères et sœurs charitables , il y a encore des hôpitaux dans la plupart des villes. Cependant les revenus des maisons de retraite et des hospices ne s'élevoient , en 1791 , qu'à 101,806 florins , et les capitaux de toutes les maisons d'orphelins formoient seulement la somme de 610,852 florins.

Il se passe rarement une année sans que plusieurs villes ou villages ne soient la proie des flammes , malheur dont on trouve en partie la cause dans le manque d'une bonne organisation des secours à prêter aux

incendiés. Il n'existe aucun établissement d'assurance des maisons.

La Hongrie doit son existence politique aux efforts que firent l'Autriche et l'Allemagne à la défendre contre le système d'envahissement de la sublime Porte. D'après un calcul établi sur les quittances des caisses militaires, Friedel porte les dépenses faites par l'Autriche, dans les guerres de la Hongrie avec la Turquie, depuis 1683 jusqu'à 1740, à 256,000,753 florins, et en y additionnant d'autres prestations en recrues, chevaux de remonte, fournitures, etc., à 486 millions de florins. A la vérité la Hongrie fit à son tour, dans les autres guerres de l'Autriche, de nombreux sacrifices en hommes et en argent, en bestiaux et en grains; elle fit récemment à son roi le sacrifice de la rive droite de la Save; mais sans l'assistance de l'Autriche, Bude et Temesvar seroient peut-être aujourd'hui encore des résidences de beglesbegs ottomans.

HELVETISCHER ALMANACH. *Amanach Helvétique*. Zurich, 1803-1812, avec fig. et cartes.

(SECOND ARTICLE.)

III. *Canton d'Uri et d'Underwalden*. Le premier de ces cantons commence aux sources de la Reuss, sur le Saint-Gothard, et s'étend le long de cette rivière jusqu'au lac des Quatre-Cantons. L'acte de médiation, en lui enlevant la Léventine pour la réunir au canton de Tésin, a diminué ce canton de moitié. La Reuss parcourt une vallée de quatorze à quinze lieues de long: le sol et le climat y varient beaucoup, selon la distance des niveaux, selon la distance des énormes glaciers qui s'élèvent dans les vallées secondaires. Depuis le lac jusqu'au village *Amsteg*, le climat est si doux, que l'hiver même y est remplacé quelquefois par la température de l'été. Un vent du sud qui vient du Saint-Gothard, et qui augmente de force à mesure qu'il descend, contribue à répandre la chaleur dans le bas de la vallée; c'est le *joen* (favonius), vent à la fois utile et redoutable: il adoucit la température, mais il déracine les arbres, renverse les chaumières

et propage les incendies. Sa malheureuse intervention a plusieurs fois réduit en cendres Altorf, chef-lieu du canton, et a forcé les magistrats d'ordonner aux habitans d'éteindre leurs feux quand le fœn commence à souffler. Vers le Saint-Gothard, le climat devient plus rude ; la bise y règne souvent, et sur les montagnes l'hiver dure jusqu'à huit mois.

Au village *Amstæg* commence la montée du Saint-Gothard ; cette route, chef-d'œuvre de patience, est pavée en granite, et a dix à quinze pieds de large ; elle est très-commode dans le canton d'Uri : il n'en est pas de même du côté de l'Italie. Près d'*Amstæg* on voit les rampes monter à travers des déserts affreux, au fond desquels la Reuss roule ses eaux écumantes. On la traverse plusieurs fois sur des ponts : on distingue, dans le nombre, le fameux *pont du Diable*, nommé ainsi moins à cause de la hardiesse de sa construction, que parce que le site est un des plus affreux que l'on puisse voir. C'est une vaste courbe resserrée entre des rochers de granite. La Reuss s'y précipite avec un fracas qui assourdit le voyageur : les vapeurs produites par la chute de sa masse, enveloppent le pont de leurs tourbillons.

Dans la guerre de la révolution, les Autrichiens détruisirent le prolongement du pont, au bas des rochers, pour empêcher les Français de les atteindre ; mais ceux-ci y substituèrent à la hâte un échafaudage couvert de planches.

Après avoir passé le pont du Diable, on arrive à l'*Urnerloch* ; c'est une route longue de deux cents pieds, et percée à voûte dans un rocher de granite, en l'an 1707, aux frais du canton. Avant cette époque, on étoit obligé de tourner le rocher, en passant sur des ponts suspendus dans des chaînes.

Un peu plus haut est le bourg d'Urseren, qui fait un grand commerce de fromages et de bestiaux. On monte ensuite le long de la Reuss jusqu'à l'hospice, situé entre plusieurs petits lacs, dont l'un donne naissance à une des sources de la Reuss. Il y avoit autrefois, auprès de l'hospice, un magasin pour les marchandises qui traversent le Saint-Gothard, et un hôpital. La commune d'Airolo avoit fait les fonds de cet établissement, et les rois de France lui faisoient une pension ; mais les guerres ont tout détruit. Pendant le séjour des troupes françaises le froid fut si vif, que les soldats, pour conserver la vie,

furent contraints de brûler tout le bois de charpente. On s'occupe à réparer cette perte.

Il ne passe point de voitures sur le Saint-Gothard ; pendant la révolution on y fit pourtant passer de la grosse artillerie. Pour le transport des marchandises, on se sert de chevaux très-forts, qui portent trois quintaux : cette charge s'appelle *saum*, et ceux qui tiennent des chevaux de somme se nomment *saumer*. Ils habitent les villages des environs, et exercent leurs fonctions à tour de rôle. En hiver on se sert de traîneaux attelés de bœufs. On évalue à neuf mille le nombre de chevaux employés sur la route du mont ; savoir, cinq mille en Italie et quatre mille en Suisse. Cette route fournit le plus d'occupation et d'argent aux habitans du canton ; mais ils ont beaucoup perdu depuis que la route du Simplon est achevée. Outre le transport des voyageurs et des marchandises, Uri n'a presque d'autres ressources que les pâturages. On exploitait autrefois des cristallières, mais elles sont épuisées. Les montagnes fourniraient encore d'autres richesses, mais on manque ou de courage, ou de moyens de les chercher. Il y a eu toujours dans ce canton beaucoup de pauvreté et de paresse : la misère y a augmenté depuis une quinzaine d'années, par les circonstances politiques.

Le petit canton d'Unterwalden, contigu à celui d'Uri, est un des plus agréables et des plus fertiles de la Suisse ; c'en est aussi un des plus petits, n'ayant que six lieues de long et qu'une population de vingt mille âmes. De beaux pâturages et de grandes forêts couvrent les montagnes, tandis que les vallées, qui se prolongent au nord du lac, produisent beaucoup de fruits. Le *Tittlis*, la plus haute montagne d'Uri, dans la vallée d'Engelberg, s'élève à dix mille trois cents pieds au-dessus de la Méditerranée, et à huit mille neuf cent quatre-vingts pieds au-dessus du lac des Quatre-Cantons. Plusieurs voyageurs ont eu le courage de monter jusqu'au sommet de cette montagne, à laquelle se joignent plusieurs crêtes inférieures, couvertes pour la plupart de pâturages fertiles. En face du *Tittlis* s'élèvent également, dans la vallée d'Engelberg, le *Hennenberg*, le *Rothstok*, et les sommets du *Waellistok*. Toutes ces montagnes sont composées de pierre calcaire : il n'y a que les sommets les plus élevés qui soient formées de granite. Au bord du lac on voit encore une montagne remarquable ; c'est

le *Rotzberg*, couvert de maisons, de vergers et de forêts : il porte aussi les ruines du château de *Wolfenschies*. Au bas du mont on remarque une belle cascade, et une grotte connue dans le pays sous le nom de *la Grotte des Dragons*. Il y a une autre cascade au fond de la vallée d'*Engelberg*. Le canton d'*Uri* a plusieurs carrières de marbre : on recherche le marbre noir varié de blanc : on exploite aussi du *spath*, des ardoises, de la chaux ; mais on ne tire aucun parti des sources minérales, ni des mines que recèlent les montagnes.

Toute l'attention des habitans se porte sur les troupeaux et les fruits : ils gagnent beaucoup par leurs fromages, qui se vendent surtout en Italie ; la vallée d'*Engelberg* seule en vend tous les ans pour 40,000 florins, à 9 ou 18 florins le quintal : la qualité des pâturages y est si bonne, et le rapport de chaque vache est si grand, qu'on paye 50, 80 et même 100 florins le loyer d'une vache dans la belle saison. Outre les fromages, on vend du beurre, du suif, des peaux et des bestiaux gras. On exporte aussi du bois ; mais jusqu'à présent on n'a eu guère de soin de conserver les forêts. Presque tous les objets manufacturés, le grain, les vivres, le vin, le fer, viennent du dehors. Il n'y a dans ce canton ni drapiers, ni chapeliers, ni potiers ; les écoles y sont mal tenues, faute de moyens pécuniaires ; le seul établissement d'instruction qui mérite d'être remarqué, c'est le séminaire de l'abbaye d'*Engelberg* : on le doit à l'abbé *Léodegare*, qui le fonda peu de temps avant la révolution. La guerre le détruisit, mais on l'a rétabli depuis ce temps. Ce même abbé, un des plus grands bienfaiteurs du canton, avoit établi dans son abbaye un atelier pour la filature de la soie, et un autre pour la tisseranderie en laine. Outre l'abbaye des *Bénédictins* d'*Engelberg*, dans la vallée de ce nom, le canton renferme encore deux couvens d'hommes et deux de femmes : tout le clergé appartient au diocèse de *Constance*. L'acte de médiation a rétabli l'ancienne division du canton en pays au-delà et en-deçà du bois (*Ob-dem-wald*, *Nid-dem-wald*). Le territoire de l'abbaye d'*Engelberg*, qui auparavant étoit gouverné souverainement par l'abbé, a été réuni au pays en-deçà du bois.

(Article de M. DEPPING.)

---

 NOTICE sur feu M. Flinders.
 

---

LE 19 juillet 1814, les sciences géographiques et nautiques ont perdu, dans la personne de M. *Mathieu Flinders*, un de leurs ornemens les plus brillans. Né à Donnington, dans le Lincolnshire, il s'étoit voué de bonne heure à la marine; si nous ne sommes pas trompés par notre mémoire, il a fait quatre fois le tour du monde, et il a été de l'expédition du capitaine Cook, ainsi que de celle de Vancouver.

On sait que dans le mois de février 1798, le chirurgien Bass visita, dans un bateau de pêcheur de baleine, le promontoire de Wilson, ainsi que le port Western, et qu'il s'éleva ensuite jusqu'au quarantième parallèle. Il constata, par cette course audacieuse, l'existence d'un détroit auquel la voix publique donna son nom. M. Flinders fut chargé de poursuivre cette découverte; il partit de Port-Jackson au mois d'octobre 1798, dans le sloop le *Norfolk*; ayant passé à l'ouest des îles Fourneaux, il mouilla dans le *Port-Dalrymple*, et longea ensuite toute la côte nord-ouest, ouest et sud-ouest de la grande île de Diémen, et fut de retour aux îles Fourneaux le 7 janvier 1799. Dans sa relation et sa carte (1), M. Flinders a consacré, par son autorité, le nom de *détroit de Bass*, qui est resté à cet important passage.

En 1801, M. Flinders fut envoyé avec les deux bâtimens le *Purpoise* et l'*Investigator*, pour examiner les côtes méridionales, orientales et septentrionales de la Nouvelle-Hollande. Quoique parti de l'Europe huit mois plus tard que le fameux capitaine Baudin, il devança celui-ci sur la partie de la côte que les Français ont appelée *Terre-Napoléon*. Il visita, dès le mois de décembre 1801, les îles Saint-François et Saint-Pierre, doubla le grand cap Brune, qu'il nomma *cap Catastrophe* et explora les deux grands golfes, qu'il appela seulement *Great et Little-Inlet*, se réservant de les nommer lors de la publication de sa relation; ce sont ces mêmes golfes que nos marins ont nommés golfes *Buonaparte* et *Joséphine*; il dé-

(1) Carte du détroit de Bass, 1800. Observations sur les côtes de la terre Diémen, 1801.

couvrit aussi la grande *île des Kangourous*, à laquelle nos marins ont donné le nom de *M. Decrès*. Après avoir ainsi découvert la presque totalité de notre prétendue *Terre-Napoléon*, M. Flinders rencontra, le 8 avril 1802, par le cent trente-septième méridien à l'est de Paris, le capitaine Baudin, dans la corvette *le Géographe*, et inscrivit, à ce qu'il assure, dans le journal de ce vaisseau, une note détaillée des découvertes qu'il venoit de faire.

La relation française, rédigée par M. Peron, dissimule ces communications, et nous présente la découverte de la *Terre-Napoléon* comme l'ouvrage de M. Baudin dans le *Géographe*, et de M. Freycinet dans la *Casuarina*. Il paroît certain que ce dernier, homme d'un très-grand mérite personnel, a seul achevé la reconnaissance du golfe Buonaparte et de l'île Decrès; mais comment oserions-nous refuser à M. Flinders l'honneur de la première découverte, lorsqu'il en appelle au témoignage du journal tenu à bord du *Géographe*, et qu'il somme les Français de le produire?

On diroit même que la plume de M. Peron, dirigée sans doute par des ordres supérieurs auxquels cet excellent observateur et écrivain obéissoit à regret, a laissé échapper une preuve indirecte de l'usurpation des découvertes de M. Flinders. En parlant des deux golfes en question, le rédacteur français emploie tout-à-coup les *milles*, mesure anglaise, tandis qu'auparavant il exprime généralement les distances en *lieues*.

Le motif de cette espèce de *plagiat national* est évident. Le gouvernement vouloit se créer des titres pour occuper cette partie de la Nouvelle-Hollande.

M. Flinders, avant même de publier son *Voyage*, avoit réclamé dans le journal *The Quarterly Review*. Il m'avoit aussi fait passer une note relative à sa juste plainte. J'ai risqué d'instruire le public continental de l'existence de cette plainte, dans le *Précis de la Géographie Universelle*, tome IV, et dans la notice qui précède l'*Atlas* de cet ouvrage. J'ai même placé sur ma carte de la Nouvelle-Hollande (*Océanique centrale*) quelques-uns des noms imposés par M. Flinders. La crainte du pouvoir de M. le duc Decrès m'empêchèrent dans le temps d'aller plus loin.

Le célèbre navigateur dont nous suivons les travaux, explora toutes les côtes méridionales et orientales de la Nouvelle-Hollande avec le même soin; mais la mau-



vaïse fortune mit plus d'une fois sa constance à l'épreuve. Les ouragans, les calmes, les vers destructeurs mirent l'un des bâtimens de M. Flinders, l'*Investigator*, hors d'état de tenir la mer. Il s'en retourna à bord du *Purpoise*, accompagné du bâtiment marchand le *Caton*, et emportant tous ses papiers et dessins, lorsque, le 17 août 1803, sa mauvaise étoile le jeta sur un vaste récif de corail, qu'il a nommé le *Banc du Naufrage*, et dont il a donné une description insérée dans nos *Annales des Voyages* (1). Il revint sur une frêle embarcation à Port-Jackson, d'où il repartit sur le schooner le *Cumberland*, pour ramener ses compagnons d'infortune restés sur le banc. Il mit enfin à la voile pour l'Europe; mais un des redoutables corsaires de l'Île de France captura le bâtiment à bord duquel il étoit passager. Tous les principes du droit des gens et de l'honneur réclamoient la mise en liberté d'un disciple du capitaine Cook, d'un paisible explorateur des côtes et des mers inconnues. L'accueil généreux que les Anglais avoient fait à l'expédition de Baudin, rendoit plus odieuse l'inhumanité avec laquelle le gouvernement français tint M. Flinders prisonnier jusqu'à ce que la conquête de l'Île de France vint le délivrer.

Nous ignorons jusqu'à quel point l'autorité a pu abuser de la position de M. Flinders, pour tirer de ses papiers ou de ses dessins quelques lumières sur les découvertes dont on vouloit s'attribuer la priorité. Nous tenons seulement de la bouche de M. de Fleurieu, « que les indignités commises envers M. Flinders étoient sans exemple dans l'histoire nautique des nations civilisées. » Nous savons aussi, par des lettres de l'Île de France, que le chagrin que causoit à M. Flinders la certitude où il étoit de voir les Français le devancer dans la publication des découvertes faites aux Terres-Australes, contribuoit à perpétuer le délabrement de sa santé, et à accélérer sa mort.

Chose étonnante ! tandis que la publication de la Relation française a été retardée par des disputes entre les deux ministères chargés d'en faire les fonds, les secours libéraux de l'amirauté anglaise ont procuré à M. Flinders le triomphe de voir paroître sa Relation complète, et d'avoir ainsi, d'avance, démasqué le grand plagiat qui, par ordre de Napoléon et de M. Decrès, devoit s'exécuter

(1) Vol. X, pag. 88 et suiv.

contre lui (1). C'étoit cette noble espérance qui soutenait les forces épuisées de M. Flinders. A peine eut-il fini ce bel ouvrage, monument éternel de sa gloire; que son existence physique s'éteignit comme une flamme qui n'a plus d'alimens.

Outre les écrits de M. Flinders, déjà indiqués dans cette notice, on possède de lui un mémoire très-curieux sur l'usage du baromètre marin pour reconnoître la proximité des côtes. L'auteur y démontre, par de nombreuses observations faites sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, que le mercure du baromètre s'élève lorsqu'un vent de terre approche, et qu'au contraire il tombe lorsque ce vent doit céder la place à un vent de mer. Une copie de ce mémoire, qui nous avoit été adressée de l'Île-de-France, fut interceptée par ordre, parce qu'il y étoit question des découvertes géographiques de l'auteur. Nous en donnerons un extrait d'après l'original anglais qui a été inséré dans les Transactions philosophiques, partie II, an 1806.

En terminant cette notice, nous devons prier le public d'en excuser les lacunes et la brièveté. Nous nous sommes empressés de rendre à la hâte cet hommage à la mémoire d'un savant et courageux voyageur, victime d'une grande injustice que la voix publique de la France réparera du moins envers ses froides cendres.

### Ouvrages nouveaux.

M. Lesur a publié une *Histoire des Cosaques*, en deux volumes in-8°. Cet ouvrage, commandé par l'ancien gouvernement, n'en est pas moins écrit avec impartialité.

— M. le chevalier *Félix de Beaujour* a donné un *aperçu des Etats-Unis*, résultat de ses observations et des meilleurs ouvrages de statistique. C'est un bon travail; cependant les tableaux de statistique ne vont que jusqu'à 1805.

(1) Relation d'un voyage aux Terres-Australes, dans les bâtimens de S. M. B. le *Purpoise* et l'*Investigator*, fait dans les années 1801, 1802 et 1803, par le commodore M. *Flinders*. Deux vol. in-4°, avec cartes et planches.

Nous en donnerons incessamment plusieurs extraits.

— *M. Leblond*, qui a donné le premier volume d'un *Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale*, en a détaché la *carte de la Guyane*, avec une courte description de cette contrée, doublement intéressante au moment de la restitution des Colonies.

Nous rendrons un compte plus détaillé de ces trois ouvrages.

10 octobre 1814.

---

Le **PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE**, par **M. MALTE-BRUN**, dont la continuation avoit été retardée par les circonstances de la guerre et par la mort de **M. Buisson**, libraire éditeur, est à présent dans les mains des mêmes libraires qui continuent les *Annales des Voyages*.

Le *tome cinquième*, qui contiendra la fin de l'Afrique et les deux Amériques, paroîtra avant la fin de l'hiver.

Le manuscrit du *tome sixième* sera revu et mis sous presse immédiatement après la conclusion du congrès de Vienne. Ce tome comprendra toute l'Europe, hormis la France. Le retard de la publication vaudra à MM. les abonnés l'avantage de recevoir dans les *tableaux de division* qui terminent chaque livre, l'aperçu récent et exact de formes politiques qui, nous l'espérons, dureront.

Le septième et dernier tome comprendra la *France* et les *Tables*.

L'ouvrage sera terminé au printemps de 1806.

---

---

EXTRAIT  
D'UN RECUEIL DE LETTRES  
SUR L'ANGLETERRE,

PAR M. DE SAINT-AMANS.

---

LETTRE IX.

Salisbury, 20 juillet 1804.

*Vieux Sarum. — Paysans anglais. — Amesbury-House. — Couvent de religieuses.*

EN allant au Stonehenge, mon cher *Eugène*, nous nous arrêterons aujourd'hui quelques instans au vieux Sarum ; vous savez que c'est l'ancien Salisbury, long-temps prononcé *Sarisburg*, et qu'on désigné encore parfois sous le nom de Nouveau-Sarum, en rappelant une origine qui se perd dans la nuit de l'histoire : si ses ruines n'offrent plus rien de remarquable, leur antiquité les recommande toujours à l'étranger curieux qui visite cette contrée.

Le soleil commençoit à se montrer sur l'horizon, lorsqu'après un déjeuner *anglo-français*,

miss *Anna*, mon compagnon de voyage et moi, nous montions dans un cabriolet que nous devions diriger nous-mêmes jusqu'à la petite ville d'Amesbury, voisine du Stonehenge; nos premiers pas furent laborieux : ils sont toujours les plus difficiles. Peut-être un peu rétifs, ou guidés par des mains trop incertaines, nos chevaux refusèrent d'abord de prendre la vraie route; cependant, après une dispute dont je supprime les détails, nous traversâmes la grande place du marché; puis une longue rue, vers le nord, nous mena dans la campagne; l'air étoit pur et tranquille : c'eût été un beau jour de printemps dans nos climats; les premiers rayons du soleil, à demi-voilés par des nuages, laissoient à la campagne tous ses attraits, à la verdure toute sa fraîcheur; les objets éloignés se perdoient encore dans la vapeur légère; les couleurs se confondoient en demi-teintes harmonieuses, et l'alouette commençoit son chant matinal. Nous marchions le cœur rempli d'émotions délicieuses; mais, à un mille environ de Salisbury, une colline isolée, en pain de sucre, s'élève au milieu de la vallée; adieu les scènes rurales, adieu les inspirations poétiques : c'est sur le sommet de cette colline qu'étoit situé le vieux Sarum. Encore dix pas, nous laissons la voiture sur la route; un quart-d'heure après, nous gagnons le sommet : nous avons sous les

yeux les trois retranchemens , disposés comme autant d'échelons qui défendoient la forteresse; biens conservés , recouverts de cette pelouse fine , particulière aux pays crétacés , et qui produit un si bon pâturage, ils n'ont encore éprouvé qu'une seule dégradation notable du côté de l'ouest. Nous ne parlerons pas de la ville ; elle a complètement disparu : *nunc seges ubi troja fuit* ; c'est tout vous dire. Le plateau où elle étoit bâtie est actuellement occupé par de mauvaises terres labourables , par des arbres forestiers et de tristes taillis qui croissent sur ses bords ; il peut avoir mille pas de diamètre. Le centre et la partie de l'est offrent des espaces vacans où paissent les troupeaux , et sont encombrés par des ruines ; deux restes de construction solide sont cependant encore debout : l'un se voit vers l'ouest , dans le retranchement supérieur ; l'autre est à l'est , où l'on dit qu'étoit situé le château , jadis regardé comme imprenable. Ces murs sont composés , à l'intérieur , de rognons de silex dans un bain de mortier ou de ciment ; à l'extérieur , il sont revêtus de pierres de grès siliceux du pays , et n'offrent rien de remarquable.

Il est à présumer , mon cher *Eugène* , que le vieux Sarum fut d'abord un poste breton , et que , lors de l'invasion des Romains , ces derniers s'y établirent , puisqu'on y a trouvé des

médailles de plusieurs empereurs ; cependant , la première notion historique sur cette ville ne date que de l'an 968. *Brompton* rapporte que le roi *Edgar* y convoqua , cette même année , un parlement , pour aviser aux moyens de pourvoir à la sûreté du Northumberland , menacé par les Danois. Le vieux Sarum étoit donc alors une place importante. Ce qui le prouve encore , c'est qu'après la conquête , *Guillaume* ayant ordonné que les sièges épiscopaux seroient transférés dans les villes principales des diocèses , l'évêque de Sherborn vint s'y établir , et y fit bâtir une cathédrale : la ville dut s'accroître et s'embellir à cette époque. Selon les historiens du temps , le clergé s'y montroit fort habile , surtout dans l'art de copier des manuscrits ; ce qu'on appeloit alors cultiver les lettres avec succès. Sous l'influence ecclésiastique elle allait devenir peut-être aussi célèbre qu'aucune autre ville de l'Angleterre , lorsque le zèle d'un de ses évêques , nommé *Roger* , qui , dans un meilleur siècle , eût bien mérité du gouvernement , fut la première cause de sa ruine. *Roger* , ayant réparé les châteaux de Sherborn , de Devizes et de Sarum , fut accusé , par le roi *Etienne* , de trahison , et de préparer des places de sûreté au parti de l'impératrice *Matilde* , qui lui disputoit le trône. Vous jugez bien que la confiscation et le pillage des châteaux suivirent de

près l'allégation d'un pareil crime : le bon évêque en mourut de chagrin. Bientôt après, le roi, de plus en plus alarmé de la puissance du clergé, surtout jaloux des forteresses qu'il possédoit, les lui enleva, et les conféra à des laïques, sur l'obéissance desquels il comptoit davantage. Sarum devint alors l'apanage de *Patrice Devéreux*, fils de *Walter*, comte de Rosmar, en Normandie, et fut ensuite dévolu par un mariage à *Guillaume-Longue-Epée*, fils de *Henri II* et de la belle Rosamonde, dont vous connoissez la touchante aventure. Il paroît que la prospérité de cette ville commença dès lors à décroître. Quelques années après du moins, en 1160, *Pierre-de-Blois*, archidiacre de Londres, s'exprimoit déjà sur son compte en ces termes, où l'on a trouvé le caractère d'une sinistre prédiction.

« *Le vieux Sarum, dit-il, est une place exposée à tous les vents, stérile, aride et solitaire.*  
 » *Il y a une tour, comme celle de Siloam, qui retient les habitans dans l'esclavage. L'église de Sarum est une captive sur la montagne ; faisons-la descendre, au nom de Dieu, dans la plaine, où l'on recueille d'abondantes moissons et tous les fruits d'un sol riche et fertile.* »

Dans moins de soixante ans, ce vœu ou cette espèce de prophétie s'accomplit en effet. Le



comte ne pouvant supporter un égal , ni l'évêque un rival en autorité , de fréquentes contestations s'en suivirent entre eux , et finirent par une séparation nécessaire. La bulle obtenue pour la translation de l'église est de 1219.

Après cette époque , on ne trouve plus rien dans l'histoire sur le vieux Sarum , jusqu'en l'année 1447. Selon *Dugdale* , cette ville fut alors donnée à un lord *Stourton* , trésorier de la maison de *Henri VI* , avec les vaccans , les fossés , les murailles , les jardins , sous la modique rente annuelle de trois sols quatre deniers ; ce qui , malgré la différence dans la valeur des monnoies , peut faire présumer un état d'abandon bien voisin de la ruïne. Elle revint cependant à la couronne sous le règne de la catholique *Marie* , par la condamnation , que vous remarquerez sans doute , de *Charles-Stourton* , pour avoir tué un protestant à une époque où on ne les épargnoit guère. Au temps de *Jacques I<sup>er</sup>* , le vieux Sarum étoit possédé par sir *Robert Cécil* , second fils de lord *Burleigh* , comte de *Salisbury* , et fut vendu par ses héritiers au gouverneur *Pitt* , pour 1500 liv. sterling. Le célèbre comte de *Chatam* , neveu du gouverneur , naquit dans ce domaine , aujourd'hui la propriété de *Thomas Pitt* , lord *Camelford* , son fils. En voilà , je crois , suffisamment sur le vieux Sarum et son histoire.

Croiriez-vous , mon cher *Eugène* , que , par une bisarrerie dont on trouve cependant d'autres exemples en Angleterre , ces ruines , qui bientôt n'existeront même plus comme telles , envoient deux députés au parlement impérial ? L'élection des honorables membres se fait , par les propriétaires de certaines terres adjacentes , sous un noyer qu'on voit à l'ouest , au pied de la colline , et où l'on élève , à cet effet , un bâtiment temporaire ; les intrigans , les ambitieux , qui fourmillent ici comme chez nous , viennent s'y faire élire plus aisément que dans les villes où leur mérite n'a séduit personne , et où les suffrages sont à plus haut prix : ainsi se maintient ce droit ridicule de nommer des représentans qui ne doivent représenter personne.

En quittant ce lieu désolé , je descendis quelques pas dans un conduit souterrain , découvert à l'est de la colline en janvier 1795 , et après une fonte de neige. Cetté issue s'ouvre un peu plus bas que le sommet , et se prolonge sans doute jusqu'au niveau de la plaine ; sa voûte , taillée dans la craie solide , paroît avoir été plus exhaussée , et plonge sur un plan très-incliné : c'étoit une échappatoire commode en temps de siège. Les traces d'un autre passage analogue s'aperçoivent au côté opposé du château , dans le retranchement qui forme la première enceinte.

Après avoir abandonné le vieux Sarum, dont les traces, comme vous le voyez, mon cher *Eugène*, sont presque effacées, nous nous dirigeâmes vers le *Stonehenge*, monument bien plus ancien, et qui, malgré les siècles et les hommes, est encore imposant dans sa décrépitude; nous prîmes à travers la campagne, par de petits chemins qui circulent dans les prairies et les champs cultivés: on fauchoit, on fanoit, on transportoit le foin, qui remplissoit l'air de son odeur balsamique. L'activité, l'industrie et l'aisance des cultivateurs frappoient partout les regards; je ne pouvois rassasier mes yeux d'un pareil spectacle. Les femmes, qui représentoient là nos paysannes, étoient en chapeaux de taffetas noir, avoient des rubans, étoient proprement vêtues; les hommes, pour la plupart, étoient en bottes, en bons habits de drap; également occupés de leur tâche laborieuse, ils ne faisoient point éclater les transports d'une joie bruyante, mais sembloient tous jouir de la satisfaction et du calme qui suivent le bonheur. C'est un bon peuple que le paysan anglais, bien affable, bien affectueux dans ses manières; on ne peut voyager ici sans s'en apercevoir et sans en recueillir les preuves. Un accident survenu à notre frêle voiture nécessitoit des réparations pressantes; mon camarade fut obligé de la conduire

à Wood-Forbrige avec un paysan de ce village, que nous avions rencontré par hasard : ils nous devancèrent ; miss *Anna* et moi suivîmes à pied. Nous marchâmes environ trois ou quatre milles, tantôt demandant la route , tantôt nous asseyant à l'ombre des peupliers dont elle est ombragée ; partout nous rencontrâmes le meilleur accueil, partout on nous prodigua les meilleurs procédés , les réponses les plus gracieuses , l'intérêt le plus naïf et le plus libéral. Quelquefois ces bonnes gens , je me le rappelle avec un plaisir extrême , s'avançoient , s'asseyoient avec nous , satisfaisoient à nos questions avec un empressement , avec une aménité et des égards dont , en pareille occasion , j'ai vu chez nous peu d'exemples ; puis ils nous questionnoient à leur tour , se répétoient mutuellement nos réponses , et nous écoutoient comme ils nous avoient questionnés , avec la même bonté , la même obligeance. Apprenoit-on que j'étois étranger ? l'attention redoubloit , la curiosité des femmes surtout ; on se pressoit alors autour de moi. Vous devez vous représenter ces scènes ; elles étoient délicieuses : on peut avoir plus d'esprit que ces braves gens , mais certainement on n'est pas plus affable. Nous continuâmes ainsi notre route , ou plutôt notre promenade. Le Wiltshire passe pour l'une des provinces les moins fertiles de l'Angleterre ; cela est vrai de ses par-

ties montueuses, où l'on voit peu d'habitations et beaucoup de tristes pâturages ; mais ses vallons offrent une belle verdure, et sont d'un bon rapport. J'ai remarqué, comme une chose assez singulière, qu'on n'y emploie pas la coignée pour abattre les arbres, et qu'on ne les arrache point ; on les scie horizontalement à raz de terre. Cette pratique, au reste, qui seroit en France très-mauvaise, peut être ici tolérée, en ce qu'elle est plus expéditive, et que le charbon de terre est le seul combustible en usage dans tous les foyers. Arrivés à Wood-Forbrige, en côtoyant presque toujours une petite rivière, nous entrâmes chez le paysan dont je vous ai déjà parlé ; sa femme et sa fille, qui travailloient près de là, nous accueillirent avec une grace singulière ; car c'est avoir de la grace que d'exercer l'hospitalité avec empressement et délicatesse. Cette famille, pauvre dans son pays peut-être, seroit riche chez nous. Des ustensiles pour le thé, des tasses de porcelaine, des livres de prières, et je ne sais combien de petits meubles, que la seule aisance se procure, annonçoient une espèce de luxe totalement inconnue aux habitans de nos campagnes. On se rappelle toujours avec plaisir d'avoir été bien reçu sous un toit rustique ; on aime là, plus qu'ailleurs, l'accueil de la tendre hospitalité. Il me seroit impossible, mon cher *Eugène*, d'ou-

blier jamais les soins empressés de nos hôtes de Wood-Forbrige. Tandis que le mari s'occupoit de nos chevaux, de notre voiture, qu'il se multiplioit pour nous être utile, sa femme, sa fille, au teint blanc, au regard doux, comme toutes les anglaises, épuisoient les ressources de leur zèle pour nous rendre agréables les courts instans de notre séjour; elles y réussirent. Ce n'étoit point l'activité de l'intérêt sordide, c'étoit le pur mouvement d'un cœur honnête qui les animoit; nous leur étions cependant tous inconnus, tous étrangers, moi surtout qui venois de plus de 900 milles. Bonnes gens! que ne puis-je espérer, quand je serai revenu dans ma patrie, de rendre à quelqu'un d'entre vous, ou qui vous soit cher, une partie des procédés dont vous me comblez sans mesure! Je ne sais, mon cher *Eugène*, jusqu'à quel point nous portâmes cette disposition à la reconnoissance; elle ne fut point stérile sans doute; mais elle fut loin, à coup sûr, d'égaliser l'affabilité qui l'avoit excitée: vous allez en juger par un dernier trait. Le surlendemain, qui étoit un dimanche, l'homme de Wood-Forbrige, *John Stoks*, je veux que vous sachiez son nom, arrive à Salisbury; il vient s'informer de nos nouvelles avec tout l'intérêt d'un vieil ami, et nous apporte en présent trois superbes anguilles qu'il avoit pêchées la veille: cette attention

pour des inconnus , pour des gens qu'on a vus pour la première et pour la dernière fois , ne justifie-t-elle pas tout ce que je vous ai dit de l'honnêteté des paysans de cette partie de l'Angleterre ?

Après ces petits épisodes, qui vous associent à mon voyage , et qui vous font partager l'une des plus douces sensations qu'il m'ait procurées , je vous conduirai à Amesbury , où nous devons prendre une voiture à quatre roues pour achever aujourd'hui notre course.

La ville d'Amesbury , ou, comme d'autres le prononcent et l'écrivent , d'*Ambresbury* , tire son nom , dit le docteur *Stukéli* , du voisinage du Stonehenge , d'abord appelé *Ambres* ou *Main-Ambres* , pierres sacrées. On a aussi prétendu qu'elle fut nommée et bâtie par *Ambrosius* , roi breton. Ceux qui admettent cette origine , ajoutent que ce roi y fonda un monastère de trois cents moines , qui devoient prier pour les âmes des nobles bretons massacrés en ce lieu par la trahison de Hengest , chef des Saxons. Je n'approfondirai point ces discussions aussi obscures qu'inutiles : ce qu'il y a de certain , c'est que la petite ville est bien bâtie et joliment située dans un vallon très-riant , sur le bord de l'Avon. Près d'elle est le château nommé *Amesbury-House*. Ce château , placé au milieu des bois et des prairies , a une très-agréable

apparence ; on le voit de la route , à travers une belle grille en fer dans le goût français. Commencé par le célèbre *Inigo Jones* , il a été terminé par *Webb* , son gendre , et l'un de ses meilleurs élèves ; les jardins sont beaux , et l'Avon , qui les parcourt en se repliant plusieurs fois sur lui-même , ajoute autant à leur agrément qu'il répand de richesse et de fraîcheur dans l'ensemble du paysage. Un pont de pierre de Portland est jeté sur la rivière , et soutient un charmant salon , où le goût chinois étale tous les caprices qui le caractérisent ; beaucoup de peupliers et de saules pleureurs embellissent les alentours.

C'est dans cette délicieuse retraite que le feu duc et la duchesse de *Queensbury* passèrent doucement leur vie dans le calme et dans l'éloignement des affaires , où l'on trouve la vraie félicité ; tandis que les intrigans sollicitoient des places , qu'ils mendoient les faveurs d'un peuple ingrat ou d'une cour perfide , le vertueux duc et son épouse répandoient sur les malheureux tous les secours de l'humanité la plus active , et rivalisoient dans l'exercice de leur rare bienfaisance. Ce couple illustre protégea le modeste *Gay* , et lui fit élever un mausolée lorsqu'il eut terminé des jours écoulés dans l'indifférence et l'abandon. *Pope* a dit , à ce sujet , avec son élégance ordinaire :



Of au thy blamless life the sole return,  
My verse, and Queensbury weeping on thy urn.

*Ta vie entière, exempte de blâme, ne reçut  
d'autre récompense que mes vers et les pleurs  
que Queensbury versa sur ton urne.*

Vous serez assurément surpris autant que moi, mon cher *Eugène*, de trouver aujourd'hui cette maison occupée par une société de religieuses catholiques. Ces récluses, fuyant les ravages de la révolution française, sont venues de Louvain s'établir ici, m'a-t-on dit, depuis huit ans; elles y sont vêtues de l'habit de leur ordre, dont elles pratiquent librement les devoirs et la règle. Mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que ce même château d'*Amesbury-House* est bâti dans un local où avoit existé jadis un couvent de filles, et que ce local se trouve ainsi rendu, malgré la réforme anglicane, à son ancienne destination. Ces premières religieuses avoient été fondées par la reine *Elfrida*, après le meurtre de son gendre *Edouard* le martyr. Dans ce siècle, par l'effet d'un bizarre mélange de barbarie et de foiblesse, on commettoit les crimes les plus atroces, et l'on croyoit les expier en établissant à gros frais des monastères; celui de Layrac, près d'Agen, et mille autres que je pourrois citer, n'avoient pas d'autre origine. Quoi qu'il en soit, on diroit

qu'Amesbury ne peut se passer de religieuses. Les premières, fondées en 980, n'ayant pas toujours prié pour *Edouard*, furent expulsées sous le règne de *Henri II*, pour cause de galanterie un peu trop notoire. Bientôt après d'autres arrivèrent de Fontevrault; celles-ci firent fortune : la reine *Eléonore* s'engagea dans leur ordre ; *Marie*, fille d'*Edouard I<sup>er</sup>*, en fit autant, et prit ici le voile, avec treize filles des plus nobles maisons d'Angleterre, le jour de l'Assomption, en 1285. Ce couvent, richement doté, exista d'une manière florissante jusqu'à l'époque de la réformation; il subit alors la destinée de tous ceux du royaume, et se rétablit aujourd'hui par l'effet de notre révolution, qui produit chez nous des résultats si contraires.

Entournant le parc de cet élégant monastère, nous montâmes sur la haute plaine où est situé le Stonehenge, que nous abordâmes avec un saint respect. Mais il est déjà tard : j'ai tant de choses à vous dire de ce vénérable monument, que je dois en faire l'objet d'une lettre séparée. Adieu.

## L E T T R E X.

Salisbury, 21 juillet 1802.

*Problème historique.—Fables absurdes.—Les Barrows, ou les tombeaux.*

LE Stonehenge paroît, mon cher *Eugène*, l'un des plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes; son origine se dérobe aux siècles de l'histoire, échappe même à ceux de la tradition, et tout ce qu'on en a dit jusqu'ici se réduit à des conjectures. Je vais d'abord tâcher de vous décrire ce singulier édifice, en général assez peu connu sur le continent. Votre goût pour l'antiquité m'a porté à l'examiner [avec plus de détail que je ne l'aurois fait, à beaucoup près, pour mon propre compte.

Situé à huit milles au nord de Salisbury, le Stonehenge est construit sur une plaine haute, inculte, stérile, dont il n'occupe pas le lieu le plus élevé, près duquel il est cependant placé dans une légère pente orientale. Il étoit environné par un grand fossé, encore visible quand on est prévenu de son existence, et qui paroît avoir eu trente pieds de large. Dans la circonférence de ce fossé, on remarque trois endroits où la dépression du terrain est moins appa-

rente ; c'étoit, dit-on, trois entrées principales : la plus considérable est au nord-est. Directement nord-sud du monument , et juste dans le fond du fossé on voit les tracés presque effacés de deux puits circulaires : on a conjecturé qu'ils pouvoient avoir servi à marquer une méridienne , ou à des ablutions religieuses. Après avoir traversé la tranchée ou le fossé d'enceinte , en arrivant comme nous d'Amesbury , c'est-à-dire par le nord-est , on monte doucement l'espace , dit-on , de cent quatre pieds ( je ne l'ai point mesuré ) , et l'on parvient au Stonehenge.

Il n'est pas douteux qu'on ne puisse assimiler , au premier coup-d'œil , cet édifice à ceux que Cicéron a désignés sous le nom d'*insanas substructiones* ; il en a tous les caractères. Mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'à la distance même d'un demi-mille, il ne s'annonce déjà sous un aspect imposant ; on ne peut nier que lorsqu'on en approche , en montant par une pente insensible , la grandeur de ses dimensions ne remplisse peu à peu l'œil de l'observateur , et n'excite son admiration , j'ajouterai sa surprise , de trouver autant de majesté dans un amas de pierres aussi bizarre. Comme les pyramides d'Egypte , cette antique structure est encore debout au milieu de ses débris accumulés par les siècles ; elle atteste l'existence

d'un peuple qui ne laissa peut-être sur la terre d'autre trace de son passage. Mais je ne dois rien omettre pour vous donner une juste idée de ce monument : replaçons-nous sur la route qui nous y a conduits, et procédons avec méthode.

Avant de parvenir par le nord-est à la tranchée, on trouve une grande pierre à plus de deux cents pieds de l'édifice ; on l'appelle le *talon du moine*, dénomination ridicule, tirée d'un conte populaire, sur lequel, du moins encore, je n'arrêterai pas votre attention. La forme de cette pierre est pyramidale ; elle est longue de seize pieds quatre pouces : sa circonférence est de vingt-cinq pieds environ. Située dans le milieu de l'avenue, elle est en face de l'entrée principale, et s'incline vers le monument. Cent pieds plus loin, et dans la même direction, on rencontre une autre pierre au-delà de la tranchée. Celle-ci a vingt-un pieds quatre pouces de long, sept pieds de de large, et trois pieds d'épaisseur. Les bergers, les enfans, ou même les lapins, en creusant sous cette pierre, peuvent avoir occasionné sa chute ; car elle étoit jadis dans une situation verticale, selon d'anciens rapports : elle est environ à quatre-vingt-cinq pieds de l'édifice. Sur la gauche, à l'est, et à la même distance à peu près, on voit une autre pierre

qui a dix pieds et demi de long, et treize pieds de circonférence. Sa forme est pyramidale : elle penche beaucoup vers la tranchée. Directement à l'opposé de cette troisième pierre, on en remarque une quatrième, à l'ouest, qui a quatre pieds de haut, onze pieds neuf pouces de circonférence, et qui est à la même distance du monument.

- Telles sont les masses détachées du corps du Stonehenge et leur véritable situation à l'égard de cette extraordinaire construction dans laquelle je vais maintenant tâcher de vous introduire.

- Le Stonehenge étoit composé de quatre rangs, à peu près circulaires, de pierres énormes tout-à-fait brutées et posées debout sur la terre, où elles s'enfoncent profondément sans doute. *Stukely* dit bien que, de ces quatre enceintes, il y en a deux circulaires et deux ovales ou elliptiques. D'autres ont aussi prétendu que les cercles intérieurs étoient hexagones ou heptagones : mais on voit tout ce qu'on veut à peu près dans ce tas de ruines, et je crois impossible de déterminer aujourd'hui la figure de ces quatre enceintes. Il y a plus : si l'on en jugeoit par la rudesse de la construction totale, on seroit tenté de croire qu'elles peuvent n'avoir jamais eu de forme régulière. Je me bornerai donc à les regarder comme à peu près

circulaires : c'est tout ce dont je puis convenir d'après le témoignage de mes yeux, et pour prendre un *mezzo termine* dans une question qui ne peut être résolue.

On a porté, mon cher *Eugène*, à cent quatre et à cent dix pieds le diamètre de l'enceinte extérieure. Considérée comme la péripliérie d'un cercle, elle devoit être manifestement composée de trente piliers ou pierres verticales, parce que celles qui restent en place, et les intervalles qui les séparent, répondent à cette division : ces pierres ont de quatorze à seize pieds de haut, sept pieds de large et trois pieds et demi d'épaisseur. La seconde enceinte, considérée pareillement comme la péripliérie d'un cercle concentrique au premier, semble aussi avoir été composée de vingt-neuf pierres, puisque celles qui existent encore correspondent à cette division, si l'on en croit l'assertion de *Wood*. Les pierres dont cette enceinte est formée ont à peu près les mêmes dimensions que celles de la première. Enfin, la troisième et la quatrième, selon les mêmes calculs, étoient composées : la troisième, de dix pierres de huit pieds de haut sur deux pieds six pouces de large, et un pied et demi d'épaisseur ; et la quatrième, de dix-neuf pierres de six pieds de haut et d'un pied et demi de large, sur une épaisseur d'un pied à quatorze

pouces. Dans la première enceinte , la distance d'un pilier à l'autre est d'environ trois pieds cinq pouces ; ceux qui formoient les entrées principales sont plus éloignés ; ils sont aussi plus élevés : on leur donne jusqu'à vingt-un pieds de hauteur. Au surplus , je rapporte ici les mesures prises par les architectes *Inigo-Jones* en 1658 , et *Wood* en 1747, que je n'ai pas toujours vérifiées.

Quoi qu'il en soit , mon cher *Eugène* , de l'exactitude de ces mesures de détail , qui peuvent n'être pas très-rigoureuses , la disposition générale ci-dessus , bien reconnue , doit vous donner le plan de l'édifice. Revenons à la première enceinte , dont vous allez achever de prendre l'idée. Chacune des pierres qui la composent portoit deux tenons ovales à son sommet : ces tenons entroient dans des mortaises arrondies et correspondantes d'une autre pierre qui reposoit sur ce sommet , et qui se joignoit à celles que portoit les piliers voisins , dans le milieu de l'espace qui les séparoit. Ainsi , chaque pilier ayant deux tenons mortoisés dans la pierre transversale , et les extrémités de ces pierres se réunissant dans le milieu des intervalles , afin que leur poids fût également distribué , il est aisé d'en conclure que cette enceinte formoit une suite de portiques composés de trois pierres , deux de-



bout et une en travers ; ce que rend fort bien le mot *trilithon*, tiré du grec, et par lequel on a désigné ces portiques. Il n'en étoit pas de même pour la seconde enceinte, qu'*Inigo-Jones* regardoit comme hexagonale. Les grandes pierres de cette enceinte n'ayant qu'un seul tenon à leur extrémité, il est probable que les pierres horizontales portoient seulement sur le sommet de deux piliers voisins, laissant au moins de deux en deux de ces piliers un espace dénué de couverture. En effet, si la plate-bande, que nous appellerons si l'on veut architrave, avoit régné tout autour sans interruption, on verroit deux tenons sur chacun des piliers ou pierres verticales de cette seconde enceinte, comme sur ceux de la première. Un de ces portiques isolés, encore debout, justifie suffisamment cette hypothèse. La troisième enceinte étoit construite de pierres pyramidales, ainsi que la quatrième : ces deux dernières sont dénuées de plates-bandes, et semblent n'en avoir jamais supporté. L'on peut donc considérer l'entier monument, dans son état de perfection, comme composé de quatre cercles concentriques. Le premier, de trente pierres verticales ou piliers formant une suite de portiques contigus ; le second, de vingt-neuf pierres, ne présentant que des portiques isolés, et alternant avec des espaces à ciel ou-

vert ; le troisième , de dix pierres seulement très-éloignées , et sans plates-bandes ou architraves ; le quatrième , de dix-neuf pierres plus petites , également sans architraves. Les pierres qui composoient la première et la seconde enceinte , malgré le combat qu'elles soutiennent depuis si long-temps contre les élémens et les siècles , sont pour la plupart encore debout , quoique , par l'exhaussement du sol , elles n'aient pas toutes conservé leur première élévation. Celles des cercles intérieurs étant de moindre dimension , et ayant été non seulement exposées , comme les premières , au torrent des âges , mais encore aux dégradations des hommes , leur chute en a été plus accélérée. Il est en effet aisé d'imaginer que leurs masses étant beaucoup moindres , elles peuvent avoir été plus facilement fouillées , abattues ou brisées , même par les curieux qui viennent visiter le monument : et moi aussi , car il faut que je m'en accuse , mon cher *Eugène* , je me suis rendu , dans ce lieu sacré , l'auxiliaire du temps destructeur , et l'ai secondé dans la dispersion de ses ruines. Non satisfait , je ne sais pourquoi , des échantillons de grosseur moyenne que je pouvois emporter , je me chargeai , dans l'ardeur de mes recherches , d'un tenon tout entier , détaché de l'un des piliers du monument ; je le mis

dans la voiture jusqu'à Salisbury, où, dans l'embarras que me causoit ce fragment, d'un volume et d'un poids considérable, je le laissai à *Isaac-Young*, aubergiste du *Red-Lion*, chez lequel, sans doute, il restera long-temps. J'ai tâché de vous représenter le Stonehenge tel qu'il étoit jadis; le voici dans son état actuel: vous aurez peine à le reconnoître.

La première enceinte a perdu, en grande partie, son couronnement; celui de la seconde existe à peine; et les pierres qui composoient les deux dernières, la plupart inclinées ou renversées, sont maintenant dans un état de désordre et de confusion, où l'œil de l'observateur retrouve difficilement le dessin primitif de l'antique structure. D'après l'idée que le Stonehenge étoit un temple, on a donné le nom d'autel à une grande pierre isolée, placée, selon *Stukély*, au foyer d'une ellipse formée par l'une des enceintes: je n'ai point d'avis à cet égard. Il m'a semblé reconnoître cette pierre, aujourd'hui presque en entier recouverte de gazon et de ruines. On lui donne quatre pieds d'épaisseur et seize de longueur. Il ne m'appartient pas non plus de contester ces dimensions; mais il m'est impossible de convenir qu'elle soit d'une sorte de marbre bleu grossier, semblable à celui du *Derbyshire*, ainsi que l'assure *Stukély*; certainement il n'est aucune

pierre , dans le Stonehenge , qui ne soit de gres ; de pur grès , très-scintillant sous le choc de l'acier , et ne faisant point d'effervescence avec les acides. Vous pourrez vous en convaincre par les échantillons que j'en ai rapportés. Ces pierres , dont la couleur est d'un gris sale , quelquefois veiné ou taché de brun par l'oxidation du fer qu'elles contiennent , sont d'ailleurs tout-à-fait brutes et visiblement employées telles qu'elles furent extraites de la carrières ; les seules traces de travail qu'elles paroissent offrir , sont les tenons , les mortaises dont j'ai parlé , et ce qu'il a fallu retrancher de l'extrémité des traverses , pour les ajuster à la disposition circulaire de l'édifice. On a fait monter à cent quarante le nombre de ces pierres extraordinaires , soit piliers , soit impostes. Quelques-unes sont encore en place , et surprennent la vue par leurs dimensions colossales , en même temps que l'esprit s'exerce sur leur destination primitive ; mais plusieurs gissent sur le sol , empilées ou isolées , entières ou fracturées. Il seroit trop long d'entrer , à cet égard , dans le détail du désordre amené par les siècles et le hasard : le dessin fidèle que je vous envoie suffira pour vous donner l'idée de cette espèce de cahos ; il offre le monument tel qu'il est aujourd'hui , et tel qu'il se présente lorsqu'on l'aborde du côté du nord-est. J'ajou-

terai seulement que les pierres de l'enceinte extérieure ont de quatorze à seize pieds d'élévation du côté du nord , tandis que vers le sud elles n'ont guère que treize à quatorze pieds de haut ; cette différence paroît résulter de l'inégalité du terrain plus élevé vers le sud , l'intention des constructeurs de l'édifice ayant été sans doute de conserver le niveau des impostes, afin qu'ils formassent un cercle parallèle à l'horizon , sous l'œil de l'observateur placé dans le centre. La plus considérable des pierres se trouve actuellement dans le cercle intérieur ; elle a vingt-deux pieds de haut , et s'appuie sur un des petits piliers de la troisième enceinte. Si le Stonehenge fut un temple , cette pierre n'en étoit-elle pas le véritable autel ? Je le croirois volontiers ; cependant personne , que je sache , n'ayant encore émis cette opinion , je n'y tiens point , et je vous l'abandonne. Or , voici ce qu'on a dit de l'autre pierre , jusqu'ici prise pour l'autel ; car je ne veux rien omettre : quand on est de bout près de lui , assure-t-on , et qu'on fixe la pierre appelée le *talon du moine* , on voit le sommet de cette pierre coïncider exactement avec celui de la colline de *Durington* ; en s'élevant au-dessus de cette colline , le soleil , ajoute-t-on , frapperait de ses premiers rayons le haut de la pierre , dans le plus long jour de l'année , si la précession des

équinoxes n'y avoit apporté un tel dérangement, qu'il *a fallu 70,000 ans pour le produire.* Ceci commence à vous prouver, mon cher ami, jusqu'à quel point on a fait des contes sur le Stonehenge, depuis le *talon du moine* jusqu'à nos jours ; mais puisque nous revenons sans cesse sur ce *talon*, vous saurez son histoire. En fait de travaux, en fait d'édifices, tout ce qui sembloit merveilleux, ou trop au-dessus des forces humaines, étoit jadis regardé comme l'ouvrage des puissances infernales. Au grand préjudice des intelligences célestes, le diable donc, puisqu'il faut le nommer, étoit l'auteur présumé des choses les plus extraordinaires, et souvent des plus utiles ; c'étoit lui qui creusoit et qui gardoit les mines des métaux les plus précieux ; c'étoit lui qui bâtissoit, dans l'espace d'une nuit, les ponts les plus audacieux dans les hautes montagnes ; c'est encore lui, vous le devinez bien, qui a construit le Stonehenge : le fait est garanti par d'anciennes traditions dont il n'est presque pas permis de douter ; le diable donc, ayant terminé son ouvrage avant le jour, se vantoit tout haut de ce qu'on ne pourroit jamais savoir ni d'où le Stonehenge étoit venu, ni le nom de son architecte ; il se trompoit : un moine (car c'étoit aussi le temps des moines), caché près de là, osa sortir de sa retraite, et lui donner un dé-

menti formel. Surpris et furieux, Satan lança, dans sa colère, un pilier de l'édifice à l'indiscret ; mais celui-ci, très-léger à la course, avoit déjà pris la fuite, et ne fut atteint qu'au talon. C'est un fait certain : l'empreinte du talon est encore imprimée sur la pierre. Après cette histoire, je pourrois vous en conter bien d'autres ; mais il vaut mieux récapituler les principales dimensions de ce monument diabolique :

Largeur du fossé. . . . .	30 pieds.
Du bord intérieur du fossé à l'édifice. . . .	104
De la première enceinte jusqu'au centre de l'édifice . . . . .	46
Diamètre de l'édifice . . . . .	92
Du fossé au centre de l'édifice. . . . .	150
Distance d'un fossé à l'autre par le centre de l'édifice, ou diamètre total. . . . .	300

*Wood* évalue un peu plus haut ces dimensions, et donne au diamètre total trois cent douze pieds. Il est, au reste, assez difficile d'apporter dans ces mesures une justesse rigoureuse ; j'y ai procédé, d'ailleurs, très-à la hâte, en comptant mes pas, que je fais assez exactement de deux pieds. Il se pourroit que le diamètre du monument égalât la distance du fossé à l'édifice ; alors *Wood* auroit raison.

Quant aux distances respectives des enceintes circulaires, si l'on cherche à les déterminer dans le désordre actuel, elles paroissent avoir

été assez inégalement espacées : les deux premières semblent à quelques pas seulement l'une de l'autre ; l'intervalle qui sépare la seconde de la troisième étoit plus considérable , et celle-ci n'existe pas loin de la quatrième ; en sorte que les deux dernières étoient au moins aussi rapprochées entre elles que les deux premières. On a vu que l'autel prétendu n'étoit point au centre : ce seroit peut-être une raison pour nier l'existence de cet autel ; cependant il se peut aussi qu'il fut placé là convenablement aux cérémonies d'un culte dont nous ignorons complètement les rites , et je me souviens toujours en matière de religion.

Dans l'état à peu près où je viens de vous montrer le Stonehenge , il paroissoit n'avoir point éprouvé d'altération depuis plusieurs siècles, lorsque, le 3 janvier, 1797, deux des plus hauts piliers et leur imposte, se renversant tout-à-coup avec fracas, ébranlèrent la terre jusqu'à près d'un demi-mille aux environs ; ce portique, déjà incliné du côté de l'ouest, tomba dans cette direction. La partie inférieure des piliers ayant resté dans le sol, on ne peut mettre à profit cet événement pour connoître la longueur totale de ces pierres. On voit dans la terre, autour d'elles, d'assez gros fragmens du même grès qui les compose, et des masses de craie compacte destinées à les assujétir dans



leur situation verticale. Quant à l'imposte, de forme parallépipède, il étoit long de seize pieds, large de quatre pieds six pouces, épais de deux pieds et demi; il faisoit une saillie d'environ deux pieds sur la face latérale extérieure de chaque pilier. On évalue à onze tonneaux, ou vingt-deux milliers, la pesanteur de ces trois pierres démesurées, d'après celle d'un pouce cube du grès qui les compose. La plate-bande de ce portique renversé produisit, par sa chute, une dépression de sept à huit pouces sur le terrain solide et recouvert d'un épais gazon. Les piliers ne s'enfoncèrent pas autant; l'un d'eux tomba sur une pierre de la seconde enceinte.

Tel est, mon cher *Eugène*, l'état actuel de cet édifice inconcevable, qui brave les siècles au milieu de ses débris, et dont chaque fragment est une ruine tout entière. Son histoire offre un cahos d'un autre genre, où l'on ne peut également se retrouver; ce n'est qu'un ramas de conjectures, de contes populaires, de fables absurdes, que pour ne point lasser votre patience, depuis long-temps à l'épreuve, je vais beaucoup abréger. Mais, puisque ma lettre devient une dissertation, je vous donne une heure pour vous reposer; j'en ai besoin pour me reconnoître.

Je continue :

Il paroît, mon cher *Eugène*, que le Stonehenge porta d'abord le nom de *Main-Ambres*, pierres sacrées, dans la langue celtique ; ayant ensuite reçu le nom breton de *Choir-Gawr*, cette dénomination fut traduite par les moines en *Chorea-Gigantum* ; ils l'appelèrent aussi *Chorea-Nobilis*, et *Gawr* pouvant être pris pour *Waur*, quelques-uns en firent *Chorea-Magna*. Mais, si l'on en croit certains érudits, les noms de *Stonage* et de *Stonehengest*, d'où dérive celui que cet édifice porte encore, doivent tirer leur origine ou d'un combat sanglant, ou d'un affreux massacre. *Stonage* paroît, à quelques-uns, signifier *Stonebatle*, à cause de la dernière syllabe, qu'ils croient venir du grec *axor* ; ce que les autres disent de *Stonehengest*, semble au premier coup - d'œil plus probable : d'après leur opinion, le Stonehenge auroit été construit par *Ambrosius*, roi de Bretagne, pour perpétuer le souvenir de la trahison d'*Hengist*, ou d'*Hengest*, prince Saxon, qui fit périr dans ce lieu les chefs de la nation bretonne, après les avoir invités à un banquet fraternel. En effet, pour peu qu'on en croye des historiens, qui, à la vérité, sont des moines, il n'est guère permis de douter que l'événement dont il s'agit ne se soit effectué sur le local même ou dans les environs du Stone-

henge ; alors il seroit assez naturel de voir dans cet édifice un monument élevé à la mémoire des victimes d'une atroce trahison , et le nom de Stonehenge y gagneroit une origine plausible ; mais on ne peut malheureusement se dissimuler que les historiens n'atténuent eux-mêmes l'authenticité du fait qu'ils rapportent : ils disent que les Bretons massacrés étoient chrétiens et martyrs, ce qui est incontestable. Or, non seulement on n'a jamais vu au Stonehenge aucune des inscriptions , aucun des signes qui distinguent les tombeaux des chrétiens ; mais on y a trouvé , au contraire , des cendres , des ossemens d'hommes et d'animaux à demi-brûlés, qui annonçoient des pratiques usitées dans les obsèques des païens , et que le christianisme a fait disparaître. Cette étymologie ne vous conviendra donc point ; celle qui fait dériver la même dénomination de *Hanging - Stones* , pierres suspendues , vous paroîtra sans doute aussi peu admissible ; enfin , celle qu'on a voulu trouver dans *Stonedge* , et qui désigneroit des pierres posées sur leur côté pointu ou tranchant , vaut encore moins ; elle est ridicule. Ainsi , dans les divers noms qu'a portés le Stonehenge , si vous en exceptez le premier , il n'en est aucun qui puisse offrir , je ne dis pas une étymologie tant soit peu certaine , mais seulement raisonnable.

Serons-nous plus heureux s'il est question de nous fixer sur l'objet de cette construction et sur l'époque où elle fut érigée ? Non , mon cher *Eugène* ; je vous l'ai déjà dit : à cet égard , l'histoire est muette , et même la tradition. Des écrivains bretons , qui datent de plus de mille ans , mentionnent le Stonehenge ; mais ni *Suétone* , ni *Dion* , qui parlent tant des Druides de la Grande-Bretagne ; ni *Tacite* , ni *Ptolomé* , ni *César* lui-même , n'en disent mot : il n'est cependant pas possible que les Romains ne l'aient connu. Une de leurs routes , encore praticable , emporte , dans son alignement , une partie d'un des *barrows* ou tombeaux qui l'environnent , et qui sont évidemment ses accessoires et ses contemporains ; un de leurs camps , qui pouvoit contenir dix mille hommes , se voit encore à Yarnbury-Castle , à la distance de cinq milles. On ne peut douter que les Romains n'aient connu ce monument ; s'ils n'en ont point parlé , leur silence ne doit être attribué qu'à l'injuste mépris qu'ils avoient pour l'architecture des autres nations ; et qui leur fit ruiner , sans remords , les beaux édifices de Corinthe et d'Athènes. Quoi qu'il en soit , nous ne trouvons absolument que des doutes , que des incertitudes ou des fables dans les auteurs qui ont traité de l'origine du Stonehenge. Tandis qu'elle est attribuée par les uns à un peuple de

géans , que d'autres en font honneur au négromant *Merlin* , d'autres soutiennent qu'il fut immergé dans l'Océan à douze milles de profondeur ; d'autres enfin prétendent savoir , d'après la précession des équinoxes , qu'il date de 70,000 ans. Quelles folies ! Ce ne seroit rien sans doute , si des auteurs graves ne se partageoient et n'erroient visiblement sur le même sujet. Parmi ces derniers , les uns croient ce monument druidique , d'autres veulent qu'il ait été construit par les Bretons ; il en est qui le rapportent aux Saxons , d'autres aux Danois , d'autres aux Romains. Même en élaguant les fables ridicules , vous voyez , mon cher ami , combien il est difficile de rien statuer de certain , de choisir même une opinion au milieu de tant d'avis divers. L'aimable et savant auteur du *Voyage dans le Finistère* , nous fournit la preuve récente de l'embarras où l'on se trouve à cet égard : après avoir parlé cent et cent fois , dans le cours de son ouvrage , des monumens analogues au Stonehenge , comme de construction druidique , il dit tout-à-coup lui être démontré qu'ils ne sont ni des tombeaux , ni des autels , mais des signes de traités conclus entre les peuples ; puis , quelques lignes plus bas , si je m'en souviens bien , il ajoute que le Stonehenge et les pierres de Carnac , dans la ci-devant Bretagne , étoient des espèces de

tribunes où s'élevoient les chefs, et où les orateurs prononçoient des harangues. Ainsi, voilà trois opinions sur ces sortes de monumens, émises dans un seul et même ouvrage : à laquelle devons-nous croire ? à laquelle faut-il s'arrêter ? Au milieu de tant d'incertitudes, je vais vous présenter, en courant, le précis des principales hypothèses qu'on a publiées sur cette obscure origine ; ne soyez point surpris de tant d'éru- dition : je trouve ici rassemblés, sous ma main, tous les matériaux qui me sont nécessaires.

Le plus ancien des auteurs qui ont parlé du Stonehenge, est *Ninnius*. Il écrivoit vers l'an 617, par conséquent au moins deux cents ans avant la conquête et l'établissement des Danois ; ce qui les exclut complètement de la liste des peuples auxquels la construction du Stonehenge fut attribuée. Le même auteur ne s'expliquant point sur l'origine de ce monument, il n'est pas vraisemblable non plus qu'il ait été élevé pour perpétuer le souvenir de la trahison de *Hengest*, qui date de 450. Au temps de *Nin- nius*, elle étoit à la fois et trop récente pour être oubliée, et déjà trop éloignée pour n'en point rappeler l'histoire, si elle avoit eu quel- que rapport avec celle du monument. Parlerai- je de *Geoffroy de Mommouth*, lequel assu- roit, en 1130, que le Stonehenge avoit été transporté d'Afrique, par des géans, dans les

plaines de Kildare en Irlande , et par *Merlin* ; des plaines de Kildare dans le lieu où on le voit aujourd'hui ? La dernière partie de ce conte a été cependant répétée par *Giraldus Cambrensis* , et aussi par *Rainulphe* , moine de Chester. Au nombre des autres historiens , ou soi-disant tels , qui parlent du Stonehenge , se trouvent *Huntington* , duquel on ne peut attendre aucune lumière ; l'anonyme dont le manuscrit , publié par *Langtoft* , signale cet édifice comme un arc de triomphe élevé en l'honneur d'*Amarath* , déesse de la guerre chez les Bretons , après la bataille gagnée par eux et des géans ( toujours un peu de fables ) sur le roi *Divitiacus* et ses Belges ; *Poliolbion* , qui , sans balancer , nomme le Stonehenge la Merveille de l'Univers ; *Camden* , 1600 , qui croit les pierres de ce monument factices et fabriquées sur le local même avec une sorte de ciment et du sable , tant il est surpris de voir de si énormes pierres dans un lieu qui n'en produit point ; *Inigo-Jones* , 1658 , aux yeux duquel l'édifice informe étoit un temple d'ordre toscan , dédié , par les Romains , au dieu *Cælum* ou *Terminus* ; le docteur *Charlton* , 1660 , qui réfute cette opinion , et veut prouver que l'édifice fut bâti par les Danois , pour élire et proclamer leurs monarques ; *Webb* , 1665 , qui cherche à rétablir la singulière opi-

nion d'*Inigo-Jones* ; *Aubrey*, , 1670 ; *Stukély* , 1724 , qui rapportent le Stonehenge au culte des Druïdes ; *Sammes*, qui le renvoie aux Phéniciens ; *Wood* , 1747 , qui l'attribue aux Bretons , et ne prononce rien sur son usage ; enfin *M. Smith* , 1771 , qui , adoptant le sentiment de *Stukély* et *Aubrey* , pense non seulement avec eux que le Stonehenge étoit un temple de Druïdes , mais qu'il servoit encore à leurs observations astronomiques. Je ne sais que dire , en vérité , de cette dernière hypothèse. Son auteur prétend qu'elle seroit pleinement justifiée , si l'on venoit à découvrir la théorie qui guidoit les Druïdes dans le calcul des éclipses. Il ajoute que si les Brame instruits voyoient cet édifice , ils pourroient fort bien y reconnoître les traces de leur origine , et nous y faire découvrir celles d'une science aujourd'hui perdue pour nous. Tout cela , sans doute , est possible ; mais il est à craindre que nous attendions long - temps encore un Brame pour nous le démontrer.

Je vous l'avois bien dit , mon cher *Eugène* : autant d'auteurs qui se sont occupés du Stonehenge , autant à peu près d'avis différens. Comment se décider au milieu de toutes ces opinions , dont la plus raisonnable même est une supposition gratuite , et ne porte aucun fondement certain ? Si cet antique monument



fut élevé en l'honneur d'une divinité tutélaire , ou à la mémoire des héros ; s'il fut destiné à l'élection et à l'inauguration des rois ; s'il fut le symbole de la foi jurée dans les traités ; s'il fut un *carnedd* ou un *cimetière* , un *cromlech* ou un *autel* , c'est donc ce qu'il est impossible d'assurer avec quelque certitude. Toutes ces hypothèses ont eu leurs avocats , et toutes ont été plus ou moins complètement réfutées. Cependant , s'il falloit prendre un parti dans le brouillard de toutes ces conjectures , et vous dire ma pensée , je me rendrois , je le crois , plus volontiers à l'opinion de ceux qui voient dans ces vestiges des premiers âges de la société , le plus vaste , le plus parfait modèle des édifices druidiques de la Grande-Bretagne. Je m'appuierois sur la ressemblance de ce monument avec ceux du même genre qu'on voit aux îles de Man et d'Anglesey , surtout à Carnac près de Quiberon , et qu'on attribue généralement aux Druides. Voyez la description de ce dernier dans les *Origines Gauloises* du célèbre *La Tour-d'Auvergne* , page 33. Voyez la tradition , qui doit être comptée pour quelque chose , quand elle ne rêve pas des contes en l'air : celle qui parle des Druides est la dominante. Voyez enfin ce que disent quelques auteurs , sur les monumens analogues situés dans l'ancienne Gaule , en Allemagne et ailleurs.

Siceux-là sont les ouvrages du druidisme, comme il n'est guère permis d'en douter, celui-ci présente avec eux tant de rapports, qu'on ne pourroit, à mon gré, lui supposer une origine plus vraisemblable. Mais c'est à vous, mon cher *Eugène*, qu'il appartient d'éclairer la discussion. Vous réfléchirez à loisir sur toutes ces conjectures, que j'entasse sous vos yeux : vous les peserez ; et si jamais vous parvenez à résoudre le problème, à bâtir quelque chose de solide sur des fondemens aussi ruineux, je n'aurai que le mérite de vous avoir épargné un travail ingrat, et tendu les matériaux à pied d'œuvre : telle doit être ici ma seule prétention.

Cependant, combien la vue du monument lui-même ne vous feroit-elle pas naître d'idées, que ma description ne sauroit vous suggérer ! Avec quel intérêt, du moins, ne contempleriez-vous pas cette antique structure, ce monument qui dure, sans doute, depuis vingt siècles ! qui, dans vingt siècles encore, peut faire éprouver aux hommes ces émotions profondes et religieuses, que de vénérables ruines excitent toujours !

Si je ne vous ai point parlé d'un local pour les courses de chevaux et de char, d'un bel hippodrome enfin, dont *Stukely* dit avoir constaté l'existence en face du Stonehenge au

nord-est, c'est que non seulement dans cette direction, mais de quelque côté que j'aie jeté les yeux, rien ne m'a paru confirmer cette belle découverte. Si *Stukely* a vu là un hippodrome de deux milles d'étendue, s'il a vu le but, la place des juges, celle des chars, celle d'une multitude de spectateurs, *Stukely* n'a vu tout cela que dans son imagination; et pour ne pas faire travailler la vôtre inutilement, j'ai dû le passer sous silence.

Je ne puis en faire autant des *barrows*, ou monumens funéraires, qui, de toutes parts, environnent le Stonehenge. Ils lui prêtent et en reçoivent tant d'intérêt! Ce sont des monticules de terre recouverts de gazon, élevés çà et là dans la vaste plaine, et qui couvrent les restes d'antiques générations dont on ignore l'histoire. Plusieurs offrent autour d'eux de légers fossés circulaires très-exactement tracés; d'autres sont environnés de fossés plus profonds et d'un plus grand diamètre. On peut compter à la fois cinquante et davantage de ces monticules. Quelques-uns, actuellement compris dans le parc du duc de Queensbury, et plantés d'arbres toujours verts, font un bel effet lorsqu'on les contemple du Stonehenge, notamment le plus considérable, connu sous le nom des *sept rois*. C'est le soir, à l'heure où nous les avons plus particulièrement observés,

c'est lorsque le soleil couchant se cache sous l'horizon, et n'atteint plus que leurs sommets, c'est surtout alors qu'il faut les contempler et les décrire. L'espèce de cahos qui résulte de leur diverse élévation, de leurs formes, de leur situation respective, fait naître l'idée de quelque grande bataille donnée dans ce lieu, de quelque horrible massacre, dont la terre couvre au loin les déplorables produits, ou bien encore celle d'une nation qui repose là tout entière. Ce spectacle est mélancolique, mais il a quelque chose de sublime. Dans cette heure solennelle, l'âme s'y attache et ne peut l'abandonner. On se représente les plus vastes, les plus élevés de ces tombeaux comme ceux des rois, des grands personnages qui vécutent honorés dans une antiquité pour nous muette et sans époque. Il y a de ces monuments réunis et groupés : ceux - là renferment peut-être des familles, des tribus séparées. D'autres, dans une même enceinte, sont rapprochés deux à deux ; des époux, des amis les occupent sans doute. Celui qu'on aperçoit isolé dans le lointain, pèse sur un étranger, sur un célibataire, qu'aucun lien ne rendoit cher à la société. Ainsi la grande variété qui règne entre tous ces tombeaux, semble indiquer à la vue attristée des différences de condition et d'état dans ceux dont ils couvrent

les cendres. Quel lieu pour se livrer à la méditation profonde ! La plaine , l'immense plaine , unie et rase , n'offre aucune habitation , aucun arbre , aucun arbrisseau ; c'est partout le silence , c'est partout une verdure triste , monotone et sans bornes : rien , rien absolument que des tombeaux jusqu'au bout de l'horizon , et le Stonehenge en face.

*P. S.* J'avois quitté la plume , mon cher *Eugène* ; mais je la reprends à la hâte , pour n'avoir plus à revenir sur ces lugubres *barrows* des environs du Stonehenge , dont je ne puis m'occuper sans que mes idées ne prennent une teinte rembrunie dont vous devez vous ressentir.

Je vais donc vous entretenir , d'un seul trait , des fouilles qu'on a pratiquées dans ces tombeaux , et qui vous offriront peut-être quelques résultats curieux.

En 1722 , lord *Pembroke* , dans la vue de connoître leur intérieur , fit ouvrir un de ces monumens au sud du Stonehenge , près de la route qui conduit à Wilton , et à l'est de cette route : c'étoit l'un des doubles *barrows* , c'est-à-dire l'un de ceux qui sont renfermés par paire dans un même fossé circulaire. Le lord fit pratiquer à l'ouest une coupure du centre à la circonférence , et qui plongeoit du sommet à la base du monticule , en sorte que sa compo-

sition intérieure étoit assez exposée au jour , et devoit être suffisamment connue. L'entier monticule se trouva formé d'une terre franche, à la réserve d'un revêtement de craie pure d'environ deux pieds d'épaisseur , et qui supportoit la couche de gazon extérieure. Il paroît donc que pour construire ces *barrows* , on traçoit , par un fossé circulaire , la base que devoit avoir le monument , et qu'on entassoit ensuite la terre , jusqu'à ce qu'il eût acquis la hauteur projetée ; qu'alors on répandoit sur cette élévation la craie qui se trouve ici partout , et que l'excavation du fossé fournissoit en abondance : le gazon y croissoit avec le temps. Au centre, vers le sommet, à peu près à trois pieds de profondeur , on trouva un squelette presque entier, d'une taille ordinaire, la tête tournée vers le Stonehenge , c'est-à-dire , vers le nord.

L'année suivante , *Stukély* fit ouvrir un autre *barrow* du côté opposé : c'étoit encore un double *barrow* , le plus oriental et le moins élevé des deux. Une large tranchée fut creusée au sommet , et dirigée de l'est à l'ouest ; après avoir enlevé le gazon , on rencontra la craie , puis une terre que *Stukély* compare à du terreau de jardin , dans laquelle on trouva une urne de terre brune tirant sur le rougeâtre , et brisée en plusieurs pièces. Cette urne , d'un travail

assez grossier , offroit des espèces de moulures près de ses bords , et quelques cercles accompagnés de dentelures tracées avec la pointe d'un outil ; elle renfermoit des ossemens qui paroissoient ceux d'une fille d'environ quatorze ans. Ils étoient confondus avec quantité de petits morceaux de verre , d'ambre et de terre cuite de diverses formes , et la plupart colorés ; quelques - uns de ces fragmens sembloient avoir été recouverts de métal , et l'un d'eux offroit une légère couche d'or pur : tous ces objets avoient évidemment servi à la parure de la jeune personne , et portoient l'empreinte de l'action du feu ; les plus altérés , pressés sous le doigt , tomboient en poussière , et la plus grande partie des fragmens d'ambre étoit à demi-brûlée. La tête d'une javeline en bronze , trouvée parmi ces débris , sembloit indiquer que la personne dont il s'agit avoit aimé la chasse ou la guerre.

Un second *barrow* , fouillé par *Stukély* , du nombre de ceux qu'on nomme ordinairement *barrows des Druïdes* , et qui sont plus petits , quoique renfermés dans un fossé d'un plus grand diamètre , ne lui offrit qu'un creux contenant des ossemens humains sans urne funéraire ; d'autres encore ayant été ouverts par le même observateur , il y trouva des squelettes d'homme mêlés avec des os de cheval , de chien ;

même, à ce qui lui sembla, des os de lièvre, d'ours, de cerf, de chèvre et d'oiseaux, qui présentoient tous des traces de combustion fort apparentes.

On a aussi parlé de quelques armes de bronze et d'une plaque d'étain trouvées, en 1540, dans ces tombeaux ou dans les environs du Stonehenge. La plaque offroit, dit-on, des caractères inconnus : il est fâcheux qu'elle se soit perdue ; quant aux armes, elles consistoient en une grande épée et une hache du poids de vingt livres, qui furent envoyées à Oxford : on ne sait pareillement ce qu'elles sont devenues. Un autre outil tranchant, aussi de bronze, connu sous le nom de *celt*, et qui servoit peut-être aux Druïdes pour couper le gui sacré, fut retiré du grand *barrow*, vulgairement regardé comme celui d'un archidruïde. Cette espèce de serpe est maintenant déposée au Muséum britannique, où elle a passé avec la collection de *Hans-Sloane* : elle a treize pouces de long. On doit observer que tous les squelettes entiers qu'on a trouvés dans ces tombeaux, étoient placés nord et sud, et qu'ils avoient tous la tête vers le nord.

Pour le coup, nous finirons, mon cher *Eugène*, et sur le compte du Stonehenge, et sur celui des *barrow* qui l'entourent. Je vous



( 318 )

ramènerai à Salisbury, où je n'arriverai qu'à la nuit close, et d'où je repartirai demain pour Weymouth; de là, je gagnerai Bath et Bristol en repassant par Salisbury. J'attendrai peut-être mon retour dans cette ville pour vous donner de mes nouvelles. Adieu.

---

TABLEAU  
DE LA SAXE,

*D'après les derniers auteurs saxons et quelques observations faites pendant un voyage dans ce pays.*

---

( SUITE ET FIN. )

*Voyage de la Haute-Lusace.*

UNE des excursions les plus agréables que l'on puisse faire dans le voisinage de Dresde, c'est le voyage de la Haute-Lusace. Nous n'avons pu l'entreprendre ; mais nous extrairons la relation d'un voyageur récent, qui nous a été communiquée en manuscrit.

« Une route qui tourne les fleuves des montagnes, nous conduisit à la hauteur où est située l'auberge du Cerf-Blanc, d'où nous aperçûmes, pour la dernière fois, Dresde avec une grande partie du cours de l'Elbe. A travers des forêts et par des chemins sablonneux, nous arrivâmes à *Bischofswerda*, petite ville manufacturière située dans un fond, qu'entourent des rochers de granite (1). Au-delà de

(1) Cette ville a été détruite en 1813.

cette ville, les basaltes deviennent extrêmement fréquens ; ils dominent dans toutes les collines agréables qui se rattachent à la chaîne des montagnes lusaciennes. Nous passâmes par *Stolpen*, ville bâtie sur une pyramide de basalte ; mais sur toute la route, depuis *Bischofswerda* jusqu'à *Budissin* ou *Bautzen*, nous rencontrâmes de grands espaces pavés en prismes basaltiques.

» La ville de *Bautzen*, avec ses clochers élevés, bâtie sur des collines verdoyantes, au milieu d'une vallée fertile, frappe agréablement les regards du voyageur, et l'intérieur ne trompe pas son attente. Des maisons solides et belles, quoiqu'en partie antiques, un bon pavé, du mouvement dans les rues, le vêtement propre des habitans, tout annonce une ville où le commerce et les fabriques répandent une sorte d'aisance générale. Les toiles, les draps, les chapeaux, les cuirs, sont les principaux objets de l'industrie. La Sprée fait tourner un bon nombre de moulins et de roues d'usines.

» Nous devons faire l'éloge de l'esprit de tolérance et de charité chrétienne qui règne ici entre les catholiques et les luthériens : non seulement ils se servent de la même cathédrale, les processions des catholiques traversent la partie de l'église réservée au culte protestant,

mais encore les ministres des deux religions se traitent avec des égards fraternels, s'abstiennent de toute polémique, et permettent que dans les enterremens, dans les baptêmes, leurs paroissiens se mêlent paisiblement, d'après l'exemple que ces dignes pasteurs leur en donnent. Cette tolérance générale dans toute la Haute-Lusace, n'est pas fondée dans une indifférence blâmable; elle n'exclut pas une dévotion sincère et même fervente.

» La route de Bautzen à Görlitz est, en plusieurs parties, pavée par des basaltes noirs; elle devrait l'être en totalité; mais il paroît que le gouvernement saxon a craint de faire des dépenses pour une route que les armées prussiennes et autrichiennes ruineroient à l'envi dans la première guerre. En traversant cette plaine, souvent sablonneuse, on aperçoit de temps à autre les promontoires ou montagnes avancées de la chaîne qui borne le pays au midi, mais dont les sommets se trouvent pour la plupart en Bohême. Quelques-uns de ces promontoires ont une forme très-pittoresque, et ornent singulièrement un paysage, d'ailleurs un peu monotone. Le *Landskrone* ou *Couronne du pays*, mérite son nom par la beauté de son aspect: au milieu des collines fertiles, s'élèvent des rochers de granite en pente douce, couronnés de broussailles; au-

dessus de ces rochers s'élançait un cône de basalte , terminé par un entonnoir. Le basalte est en prismes très-irréguliers , et n'offre aucune apparence d'un courant de laves.

» Gœrlitz, ville bâtie avec une sorte d'élégance gothique et pavée en basalte, possède des manufactures de draps qui ont souffert par les défenses d'introduction des Etats voisins.

» Ici , nous fîmes connoissance avec un savant estimable , M. *Anton* , qui s'est livré avec succès à l'étude comparée des langues ; il est surtout profondément versé dans les divers dialectes slaves ; dont le *wende* lusacien fait partie. Ce n'est pas le seul savant renommé que la Lusace ait vu naître ; cette province réclame encore *Lessing*, profond critique et habile auteur tragique ; *Michaelis*, orientaliste distingué ; *Morus*, théologien docte et libéral. Elle a aussi produit quelques poètes. On imprime à Gœrlitz et à Bautzen divers ouvrages périodiques estimés.

» De Gœrlitz, nous entreprîmes une excursion dans les montagnes. La rivière de Neisse descend par une vallée romantique, que l'on suit continuellement en allant à Zittau. A l'est de cette vallée sont les bouches des montagnes de la Silésie, qui, sillonnées par de profonds et sombres ravins, forment les sommets de *Tafelfichte* et autres. Nous n'y mon-

tâmes point. On assure que , du haut de cette montagne , l'œil découvre toute la Lusace et une grande partie de la Silésie , ainsi que de la Saxe ; cependant l'élévation n'est que de 5000 pieds. Cette chaîne granitique , traversée par la rivière , se continue aux environs de Herrenhuth et de Berthelsdorf. En remontant vers Zittau , on aperçoit le joli amphithéâtre des montagnes de Kœnigshayn ; elles sont granitiques et couvertes de bois , de champs , d'habitations. Zittau , ville de dix mille âmes , horriblement bombardée par Frédéric II , est située dans une petite plaine sablonneuse , environnée de montagnes. En marchant au sud , on ne trouve que des rochers de grès. Cette espèce de roche occupe toute la crête ou le partage des eaux entre la Bohême et la Lusace ; elles forment des montagnes escarpées , composées de bancs singulièrement brisés et renversés. Par-dessus les forêts qui en couvrent les flancs , s'élèvent les ruines du château d'Oybin. On exploite le grès près Helleberg avec beaucoup de profit.

» Les villages dans les montagnes , habités par des tisserands et des fileurs , ont un air de propreté et d'aisance qui , joint à leur population , les feroit prendre pour des villes dans le reste du pays. Les manufacturiers sont en grande partie Allemands ; les Wendes ou Lu-

saciens originaires , se livrent de préférence à la culture de la terre. C'est une nation robuste , gaie , laborieuse , mais peu éclairée et de mœurs bien simples. Les filles , souvent très-jolies et d'un tempérament très-vif , ne sont pas déshonorées en anticipant sur les droits de l'hymen ; leur maternité prématurée ne les empêche pas de trouver un mari , pour peu qu'elles aient de la fortune ou des talents. Le Wende n'est pas sans astuce , et montre encore de la défiance envers les Allemands. Il tient à son idiome et à son habillement. Les urnes qu'on trouve sous terre , les autels de pierre et quelques idoles recueillis dans les collections des curieux , sont tout ce qui reste de l'ancienne civilisation païenne de cette peuplade.

» Le bourdonnement des ruches et le cri des innombrables troupeaux d'oies , annoncent infailliblement un village des Wendes.

» En allant de Zittau à Bautzen, nous visitâmes le principal siège des frères Moraves , nommé *Herrenhut*. C'est une jolie petite ville de deux à trois mille habitans , bâtie sur un terrain appartenant aux comtes Zinzendorf. Un de ces seigneurs ayant recueilli quelques frères Moraves chassés de la Bohême , se prit d'une belle passion pour leur vie ascétique et mystique. Il rédigea par écrit leur croyance , et

devint le pape de cette secte. Elle ne se distingue des luthériens par aucun dogme particulier ; mais elle forme comme un ordre monastique au sein du protestantisme. Le travail et la communauté de biens font la base de ces sociétés ; leurs manufactures , très-estimées et répandues dans divers pays , leur donnent des revenus très- considérables ; chaque individu est logé et salarié par la communauté ; les mariages se font par le sort. La forme du régime intérieur est une démocratie tempérée par l'influence des évêques et des anciens. Une éducation austère prépare les deux sexes à une vie frugale , et à une obéissance aveugle aux lois de la société. Cette obéissance s'étend jusque sur le choix mutuel des époux ; il ne dépend ici , généralement parlant , ni de la volonté des parens , ni de celle des conjoints : c'est le sort , tiré par les anciens , qui distribue les *sœurs* nubiles aux *frères* célibataires. Cette subordination sévère procure à la société des instrumens dociles , prêts à tout oser et à tout souffrir. Sans autre motif que celui de répandre leur doctrine , les missionnaires moraves ont pénétré en Afrique , aux deux Indes , et jusque parmi les glaces éternelles du Groënland.

Les Herrenhutiens ont donné au culte luthérien des formes plus imposantes , et qui probablement se rapprochent de celles des chré-



tiens primitifs. Voici comment ils célèbrent la fête de Pâques. Au lever du soleil , une musique instrumentale , composée principalement de cors et de hautbois , réveille toute la communauté ; les deux sexes se rendent en procession à *la maison de prières*. Après une courte dévotion , ils passent au cimetière. Les *frères* mariés et célibataires , les *sœurs* mariées et demoiselles , se rangent sur diverses lignes : au milieu se place la musique. Après que l'ancien a lu une espèce de discours , où il fait mention des frères et sœurs *retournés chez eux* , c'est-à-dire , morts pendant l'année , on exécute des hymnes religieux qui ont pour objet la résurrection : un chœur des voix choisies en chantent les strophes , et la communauté entière entonne certains refrains. Leur manière de chanter ajoute au caractère solennel de cette cérémonie ; ils chantent à demi-voix , mais très en mesure , de sorte qu'on croit n'entendre qu'une seule voix. Les Herrenhutiens ont des *agapes* ou *festins de charité* , à l'instar des premiers chrétiens ; mais tout s'y passe avec une extrême décence. Ces austères sectaires sont fortement protégés en Saxe , ainsi qu'en Silésie et en Danemarck. Quelque jugement qu'on porte sur leur discipline religieuse , on ne sauroit qu'admirer l'extérieur sévère , mais propre et même élégant , que

présentent leurs établissemens. Un cimetière herrenhutien a presque l'air d'un jardin ; tous les tombeaux sont ornés de fleurs et d'arbustes. Les biens sont communs ; mais la communauté assigne à chacun son logement , son jardin , et lui paie son travail , qu'on revend ensuite au profit de la société. Comme leurs ouvrages sont estimés à cause de leur solidité , ils les vendent à un prix très-haut.

» Les frères moraviens ont encore en Lusace des colonies , à *Welka Uhyst* et *Niesky*. Dans ce dernier endroit est un séminaire pour former des missionnaires. A *Uhyst* , les frères ont établi un très-bon collège pour les jeunes gens. En Silésie , ils ont , entr'autres établissemens , ceux de *Neusalz* et *Gnadenfrey*. Ils ont établi un collège ou académie à Barby , en Saxe. Dans la ville de *Neuwied* , un quartier a été bâti par eux. Dans le duché de *Sleswick* , en Danemarck , ils ont bâti un bourg nommé *Christiansfeld*. Ils sont répandus en Pologne , en Suède , en Angleterre , aux États-Unis. Ils ont envoyé des missionnaires dans l'Inde et au cap de Bonne-Espérance , où ils ont amené même quelques centaines de Boschismen à une sorte de civilisation. Ils ont formé une colonie appelée *Nain* , sur la côte inhospitalière de Labrador. Même au milieu des glaces éternelles de l'affreux Groënland , ils ont formé

une communauté chrétienne de mille âmes. La base de ces missions est le *travail*. Partout défrichant les champs , ils établissent des manufactures. Ils commencent par faire sentir aux sauvages les bienfaits de la civilisation , et ne les convertissent qu'après les avoir rendus heureux. Ils obéissent aux lois des différens pays où on les tolère ; mais il se trouve parmi eux quelques hommes ambitieux et intrigans qui cherchent à subjuguier les consciences et à soumettre tout le monde protestant à leur discipline : ce sont les *jesuites* luthériens.

» De Herrenhut nous retournâmes par Lobau à Bautzen , d'où nous regagnâmes Dresde après une absence de douze jours. C'est un voyage très-intéressant , et auquel on feroit peut-être bien de consacrer un mois entier. »

Nous allons ajouter à cette relation quelques détails un peu plus arides , mais indispensables pour compléter l'aperçu de cette belle province.

La Lusace forme , sous le rapport politique , deux États distincts, qui portent tous les deux le titre de *margraviats*. L'un est celui de la Haute-Lusace, l'autre celui de la basse. Leurs constitutions se ressemblent à peu près. Il y a deux ordres d'état , savoir ; les états du pays et ceux des villes. Le premier de ces collèges est composé de trois classes , savoir ; 1<sup>o</sup> les prélats , au

nombre de trois dans l'un et dans l'autre margraviat ; 2° les barons , ou possesseurs de grandes seigneuries immédiates , et qui ont même quelques droits régaliens ; dans la Haute-Lusace, où ils ne sont qu'au nombre de quatre, ils ont la préséance sur les prélats ; le contraire a lieu dans la Basse-Lusace , où leur nombre monte à douze ; 3° la noblesse possessionnée : car quoique les roturiers puissent posséder des biens nobles, ils n'ont pas droit de séance à la diète. Le second ordre est composé , dans la Basse-Lusace , de quatre villes , et dans la haute de six. Ces dernières , qu'on désigne particulièrement sous la dénomination des *six villes* , jouissent de très-grands privilèges , ont entre elles une alliance étroite , tiennent leurs diètes particulières quand bon leur semble , s'administrent et se jugent elles-mêmes , et font des ordonnances relativement à leurs affaires intérieures. Les deux ordres d'état ont chacun un suffrage à la diète provinciale , et ils doivent s'accorder de bon gré , sans quoi aucune conclusion ne peut être prise. L'autorité de la diète s'étend sur la législation , les contributions , les tribunaux , la distribution des grands offices , et ne laisse à l'électeur qu'un pouvoir très-limité. La couronne de Bohême , comme suzeraine de la Lusace , est garante de la constitution , une des plus libres de l'Allemagne.

La tolérance religieuse est illimitée. Outre les luthériens, les catholiques et les frères évangéliques qui dominent par leur nombre, on voit des réformés-calvinistes, des quakers, des *schwenkfeldiens*, autrefois très-fanatiques, des disciples de Jacques Bæhme, des *tranquilles*, des *welkiens*, divisés en deux partis, des frères martinistes, et même de petites sectes qui n'ont pas de noms particuliers, mais qui s'attachent à la doctrine d'un ministre plus dévôt ou plus populaire que les autres. Une circonstance qui favorise cette multiplicité de sectes, c'est que les droits de l'épiscopat n'appartiennent pas ici à des consistoires, mais aux seigneurs. L'anarchie religieuse est poussée à un tel point, qu'on a vu, au village de Jauernick, un curé catholique administrer les sacremens à une paroisse nombreuse composée uniquement de luthériens.

La *Haute-Lusace* est, de toutes les provinces saxonnes, la seule qui pourroit contester au cercle des mines le premier rang en fait d'industrie. Les manufactures fleurissent ici depuis des siècles. La plus ancienne est celle des draps : elle a perdu beaucoup ; mais elle conserve encore de l'importance. On fait par an vingt-sept mille pièces de drap, pour lesquelles on emploie environ huit cent milles livres pesant de laine. La filature de bas s'élève à dix ou douze

mille paires par an , et consomme cent trente ou cent cinquante mille livres pesant de laine. La filature simple de laine est poussée très-loin ; et il y a des fileurs qui savent tirer , d'une seule livre de laine , un fil long de huit mille aunes. Les manufactures en coton forment une autre branche considérable. On fait des basins , des mouchoirs , des étoffes , des indiennes , des cotonnades , des bas et autres articles en quantité. Mais les manufactures les plus importantes sont , sans comparaison , celles qui mettent le lin en œuvre. On fait des toiles de toutes sortes , mais surtout fines et rayées , en mi-soie et damassées. Pour ce dernier genre , on exécute les dessins les plus difficiles , des sujets historiques , des paysages , des fleurs , dans la dernière perfection. On fait aussi des linons , des batistes , de la gaze de soie , des rubans de tout genre. Toute l'exportation des toiles de la Haute-Lusace , depuis 1764 jusqu'en 1780 , c'est-à-dire en dix-sept ans , s'est montée à la valeur de 28,196,079 écus de Saxe , d'après les registres des douanes. Les mêmes registres donnent , pour les années 1786 et 1787 , la somme de 4,752,803 écus ; mais en 1796 elle a surpassé *deux millions et demi*. Il paraît qu'elle se tient à peu près sur ce point. On confond souvent dans le commerce la toile de Lusace avec celle de Silésie.

C'est dans les *six villes*, et surtout à Zittau, à Lobau, à Gœrlitz, que s'exercent le plus les trois branches de manufacture dont nous venons de parler ; mais les autres villes y participent aussi, et les grands villages même n'ont d'autre moyen de subsistance. Le village de *Gros-Schœnau* est même l'endroit principal pour la manufacture du linge damassé.

### *Meissen et Wittenberg.*

Le voyage de Dresde à Wittenberg peut se faire par Grossenhayn, sur la rive droite de l'Elbe, ou par Meissen et Torgau, sur la rive gauche.

En suivant la première route, il faut se détourner pour examiner le vaste château de Moritzburg, bâti sur un rocher, et environné d'une pièce d'eau large de sept cents pieds : il y a une faisanderie riche en oiseaux.

La ville de Grossenhayn, encore florissante par quelques manufactures, l'étoit davantage dans le dix-septième siècle par la culture du pastel et par ses importantes teintureries, que l'introduction de l'indigo a fait tomber.

A Zeithayn, six pyramides marquent la place où le roi Auguste II tint un camp de plaisance qui lui coûta près de cinq millions d'écus.

La route de Meissen passe d'abord sur la

rive droite dans cette vallée pittoresque , dont l'Elbe baigne les coteaux , un peu trop nus , quoique couverts de vignobles et ornés de quelques maisons de campagne. Meissen , petite ville de quatre mille âmes , possède la belle manufacture de porcelaine , qui fait plus d'honneur que de profit à la Saxe. Les dépenses surpassent les rentrées. La vente est très-bornée par la concurrence de tant d'autres fabriques du même genre ; mais six cents ouvriers et artistes , parmi lesquels cent quarante peintres , y trouvent de l'occupation. Les modèles modernes sont remplis de goût , et les couleurs ont toujours été très-belles. La porcelaine de Saxe est d'une grande solidité ; elle résiste au feu le plus ardent , à la plus forte gelée ; elle est d'un grain très-blanc et très-fin. Ce fut en 1706 qu'un nommé Jean Bötticher , persécuté et emprisonné comme alchimiste , inventa l'art plus utile de faire de la porcelaine. Il ne produisit d'abord qu'une simple faïence bonne ; et on prétend qu'il ne dut la réussite de son entreprise qu'au secours d'un Lusacien nommé Tschirnhaus. La manufacture de Meissen fut établie en 1710 ; c'est la plus ancienne en Europe.

*Torgau* , sur l'Elbe , a été transformée en place forte par ordre de Napoléon ; quelques-uns ont blâmé ce choix , et ont soutenu qu'on eût pu mieux employer à Wittenberg



les six millions de Saxe que les ouvrages ont coûté.

En approchant de Wittenberg, la contrée devient plus sauvage. Dans de sombres forêts de pins, les maitairies sont semées comme des hermitages ou comme les habitations de la Pensylvanie. La partie du cercle électoral qu'on aperçoit au nord et à l'est de l'Elbe, est encore plus triste ; c'est une vaste plaine sablonneuse parsemée de forêts. *Wittenberg*, environnée de coteaux boisés et baignée par un large fleuve, offroit pourtant quelques points de vue agréables. On en vantoit les promenades ; « mais les soldats français, prétend un écrivain » allemand récent, toujours animés d'une fureur » inexplicable contre les allées d'arbres, les » ont dévastées et détruites, comme ils ont » anéanti le superbe parc de *Wærlitz*. » La ville, transformée en place forte, a souffert un siège et un bombardement qui ont dispersé les habitans et réduit en cendres les meilleurs édifices. L'université est entièrement dissoute, et ne paroît pas devoir être rétablie. Cette ancienne école a été le siège de la réformation ; mais elle avoit depuis long-temps perdu sa haute réputation pour les études théologiques. Les tombeaux de Luther et de Mélancthon sont dans une petite église ; ils sont placés de chaque côté de la nef. En soulevant une pierre,

on trouve l'inscription suivante : *Philippi Melanthonis S. V. corpus H. L. S. E. qui an. Christi 1560. 13. cal. maii, in hac urbe, M. O. C. V. ann. 63. M. II. D. II.* A côté est son portrait contre la muraille, de grandeur naturelle. Le tombeau de Luther est parfaitement semblable ; il porte *Martini Lutheri S. theologiæ D. corpus H. L. C. E. qui an. Christi 1546. 12. cal. martii, Eyslebit in patria, M. O. C. V. ann. 63. M. III. D. X.* Son portrait fait pendant à l'autre.

Il nous semble que deux hommes aussi remarquables pouvoient mériter un monument un peu moins insignifiant. On a ouvert, il y a quelques années, une souscription pour élever un monument à Luther ; mais le zèle des Allemands s'exhale en écrits, et ne se manifeste guère par des sacrifices pécuniers.

#### *L'Ertzgebirge. Freyberg.*

Nous avons parcouru les provinces orientales et septentrionales ; dirigeons nos excursions au midi. La ville de *Freyberg*, avec tous ses grands établissemens, sa célèbre académie des mines, et les tombeaux des anciens électeurs, n'est éloignée de Dresde que de sept à huit lieues à l'ouest. La route traverse d'abord des montagnes et des vallées fertiles ; bientôt la fumée et le bruit du marteau caractérisent un

pays de mines. Freyberg, avec ses murailles, ses fossés, ses noirs clochers, s'annonce comme une ville gothique; cependant les rues sont assez larges, et les maisons, solidement bâties, ont bonne apparence. Les électeurs de Saxe ont quelquefois résidé dans cette ville; aujourd'hui peuplée de dix à douze milles habitans, mais qui, en 1540, en comptoit quarante mille. Nous n'entreprendrons pas de décrire le cabinet des mines, agrandi par les soins du célèbre minéralogiste Werner, ni la maison d'amalgamation, la première de l'Europe, et fondée, dans son état actuel, par M. Charpentier. Ces deux savans, ainsi que M. Lampe, ont illustré l'académie de mines de Freyberg, fréquentée par des hommes de toutes les nations européennes, et qui a fourni des administrateurs aux mines du Brésil et du Mexique, comme à celles de Hongrie et de Norwège. Il y a ici une fonderie de canons. Freyberg fabrique des draps, des faux galons, des vases et ustensiles en laiton et similor.

On peut parcourir le cercle des mines sur deux lignes. En allant de Freyberg à Chemnitz et à Zwickau, on parcourt un pays montagneux, mais fertile, semé de prairies et de quelques bois agréables. La vue, bornée au midi par la chaîne de l'*Ertzgebirge*, est quelque fois frappée d'un rocher nu et saillant,

qui se projette au milieu des champs et des bois. *Chemnitz* est une jolie ville de onze mille habitans, qui fabriquent des indiennes, des piqués, des bas, des bonnets, des gants. Le commerce de cette ville s'étend, d'un côté, jusque dans la Macédoine, d'où elle tire les cotons écrus, et de l'autre jusqu'en Danemarck et en Hollande, où elle vend les étoffes qu'elle en a fabriquées. Cette industrie est commune à cinq ou six petites villes voisines. Celle de *Stolberg* s'occupe aussi de la fabrication de draps. *Zwickau*, belle ville de sept à huit mille âmes, réunit encore à la fabrication des draps et étoffes de coton, celle de plusieurs couleurs minérales très-recherchées. Cette ville, de même que *Chemnitz*, fut, dans le seizième siècle, une ville libre impériale. C'est toujours au sein des républiques que le génie des arts s'est réveillé le premier.

La route des hautes montagnes est cependant plus variée et plus intéressante. Plusieurs excursions, à droite et à gauche, s'offrent au choix du voyageur. Il faut remonter la vallée romantique de la *Floba* jusqu'aux bourgades florissantes d'*Olbernhau* et *Seyffen*: les rochers, les bois, les champs, les prairies, les maisons, les usines se succèdent ici avec une variété piquante. Dans une autre vallée, les intelligens habitans de *Zwickau* façonnent le

magnifique jaspe serpentine de leurs rochers en vases et urnes de toutes les formes. Deux variétés de cette pierre présentent surtout le plus beau mélange de couleurs ; l'une est vert d'émeraude avec des taches rouges ; l'autre est blanc tacheté d'orange. Les environs d'*Annaberg* surpassent tous les paysages de ces montagnes , à l'exception de ceux de *Schnéeberg* : le premier offre un amphithéâtre mieux arrondi et orné de trois belles pyramides de basalte ; l'autre présente une plus grande variété d'aspects : tous les deux appellent le pinceau et le crayon. *Annaberg* est le siège principal du commerce et de la manufacture des dentelles , répandue dans toutes les bourgades et dans beaucoup de villages voisins ; on y trouve en outre sept cents métiers de passementerie. Cette industrie ne permet pas aux habitans de se ressentir de l'épuisement successif des mines d'argent qu'on exploite dans le voisinage. A *Schnéeberg*, la fabrication de blondes et de dentelles est accompagnée de beaucoup d'autres genres d'industrie ; on y fait de l'huile de vitriol , de l'eau forte , des ustensiles en tôle ; et dans le voisinage sont les plus importantes fabriques de bleu de Saxe.

C'est au midi de cette ville , vers *Eybenstock* et *Johangeorgeustadt* , qu'on trouve la contrée

la plus sauvage et la plus stérile de tout le cercle des mines. Les forêts éternelles ne laissent entre elles que de petites clairières où il ne croît que de l'avoine. Cette *Sibérie - Saxonne*, c'est ainsi qu'on la nomme, est pourtant habitée par un peuple industrieux, et qui ne regrette pas les richesses de la plaine.

### *Le Voigtland.*

Au sud-est du cercle des mines, s'étend une contrée qui ressemble à l'Ertzgebirge, soit par la nature du sol et du climat, soit par l'industrie des habitans. C'est la fabrication des mousselines qui les occupe ; en 1797 ils en avoient fait plus de cent quatre-vingt mille pièces à trente aunes chacune. *Plauen*, chef-lieu du cercle, est le siège du commerce des mousselines. Cette ville fut autrefois le siège des prévôts de l'Empire, qui gouvernoient ce pays, et qui finirent par le posséder. Le Voigtland se nomme en latin *Terra Advocatorum*. On ne sait pas trop quelle a été l'origine de ces prévôts ou avoués, ni comment ils sont parvenus à posséder en souverains un pays si considérable. Les comtes de Reuss descendent de ces fonctionnaires. Mais la Saxe et les margraves de Bareuth possèdent aujourd'hui la meilleure partie du Voigtland.

Une petite ville de ce pays offre une curio-

sité digne de remarque : c'est celle de Schœneck, qui compte cent trente maisons et seize cents habitans. Elle a obtenu de l'empereur Charles IV une exemption entière de toute contribution ou impôt , ainsi que beaucoup d'autres droits , mais sous la condition singulière qu'on ne dût jamais y bâtir plus de maisons qu'il n'y en avoit alors , ni agrandir celles qui y existoient. Au moyen d'une stricte observation de cette condition , la ville n'est obligée à autre chose que de présenter au souverain , en cas qu'il la traverse , un gobelet de bois neuf , contenant cinq livres pesant de deniers ( nommés en allemand , heller ) , ce qui n'a eu lieu qu'une seule fois , savoir , en 1708.

Le cercle de Neustadt ne renferme rien de remarquable.

### *Leipzig et ses environs.*

Le cercle de Leipzig occupe à peu près le centre de la Saxe ; il est presque tout entier composé de plaines fertiles , riches en toute sorte de blé , et de collines agréablement boisées. Nous avons parcouru , au printemps , ces campagnes riantes , ces villages florissans ; il n'y restoit , en 1799 , aucune trace des dévastations épouvantables que cette contrée avoit éprouvées pendant la guerre de sept ans ; seulement , les hommes instruits se rappeloient

avec une sorte d'effroi prophétique le retour régulier des calamités de la guerre en 1630-1640, en 1706 et en 1757. « De demi-siècle en » demi-siècle, la Providence nous envoie ; » disent-ils, ce fléau qui dévore les fruits de » notre industrie, et nous replonge dans la » misère ; de sorte que notre prospérité n'a » jamais pu atteindre toute l'étendue dont la » fertilité du sol et les lumières des habitans » la rendent susceptible. » Le fléau demi-séculaire n'a pas manqué de reparoître en 1806 et en 1814 ; mais son passage a été plus désastreux que jamais. Les jardins et les vergers qui environnoient Leipzick, ont été foulés sous les pieds d'un million de combattans. En restait-il quelques foibles débris ? Le possesseur de la terre de Liebert-Wolkowitz a déclaré que son château, ses granges, son village ont été absolument rasés. Mais la ville de Leipzick elle-même n'a pas souffert considérablement : les réquisitions des Français et de leurs ennemis y ont toutefois épuisé toutes les fortunes.

Lorsque nous la vîmes, c'étoit une ville très-jolie, d'un aspect gai, et peuplée d'habitans aisés ; les fortifications avoient été remplacées par des bosquets anglais et une superbe allée de tilleuls : les spacieux faubourgs étoient remplis de jardins, dont quelques-uns ouverts au public. Le *Rosenthal*, ou vallée de Roses, est



une promenade publique moins agréable que le nom ne le feroit supposer. Sur l'esplanade du château, s'élève la médiocre statue en marbre du roi, alors électeur. L'intérieur de l'église de Saint-Nicolas mérite d'être vu. Le tombeau de Gellert est dans un petit jardin particulier, derrière la poste aux chevaux. Le monument est bien simple, et n'est pas assez caractérisé. Sur un tronçon de colonne cannelée de cinq pieds environ, un enfant suspend le médaillon de Gellert, qui a seize pouces sur douze. Au dessus est un vase sur lequel pleurent deux enfans couchés; derrière correspond un autre médaillon avec ces mots : *Memoriæ C. F. Gellerti sacrum*. A une petite distance, une pierre élevée par Gellert vivant, porte ces mots gravés en allemand : *Je viens m'arrêter souvent à côté de cette pierre, pour penser au moment où je reposerai dessous.*

Leipzig, peuplée de trente-deux mille âmes, est la première ville commerçante de la Saxe. Sa position est, à la vérité, moins avantageuse que celle de Dresde; mais le commerce aime la liberté. Leipzig est seul en possession du commerce intérieur de la Saxe propre, qu'on estime à une masse de circulation de douze millions d'écus de Saxe. Les affaires qui se traitent à la foire sont estimées à une somme de dix-huit millions d'écus;

mais de cette somme, une partie n'entre que très - indirectement dans la masse de circulation de la Saxe ; cependant les gains sur le change, sur l'expédition et la commission, sont déjà très-considérables. Le commerce de librairie y est surtout extrêmement important ; deux à trois cents libraires viennent apporter leurs nouveautés et faire des paiemens et des échanges : deux autres branches importantes sont les soieries de France et les pelleteries de Russie. Il est néanmoins vrai que, par l'établissement des manufactures autrichiennes, prussiennes et autres, ainsi que par le système prohibitif de ces puissances voisines, la foire de Leipzick a beaucoup perdu de son importance, et n'est plus ce qu'elle étoit il y a cinquante ans.

Cette foire mérite d'être visitée par un philosophe qui veut étudier les mœurs des peuples. Elle offre plutôt un tableau raccourci de l'Europe, qu'une image fidèle de la Saxe. Des négocians, marchands, fabricans de toute espèce et de tout pays : le Lyonnais, avec ses soieries et ses habits brodés ; l'Anglais, avec toutes les productions de l'industrie indienne ; le Hambourgeois, avec ses immenses cargaisons de sucre et de café ; le Russe, avec ses lourdes fourrures ; le Polonais ; avec ses chevaux lestes et jolis ; enfin, des individus de toutes les nations européennes, et souvent

même des Turcs , des Arméniens et autres , fourmillent dans toutes les rues. Les marchandises qu'ils viennent vendre ou acheter ne forment pas un assemblage moins bigarré. En 1799, nous y vîmes à côté l'un de l'autre la porcelaine éclatante et la poterie noire , la quincaillerie de toute l'Allemagne , des bijoux et des hochets , des nouveaux systèmes de philosophie et des nouvelles capottes de Paris , des sermons orthodoxes et des romans licencieux , des images de saints et des bustes de Bonaparte. Une foule de baladins et d'histrions affluent dans la ville et dans les faubourgs : là , le grave acteur allemand se croit un prêtre de la morale , en débitant un drame larmoyant ; ici , l'harmonie enchanteresse de la musique italienne attire un public nombreux , moins nombreux cependant que cette foule qui se presse au cirque d'équitation. D'autres objets curieux , affichés avec pompe , des géans , des nautis , des éléphants , raniment la curiosité émuoussée des badauds. Il faut encore s'asseoir à la table des restaurateurs , où l'élégance nous a paru suppléer à l'abondance , et où l'on boit quelquefois de l'excellent Champagne de fabrication saxonne. Ajoutez à tout cela une foule toujours mouvante de Juifs circoncis et baptisés ; foule de grands et petits libraires ; foule d'auteurs et de traducteurs ; foule de gens curieux ou empressés ; enfin un concours

considérable de beautés saxonnes , polonaises et autres , qui viennent jouir des spectacles , des bals et des autres amusemens , et vous aurez une idée assez exacte de la foire de Leipzig , considérée comme spectacle.

Cette foire est en quelque sorte le *congrès* de la république des lettres d'Allemagne. Le monde littéraire de ce pays est tout-à-fait différent de celui de France ou d'Angleterre. Chez nous , une seule ville réunit presque tous les hommes de mérite : c'est là que se concentre le commerce de la librairie ; c'est là que les provinciaux viennent humblement écouter les oracles du goût et de l'érudition ; là , deux ou trois cotteries vous donnent ou vous refusent , selon leur bon plaisir , la permission d'avoir du génie. En Angleterre , les gens de lettres vivent plus dispersés ; le caractère national d'ailleurs s'oppose fortement à tout esprit d'aristocratie ; cependant Londres domine dans l'empire de la poésie dramatique , Edinbourg dans la critique générale des ouvrages de goût ; Oxford et Cambridge essaient de retenir le sceptre des sciences et surtout de l'érudition. Hors de ces villes , il n'y a guère d'activité littéraire. Rien de ressemblant en Allemagne : ici c'est une démocratie fédérative , souvent troublée par des guerres civiles. Il seroit possible de distinguer et d'énumérer exactement les *puissances litté-*

*raires* de l'Allemagne, d'indiquer presque géographiquement leurs frontières, et de calculer leurs forces respectives. C'est peu des limites que la politique, la religion et les idiomes ont tracées ; c'est peu que le Saxon trouve durs les vers à la façon de Berlin ; que les auteurs de Souabe et ceux du Holstein se reprochent mutuellement de ne pas écrire avec pureté, et que tous ensemble ils sifflent le pauvre Autrichien, qui se console en s'applaudissant lui-même. Non, outre ces factions de province contre province, chaque université célèbre forme son école particulière. Chacun de ces corps enseignants cherche à conserver son esprit héréditaire, son genre d'activité, sa sphère d'influence, son auréole de gloire. Parmi les dix ou douze meilleures universités, il n'y en a pas une qui s'accorde parfaitement avec l'autre. Ici on vous regarde comme un philosophe dangereux ; allez à deux pas, et l'on vous appellera un esprit vulgaire et timide. Enfin, chaque journal critique un peu célèbre crée autour de lui un parti plus ou moins nombreux, plus ou moins exclusif. Le grand sérieux, l'enthousiasme que les Allemands mettent à tout, les conduisent généralement à des excès d'admiration et d'intolérance ; excès que le persiflage ne sauroit châtier dans un pays où généralement on ne goûte pas la raillerie.

La foire de Leipzick et le commerce de la librairie sont les seuls liens de cette république, divisée en tant de sectes et toujours agitée par quelque guerre de goût ou de métaphysique. Comme tout auteur allemand, même le plus riche, spéculé solidement sur le débit de ses livres, la foire, qui offre jusqu'à un certain point le thermomètre de diverses réputations littéraires, qui constate en quelque sorte l'opinion la plus générale, la plus indépendante, devient pour tous les partis littéraires une autre *Olympie* où souvent les athlètes les plus vantés par leur école viennent éprouver une honteuse défaite.

Cette réunion de libraires de toutes les contrées où la langue allemande se parle, accélère d'ailleurs la circulation des livres, et aide à faire passer rapidement, même le plus petit écrit, depuis Dorpat en Livonie jusqu'à Zurick en Suisse, et depuis les montagnes de la Transylvanie jusqu'aux îles danoises.

Avant les guerres de Prusse et d'Autriche, il se vendoit annuellement aux foires de Leipzick quatre mille ouvrages, tandis qu'en Angleterre on n'en publie que mille, et en France mille cinq cents à mille six cents volumes par an. Il est vrai que les *malins* prétendent que la multitude des livres est ordinairement une preuve de leur peu de valeur intrinsèques ;

mais cette remarque perd de sa force, lorsqu'on observe que les écrivains qui produisent ces quatre mille ouvrages sont en si grand nombre, que peut-être, en calculant les proportions relatives, la quote-part de chacun d'eux devient moindre que celle de chaque auteur français ou anglais. D'après M. Meusel, il y a quatorze mille écrivains vivans dans tous les pays allemands ensemble. Quelques-uns ont dit que le plus grand nombre de ces quatre mille ouvrages sont des traductions ; mais c'est une remarque fort superficielle. D'abord, la proportion réelle entre les traductions et les ouvrages originaux, est à peu près la même en Allemagne qu'en France, parce que sur dix ouvrages annoncés en France comme originaux, il y en a au moins neuf qui ne sont que des extraits ou des traductions déguisées. Ensuite les traductions allemandes valent souvent mieux que les originaux, par les notes et les corrections que le traducteur y ajoute ; car, en Allemagne, un ouvrage géographique est traduit par un géographe ; un traité d'histoire par un historien, et non pas par ces prétendus *gens de lettres* dont toute la science se borne aux mots et aux phrases.

La foire de Leipzick, et l'excellente organisation de tous les journaux critiques allemands qui rendent exactement et fidèlement compte

de tout ouvrage important, assureroient à la librairie d'Allemagne un haut degré de prospérité, si la race des *contrefacteurs* ne s'étoit pas attachée, comme un vers rongeur, aux racines mêmes de l'arbre. Cependant les libraires qui se sentent du penchant pour ces sortes d'affaires, ne sont tolérés que dans peu de pays allemands; mais là ils lèvent tout-à-fait la visière; et au lieu d'annoncer leurs ouvrages comme nouveaux, à la mode de Paris, ils servent mieux leurs intérêts, en affichant « que » pour la commodité du public et pour le bien » général des lettres, ils se proposent de donner une *réimpression*, à bon marché, de tel ou tel ouvrage qui vient de paroître, et auquel l'éditeur ou l'auteur a eu l'impertinence de mettre un trop haut prix ». Ceci est littéralement vrai; plusieurs gouvernemens protègent cette branche d'industrie, et des philosophes allemands en ont fait l'apologie formelle. Mais ces contrefacteurs, pour la sûreté de leur dos et de leur bourse, ne se présentent jamais à la foire de Leipzig, et leurs ouvrages ne grossissent point les catalogues de livres qu'on publie. Ils restent dans la position des Algériens vis-à-vis les autres puissances: on ne les reconnoît pas, mais on ne les extermine pas non plus.

L'université de Leipzig est depuis long-



temps la plus fréquentée de toutes celles d'Allemagne. En 1799, on nous assura que le nombre d'étudiants étoit de douze cents. Cette université n'a pas possédé, dans ces dernières années, de savans aussi célèbres que ceux de Gœttingue; cependant le philosophe *Platner*, le philologue *Beck*, digne successeur d'*Ernesti*; les théologiens *Dathe* et *Morus*, ainsi que plusieurs autres professeurs, jouissent d'une juste réputation. Les manières des étudiants sont ici plus polies qu'ailleurs, grâce à l'excellent ton que les Français réfugiés y ont introduit dans la société, et grâce aussi au contact de tant de nations étrangères qui se réunissent aux deux foires. Lors de mon séjour à Leipzig, les professeurs et les gens de lettres de distinction portoient encore souvent l'habit habillé, l'épée et le chapeau bas. A la vue de ce costume de petit-maître, les étudiants de Gœttingue secouoient la tête, et ceux d'Éna se répandoient en sarcasmes et réflexions satiriques. Ils soutenaient que les études à Leipzig étoient foibles; que les professeurs et les étudiants perdoient trop de temps dans la société du beau monde et dans les parties de campagne; que les cours, au lieu de remplir les six jours de la semaine, n'en remplissoient que quatre, sans compter les vacances fréquentes; que les maîtres ès-arts commençoient leurs

lçons vingt ou vingt-cinq minutes après l'heure fixée ; que ces instituteurs s'attachoient souvent à faire les plaisans ou à amuser leur auditoire par de jolies phrases. Il seroit, je crois, difficile de justifier entièrement l'université de Leipzig ; on convient de toutes parts que les études y sont moins fortes qu'à Göttingue ; mais il faut en rejeter la faute en grande partie sur le trop grand nombre de dissipations mondaines que présente une ville commerçante, et sur le défaut d'une grande bibliothèque. Celle de l'université de Leipzig est tout-à-fait indigne d'un aussi grand établissement : peu nombreuse, elle est composée de livres plus utiles dans une capucinière qu'à une réunion de savans. Parmi les manuscrits, on distingue pourtant un *Homère* sur parchemin, dont on a voulu faire remonter l'âge au huitième siècle. La meilleure partie de la bibliothèque se compose de six mille volumes sur l'histoire, que M. Bähme a légués à l'université.

La bibliothèque du sénat de la ville vaut mieux ; elle est deux fois plus nombreuse, quoiqu'elle ne compte que quarante mille volumes ; il y a de belles et rares éditions des classiques. Parmi les manuscrits, au nombre de deux mille, on remarque un très-ancien *Code* de trois tragédies de Sophocle, un *Koran* arabe avec commentaire turc et version persanne,

ainsi que beaucoup de manuscrits rabbiniques et chaldéens, recueillis dans le Levant par M. Wagenseil.

Les bourgeois de Leipzig se distinguent en même temps par une grande loyauté dans les affaires, et par une manière de vivre élégante et hospitalière. Le beau sexe est doué de tant de charmes, que l'on dit proverbialement, en Allemagne : Il est difficile de revenir d'Éna sans s'être battu, et de Leipzig sans s'être marié.

### *La Thuringe saxonne, etc.*

Nous avons traversé cette belle province, la plus fertile de toute la Saxe, et la plus riche en paysages agréables. Avant que d'y entrer, on passe par l'ancien évêché de *Mersebourg*, dont la capitale date du siècle de Charlemagne. Dans ce petit territoire on voit, à peu de distance l'un de l'autre, quatre endroits célèbres dans l'histoire militaire ; savoir :

1. Keuschberg, village près duquel l'empereur Henri I<sup>er</sup>, en 933, gagna la fameuse bataille de Mersebourg, qui sauva l'Allemagne du joug des *Huns-Awars* ;

Breitanfeld, terre noble, près de laquelle se livra, en 1631, la première bataille de Gustave-Adolphe contre les Impériaux ; on la nomme vulgairement de *Leipzig* ;

Lutzen , petite ville près de laquelle Gustave-Adolphe , en 1632 , gagna la grande bataille qui lui coûta la vie ;

Gœrschen , village qui fut pris et repris plusieurs fois dans la bataille dite de *Lutzen* , et que Napoléon , quoiqu'avec une perte immense , gagna contre les alliés en 1813.

Naumbourg , ville de douze mille âmes , a le droit de tenir une foire ; mais elle est bien moins fréquentée que celle de Leipzig . La cathédrale est un édifice gothique digne d'attention . Cette ville est le chef-lieu d'un ancien évêché , dont le territoire , extrêmement fertile , renferme encore la ville de *Zeitz* , de sept mille cinq cents âmes . Les montagnes calcaires qui forment , près de Naumbourg , les bords pittoresques de la Saal , renferment beaucoup de pétrifications ; elles sont couvertes de beaux vergers et de vignes , qui ne donnent qu'un raisin aigrelet . A une lieue de Naumbourg est *Pforta* , autrefois une abbaye de l'ordre de Cîteaux , aujourd'hui une école richement dotée . C'est dans les romantiques promenades dont ce collège est environné , que Klopstock conçut la première idée de son poëme de Messie . On voit , le long de la route , des plantations entières de pruniers .

Le *Roszbach* , voisin de Naumbourg , n'est pas celui que Frédéric II illustra , en battant

cinquante mille Français et troupes de l'empire , avec sept à huit mille Prussiens. Celui-là se trouve à deux lieues au nord-est , sur la petite rivière de Geissel.

La Thuringe saxonne comprend une lisière de cette vallée, à laquelle sa fertilité a fait donner le surnom de *Prairie-d'Or*. Toutes les vallées de cette contrée présentent une plaine horizontale , encaissée entre des coteaux escarpés. On voit , sur presque toutes les hauteurs , des ruines de châteaux dont plusieurs passent pour avoir été bâtis dans le sixième et le huitième siècle , lors des guerres entre les Thuringiens, les Francs et les Saxons. Celle de *Runi-Burg*, ou Château de la Fuite, marque la place où les Francs remportèrent, en 527, une bataille décisive sur les Thuringiens. Celle de *Burg-Scheidung*, ou Château de la Séparation, indique la limite de leurs territoires. Quoi qu'il en soit de ces sortes de tradition, ces ruines gothiques ornent admirablement les paysages de la Thuringe.

*Langensalza*, dernière ville saxonne de quelque importance vers l'occident, possède de bonnes manufactures en serges, flanelles et demi-soieries ; elle fait un grand commerce en grains.

*Le Mansfeld et le Henneberg saxon.*

Deux petits districts séparés termineront cette revue des provinces de la Saxe.

Le Mansfeld saxon renferme *Eisleben*, ville natale de Luther.

Les mines y sont très-considérables. Tout le pays semble être posé sur une couche de schiste cuivreux ; car partout où l'on fouille, l'on trouve cette substance à la profondeur de cent soixante à deux cent quatre-vingts pieds. On y rencontre de belles pétrifications et des schistes impressionnées superbes. Le produit annuel de ces mines est de neuf mille quintaux de cuivre fin, et de six mille six cents marcs d'argent.

La portion électorale du comté de Henneberg renferme une ville de fabriques très-importantes ; savoir : *Suhl*, où l'on trouve cinq à six cents métiers pour le basin, qui occupent plus de sept cents individus, et font soixante-dix mille pièces par an. Il y a aussi une célèbre manufacture d'armes ; qui donne de l'occupation à trois cents ouvriers, fournit des canons de fusils de la meilleure qualité, des lames de baïonnettes, et ouvrage tous les ans sept mille quintaux d'acier et de fer, que produisent six forges voisines. *Schmiedeberg*, village, a de célèbres facteurs d'orgues. Les paysans, en gé-

néral , ne pouvant se nourrir par l'agriculture , font beaucoup d'ouvrages en bois.

*Constitution politique.*

L'électeur de Saxe jouissoit , dans le ci-devant empire germanique , de plusieurs grandes prérogatives. Comme *grand-maréchal de l'empire* , il exerçoit , après la mort d'un empereur et jusqu'à l'élection d'un autre , les fonctions de *vicairé impérial* dans toute la partie de l'empire soumise au droit saxon. Lorsque le siège de Mayence se trouvoit vacant , la Saxe s'attribuoit , malgré les contradictions , la direction suprême de la diète de l'empire. Un autre titre lui appartenoit incontestablement , c'étoit celui de *directeur du corps des évangeliques* , c'est-à-dire du corps des princes protestans.

Si la Prusse acquiert toute la Saxe , elle ne manquera pas de faire valoir , dans la nouvelle fédération , ces titres antiques , et qui , pour reprendre une signification importante , n'ont besoin que d'être appuyés par une force respectable.

Comme souverain , l'électeur de Saxe avoit les mains liées par le salutaire pouvoir des états-généraux , qui , plus éclairés , plus attentifs et plus courageux ici que dans beaucoup d'autres pays d'Allemagne , avoient su conserver les droits d'une véritable représentation

nationale. Le *roi* de Saxe, plus sage que celui de Wirtemberg, avoit résisté aux offres d'une souveraineté illimitée que Napoléon paroît avoir faites à tous les princes confédérés ; il pensa que la confiance publique, le patriotisme et l'énergie nationale, sources intarissables de la prospérité toujours renaissante de la Saxe, tenoient à l'existence d'un gouvernement représentatif. Sans doute le nouveau souverain a trop de lumières pour rien changer à cet égard.

Les trois ordres de l'Etat sont composés de la manière suivante. Le premier comprend trois subdivisions ou collèges ; savoir : les *prélats*, c'est-à-dire les trois chapitres ( autrefois évêques ) de Meissen, Mersebourg et Naumbourg ; les *comtes et barons*, qui sont au nombre de neuf, et les universités de Leipzig et Wittenberg. Le deuxième ordre est formé par toute la *noblesse*, ou, en traduisant littéralement, la *chevalerie* ; il se subdivise en deux classes : la première est celle des nobles qui peuvent prouver seize quartiers, et qui, en outre, possèdent une terre titrée, et qui ne relève que du souverain ; ceux-ci ont droit de siéger et voter personnellement. Les nobles qui possèdent des terres dépendantes d'un bailliage, n'ont que le droit d'envoyer deux députés par bailliage ; ceux enfin qui ne possèdent aucuns biens-fonds, n'ont rien à démêler avec les affaires publiques.



Le troisième ordre, ou le tiers-état, est composé de députés de cent vingt-huit villes, parmi lesquelles Leipzig a la présidence.

La diète, ainsi composée, a les attributions suivantes : Voter et fixer les contributions annuelles ; revoir les comptes rendus sur les dépenses de l'Etat ; donner son avis sur les projets de lois, lorsque ceux-ci regardent quelque objet important.

La diète s'assemble tous les six ans ; mais il y a un grand et un petit comité qui se réunissent de deux en deux ans.

Le droit romain conserve beaucoup de considération en Saxe, et la législation est, en conséquence, très-embrouillée et très-imparfaite. La foule des gens de loi nuit beaucoup au bien-être du peuple.

### *Finances.*

Les domaines et droits régaliens sont sous la direction immédiate du gouvernement ; toutes les contributions foncière, personnelle, industrielle, sont payées aux caisses de chaque province, et administrées par les Etats ; le gouvernement n'a sur ces caisses qu'une inspection plus ou moins directe ; les provinces qui ne sont pas incorporées à l'électorat ; n'envoient au collège des finances que l'état du surplus de leurs caisses, après

la déduction de toutes leurs dépenses administratives et autres. Ces circonstances rendent très-difficile de se former une idée nette des revenus et dépenses de ce pays. On a bien un extrait authentique des registres du collège des finances pour l'an 1778, dont voici les résultats :

	Écus de Saxe.
Contribution foncière. . . . .	1,752,921
— personnelle et industrielle (1), parmi lesquelles le timbre et les douanes sont compris. . . . .	1,833,486
Impôts sur les consommations (2). . . . .	1,468,379
Domaines et droits régaliens, parmi lesquels les mines, les forêts (3). . . . .	1,669,541
Quelques revenus accidentels. . . . .	55,400
<b>TOTAL CONNU. . . . .</b>	<b><u>6,779,727</u></b>

Mais il manque ici les revenus absorbés par les dépenses locales des provinces non incorporées, le don gratuit de la province de Lusace, le produit de quelques bailliages donnés en hypothèque à l'électeur d'Hanovre, et quelques autres articles. On évalua le véritable total à plus de sept millions d'écus (28 millions

(1) Les contributions foncière, personnelle et industrielle sont reçues dans des caisses soumises à l'inspection des Etats-généraux.

(2) Ces impôts vont à la *caisse d'accise*.

(3) Ces revenus sont envoyés à la *chambre des rentes*.

de francs) pour l'année 1778. Depuis cette époque, toutes les branches des revenus ont pris des accroissemens, et l'on estima, en 1790, leur total à sept millions cinq cent mille écus. Aujourd'hui que les bailliages hypothéqués ont été dégagés (ce qui donne une augmentation connue de cent vingt-sept mille deux cent soixante-trois écus, et que d'ailleurs la neutralité a augmenté le bien-être de l'Etat), on ne peut évaluer les revenus à une somme moindre que sept millions sept cent cinquante mille écus, ce qui équivaut à 30 millions de France.

Les dépenses montoient, en 1778, aux sommes suivantes :

Militaires et affaires étrangères . . . . .	2,017,116 écus.
Appointemens des collèges de justice et finances, et frais de régie . . . . .	702,730
Acquittement des dettes publiques et de celle du prince . . . . .	1,910,899
Entretien de la cour . . . . .	679,824
Apanages . . . . .	414,016
Pensions sur toutes les caisses . . . . .	332,625
Bâtimens, remises, restitutions . . . . .	453,267
Dépenses accidentelles . . . . .	113,675
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>6,634,152 écus.</b>

Surplus apparent des revenus sur les  
dépenses en 1778. . . . . 145,575 écus.

Il paroît, par quelques documens isolés et incomplets qui ont été récemment publiés,

que le produit de toutes les sources du revenu n'a pas considérablement changé. En 1804, les contributions foncières, personnelles et industrielles, recueillies sous l'autorité des états-généraux, s'élevèrent à deux millions huit cent trente-deux mille six cent soixante écus (1).

On n'a, sur la dette, que des données incomplètes et d'ancienne date. Mais le public sait du moins que l'administration a fait tout ce que les circonstances permettoient, pour diminuer le fardeau dont les guerres et les passages d'armées ont surchargé le pays.

La caisse des contributions avoit, en 1763, une dette liquide de vingt-neuf millions quatre-vingt-quatre mille quatre cent vingt-cinq écus ; ce qui exigeoit une somme annuelle de huit cent quarante mille écus pour payer les intérêts. On destina un million cent mille écus par an pour le paiement des intérêts et l'extinction du capital. A la fin de l'année 1792, on avoit déjà diminué le capital de onze millions d'écus ; et, sans quelques obstacles survenus, on auroit pu voir la caisse des Etats entièrement libérée en 1807.

Les dettes de la chambre des rentes formoient, en 1792, un total restant de quatre millions cinq cent mille écus. On avoit rem-

(1) *Aristides*, etc.

boursé trois millions huit cent dix mille trois cents écus.

Les nouvelles dettes faites par les Etats depuis 1763, formoient un total de huit millions ; mais il n'en resta de dû, en 1792, qu'environ le quart de cette somme.

La masse totale des dettes nationales de Saxe étoit, vers l'an 1770—72, de quarante-neuf ou cinquante millions d'écus ( 200 millions de France ) ; en 1792, elle se trouva être diminuée de moitié, et l'on crut que de ces vingt-quatre à vingt-cinq millions d'écus, à peine six étoient dus à l'étranger. Les circonstances de la guerre ont reculé l'époque de la libération totale : elles ont, depuis l'an 1806, obligé l'Etat d'accumuler dette sur dette, et l'ont enfin plongé dans un abîme d'où la banqueroute seule pourroit le tirer, si on ne connoissoit pas l'énergie et l'esprit public de la nation saxonne, capable de tous les efforts, dès qu'ils lui sont démontrés nécessaires pour le salut de la patrie. Les seules considérations financières suffiroient pour rendre nécessaire le maintien de l'organisation politique actuelle de la Saxe.

#### *Forces militaires.*

En 1804, on donna les notices suivantes pour celles qui approchoient le plus de la vérité.

*Infanterie.*

Grenadiers de la garde-du-corps. . . . .	1,200
12 régimens de campagne, à 1850 hommes. . . . .	<u>22,200</u>
8 bataillons de grenadiers et 24 de mousquetaires, formant un total de . . . . .	23,400 h.

*Cavalerie.*

1 régiment de gardes-du-corps. . . . .	500
1 régiment de carabiniers . . . . .	750
2 régimens de cuirassiers. . . . .	1,500
4 régimens de cheval-légers . . . . .	3,000
1 régiment de hussards. . . . .	<u>1,000</u>
40 escadrons formant un total de . . . . .	6,750

*Corps divers.*

Ingénieurs . . . . .	42
1 régim. d'artillerie avec le corps des pontonniers . . . . .	1,828
Le corps de cadets et la garde suisse. . . . .	269
5 compagnies d'Invalides. . . . .	<u>607</u>
Ensemble . . . . .	2,746

TOTAL de tous les corps. . . . . 32,876 h.

Le Henneberg saxon tient en outre un bataillon de milices et un petit contingent pour le cercle de Franconie.

L'armée saxonne est supérieurement bien équipée et entretenue. Il y a treize grands magasins, où l'on garde des vivres pour les troupes. Elles consistent en Saxons, et l'on peut

compter sur leur fidélité. La cavalerie vaut au moins celle des Prussiens. L'artillerie est supérieure sous tous les rapports ; mais l'infanterie ne jouit pas d'une grande renommée.

### *Commerce et industrie.*

Les productions et fabrications du règne minéral, surtout la smalte, l'argent et le fer-blanc, les toiles, lainages et cotonnades, la porcelaine, la dentelle, les grains, les bestiaux et le bois, forment les principaux articles d'exportation pour la Saxe. L'exportation des toiles étoit évaluée, avant les dernières guerres, à un million et demi d'écus ; celle des draps et des étoffes de coton, à un million. Comme le commerce est débarrassé des gênes fiscales, on importe toutes sortes de marchandises anglaises et françaises, des denrées coloniales, des grains, et autres articles, dont une partie considérable est réexportée. La Saxe gagne très-certainement des sommes très-considérables ; mais les auteurs ne s'accordent nullement sur le montant du gain annuel. M. *Heinitz* l'évalua autrefois entre sept à huit cent mille écus. Le plus moderne auteur, M. *Hunger*, va jusqu'à trois millions, dont deux pour la Haute-Lusace seule. Il est difficile de croire à cette dernière somme ; et les calculs de M. *Hunger* paroissent aussi arbi-

traires que ceux de M. Heinitz sont incomplets et fautifs.

Les aperçus que nous avons donnés de la topographie des villes et provinces, a dû prouver à nos lecteurs que la Saxe est une des provinces les plus industrieuses de toute l'Allemagne ; on peut même dire qu'il n'y en a aucune où l'on trouve réunies tant de manufactures et fabriques de différens genres. Voici une énumération de branches principales pour l'électorat seul :

Filature de lin, toiles, futaine, et toiles cirées ; draps fins et communs, frise, flanelle, et toutes sortes de lainages ; belles mousselines et cotonnades, bas et bonnets de coton, velours et bas de soie, étoffes mi-soie très-jolies, rubans et dentelles, chapeaux et gants ; papier dans quatre-vingts moulins, papiers peints pleins de goût ; galons d'or et d'argent, excellentes teintureries, la meilleure porcelaine de l'Europe pour la qualité intérieure ; des glaces et verres d'une grande beauté ; beaucoup d'objets en pierres, surtout en serpentine ; la meilleure smalte ou couleur bleue minérale de l'Europe, dans cinq grandes fabriques ; ustensiles en fer, surtout d'excellente tôle noire et plaques de fer-blanc ; ouvrages en acier, laiton et tombac ; alun, vitriol, soufre, huile de vitriol, eau-forte, borax et arsenic.



*Conclusion.*

La Saxe, dont nous venons de terminer l'esquisse géographique et politique, offre un des modèles les plus parfaits d'une petite monarchie bien organisée, d'un gouvernement paternel, libéral et plein de respect pour les droits du peuple; d'une nation enfin qui, par son esprit public actif et éclairé, par son attachement à ses lois, par sa reconnaissance raisonnée et sa fidélité bien motivée envers ses princes, mérite un rang distingué dans les annales du genre humain. Mais la malheureuse position de cet Etat entre plusieurs grandes monarchies qui n'en ont pas respecté la neutralité, a souvent fait violence à la politique du gouvernement, et paroît rendre désirable la réunion de la Saxe à une grande puissance, qui, pour son propre intérêt, en respectera l'organisation intérieure.

---

---

---

## NOTICE

SUR

### LE VILLAGE DE MANDEURE,

*Par M. G...., Capitaine, Aide-de-Camp.*

---

**M**ANDEURE, gros village sur le Doubs, à deux lieues de Montbelliard, département du Haut-Rhin, et dont le territoire a près de huit lieues de circonférence, est bâti sur les ruines de l'ancienne *Epamanduodurum*, qui étoit une colonie romaine, et qui probablement a été détruite par Attila. On y trouve encore beaucoup de médailles en cuivre, en argent et même en or, des dieux pénates et quantité d'urnes cinéraires. Les vestiges de l'ancienne ville existent encore dans plusieurs endroits, et manifestent la grandeur et l'opulence de l'ancienne cité. Le duc de Wurtemberg, père du roi actuel, y a fait faire des fouilles, et avoit fait transporter dans les jardins de son château d'Etupe, près Montbelliard, une quantité de morceaux d'architecture de la plus grande beauté. Les puits qui sont dans le village ont été creusés par les Romains :

il paroît que chaque maison avoit son puits , car on en découvre de nouveaux chaque jour. Chaque habitant a au-dessus de sa porte quelques morceaux d'architecture , plus ou moins précieux. En 1780, un habitant, en creusant pour bâtir une cave , trouva , à quatre pieds en terre , une superbe mosaïque : c'étoit une salle d'environ trente pieds de long sur vingt de large ; dans le milieu , la mosaïque représentoit un pot de fleurs de la plus grande beauté , et le reste des demi-lunes bleues en tous sens , sur un fond blanc jaunâtre.

Il y a dans ce village des *Varrons* qui prétendent tirer leur origine de l'ancien général romain ; il y a soixante ans qu'une famille de *Lentulus* , qui avoit la même prétention , s'y est éteinte. Quoi qu'il en soit , on ne peut révoquer en doute que tous les habitans n'aient conservé en grande partie les mœurs de leurs ancêtres : ils sont remarquables par leur fierté républicaine et un orgueil qui ne se rencontre nulle part parmi des laboureurs ; être de Mandeuire , est pour eux le premier de tous les titres , et ils méprisent tout étranger , même leurs plus proches voisins ; ils s'allient toujours entr'eux , et regardent comme étrangère la fille qui se marie hors de leur village. Avant d'être réunis à la France , ils ne permettoient à personne de s'établir sur leur territoire. Ce village a cepe-

dant été quelquefois le refuge de quelques banqueroutiers , mais on ne leur donnoit asyle qu'autant qu'ils avoient prouvé qu'ils n'étoient point frauduleux , et on ne leur permettoit pas d'acquérir aucune propriété dans le territoire.

Les habitans , quoique les deux tiers sujets main-mortables de l'archevêque de Besançon , et un tiers sujets libres du duc de Wurtemberg , étoient souverains sur leurs communaux , et formoient entre eux une espèce de république : ils avoient deux maires , trois échevins et trois gardes-champêtres ; les maires étoient à vie , et les autres renouvelés chaque année. Rien de plus simple que l'administration de la justice dans cette petite république : si les gardes-champêtres , qu'ils nommoient *baucars* , avoient aperçu , de loin ou de près , quelqu'un sur des prés , champs ensemencés , jardins , etc. , ou dans les bois , ou un ou plusieurs de leurs bestiaux , ils en rendoient compte à l'assemblée de tous les habitans , qui avoit lieu chaque dimanche. Le maire prononçoit l'amende déterminée ; le garde-champêtre alloit chez l'habitant pour la recevoir ; si celui-ci s'y refusoit , il prenoit un meuble du condamné , alloit sur la place publique , le vendoit à l'enchère , et portoit au propriétaire l'excédant de l'amende , sans rien conserver pour ses honoraires. Si un habitant croyoit que son voisin

eût, en labourant, pris une partie de son champ, il s'adressoit aux maires, qui convoquoient une justice particulière à cet effet, qu'ils appeloient la *ouie*. Les maires, les échevins, les gardes-champêtres et tous les voisins limitrophes, se rendoient un dimanche (et jamais un autre jour) sur le terrain : ils prenoient avec eux l'arpentage du territoire, qu'ils appeloient le *livre de ville*, examinoient et mesuroient la contenance du champ du plaignant, lui donnoient ce qu'il devoit avoir, plantoient des bornes s'il n'y en avoit pas, cassoient une pierre en deux, qu'ils appeloient des témoins, et qu'ils enterroient au pied de la borne (1). Celui qui étoit reconnu avoir empiété sur son voisin, étoit condamné aux frais, qui jamais ne dépassoient 50 centimes, et ce jugement étoit sans appel.

Quant aux autres procès relatifs aux successions, partages, etc., les sujets du duc de Wurtemberg plaidoient à Montbéliard; ceux de l'archevêque de Besançon avoient un juge nommé par l'archevêque, auquel il donnoit, dans ses commissions, le titre de juge châtelain, capitaine et gouverneur des ville et château de Mandeuire, qui tenoit la justice deux fois par an, sur la place publique, et ordinai-

(1) Ceci rappelle les *Therminalia*, ou les fêtes du dieu Therme, chez les Romains. (N. du R.)

rement accommodoit plus de procès qu'il n'en jugeoit. Chaque habitant plaidoit sa cause ; jamais d'avocat ni de procureur, et les épices du juge n'étoient presque rien dans la tenue des justices ordinaires ; et dans les extraordinaires , lorsqu'elles étoient demandées par les parties , elles étoient fixées à 36 francs.

Rien de plus rare que le vol parmi les habitans ; ils avoient pour le découvrir et le punir un moyen qui prouve quel prix ils mettoient à leur réputation et à l'honneur. Si un vol avoit été commis sans que l'auteur en fût connu , soit dans la maison , soit dans les champs , le dimanche ensuite tous les habitans étoient tenus de se rendre , à l'issue des vêpres , sur la place publique ; là , l'un des maires prononçoit un discours relatif à l'objet de l'assemblée , sommoit le voleur inconnu de restituer , et de ne point profaner par sa présence une assemblée d'honnêtes gens , le privoit pendant six mois de paroître à leurs assemblées. Si , d'après cette exhortation et espèce d'excommunication , le coupable ne se déclaroit pas , l'on procédoit au jugement du bâton ; pour cela les deux maires tenoient un bâton aux deux bouts , l'élevoient assez haut pour que l'on pût passer dessous , et chaque habitant devoit passer , ce qui constatoit son innocence ; il n'y a pas d'exemple que le coupable ait osé franchir , et

il y en a plusieurs que des individus , près de passer , se sont arrêtés au moment de franchir , et , assaillis par les remords , ont demandé grâce à leurs concitoyens. Si le coupable eût été reconnu après avoir franchi , pas un habitant ne lui eût parlé , pas un ne lui eût répondu ; il eût été fui , évité comme une bête féroce , et ce déshonneur eût reflué sur sa famille (1).

(1) Cette singulière coutume rappelle la punition que subissoient quelquefois les armées vaincues auxquelles les Romains accorderoient la vie. *Sub jugum mittere*, faire passer sous le joug. (N. du R.)

---

BULLETIN  
DES VOYAGES,  
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.  
N° LXIX.

---

ÉTAT *présent des Colonies espagnoles, et particulièrement de Saint-Domingue, par M. WALTON, Secrétaire de l'expédition qui prit la ville de Santo-Domingo, etc. (Present state of the Spanish colonies, etc.)* Londres, 1810. Deux vol. in-8°.

---

A PEINE l'aurore de la paix se lève-t-elle en Europe, que déjà nos regards inquiets se détournent vers un autre hémisphère, pour y chercher de nouvelles jouissances. L'île de Saint-Domingue, dont les productions sont devenues pour nous un objet de premier besoin, dont le commerce influe d'une manière si décisive sur la prospérité de la France, attire surtout notre pensée. En attendant que l'avenir nous révèle la destinée de cette colonie, nous allons communiquer à nos lecteurs quelques données sur la partie espagnole de l'île.

M. Walton, par un long séjour en Espagne, où les meilleures bibliothèques lui étoient ouvertes, et par plu-



sieurs voyages en Amérique, avoit conçu l'idée de préparer une grande description générale des colonies espagnoles. Malheureusement une partie de ses papiers fut prise par les Français au commencement de la guerre de Saint-Domingue, et le reste périt à bord d'un vaisseau anglais en 1809.

Quoique l'ouvrage qu'il publie maintenant se ressent de la hâte avec laquelle l'auteur l'a rédigé presque de mémoire, il n'en est pas moins intéressant par des détails précieux sur la topographie et l'histoire naturelle du pays.

M. Walton nous représente cette île, où tant de milliers d'Européens ont trouvé leur tombeau, comme un véritable paradis, orné par la nature de tout ce qui peut flatter les sens et captiver les yeux. « Pour donner une idée de l'aspect que ce pays offre, dit M. Walton, il faudroit plutôt l'imagination d'un poëte, ou le pinceau d'un peintre, que la plume d'un voyageur. Car de quels traits retracer ce mélange du beau avec le sublime; ces rivages bordés du manglier pliant sous le fardeau des huîtres qui s'attachent à ses branches; ces champs couverts du superbe caféyer portant des fleurs qui rivalisent avec la blancheur du jasmin, et des cosses dont l'éclat surpasse celui du corail; ces brillantes plantations de canne; et ces verdure d'herbe de Guinée au-dessus desquelles l'utile bananier, le flexible bambou et le majestueux cocotier balancent leurs cimes ondoyantes; ces rians bosquets d'orangers aux pommes d'or, de grenadiers, d'acacias, de frangipaniers, coupés çà et là par des touffes de palmiers; ces broussailles sauvages toujours vertes, entourées de haies d'aloës odorant, ceintes d'antiques forêts où erre l'industrielle abeille; ces ruisseaux frais et limpides qui tombent en cascades du

anc des montagnes couronnées de bois épais, ou serpentent à travers des prairies émaillées de fleurs; ces grottes profondes, ces précipices escarpés? Tous ces accidens de la nature forment un ensemble aussi imposant que diversifié, et remplissent l'âme d'un sentiment d'admiration qu'on ne peut connoître qu'en l'éprouvant.

» Les pluies sont périodiques à Saint-Domingue, comme dans les autres îles. Rarement on y essuie des ouragans. Le thermomètre de Fahrenheit s'élève, dans les plaines, à 96 degrés, tandis que dans les montagnes, à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il se tient à 72 degrés.

» Il n'y a là aucune aurore, aucun crépuscule comme en Europe; le soleil descend rapidement sous l'horizon: on n'y éprouve pas ce passage lent et gradué du jour à la nuit, de la clarté aux ténèbres. Les nuits, éclairées par la lune, sont belles, ravissantes, enchanteresses; cependant l'empire de la reine de la nuit n'est point sans inconvénient: car, réfléchissant un degré sensible de chaleur, elle occasionne fréquemment, lorsqu'on a la tête découverte, des coups de lune qui produisent des migraines et des douleurs si cuisantes, qu'on est près de tomber en démence. Les coups de soleil ne sont pas moins incommodes et même dangereux; car la partie de la tête ou de la figure qui se trouve ainsi frappée, se gonfle et brûle d'un feu insupportable; souvent il s'y joint une fièvre ardente: la peau se gerce, se détache, et il est assez commun de voir le soldat européen, succombant sous les fatigues de la marche, jeter son fusil et s'étendre, plein de désespoir, dans l'herbe, persuadé qu'il éprouve les premiers funestes symptômes de la terrible fièvre du climat. Toutefois le remède de ce mal est simple, efficace, souverain; ce sont particulièrement les femmes

créoles, dont la main bienfaisante est toujours prête à l'offrir aux souffrans, qui l'administrent. A cet effet, elles remplissent d'eau fraîche une longue phiole; elles tiennent à son ouverture large une compresse de toile qu'elles appliquent ensuite sur le siège du mal. En peu de minutes l'eau forme des boules et semble bouillir par la force du feu qui sort de la partie blessée. »

Les principales productions de Saint-Domingue sont l'acajou, un arbre haut, droit et fort beau; il a des fleurs rouges et des fruits ovales de la forme d'un limon: lorsqu'il croît sur un sol aride, le grain de son bois est agréablement bigarré; dans un terrain gras, son bois devient pâle, poreux et de petite valeur. Le manteniller donne, pour l'ébénisterie, des planches mélangées de veines d'un beau vert et jaune, comme du marbre: ce bois est susceptible d'un superbe poli; mais la sève en est si âcre et si vénéneuse, que les scieurs sont obligés de se garantir la figure avec de la gaze en travaillant. L'écorce de l'arbre de la vie (*lignum vitæ*) sert aux naturels de savon; le pin nain donne des chandelles; le *capa*, bois d'une texture solide et impénétrable aux vers, est utilement employé au doublage des vaisseaux. Le bois de satin, de l'espèce rouge et blanche, passe pour être supérieur à celui des Indes. L'ébène, le fustic, la casse amère, le simaroube et la salsepareille se trouvent en grande abondance. Le fruit de l'arbre à poudrier (*sand-box-tree*) fait une explosion comme un pistolet. Le plantain et le bananier procurent au bas peuple sa principale subsistance. Le palmier engraisse les cochons, et fournit du bois de charpente, des chapeaux et des paniers; une variété du palmiste nain, qui atteint vingt pieds de hauteur, produit des baies dont le jus, frotté aux tempes et derrière la nuque, excite une agréable ivresse. Les cale-

basses remplacent la poterie. La vanille vient naturellement dans les bois peu fréquentés. La plante à thé croît également sauvage; elle est employée en guise de pectoral. A peine le cocotier a-t-il besoin de quelque culture. Le sucre, le café, le cacao, le tabac, l'indigo, le gingembre, le riz, le turmeric, etc., sont des productions connues. M. Walton cite encore, comme un objet de curiosité, la sensitive; quelquefois le cheval du voyageur, en poursuivant sa route, pose le pied sur un lit de ces plantes, qui alors remuent soudain comme les épis d'un champ de blé agités par le vent.

En parlant des productions maritimes de Saint-Domingue, l'auteur rapporte une anecdote sur les crabes de terre. « Ces crabes, qui sont ici d'une grosseur étonnante, s'enfouissent pendant le jour sous la terre, et sortent la nuit en grand nombre. Les habitans se rappellent à ce sujet que, dans le silence de la nuit, les Anglais débarquèrent avec un détachement pour surprendre le camp espagnol qui, étant mal gardé par des troupes irrégulières, n'eût certainement pas résisté au choc des assaillans. Déjà la première ligne des Anglais s'étoit formée; ils avançaient pour prendre position derrière une éminence, quand tout à coup ils entendirent un fort bruit de chevaux marchant d'un pas accéléré. Persuadés que c'étoient les lanciers espagnols, dont, la veille, ils avoient appris à redouter la rencontre, et n'ayant pas encore été rejoints par leurs camarades, ils se rembarquèrent précipitamment, et renoncèrent à leur entreprise. On sut par la suite que l'alarme étoit provenue de ces crabes de terre, qui, à l'approche des Anglais, s'enfuirent dans leurs trous à travers des feuilles sèches. En commémoration de cet événement miraculeux, les Espagnols célébrèrent l'anniversaire de leur

victoire par la fête des crabes (*la fiesta de los canerejos*); où ils portoient en procession un crabe d'or massif, de la grosseur d'un tambour. Cette pièce curieuse, due principalement aux contributions volontaires des dévots; occupa long-temps sa place marquée dans la cathédrale de la ville; mais les Français, à leur arrivée, ne purent résister à la tentation de lui rendre un autre culte en la jetant au creuset.

Des mines d'or, connues sous le nom de Bonne-Aventure, sont situées à huit lieues de la capitale. C'est de là que Garay et Diaz retirèrent ce prodigieux morceau d'or qui pesoit trois mille six cents petos, ou deux cents onces. Il avoit été trouvé par une femme indienne, et acquis par le gouverneur Bobadilla pour le roi; mais il fut englouti par les ondes avec le vaisseau qui le portoit.

Plus au sud se trouvent les mines de Giraba, où plusieurs personnes se sont enrichies sans toucher un outil. Les marrons qui occupent les hauteurs de cet endroit, se procurent, avec l'or qu'ils y ramassent, une partie de leurs effets; car ils ne font aucun autre commerce. M. Walton acheta d'eux un flacon de grains d'or qui contenoit quarante-cinq onces. Toutes ces mines ont été fermées par un décret royal et par des hommes placés à leur entrée.

Saint-Domingue produit aussi de l'argent, du mercure, de l'aimant, du jaspé; du porphyre, des agates, des améthystes, de l'antimoine, de l'ocre rouge. Aujourd'hui même, après les nombreux pillages que le pays a subis, il n'est pas rare de voir un métayer ou un bûcheron descendre des montagnes avec des boucles d'or pesant une livre chacune, avec deux chaînes de montre du même métal, dont une quelquefois pend à une mé-

chante montre d'argent; il se pavane en outre avec un rosaire d'or, avec de larges boutons doubles, une boucle de chapeau, etc. Il y a des fermiers qui possèdent jusqu'à douze mille têtes de bétail, qu'ils vendent souvent par troupeaux à raison de six ou huit piastres la pièce. Les ornemens d'église étoient également d'une grande valeur; mais quoiqu'ils eussent tenu contre les tentations de Toussaint et de sa cohorte noire, lorsqu'il fut mis en possession du pays, tout ne tarda pas à disparaître sous l'administration du général Leclerc.

La Saint-Domingue espagnole est actuellement peuplée d'environ cent trois mille individus, dont trente mille sont esclaves, et les autres de toute couleur. Les Espagnols d'Europe sont comparativement en petit nombre, et principalement des Catalans qui viennent y chercher fortune. Les indigènes passent pour sains, vigoureux et agiles. San-Domingo, la plus grande ville de l'île, renferme vingt mille habitans. C'est dans la cathédrale de cette ville qu'avoient été inhumés les restes de Colomb, qu'on y transporta du couvent des Chartreux de Séville, avec les chaînes qu'on lui avoit mises et qu'il portoit à son passage d'Amérique. Lors de la cession de l'île aux Français, ses descendans firent transférer à la Havanne son cercueil de cuivre, avec tout ce qu'il contenoit. Cette auguste cérémonie eut lieu le 19 janvier 1796. Les cendres du grand homme furent portées en procession au port, et mises à bord d'un brick au bruit des canons de la place. Elles sont maintenant déposées dans la capitale de Cuba, mais sans aucun monument.

Dans le couvent des Dominicains de cette ville, l'estimable Las-Casas chercha un refuge contre les persécutions de ses ennemis, et y mourut.

Long-temps avant la cession entière de l'île aux Franç

çais, le gouvernement espagnol s'y étoit relâché de sa politique étroite. Déjà, en 1700, on y avoit envoyé, des îles Canaries, des colonies fraîches, composées de gens sobres, laborieux et bien appropriés au climat. Des dispositions sages et économiques améliorèrent bientôt l'état du pays. Les demandes des Français voisins augmentèrent l'industrie des Espagnols : les troupeaux se multiplièrent rapidement ; les villes vieilles furent rebâties, on en établit de nouvelles ; des chapelles et des ermitages (marques aussi sûres de la prospérité en Espagne, que les cabarets de bière le sont en Angleterre) commencèrent à inviter les dévots. La reine d'Espagne, dont les passions étoient le principal ressort de la monarchie espagnole, se prit d'amour pour Godoy, un officier vigoureux des Gardes-du-Corps. Godoy devint premier ministre, et, en 1795, Hispaniola, la plus ancienne colonie d'Amérique, fut livrée à la république française. Aucune des colonies espagnoles n'est plus loyale à la mère-patrie. Les remontrances les plus sérieuses furent faites inutilement ! On n'en prit pas seulement connoissance. Don Emmanuel Godoy croyoit que la vigueur convenable à un ministre, la véritable force d'esprit, consiste à négliger et à mépriser les vœux du peuple. Les habitans ne pouvant plus vivre à Saint-Domingue sous leur ancien souverain et sous leurs propres lois, émigrèrent en grande partie à Porto-Rico, à Cuba et dans la mère-patrie, avec les ossemens et le cœur embaumé de Cortez. La remise légale du pays à Toussaint, le représentant du peuple français, n'eut lieu que vers la fin de l'an 1801. Don Garcia avoit mis tout en œuvre pour contrarier les ordres donnés par son gouvernement pour une cession pacifique du territoire espagnol. Enfin, Toussaint avança avec une armée, et son frère Paul fut tranquillement

installé dans le gouvernement de la ci-devant partie espagnole de l'île.

Que résulta-t-il pour la France de cette acquisition? La perte de cinquante mille hommes, et finalement celle de l'île entière. Les Anglais, qui avoient contribué de leur mieux à l'expulsion des Français, en tirèrent les plus grands avantages. M. Walton présente quelques données intéressantes sur le commerce qu'y firent, pendant quelque temps, les vaisseaux anglais, mis en égalité de droits avec les vaisseaux espagnols. Il estime la quantité du bois d'acajou que l'île peut fournir, à environ dix mille pièces, chacune de trois cents pieds, terme moyen, en tout trois millions de pieds cubes. En 1808, les droits payés au gouvernement anglais, pour ce commerce, s'élevèrent à 26,080 livres sterling, et, en 1809, ils montèrent à la somme de 46,927 livres sterling. Cependant, un tiers du bois d'acajou que produit l'île, passe aux Etats-Unis d'Amérique. Le tableau suivant de l'exportation et des prix donnera un aperçu de la richesse du pays en bois :

QUANTITÉ.	Valeur sur la place.	Montant des droits.
3,000,000 pieds de bois d'acajou...	6 d. par pied	30,416 liv. st.
500 tonneaux de lignum vite	60 f. par toan.	17,700
500 ——— de fustic.....	60 ———	500
400 ——— de bois de cam-		
pêche.....	120 ———	140

Montant annuel des droits que ces productions

rappellent à l'Angleterre en temps de guerre, 48,756 liv. st.

Outre les susdits articles, on y embarque annuellement un million de livres de café, dix mille peaux, et des quantités considérables de bois de satin, d'ébène, de construction et de charpente, beaucoup de bétail, etc.

L'observation suivante de l'auteur, cependant, prou-



vera que tout n'est pas toujours profit pour les spéculateurs anglais.

« Un choix borné et judicieux des objets promet plus de bénéfice qu'une grande quantité d'articles pris sans distinction, et dont un tiers n'est peut-être d'aucune utilité sur les lieux où on les apporte. N'y a-t-il pas de la folie, par exemple, d'envoyer une cargaison de pots à thé dans un pays (Saint-Domingue) où le thé se vend uniquement comme drogue dans les boutiques d'apothicaires? Néanmoins, c'est ainsi que sont composées souvent les pacotilles des vaisseaux que l'on rencontre au-dehors, dans ces jours de spéculation où tous les artisans et boutiquiers se font négocians, et ne veulent plus se contenter des moyens sûrs et faciles d'acquiescer du bien que le commerce intérieur de la patrie leur offre. Combien n'est-il pas commun aujourd'hui d'entendre les spéculateurs de Buénos-Ayres se plaindre de leurs pertes, tandis qu'une simple addition des biens qui y ont été envoyés, et de la population qui doit les consommer, feroit voir jusqu'à l'évidence que les cargaisons ont excédé la consommation présumable dans la proportion de dix à un, sans compter que la moitié des marchandises n'y trouveroit en aucun temps de débit. »

Dans la certitude, sans doute, que la Saint-Domingue espagnole resteroit propriété anglaise, l'auteur propose un beau rêve aux catholiques irlandais que l'oppression et l'indigence engageroient à quitter leur pays natal pour chercher ailleurs un asyle.

« Là, dit-il, ils recevraient des terres de la plus grande fertilité, où un seul homme pourroit récolter facilement six mille livres de coton par an, outre les végétaux nécessaires à sa subsistance. Quel aspect riant ne présenteroient pas alors ces plaines aujourd'hui négligées! Les colons cesseroient de lutter contre le besoin et la misère; de nouveaux villages s'éleveroient dans le désert; les guérets solitaires et impraticables deviendroient la demeure des hommes; les abondantes productions d'un sol excessivement fécond, transportées au-delà des mers, adouciroient la détresse de leur première patrie, et ces émigrés, loin d'être perdus pour le pays où ils ont vu le jour, en alimenteroient l'industrie et lui deviendroient chers en y répandant des sources de prospérité. »

Quant à la partie française de Saint-Domingue, d'ailleurs moins fertile que l'autre, elle contenoit, en 1790,

une population de quatre cent quatre-vingt-dix-sept mille âmes, réduite par les guerres de Rigaud, de Toussaint et les ravages occasionnés par les Français mêmes, à environ cent mille.

Le général Péthion, semblable à un roi d'échecs, se maintient dans le coin méridional de l'île à la tête de la couleur brune : c'est un homme élevé en Europe; il a le caractère doux et des manières engageantes. Ses revenus dérivent principalement du produit des plantations confisquées; mais ils se sont considérablement accrus par les droits mis sur l'importation et l'exportation. Au moyen d'une réquisition générale de tous les mâles au-dessus de quatorze ans, il passe en revue environ neuf mille hommes; cependant il a su augmenter postérieurement le nombre de ses sujets, en recevant les gens de couleur qui quittoient la Saint-Domingue espagnole. Après une si forte levée sur la population mâle, on conçoit que la récolte des champs est abandonnée aux femmes.

Christophe, l'autre roi dans ce jeu long-temps disputé, possède la partie septentrionale de l'île, à la tête de la couleur noire; il peut entrer en campagne avec à peu près dix mille hommes. Sa flotte est aussi plus nombreuse que celle de son adversaire : elle consiste en deux corvettes, neuf brigantins et quelques goëlettes commandés par un amiral blanc. Il s'applique à augmenter ses forces par des achats dans l'Amérique du nord. Quoique Christophe ait un caractère fourbe et méchant, et qu'il aime à gouverner par le sabre, les Espagnols le regardent comme un voisin très-peu redoutable.

La royauté étant aujourd'hui une profession à la mode, et de plus brillantes fortunes ayant été faites récemment dans cette carrière que dans toute autre, on a vu surgir un troisième monarque en Saint-Domingue : c'est un certain Philippe Dos, l'élève de Toussaint, postérieurement employé par Christophe, et maintenant en guerre avec lui et avec Péthion. Établi parmi les montagnes fertiles et peuplées des Mirebalais, au centre de l'île et sur les confins du territoire espagnol, il a réuni sous ses drapeaux plus de six mille hommes, et il entretient l'espoir d'accroître le nombre de ses adhérens par la nature de son système défensif, qui est de ne faire jamais aucune invasion chez l'ennemi, et d'appeler ses sujets au combat seulement lorsque ses limites sont attaquées.

En définitif, l'auteur ne voit aucune possibilité pour la France de rentrer en possession de Saint-Domingue, à moins qu'elle ne veuille sacrifier à ce projet les dernières ressources de l'Etat. Il aime mieux croire que les esclaves des Espagnols, se soulevant à leur tour contre leurs maîtres, ranimeront le courage des nègres révoltés, et rétabliront la sanglante et trop longue contestation entre les *sauvages* de toute couleur, de toute race et de toute dénomination. Cependant, il nous semble qu'il donne une idée très-foible de la force militaire des chefs de Saint-Domingue. F. W.

DESCRIPTION abrégée de la *Guyane française*,  
par M. LEBLOND, Correspondant de l'Institut,  
avec une Carte dressée par M. POIR-  
SON (1).

M. LEBLOND est déjà connu de tous les lecteurs des *Annales des Voyages*; nous avons les premiers fait connaître les longues et utiles courses de ce médecin, observateur et cultivateur, à qui la géographie-physique de la Guyane, de Terre-Ferme, de Quito et du Pérou devront de grands perfectionnemens. M. Leblond a commencé en 1813 la publication de la Relation de ses Voyages; le premier volume, qui, n'étant consacré qu'aux Antilles, ne sauroit présenter une grande masse d'observations nouvelles, ne doit pas faire juger du reste, qui est bien plus important, plus intéressant, et dont la publication doit placer cette Relation au rang des ouvrages les plus dignes d'attention et de confiance.

Les circonstances ayant appelé le plus vif intérêt sur les colonies qui restent à la France, M. Leblond a cru devoir publier sa *Carte de la Guyane*, morceau précieux dont il n'avoit pas cédé la propriété à M. Bertrand, libraire, éditeur de la *Relation du Voyage*. Les causes de cette inconcevable séparation du texte et de la carte ne peuvent intéresser le public. Bornons-nous à lui apprendre que cette excellente et unique carte donne, sur une feuille grand-jésus, le résumé très-exact et suffisamment détaillé de plusieurs centaines de plans levés sur

(1) Chez Eymery, rue Mazarine.

les lieux, et qu'elle représente le cours de l'Oyapok, de l'Aprouague, de la Mana et de plusieurs autres rivières de la Guyane, avec des détails jusqu'ici inconnus, ou seulement connus d'une manière très-imparfaite. Les innombrables sauts que font ces rivières sont marqués avec un soin particulier. On apprend aussi à connoître une partie considérable de la chaîne centrale de la Guyane. La nature des roches et l'élévation des sommets sont indiquées. Au-delà des limites du voyage de M. Leblond, un itinéraire recueilli, avec une saine critique, de la bouche des Indiens *Roucouyens*, fixe d'une manière assez exacte la position de cette tribu. Sur les côtes maritimes, l'auteur a indiqué par un trait les limites des terres d'alluvion.

Dans le texte qui accompagne cette carte, M. Leblond décrit rapidement la Guyane française sous tous les rapports de la géographie-physique; il s'arrête particulièrement sur les moyens de rendre cette possession productive, en y étendant les cultures coloniales. C'est sur les Indiens *Poupouris* et *Roucouyens* que notre auteur jette principalement ses regards. Ces deux tribus lui ont témoigné personnellement beaucoup d'attachement et de confiance; il avoit le projet de s'établir au milieu d'eux, de répandre parmi ces enfans de la nature les arts utiles; d'en faire une colonie en quelque sorte semblable à celle que les Jésuites fondèrent dans le Paraguay. Il reproduit ce projet avec quelques modifications; il voudroit que le gouvernement français fit du pays de ces Indiens un lieu d'exil pour quelques centaines de familles auxquelles la misère rendroit désirable un changement de patrie. Ces nouveaux colons, instruits et gouvernés par un homme versé dans la connoissance physique et morale du pays, deviendroient certainement le noyau d'un établissement très-important. C'est principalement la culture de l'indigo et du café, l'extraction du *rocou* et la production des plantes alimentaires, qui rendroient l'établissement profitable. Les Indiens, séparés par de vastes espaces de la colonie de Cayenne, et soumis à une autorité paternelle mais austère, ne contracteroient aucun de nos vices, et perdroient les leurs; ils ont déjà témoigné à M. Leblond le vif désir qu'ils éprouvoient de s'allier avec les Français par des mariages, et comme leur couleur n'est pas très-foncée, ce croisement de race produiroit une nation

comparable aux habitans de Quito ou de Saint-Paul, les plus beaux et les plus robustes des Américains méridionaux, et qui sont nés d'un mélange d'Espagnols créoles et Indiens.

La confiance que M. Leblond a su inspirer aux Roucouyens et aux Poupouris, ses vastes connoissances comme médecin et naturaliste, son zèle patriotique, son caractère noble et un peu enthousiaste, tout le rend éminemment propre à l'exécution de ce projet, qui, à ce que nous apprenons, a été présenté à S. M. le roi, et qui sans doute recevra des ministres l'attention qu'il mérite.

**RECHERCHES historiques sur la Bretagne, d'après ses monumens anciens et modernes, par M. MAUDET DE PENHOUE, Capitaine des Vaisseaux du Roi, Chevalier de Saint-Louis, etc. (1)**

CE n'est pas pour la première fois que M. de Penhouet se montre dans les rangs de nos antiquaires les plus zélés ; il a publié, il y a près de deux ans, un recueil intitulé *Antiquités égyptiennes du département du Morbihan* (cahier in-folio), et quoique ses opinions sur ces monumens ne parussent ni très-approfondies, ni guidées par la plus sévère critique, il lui restoit le mérite très-grand de nous avoir fourni de nouveaux matériaux pour une science aussi digne d'intérêt que l'est celle des antiquités nationales.

M. de Penhouet fait de nouveau preuve d'un zèle éclairé et patriotique, en entreprenant de publier, dans une suite de volumes, les monumens bretons des temps les plus anciens, monumens jusqu'ici inédits ou publiés sans le soin nécessaire. Voici les sujets des planches de cette première partie.

Fouille faite sous un ancien monument à Lockmarriaker. Ce monument peut être un tombeau, une maison ou un autel, comme on voudra ; rien ne le caractérise. Il ressemble aux tombeaux de Kiwick en Scanie, gravés dans les *Annales des Voyages*.

(1) Un vol. in-4°. A Paris, chez Foucault. A Nantes, chez Maugin.

Ancien monument appelé la Roche-aux-Fées, près Janzey (Ille et Vilaine). C'est un monument très-bien conservé, mais aussi problématique que l'autre.

Tombeaux anciens, près du bourg de Limmézel. Ils ont la forme ronde, communé à presque tous les *tumulus*. Rien ne peut indiquer à quel peuple ils ont apparténu.

Vue d'un ancien tombeau appelé le Grand-Mont, dans la presqu'île de Rhuix (Morbihan). C'est un très-beau *tumulus* qui a cent pieds d'élevation.

Caractères hiéroglyphiques, découverts en juillet 1813, dans l'intérieur d'un ancien tombeau, à Lockmariaker. C'est la plus intéressante de ces planches. Les figures sculptées sur les pierres offrent incontestablement quelque rapport avec les caractères hébreux, samaritains et phéniciens; au contraire, elles n'en offrent aucune avec les *runes* de Scandinavie; voilà la seule chose que j'ose affirmer à leur égard.

M. de Penhouët accompagne ces intéressans monumens d'une série de *recherches* qui prouvent sans doute combien cet officier de marine est familier avec les bonnes études, et de quelle honorable manière il sait employer ses loisirs, mais qui ne satisferont pas entièrement les érudits et les critiques de profession. Nous exposerons avec impartialité les opinions de M. Penhouët.

Les Phéniciens, lors de leurs navigations aux îles Britanniques, ont dû apercevoir les côtes de la Gaule, et, selon leur coutume, ils n'auront pas manqué de les explorer et d'y établir des colonies. Le langage bas-breton ou armoricain est un reste de la langue punique, introduite par ces colonies. C'est ce que M. de Penhouët veut prouver par la comparaison des mots puniques, dans Plaute, avec des mots bas-bretons, ainsi que Vallencey l'avoit déjà fait pour l'irlandais. C'est encore au peu d'étendue d'une colonie purement commerciale que l'auteur attribue un fait bien certain, bien curieux et sur lequel il a raison d'insister; savoir, la circonscription rigoureuse du langage bas-breton dans une portion de la Bretagne, tandis que tout près de là le peuple parle un patois français, nommé *gallec* par les vrais Bretons, et qui ne contient aucun mot qui soit exclusivement breton. Même les noms géographiques commençant par *ker*, *penn*, *tré* et autres, sont extrêmement rares dans toute la

France, hormis la Basse-Bretagne; d'où, selon l'auteur, il faut conclure que jamais le bas-breton ne fut la langue dominante de la Celtique. Les tombeaux, les autels, les usages viennent ensuite confirmer M. de Penhouet dans ses idées sur l'origine phénicienne des Armoriciens; il y voit partout quelque chose d'asiatique, qui, selon lui, n'a pu être introduit que par les Phéniciens.

Tel est le système de M. de Penhouet; il n'est pas absolument nouveau. Bochart l'a proposé, non-seulement en passant, comme l'auteur paroît le croire, mais dans une dissertation intitulée : *De Veterum Gallorum idiomate*, et annexée à son *Indicium de Ant. Gosselini historia veterum Gallorum*, Caen, 1638, in-12, et dans ses *Opera*, I, p. 1288.

Nous félicitons M. de Penhouet d'avoir eu quelques aperçus très-justes, entre autres d'avoir senti la différence tranchante qui existe entre le bas-breton et le celtique. Mais son hypothèse ne sauroit, ce nous semble, soutenir un examen sérieux. D'abord, toutes les analogies tirées de la forme des monumens, et par plus forte raison celles qu'on pourroit entrevoir entre quelques usages, nous paroissent si vagues et si générales, qu'elles prouveroient tout aussi bien l'origine indienne que l'origine punique des Armoriciens. La ressemblance des mots n'est pas plus concluante; car, d'abord, elle se réduit à un très-petit nombre d'exemples; ensuite ces mots, où par hasard il se rencontre deux syllabes semblables, ne se suivent point et ne forment pas un discours, pas même un fragment de discours. Si on parvient à déchiffrer quelques-uns des caractères trouvés sur les monumens de la Basse-Bretagne, et qu'on y reconnoisse des traces d'un alphabet oriental, cela prouvera seulement que les Phéniciens ou les Carthaginois ont visité ces côtes, mais non pas qu'ils y ont laissé d'aussi nombreuses colonies que M. de Penhouet le suppose.

L'hypothèse d'une origine punique devient entièrement superflue dès qu'on se pénètre des principes depuis long-temps établis par les critiques, et très-bien exposés par M. Adelong dans son *Mithridates*.

Les langues *celtiques*, parlées par les Galli, Galates ou Keltes, sur les bords de la Loire et du Rhône, dans les Alpes et jusqu'en Pannonie d'un côté, de l'autre jusqu'en Irlande et en Ecosse, étoient différentes, et peut-être

radicalement différentes des langues *kymriques*, parlées par les Belges sur les bords de la Seine, par les Vénètes-Belges (1), par les Belges établis en Angleterre et en Irlande.

L'*erse* ou le *galic*, le langage de la Haute-Ecosse et de l'Irlande, est le reste le plus authentique du *kelte* ou celtique. Il diffère de toute autre langue européenne, tant par les racines que par la syntaxe.

Le *cumraigh*, ou le langage du pays de Galles, est le reste le plus authentique du *kymrique*, qui paroît avoir été originairement un anneau intermédiaire entre le celtique et le teutonique. Le *cornish* ou l'idiome éteint de Cornouailles et le *bas-breton* en sont des branches; mais ce dernier est mêlé de beaucoup de mots français ou plutôt latins. Les Belges réfugiés dans le pays de *Wales* (Galles), et de *Corn-Wallis* (Cornouailles), étoient déjà, lors de leur établissement dans ces retraites, mêlés avec des Romains ou des Gaulois parlant romain; c'est de leur sein que sortit, en 447, une colonie qui vint s'établir en Basse-Bretagne, où peut-être il restoit quelques Vénètes-Belges.

Le bas-breton est un dialecte kymrique ou belge, corrompu par le mélange et les translations de la race qui le parle. La partie la plus pure, la plus originale de cet idiome n'a dû avoir que peu de rapport avec le celtique gaulois.

Si M. de Penhouet eût adopté cette explication historique, qui n'est pas une hypothèse, tout ce qui aujourd'hui lui paroît si obscur, deviendrait clair et facile à concevoir. Ses observations, sans rien perdre de leur originalité, auroient acquis cette direction vers un but vrai qui à présent leur manque. Il se seroit épargné beaucoup de conjectures, péniblement rapprochées et souvent trop foiblement appuyées.

La différence du *kelte* et du *kymrique*, en expliquant à M. Penhouet cet isolement du dialecte bas-breton au milieu de la France, l'auroit dispensé de rapporter quelques malheureuses tentatives pour trouver du bas-breton dans le passage punique de Plaute. Peut-on admettre des comparaisons entre des mots que l'on sait avoir deux sens

(1) Strabon les comprend expressément parmi les *Belges*. C'étoit donc une colonie belge détachée au milieu des Celtes. La haute civilisation des Vénètes convient aussi mieux au caractère réfléchi et constant des Belges qu'à la fureur et la légèreté des Celtes.



absolument différens? *Valonuth*, par exemple, veut dire *et déesses* (1). Un des érudits bas-bretons cités par M. de Penhouet, compare ces deux mots puniques au mot breton *calonad*, crève-cœur!!

On rapprocheroit de cette manière le grec du chinois, comme en effet un érudit anglais l'a fait.

Au lieu de tous ces jeux de mots dont les Bullet, les Court de Gebelin et les autres *Celtistes* ont fatigué le monde savant, il seroit utile de faire un dictionnaire critique du bas-breton; dans lequel on distingueroit :

1° Les racines communes au kymrique et au kelte; telle est, n'en déplaise à notre auteur, *penn*, qu'on retrouve dans les Alpes pennines;

2° Les racines purement *kymriques* ou *belges*;

3° Les racines communes au kymrique et au teutonique; telles sont, selon Adelung, *breer*, frère; *aval*, pomme; *adret*, serpent; *oroeg*, femme; *reo*, gelée; *troad*, pied, et bien d'autres;

4° Les mots empruntés au latin, et qui, rares dans le vrai kymrique du pays de Galles, abondent dans le jargon *actuel* de la Bretagne bretonnante.

Si M. de Penhouet ne croit pas devoir changer d'opinion et de direction, nous l'engagerons cependant à donner plus d'espace aux *descriptions*, et moins aux *recherches*. Nous avons remarqué un assez grand nombre de citations peu concluantes, et quelquefois peu exactes. Par exemple, il croit avoir vu dans Festus Aviénus que Himilcon mourut pendant sa navigation au nord; mais *defunctus officio* ne veut pas dire *mort dans cette charge*; ces mots signifient simplement *après avoir rempli cette charge*. Le mot *versoria*, chez Plaute, signifie une espèce de voile, et non pas l'aiguille aimantée. Il y a d'autres méprises dues à un défaut de critique: M. de Penhouet cite *Aristote de Lapidibus*; mais ce traité n'existe pas en grec, et a été fabriqué par un Arabe qui y a mis un nom célèbre.

La critique est le choix entre les vraies et les fausses allégations. Il y a une haute critique qu'on ne sauroit exiger que des savans de profession; il y a une critique élémentaire qui est enseignée en Allemagne à tout homme qui veut étudier l'histoire et la philologie. En France, et même en Angleterre, les moyens manquent pour acquérir ces

(1) Le *o* est la particule copulative.

connoissances ; aussi elles y sont excessivement rares. Même au sein de l'Institut, M. Petit-Radel n'est pas le seul qui cite à tort et à travers. Ainsi, l'auteur de ces Recherches historiques ne doit pas se trouver blessé de la sévérité de nos observations sur cette partie de son travail : elles sont dans l'intérêt même de son ouvrage.

Dès que M. de Penhouet abandonne les sentiers épineux de l'érudition, son style s'anime et se colore ; l'intérêt qui règne dans ses descriptions fait regretter qu'elles ne remplissent pas tout son livre ; on reconnoit en lui l'homme qui a beaucoup observé, beaucoup vu, et, quelle opinion qu'on ait sur ses systèmes, on désire vivement qu'il se trouve assez encouragé pour nous faire promptement jouir de la continuation de cet utile et agréable Recueil, digne de paroître sous les auspices de S. A. R. le duc d'Angoulême.

*APERÇU des Etats-Unis au commencement du dix-neuvième siècle, par M. le chevalier FÉLIX DE BEAUJOUR, ancien Membre du Tribunal (1).*

LA réputation de l'auteur du *Tableau commercial de la Grèce* est un sûr garant du mérite de cet Aperçu. C'est une analyse substantielle, mais extrêmement succincte, des observations de l'auteur, et de quelques Mémoires publiés en Amérique.

L'état physique, l'état politique des Etats-Unis, leurs relations commerciales et leurs relations politiques, voilà les quatre grands objets du traité de M. de Beaujour, qui, n'occupant que deux cent quarante-quatre pages, pourroit entrer tout entier dans deux cahiers des Annales. Comme nous avons nous-mêmes commencé à publier une suite de documens de statistique relatifs aux Etats-Unis, nous n'analyserons pas l'analyse de M. de Beaujour ; nous la recommanderons seulement à l'attention et à la bienveillance du public ; et pour donner une idée de la manière de l'auteur, nous citerons le paragraphe où il expose la situation militaire de la république américaine.

« Depuis que, par la grande division du travail intro-

(1) Un vol. in-8°. Chez

duite en Europe, on a fait de la guerre un métier, qui-conque voudra la faire avec des milices contre des troupes réglées, éprouvera le désavantage d'un art imparfait mis en opposition avec un art perfectionné. Le système des milices adopté par les Etats-Unis pour leur défense extérieure, n'est donc pas bon; mais il seroit difficile de leur en donner un meilleur, parce qu'une armée permanente n'est compatible ni avec leur système financier, ni avec leurs institutions politiques. Les Américains, séparés de l'Europe par le vaste Océan, ne peuvent guère être conquis; mais ils peuvent être aisément envahis, à cause de l'étendue et du facile accès de leurs côtes. Il faut donc qu'ils aient des cadres pour une armée et une flotte temporaires, afin de repousser une brusque attaque par une défense préparée. Le système des corps francs et des chaloupes canonnières, qu'on leur a proposé, auroit pour eux tous les inconvéniens d'une armée et d'une flotte, sans avoir aucun de leurs avantages: les chaloupes canonnières ne sont bonnes que pour défendre l'accès des rades, et non de côtes ouvertes de toutes parts, telles que le sont les leurs.

» Le système de leurs fortifications n'est pas mieux entendu que celui de leur armée. La plupart de leurs forts sont placés au hasard, et ils sont tous trop petits ou imparfaits: il n'y a pas dans tout le pays une seule place de dépôt, et pas une forteresse qui pût arrêter une armée dans ses progrès. On a proposé de couvrir les côtes de batteries, et il faut avouer que ce système de fortifications vaudroit encore mieux que celui qu'on a suivi jusqu'ici; mais il exigeroit l'emploi de trop de bras: quelques places bien construites et bien placées, voilà tout ce qui conviendroit au système défensif des Américains.

» Les Etats-Unis sont vulnérables sur une infinité de points; mais ils le sont mortellement sur trois, dans la baie de New-Port ou de Rhode-Island, dans celle de New-York et dans la baie de Chesapeake. L'entrée de la Chesapeake ne peut pas être fortifiée; mais on peut fermer les bouches des principales rivières qui s'y jettent, et on peut fortifier les passes étroites qui conduisent dans les baies de New-York et de New-Port.

» Après ces trois points, le point le plus intéressant à défendre est celui des bouches du Mississipi, qui protège la Nouvelle-Orléans et tout le cours de ce fleuve, le plus essentiel au commerce et à la prospérité des Etats-Unis.

» Les petits forts qui couvrent les principales villes, tels que ceux de Boston, de Philadelphie, de Baltimore, de Norfolk, de Charleston et de Savannah, sont bons à conserver, parce qu'ils peuvent garantir ces places importantes d'un coup de main ; mais les autres fortifications de la côte, telles que celles de Portland dans le Maine, de Portsmouth dans le New-Hampshire, de Gloucester, de Salem, de Marblehead dans le Massachusetts, de Wilmington dans la Caroline, doivent être détruites, parce qu'elles ne sont point liées entre elles, et que, sur une aussi grande ligne de côtes, l'accès d'un point principal ouvre tous les autres.

» Il n'y a de bonnes défenses pour un pays que celles qui sont le résultat d'un système entier, combiné dans son ensemble comme dans ses parties : or un tel système est trop coûteux pour les Etats-Unis.

» On a voulu mal à propos fortifier New-York. Cette place est trop resserrée dans la langue de terre qu'elle occupe ; elle n'est point défendue par la nature, et elle ne peut pas l'être par l'art, parce qu'elle ne peut point être enfermée dans un polygone : on doit se borner à en défendre les approches.

» Au lieu de payer tant de maçons qui détruisent le lendemain ce qu'ils ont construit la veille, les Etats-Unis devraient entretenir un corps d'ingénieurs, ne fût-ce que pour indiquer à leurs milices les meilleures positions, dans le cas d'une invasion et dans un moment de surprise.

» Depuis que les Américains ont acquis la Louisiane, ils ne peuvent plus être envahis dans leurs Etats du sud, même par une armée qui partirait de la Floride et qui pénétrerait par l'Altamaha dans la Géorgie, parce que la Floride ne présente guère qu'une lisière de côtes dépourvue de subsistances et de places fortes, où l'on ne pourrait pas établir une base d'opérations solides, et où l'on serait enveloppé de tous côtés par les milices de la Géorgie, du Tennesse et de la Louisiane ; mais ils peuvent être aisément envahis dans leurs Etats du nord situés à l'est de l'Hudson par la puissance européenne qui est maîtresse du Canada et de toute la rive gauche du Saint-Laurent.

» Les Anglais peuvent assembler, dans le Haut-Canada, une armée qui arriverait en peu de marches vers les sources de l'Hudson, et en débarquer une autre dans

la baie de New-York, qui occuperoit l'embouchure de ce fleuve; et alors, maîtres de tout son cours, menacer, avec leurs milices du Canada, les Etats du New-Hampshire et du Vermont, et, avec leurs flottes, ceux du Massachussets et du Connecticut; tandis qu'avec un troisième corps d'armée, débarqué à New-Port, ils s'avanceroient rapidement dans l'intérieur des terres pour écraser les faibles milices qu'on leur opposeroit, et qui ne pourroient agir que dans un cercle dont ils occuperoient toute la circonférence.

« Maîtres des Etats du nord, ils pourroient ensuite envahir ceux du sud, en occupant successivement les lignes de la Delaware, de la Susquehanna, du Potomak, du James, du Roanoke et jusqu'à celles de la Savannah, tandis que leur armée du Canada descendroit du plateau du lac Érié sur l'Ohio, et de l'Ohio sur le Mississipi, pour envahir de proche en proche tout le cours de ce fleuve, dont les flottes anglaises occuperoient les bouches, en formant une chaîne de croisières sur toute la côte Atlantique, depuis le golfe de Saint-Laurent jusqu'à celui du Mexique.

« Les Américains ne peuvent donc se garantir d'une invasion anglaise qu'en fortifiant les principales positions qui sont sur leurs côtes à l'est de l'Hudson, et celles qui bordent la rive méridionale du Saint-Laurent, depuis sa sortie du lac Érié jusqu'à son confluent avec la rivière Sorel : ils doivent surtout fortifier la tête de cette rivière, le point le plus vulnérable de leur frontière du nord, et ils doivent envahir eux-mêmes le Canada, en y entrant de ce côté, qui est le plus aisé, s'ils veulent se délivrer à jamais d'un ennemi aussi dangereux par son voisinage que par sa haine invétérée. C'est aux fautes de l'armée anglaise, et aux secours de l'armée française, qu'ils durent leurs succès dans la guerre de l'indépendance; ils ne les durent ni à leur valeur, ni à leur science militaire, et leurs plus fameux généraux ne furent que des partisans. »

Ce morceau donne sans doute une idée très-favorable du talent avec lequel M. de Beaujour résume ses observations et ses idées; nous croyons toutefois qu'il juge les Américains trop défavorablement.

---

*Ouvrages nouveaux.*

---

*Voyage de MM. Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland*, première partie, ou *Relation historique*. Tome I<sup>er</sup>, section première (1). La partie physique ayant été renvoyée à la cinquième division, la *Relation historique* en formera seule la première. Elle occupera quatre volumes in-4<sup>o</sup>, qui paroîtront par demi-volumes, et qui seront chacun accompagnés d'une livraison de cartes. Les circonstances actuelles de l'Europe vont imprimer à la publication des ouvrages de M. Humboldt une nouvelle activité. Ce savant voyageur, après avoir bravé les dangers d'une longue course par terre et par mer, a eu besoin d'un nouveau genre de courage pour soutenir la publication de son ouvrage au milieu des troubles de l'Europe. Il y a sacrifié une partie de sa fortune. Il peut à présent espérer de réunir quelques-uns du moins de ses souscripteurs épars en Espagne, en Angleterre, en Russie, etc. Il peut enfin communiquer librement avec les savans de l'étranger. Aussi, nous savons avec certitude qu'il espère terminer promptement cet immense monument qu'il élève aux sciences, et qui marque, pour ainsi dire, une seconde époque de découvertes dans les annales d'Amérique.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs de ce précieux ouvrage, et nous ne manquerons pas de rendre un compte détaillé de cette partie.

— *Voyages en Autriche*, etc., par M. Marcel de Serres, professeur à l'académie de Montpellier (2).

Cet important ouvrage, dont l'objet principal est de nous faire connoître les manufactures et fabriques de la monarchie autrichienne, avoit, sous Buonaparte, ou pour mieux dire sous M. de Montalivet, paru fort dangereux, et digne de toute la sévérité de la censure impériale. Les innocentes mais utiles observations de M. Marcel de Serres avoient été mutilées, sous prétexte que les unes étoient trop favorables à l'Autriche, et que les autres

(1) Paris, chez Schœll, rue des Fossés-Montmartre.

(2) Paris, chez Arthus-Bertrand

pourroient empêcher cette puissance de faire la paix. Par exemple, il ne falloit pas dire que la Bohême et le Saltzbourg renferment des montagnes et des défilés ; c'étoit trahir les *secrets de l'Etat* ! — Échappé enfin à cette persécution, M. de Serres publie une portion de son utile ouvrage : nous y reviendrons ; mais pour le recommander d'avance à nos lecteurs, nous n'avons qu'à leur rappeler que c'est à M. Marcel de Serres que les *Annales des Voyages* doivent l'excellent *Essai topographique sur le pays de Saltzbourg*, ornement d'un de nos volumes précédens.

— *Voyage dans l'Afrique et les deux Indes*, pendant les années 1809-1812 ; par M. Matugène de Keralio (1).

Cette relation très-courte, quoiqu'imprimée de manière à simuler deux volumes, contient des détails très-intéressans sur le général Liniers, sur Christophe et Péthion, et sur la situation actuelle de Buenos-Ayres, de la Côte-d'Or, de Saint-Domingue, etc. Nous en donnons une analyse.

— *Histoire du Bourbonnais*, par M. de Coeffier-Demoret, tome 1<sup>er</sup> (2).

— *De la nécessité d'un port sur les côtes du golfe de Gascogne*, etc. ; par M. Grouvel (3).

Ce Mémoire se rattache au Voyage dans les Landes, par M. de Saint-Amans, donné dans ces Annales. On y a vu à quels dangers sont exposés les caboteurs qui se rendent de Bayonne à Bordeaux, la Rochelle, etc. L'auteur indique le *Cap-Breton* comme l'endroit convenable pour former un port ; il donne une notice sur ce bourg, et sur les marins qu'il a vu naître.

(1) Deux vol. in-12. Paris, chez Eymery.

(2) Un vol. in-8°. Chez Michaud.

(3) Brochure. Paris, chez Delaunay.

---

TABLE  
DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent  
ce Vingt-troisième Volume.

---

<i>COUP d'œil historique , agricole , botanique et pittoresque sur le Monte Circello ; par M. A. THIÉBAUT-DE-BERNEAUD.</i>	Pag. 5
<i>SUR les ruines de Cartage et d'Udine , en Barbarie , extrait d'une lettre de John Jackson , écrite en 1803.</i>	43
<i>VARIÉTÉS historiques et géographiques , tirées de divers ouvrages périodiques anglais et américains. (Continuation.)</i>	60
<i>TABLEAU de la Saxe , d'après les derniers auteurs saxons et quelques observations faites pendant un voyage dans ce pays.</i>	129
<i>LETTRE sur Aix en Savoie.</i>	177
<i>EXTRAIT d'un nouveau voyage inédit dans les Indes orientales , par feu M. SONNERAT , associé correspondant de l'Institut et de la Société d'Emulation de l'Île-de-France.</i>	192
<i>EXCURSIONS aux environs de Bari et de</i>	



- Monopoli*, par M. FOLLIER, ancien  
Contrôleur des Douanes. 220
- DOCUMENTS pour la statistique générale et  
particulière des Etats-Unis d'Amérique. 231
- EXTRAIT d'un Recueil de lettres sur l'An-  
gleterre, par M. DE SAINT-AMANS. 273
- TABLEAU de la Saxe, etc., etc. (Suite et  
fin.) 319
- NOTICE sur le village de Mandeuve, par  
M. G..., Capitaine, Aide-de-Camp. 367
- BULLETINS des Cahiers LXIV, LXVII  
et LXIX.
- DESCRIPTION de l'Égypte, ou Recueil d'Ob-  
servations et de Recherches qui ont été  
faites en Égypte pendant l'expédition de  
l'armée française, publié par les ordres  
de l'Empereur Napoléon. Seconde livrai-  
son. (II<sup>e</sup> article.) 78
- PRÉCIS de la Géographie universelle, ou  
Description de toutes les parties du monde  
sur un nouveau plan, etc., etc.; par  
M. MALTE-BRUN. Tome IV, contenant  
la description de l'Inde, de l'Océanique  
et de l'Afrique septentrionale. (I<sup>er</sup> art.) 99
- REVUE des Ouvrages publiés dans les der-  
nières années en Angleterre, sur la géo-  
graphie. 110
- LE Spectateur, ou Variétés historiques,

- politiques , littéraires , critiques , et morales ; par M. MALTE-BRUN, N° I à X, ou vol. I. Mai et juin 1814.* 125
- RELATION** de la Conquête de l'île Bourbon , avec un Appendice sur l'état actuel de cette île , par un Officier de l'expédition. Londres, 1811. (*An account of the conquest; etc.*) (Extrait.) 235
- ANNUAIRE** asiatique ; ou Tableau de l'Histoire de l'Indostan , ainsi que du commerce , de la politique et de la littérature de l'Asie. Vol. XII, pour l'an 1810 — 1811. Par M. SAMUEL. (*Asiatic annual Register, etc.*) Londres, 1812. (1<sup>er</sup> article.) 243
- STATISTIQUE** de la Hongrie , par M. SCHWARTNER. Deuxième édition. Pesth. 8. (VI<sup>e</sup> article.) 249
- HELVETISCHER ALMANACH.** *Almanach Helvétique.* Zurich, 1803 - 1812, avec fig. et cartes. (II<sup>e</sup> article.) 264
- NOTICE** sur feu M. Flinders. 268
- Ouvrages nouveaux.* 271.
- ÉTAT** présent des Colonies espagnoles , et particulièrement de St.-Domingue , par M. WALTON, Secrétaire de l'expédition qui prit la ville de Santo-Domingo , etc. (*Present state of the Spanish colonies, etc.*) Londres, 1810. Deux vol. in-8°. 373

( 400 )

- DESCRIPTION abrégée de la Guyane française**, par **M. LEBLOND**, correspondant de l'Institut, avec une Carte dressée par **M. POIRSON.** 384
- RECHERCHES historiques sur la Bretagne**, d'après ses monumens anciens et modernes, par **M. MAUDET DE PENHOUE**, Capitaine des Vaisseaux du Roi, Chevalier de Saint-Louis, etc. 386
- APERÇU des États-Unis au commencement du dix-neuvième siècle**, par **M. le Chevalier FÉLIX DE BEAUJOUR**, ancien Membre du Tribunal. 390
- Ouvrages nouveaux.** 395

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers  
LXVII, LXVIII, LXIX, formant le XXIII<sup>e</sup> Volume des *Annales*.

---

IMPRIMERIE DE POULET, QUAI DES AUGUSTINS,  
N<sup>o</sup> 9.



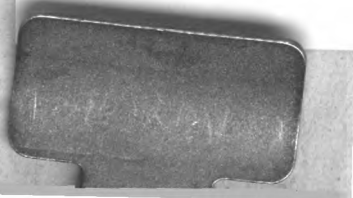
726593

G161

.A62

t.23

1814



PENN STATE UNIV



A000052